MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGE FOUCART

TOME TRENTE-SIXIÈME

JEAN MASPERO ET GASTON WIET

MATÉRIAUX

POUR

SERVIR À LA GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE

PREMIÈRE SÉRIE

DEUXIÈME FASCICULE

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1919

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

TOME TRENTE-SIXIÈME

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS



MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

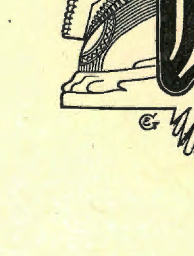
L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGE FOUCART

TOME TRENTE-SIXIÈME





LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1919

MATÉRIAUX

POUR

SERVIR À LA GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE

PAR

JEAN MASPERO ET GASTON WIET

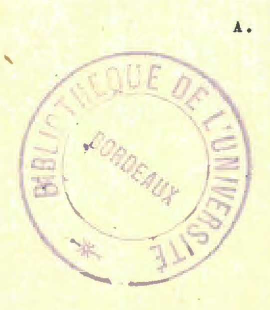
PREMIÈRE SÉRIE

AVANT-PROPOS.

Ce recueil de documents géographiques est le résultat d'une collaboration intime de plusieurs années avec Jean Maspero. Nos longues heures de causeries m'ont fait acquérir plus de connaissances que les patientes et laborieuses recherches dans les bibliothèques, et je les évoquerai toujours avec une émotion particulière. Jean Maspero s'était consacré à l'étude approfondie de l'Égypte byzantine, et il avait vite compris toute l'importance des textes arabes relatifs aux premiers siècles de l'occupation musulmane de cette contrée. Il a prouvé dans ses derniers travaux que sa connaissance de la langue arabe n'était pas superficielle : les historiens et géographes musulmans lui étaient familiers, non moins que les auteurs chrétiens à travers lesquels il m'a guidé avec une grande sûreté. Son *Histoire du Patriarcat alexandrin,* encore inédite et malheureusement inachevée, en témoignera au même titre que son étude sur l'*Organisation militaire de l'Égypte byzantine.* Il avait commencé une série d'articles dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* — *Græco-Arabica* (tomes XI et XII); — il s'attaquait à des passages difficiles du texte de l'*Histoire des Patriarches* de Sévère d'Achmounein, pour l'explication desquels la pratique des auteurs byzantins était nécessaire[1]. Il avait également prouvé que l'épigraphie arabe n'avait pas de secrets pour lui (*B. I. F.,* VII, p. 173-175), et je sais qu'il allait publier un lot de papyrus arabes que le Musée égyptien du Caire avait acquis[2].

[1] Voir aussi : *Le titre d'Apellôn* (=*tribun*), in *Revue de philologie,* 1911, p. 15-17.

[2] Il avait édité un diplôme arabe-chrétien du XIII[e] siècle (*Annales du Service des Antiquités,* t. XI, 1910, p. 177-185).



Rien ne pourra mieux faire comprendre l'intérêt que Jean Maspero prenait à ces textes que la lettre suivante datée du 10 juillet 1914 : « Laissez-moi vous faire part, me disait-il, d'une remarquable découverte que j'ai faite dans les papyrus d'Edfou jadis achetés par le Musée. Je regardais cette caisse, il y a quelques jours, et, remarquant une belle écriture, je triai hors de ce fouillis 72 fragments de quelques centimètres carrés qui me paraissaient être de cette main. J'ai eu la chance d'en réunir 54, et je lus ceci : من عبد الله معوية امير المومنين الى على بن ابى طالب. Une lettre de Moawiah révolté, se donnant le titre de calife, à Alî le vrai calife! Il y est question de la mort d'Othmân, des accusations d'assassinat lancées contre Alî, et dans un style énergique dont je vous envoie cet échantillon : فما لك ولاصحابك الا السيف والذى نفس معوية بيده لنطلبن قتلة عثمن فى الجبال والرمال والبر والبحر. »

Quelques semaines plus tard, Jean Maspero était dans un hôpital, soigné pour une blessure reçue pendant la bataille de la Marne, et, au début de 1915, trouvait une mort glorieuse à l'attaque de Vauquois. En des pages émues[1], son père a retracé ce que fut pour Jean cette vie nouvelle, au cours de laquelle les fatigues lui furent autrement pénibles que les dangers : je ne saurais rendre un hommage plus pieux à sa mémoire. Mon chagrin personnel doit lui-même s'incliner devant la douleur de sa famille. Pourtant, je ne voudrais pas que ces quelques lignes laissent croire que je regrette seulement la disparition d'un collaborateur, dont la science française se serait enorgueillie tous les jours davantage : je pleure surtout la mort de mon meilleur ami.

[1] *Catal. général des Antiq. égypt. du Musée du Caire, Papyrus grecs d'époque byzantine*, t. III, introduction.

A la biographie écrite par Gaston Maspero je dois néanmoins ajouter la citation qui lui fut décernée, malheureusement trop tard pour que son père la connût :

« Sergent à la 7e Compagnie *du 31e Régiment d'infanterie. Sous-officier d'élite; a montré, pendant les combats de septembre 1914, une énergie et une endurance remarquables; a été blessé. Revenu au front le 4 février 1915, est tombé en héros pendant l'assaut de Vauquois, le 17 février 1915, en tête de la section qu'il commandait.* »

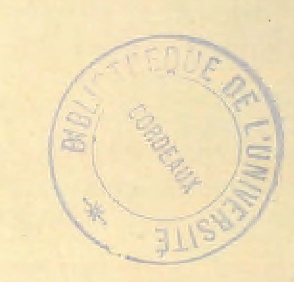
REMARQUE.

Il nous a paru utile de grouper ici, d'une manière commode pour les recherches, les renseignements que donne Maqrîzî sur les villes de son pays. Après un court résumé, et des renvois au texte pour les détails les plus importants, nous donnerons les identifications des noms des villes arabes avec ceux des villes antérieures à la conquête musulmane. Les auteurs arabes seront cités dans l'ordre chronologique. Les noms modernes des villes seront donnés d'après l'orthographe adoptée dans Boinet.

Les noms grecs sont empruntés de préférence aux sources byzantines, qui nous fournissent leur dernière forme : surtout au *Synecdème* d'Hiéroclès, qui, par sa qualité de liste officielle des districts administratifs, est intéressant à comparer avec les deux listes conservées par Maqrîzî (éd. de l'Inst. franç., I, p. 306-313).

G. Wiet.

Le 30 juillet 1919.



ABRÉVIATIONS.

Les abréviations des titres d'ouvrages utilisés sont celles des *Khitat* de Maqrîzî et de l'*Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, de Jean Maspero. — Les suivantes ne s'y trouvent pas :

Abû Šâmah. — *Kitâb el-Raudateïn*, 2 vol., Le Caire, 1287 H.

Akerblad. — *Sur les noms coptes de quelques villes et villages d'Égypte*, *J. A.*, 1834, I, p. 337-377, 385-435.

Amélineau, *On some names.* — *On some names of Egyptian towns*[1].

Anville (D'). — *Mémoires sur l'Égypte*, Paris, 1766.

Atlas. — Ministry of Finance, Egypt. *Atlas of Egypt compiled at the offices of the Survey Department.* Scale 1 : 50.000, 2 volumes, Le Caire, 1912.

B. C. A. — Voir *Comité.*

Belon. — *Les observations de plusieurs singularitez*, etc., Paris, 1588.

B. Z. — Liste d'évêchés publiée par H. Gelzer, in *Byzantinische Zeitschrift*, 1893, II, p. 22 et seq.

Casanova, *Les noms coptes du Caire.* — *B. I. F.*, t. I, 1901, p. 139-224.

Champollion. — *L'Égypte sous les Pharaons*, 2 vol., Paris.

C. I. A. Égypte. — Van Berchem, *Corpus.*

Comm. du Majânî. — Cheïkho, *Charh Majânî'l-Adab*, 4 vol., Beyrouth.

Comité. — *Comité de Conservation des monuments de l'Art arabe*, Le Caire.

Devise des chemins de Babiloine. — *La devise des chemins de Babiloine*, dans les Publications de la Société de l'Orient latin, Série géographique. III, *Itinéraire français*, p. 237-252.

G. d. Coptes. — Wüstenfeld, *Geschichte der Kopten*, Gœttingen, 1845.

Géogr. économique. — *Géographie économique et administrative de l'Égypte. Basse-Égypte*, t. I. Le Caire, 1902.

Guest, *Delta.* — *The Delta in the middle ages*, *J. R. A. S.*, 1912, p. 941-980.

Ibn Sa'îd. — *Kitâb el-Mugrib*, éd. et trad. Tallaquist, Leyde, 1899.

[1] Le tirage à part consulté à la Bibliothèque de l'École des Langues orientales de Paris ne porte aucune indication de revue ni de date.



Parthey. — *Zur Erdkunde des alten Aegyptens* (extr. des *Abhandlungen der K. Akad. der Wissenschaften zu Berlin*, 1858), Berlin, 1859.

Patr. Nic. — *Patrum Nicænorum nomina*, éd. H. Gelzer, H. Hilgenfeld, O. Cuntz, Leipzig, 1898.

Quatremère, *Observations*. — *Observations sur quelques points de la Géographie de l'Égypte*, Paris, 1812.

R. A. — *Revue archéologique*.

Recensement. — Ministère de l'Intérieur [Égypte]. Recensement général de l'Égypte, 2 volumes. Le Caire, 1885 (texte arabe et texte français).

Sakhâwî. — *Kitâb el-tibr el-masbûk fî dheïl el-sulûk*, Bûlâq, 1896.

Sonnini. — *Voyage dans la Haute et Basse-Égypte*, Paris, 3 vol., an VII.

LISTE

DES

PROVINCES, VILLES ET VILLAGES D'ÉGYPTE

CITÉS DANS LES TOMES I ET II

DES KHIṬAṬ DE MAQRÎZÎ.



أبشاية — EL MINCHAH

Citée dans les listes de *kûrah*.

L'ancienne Πτολεμαΐς, capitale de la Thébaïde supérieure (Hier., 731,8; Georg. Cyp., 771), en copte ϯⲱⲓ ou ϯⲟⲓ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 262; Quatremère, *Observations*, p. 26; Champollion, I, p. 253; Amélineau, p. 381; Evetts, *Churches*, p. 277, n. 1). Étienne de Byzance cite le mot sous la forme Σύϊς. M. Gauthier (*Notes géographiques sur le nome Panopolite*, *B. I. F.*, IV, p. 65) a réfuté l'opinion de Brugsch qui identifiait cette ville avec *Thomu* de la Haute-Égypte (voir une autre identification signalée dans Gauthier, *Nouvelles notes*, *B. I. F.*, X, p. 118). — Tout récemment, M. Sourdille (*Durée du voyage d'Hérodote*, p. 159-160, 243-244) a vu dans cette ville la *Néapolis* d'Hérodote, qu'on a identifiée jusqu'ici à la moderne Kena.

Les *scalæ* donnent l'orthographe ابصاى (Kircher, p. 210; Amélineau, p. 382, 555, 556, 559, 561, 563, 566, 569); ابساى (Amélineau, p. 382, 564); une fois ابشادى (*id.*, p. 567). Une dernière donne enfin, comme équivalent du copte ϯⲱⲓ (*id.*, p. 382, 557), المنشاة, qui est resté le nom moderne.

Ibn Khurdâdhbeh (p. 81), Ya'qûbî (p. 332), Qudâmah (p. 247), Yâqût (I, p. 92), le *Marâçid* (I, p. 15), Ibn Duqmâq (IV, p. 128) l'appellent أبشاية. Mais, nous ne devons pas en conclure qu'une ville de ce nom existait encore au IXe siècle de l'hégire. Qalqašandî nous affirme d'ailleurs qu'une ville d'Abšâyah lui est complètement inconnue (Calcaschandi, p. 95); elle l'était tellement pour Yâqût, qu'en citant la liste de Quḍâ'î, il écrit إخميم; — ديرأبشيا, au lieu de إخميم; — الدير; — أبشاية (IV, p. 549; cf. *Marâçid*, III, p. 110); pour lui ce groupe ne s'applique plus à deux sites distincts, mais à un couvent proche d'Assiout (II, p. 639; cf. *Marâçid*, I, p. 422). Nous aurions là une preuve, s'il nous en fallait une,

que ces listes, publiées, avec des fautes que nous signalerons, par des auteurs relativement récents, sont purement traditionnelles. En ce qui concerne la ville dont nous nous occupons, Ibn Jubeïr (p. 64; trad. Schiaparelli, p. 34) la cite peut-être sous le nom de منشاة السودان; et c'est probablement la même que Yâqût nomme المنشية, et qu'il situe près d'Akhmim (IV, p. 662). Ce pourrait aussi être notre ville que mentionne un document copte-arabe de 1363 de notre ère sous le nom de منشية النصارى, également dans les environs d'Akhmim (Crum, *A Coptic letter of orders, Proceedings*, XX, p. 272-273) : notons cependant qu'il a existé une localité de ce nom dans la région d'Assiout (Maqrîzî, II, p. 518 = *G. d. Copten*, p. 60). — Dans Ibn Duqmâq (V, p. 28) : منشية إخميم; Léon l'Africain (p. 384) : *Munsia;* Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, chap. iii, liste des évêchés) : *Ibsai*, aujourd'huy *Minseié;* Ibn el-Jî'ân (p. 190; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 701) : منشاة إخميم; *Voyage de Norden*, éd. Langlès (I, p. 139; II, p. 70) : *Messchie; Description de l'Égypte* (XVIII, p. 74) : المنشية النيدة (si l'on en croit S. de Sacy [*Chr. ar.*, II, p. 23-26], on rencontre ce nom dans les Mémoires du P. Sicard; cf. aussi Langlès, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 248); 'Alî Pâšâ Mubârak (XV, p. 78) : المنشاة; *Recensement* (II, p. 218) : el-Minchat; Boinet (p. 375) : el Minchah; Bædeker (p. 228): El-Menchîyé; *Atlas*, 137 : 9-2.

Ya'qûbî l'identifie avec el-Baliana, à moins qu'il ne veuille dire que de son temps cette ville était la capitale de la *kûrah*. Tel était le cas, beaucoup plus tard il est vrai, du temps de Dimašqî († 727 = 1327) qui cite entre la *kûrah* d'Akhmim et celle de Hoû (هو dans le texte), celle d'el-Baliana (dans le texte البلنا, p. 232; trad. Mehren, p. 325 : *Belnâ*).

إبليل

Citée dans les listes comme formant une seule *kûrah* avec la ville de San el Hagar (Τάνις).

Ce doit être le copte ⲓⲉⲃⲁⲓⲁ, qu'on ne savait jusqu'ici où situer (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 140; Champollion, II, p. 311; Amélineau, p. 203) : d'après sa place dans les listes de Maqrîzî, la localité devait se trouver au sud de San el Hagar (Guest, *Delta*, p. 974-975, et carte). Cf. Ibn Khurdâdhbeh, p. 82; Ya'qûbî, p. 337; Qudâmah, p. 247; Yâqût, I, p. 69; *Marâçid*, I, p. 17. Après ces auteurs, le nom disparaît : San el Hagar est citée seule dans Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323) et Qalqašandî signale que, de son temps, on ne savait plus où placer إبليل (Calcaschandi, p. 97 : *Eilîl*). Quatremère avait connu le nom arabe

de la ville, mais l'avait mal lu, ce qui avait empêché toute identification (*Recherches sur l'Égypte*, p. 183; *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 292-293) : *Athlil*, اثليل.

الأبوانية

Nom d'une province du Delta, tirant son nom d'une ville d'Abwân, proche de Damiette. Yâqût en parle deux fois (I, p. 101; *Muštarik*, p. 11) : il semble d'ailleurs que de son temps, elle n'était plus indépendante et rentrait administrativement dans la province de Dakahlieh. La ville d'Abwân était un centre industriel où l'on manufacturait le tissu dit *šarb* (Dozy, *Dict.*, I, p. 740) : il est à noter que sa nisbah est بوني (*Marâçid*, I, p. 18; 'Abd el-Laṭîf, p. 685, n. 3). Elle était détruite du temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 78), ayant été submergée par les eaux du lac Manzaleh (cf. Evetts, *Churches*, p. 17, 18, note).

أبو هرميس

Voir دير أبى هرميس.

أبيار — EBIAR

Citée dans la province de Menoufieh au moment du *Rauk el-Nâçirî* (I, p. 313).

C'était aussi, sur un territoire plus restreint, la ville principale de la province de Jazîrah Banî Naçr (Calcaschandi, p. 115; Żâhirî, p. 35; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 7). Du temps de Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323), cette ville se trouvait dans le district de Ṭawwah. Ibn Baṭṭûṭah y séjourna (I, p. 54); Qazwînî (II, p. 93) y signale la présence de *natron* (cf. Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 422; *Marâçid*, I, p. 19; IV, p. 32).

Ce mot serait la traduction du copte ϩⲁϩ ϣⲏⲓ (cf. Champollion, II, p. 157; Amélineau, p. 1) : mais on pourrait aussi bien supposer le contraire. Dans les *scalæ*, la forme copte n'est le plus souvent qu'une transcription de l'arabe; une fois seulement nous lisons l'ancienne (?) forme (Amélineau, p. 556). — On trouve dans Idrîsî (p. 160) l'orthographe بيار. Cette localité existe encore aujourd'hui (Boinet, p. 175; *Atlas*, 52 : 10-3).

أتريب — KÔM ATRIB

Cette ville du Ḥauf el-Šarqî a pour éponyme Atrîb, petit-fils de Miçr (I, p. 83; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 129).

L'ancienne Ἄθρι6ις (Hier., 728,2; Georg. Cyp., 703; Parthey, p. 526; carte de Mâdaba, *Proceedings*, XIX, p. 308-309; *R. A.*, 1897, I, pl. XIV), Ἄθλι6ις, dans Étienne de Byzance, qui a pourtant connu l'autre forme; en copte ⲁⲑⲣⲏⲃⲓ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 1; Champollion, II, p. 48; Amélineau, p. 66-69; Evetts, *Churches*, p. 122, n. 2). On ne trouve pas dans les *scalæ* les formes دريب et اترين, que M. Amélineau signale dans son article. L'édition cairote du *Synaxaire* écrit أتريب (I, p. 52). On ne sait pourquoi certains actes de martyrs coptes répètent que cette ville «s'appelait Augustamnique» (Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 287, 296) : ce dernier nom est celui de la province, dont Athribis n'était même pas la capitale.

Sa conquête par ʿAmr est signalée dans Jean de Nikious (p. 559). C'était encore un évêché au milieu du viiiᵉ siècle de notre ère (*Patrol. or.*, V, p. 106 [360], 204 [458]). Atrîb (cf. *Marâçid*, I, p. 20; IV, p. 35) avait perdu beaucoup de son importance au temps d'Ibn el-Jîʿân (p. 15; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 603); il est à noter que Qalqašandî la signale comme détruite (Calcaschandi, p. 96); on trouve la dernière mention de cette ville dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 157); ʿAlî Pâšâ Mubârak (VIII, p. 31) en parle au passé, mais dit qu'il en reste des ruines connues sous le nom de Tell Atrîb. Elles sont appelées Kôm Atrib dans Bædeker (p. 31).

Signalons une prononciation fautive *Itrîb* (Yâqût, V, p. 11), adoptée par M. Guest (*Delta*, carte, et p. 968, 974, 975 : *Kaum Itrîb*), d'après le *Qâmûs*.

أجنو ou أجنا

C'est ainsi qu'il faut lire le nom de cette ville au lieu de إخنا ou إخنو; ce fut aussi la lecture de Quatremère (*Recherches sur l'Égypte*, p. 183; *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 434) et de S. de Sacy (ʿAbd el-Laṭîf, p. 708) : Yâqût (I, p. 166), tout en rejetant l'orthographe avec un *jîm*, dit l'avoir rencontrée dans plus d'une copie du *Kitâb Futûḥ Miçr* (d'Ibn ʿAbd el-Ḥakam vraisemblablement). On lit aussi اجنا dans deux manuscrits d'Ibn Ḥauqal (p. 90, n. *d*).

Signalée comme *ribâṭ* dans un texte d'Ibn Zûlâq (I, p. 114; sur la signification de ce mot, voir les sources citées dans Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 96, n. 16; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 427; Fitz-Clarence, *L'emploi des mercenaires mahométans dans les armées chrétiennes*, *J. A.*, 1827, I, p. 78, n. 4; Doutté, *Notes sur l'islam maghribin*, *R. H. R.*, XLI, p. 24) : certaines de ces places fortes de la côte méditerranéenne sont énumérées dans un vers de Firâs el-Murâdî

(Kindî, éd. Gottheil, p. 100; éd. Guest, p. 419 : nous avons corrigé إخنا; le sujet de la phrase est الروم) :

رشيد وأجنا والبرلس كلّها   ودمياط والأشتوم تقوى يغالبهْ

Elle est citée aussi dans les listes de *kûrah*; son chef (صاحب) a eu des démêlés avec ʿAmr ibn el-ʿÂç sur une question d'impôt (p. 325; cette histoire se trouve aussi dans Yâqût; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 168; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 20; ʿAlî Pâšâ Mubârak, VIII, p. 44; Butler, *Ar. conquest*, p. 348-349, 485).

Étant donné sa situation au bord de la mer, à 10 سقس[1] d'el-Borollos et à 30 de Rosette (Guest, *Delta*, p. 960), cette ville est sans doute l'ancienne *Agnou* : ce nom est, dans Georges de Chypre (755), celui d'une des bouches du Nil; mais comme cet auteur donne à d'autres bouches les noms d'Alexandrie, Paralos, Damiette, Tinnîs, le nom d'Agnou peut aussi être celui d'une ville. Le promontoire d'Agnou est mentionné par Strabon (éd. Meineke, p. 801 C) : c'est la plus occidentale des deux péninsules qui séparent le lac Borollos de la mer; cf. aussi Hesychios, *s. v.* La liste d'évêchés publiée par H. Gelzer (*B. Z.*) ne parle pas d'une ville d'Agnou : mais les documents coptes en font un siège épiscopal (Amélineau, p. 571 et 574). Ils donnent à vrai dire l'égalité : ⲁⲅⲛⲟⲩ = ⲡⲓϣⲓⲛⲏⲟⲩ = نستراوة; trois noms qui n'ont aucun rapport entre eux. Cette identification n'est qu'un *à peu près*, comme il arrive fréquemment dans les listes d'évêchés, la ville de Nastarâwah étant évidemment très proche de l'ancienne Agnou (M. Butler a mal situé cette ville à l'extrémité occidentale du lac d'Edkou : voir la carte 1 de *The ar. conquest*; sa position exacte dans la carte annexée à l'article de M. Guest, *Delta* [Ikhnâ]). Nastarâwah n'est pas sur le bord de la mer (voir l'article de cette ville) : ce n'est donc pas Agnou. Il est vraisemblable que la ville d'Ajnâ (Ajnû) tomba en décadence et fut remplacée, comme siège

[1] Cette mesure équivaudrait au mille, d'après J. de Goeje (cf. *Bibl. geogr. ar.*, IV, p. 261); de son côté, M. Butler (*Ar. conquest*, p. 289, note) l'évalue, sans citer de sources, à 1 mille 1/4. Il est absolument impossible d'arriver à une précision quelconque, car les chiffres des mss. sont erronés. D'un côté, 17 milles = 20 سقس (Idrîsî, trad., p. 190, note); mais, d'autre part, 16 سقس = 24 milles (Quatremère, *Observations*, p. 46; ici même, l'article الكريون; nous renvoyons aussi à l'article بلهيب, p. 47-48, et surtout aux tableaux de Guest, *Delta*, p. 952, 956, 958, 960). On ne sait pas encore l'origine du mot سقس, qui, à notre connaissance, n'est employé que par Ibn Ḥauqal, pour ses *itinéraires d'Égypte seulement.* Faudrait-il corriger en سُقَيْن = σχοῖνος? Régulièrement, le mot grec donnerait en arabe أسقين; mais, nous verrons cependant que *Thmouis* a donné تُمَيّ sans *alif*. Le *schène* vaut un peu plus de 10 kilomètres (Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 230, n. 4) : cela ne concorderait pas avec les nombres donnés, mais nous ne saurions assez insister sur ce fait qu'ils sont ridicules les uns par rapport aux autres.

de l'évêché, par Nastarâwah (qui existait encore au XVIIe siècle) : par suite les deux villes ont pu facilement être confondues, surtout dans des documents qui ne visent à donner que les noms des évêchés.

Yâqût parle de cette ville au passé. Ibn Khurdâdhbeh (p. 82), Ibn Ḥauqal, le *Marâçid* (I, p. 36) et ʿAlî Pâšâ Mubârak donnent : اخنا; Yaʿqûbî (p. 338) et Qudâmah (p. 248) : اخنو; Dimašqî (p. 237; trad. Mehren, p. 324) : أخْنَا

إخميم — AKHMIM

Dans le second climat (I, p. 43, 51). Son temple (p. 133, 173, 175; cf. DIMAŠQÎ, trad. Mehren, p. 35; ABÛ'L-MAḤÂSIN, I, p. 65, note) existait encore à l'époque de Qazwînî († 682 H = 1283; cf. IBN JUBEÏR, p. 60-62; trad. Schiaparelli, p. 31; QAZWÎNÎ, II, p. 93-94); il fut démoli en 780 H (IBN BAṬṬÛṬAH, I, p. 103-104; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 152; CALCASCHANDI, p. 49; MAQRÎZÎ, I, p. 240; SACY, *Nom des pyramides*, ap. *Bibliothèque des Arabisants*, I, p. 246-248; WÂQIDÎ, notes, p. 64; SANGUINETTI, *Hist. des médecins*, *J. A.*, 1854, II, p. 190; REITEMEYER, *Beschreibung Aegyptens*, p. 120-125). Il y eut dans cette ville des taxes spéciales d'octroi sur les marchandises apportées par les *dhimmîs* (II, p. 109).

L'ancienne *Panopolis*, Πανός (Hier., 731,5; Georg. Cyp., 769; PARTHEY, p. 533), en copte ϣⲘⲒⲚ (QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 448; CHAMPOLLION, I, p. 257; JUYNBOLL, ap. *Marâçid*, IV, p. 61-62; AMÉLINEAU, p. 18; EVETTS, *Churches*, p. 204, n. 3; GAUTHIER, *Notes géographiques*, *B. I. F.*, IV, p. 44; *Nouvelles notes*, *B. I. F.*, X, p. 91, 95-97); quelques *scalæ* ajoutent une transcription de l'arabe, ⲬⲘⲒⲘ. L'ancienne forme grecque est Χέμμις (HÉRODOTE, II, 91; DIODORE, I, 18; CHAMPOLLION, I, p. 8; PARTHEY, p. 527), identique au copte, et curieuse par son χ initial, auquel est revenue la prononciation arabe. Il ne faudrait peut-être pas trop chercher, avec M. Gauthier, une confusion de la forme Πανός avec le mot ἔπαινος dans la glose d'une *scala* (AMÉLINEAU, p. 555), مدينة المدح, la *ville de la louange* (المدينة الممدوحة إخميم, ap. CRUM, *A Coptic letter of orders*, *Proceedings*, XX, p. 273). La ville d'Ançinâ porte elle aussi un surnom de ce genre, نزهة مصر, *les délices de l'Égypte* (AMÉLINEAU, p. 50) : or il est curieux de constater qu'en grec déjà ces deux villes, et elles seules, étaient gratifiées d'une épithète louangeuse, καλλίπολις (J. MASPERO, *Papyrus grecs d'époque byzantine*, I, n° 67023, l. 7; II, n° 67151, l. 7, etc.).

Au temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 25), cette ville, qui, comme chef-lieu de province, possédait depuis longtemps (KINDÎ, éd. Gottheil, p. 50; éd. Guest, p. 360) un والى, servait de résidence au نآئب الوجه القبلى.

Presque tous les auteurs arabes cités plus haut (voir en outre IÇṬAKHRÎ, p. 53; MUQADDASÎ, p. 201; *Marâçid*, I, p. 35-36; ABÛ'L-MAḤÂSIN, I, p. 752-753; BAKOUI, *Not. Ext.*, II, p. 422) mentionnent à propos de cette ville le célèbre ascète Dhû 'l-Nûn, dont M. Massignon a étudié la tombe (*Études archéologiques arabes*, *B. I. F.*, IX, p. 91-96).

Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 70; III, p. 140 (*Achmiin*); SAVARY, *Lettres*, II, p. 82-84 (*Achmim*); SONNINI, III, p. 13 et sqq. (*Echmimm*); *Description de l'Égypte*, IV, p. 43 et sqq.; AMÉLINEAU, *Actes des martyrs*, p. 31; MASPERO, *Études de mythologie et d'archéologie*, I, p. 214 et sqq.; SOURDILLE, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 151; BOINET, p. 60; ʿALÎ PÂŠÂ MUBÂRAK, VIII, p. 35; BÆDEKER, p. 227; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 237; *Atlas*, 136 : 6-5.

الإخميمية — PROVINCE D'AKHMIM

Revenu de cette province (année 585 H) : 118.812 dînârs (II, p. 19). Maqrîzî y signale des bois (II, p. 108).

Sur l'étendue de l'ancien nome Panopolite, cf. GAUTHIER, *Notes géographiques*, *B. I. F.*, IV, p. 39 et sqq.; *Nouvelles notes*, *B. I. F.*, X, p. 89 et sqq.; le compte rendu de ce dernier article par Daressy dans *Sphinx* (1912, p. 177 et sqq.).

La province existait encore sous ce nom à l'époque d'Ibn el-Jiʿân (p. 188; ap. ʿABD EL-LAṬIF, p. 700); depuis la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 65) jusqu'à nos jours elle s'appelle province de *Guerga* (BOINET, p. 637).

إخنو ou إخنا

Faute pour أجنا ou أجنو.

إرم ذات العماد

Un texte d'el-Quḍâʿî veut que ce soit Alexandrie (I, p. 135; voir aussi : II, p. 137), et Maqrîzî dira plus loin (éd. Bûlâq, I, p. 162; cf. IBN DUQMÂQ, V, p. 120; *Marâçid*, I, p. 49; IV, p. 83-84) que c'est Alexandrie qui est désignée sous ce nom dans le Coran (LXXXIX, 6-7).

أرمنت — ARMANT

L'ancienne Ἑρμῶνθις (Hier., 732, 4 [forme altérée]; Georg. Cyp., 780; PARTHEY, p. 529), en copte ⲈⲢⲘⲞⲚⲦ (QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 272;

Champollion, I, p. 195; Juynboll, ap. *Marâçid,* IV, p. 84; Amélineau, p. 165). Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 279) lui attribue comme nom antique Armanûsah, qui est celui de la fille du Muqauqis (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 123, note de la p. préc.; Butler, p. 216, n. 2). La ressemblance de nom est peut-être l'origine de cette confusion; *Armanûsah* pourrait aussi n'être, comme le remarque l'éditeur, qu'une corruption du nom grec. Le texte ajoute que ce mot signifie *terre bénie* (بقعة مباركة). Vansleb dit dans sa *Relation* (p. 407) : «On l'appelle en arabe *Beled Muse* (ce fait est signalé dans la *Description de l'Égypte,* I, p. 409, n. 1; Champollion, I, p. 196, n. 1; on pourrait peut-être interpréter أرمنوسة d'Abû Çâliḥ en أرض موسى), ou le *Pays de Moyse;* parce que les Égyptiens croyent, que c'est le lieu de la naissance de Moyse».

A l'époque byzantine elle est chef-lieu de pagarchie et a supplanté Thèbes comme évêché. Sa prospérité continue au moins jusqu'au viiie siècle; ainsi, en 749 ap. J.-C., son *émir* est pagarque d'un vaste canton composé des Τρία Κάστρα ou Louksor, de Contra-Latô en face d'Esna, et de Κάστρα Μεμνόνια ou Medinet Habou (texte cité, avec plusieurs autres, par Bell, *The Aphrodito Papyri,* dans *Journ. of Hellenic Studies,* XXVIII, 1908, p. 102). Cf. encore W. E. Crum et G. Steindorff, *Koptische Rechtsurkunden des VIII Jahrhunderts,* I, n° 74, l. 6 : «l'homme du kastron de Djême (=Medinet Habou) dans le nome de la ville d'Ermont».

Cette ville était liée au sort d'Esna à l'époque des Mamlûks (Calcaschandi, p. 96); elle existe encore aujourd'hui (*Voyage de Norden,* éd. Langlès, II, p. 134; III, p. 226; ʿAlî Pâšâ Mubârak, VIII, p. 54; Boinet, p. 86; *Atlas,* 152 : 10-1).

أسفل الأرض — LE DELTA

Dans le troisième climat (I, p. 45); son climat (p. 106); ses productions (p. 188); nourriture de ses habitants (p. 192-193); révoltes diverses (p. 338-339).

Les Arabes désignent ainsi le Delta (voir notamment le texte d'el-Quḍâʿî dans Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 310; *Marâçid,* IV, p. 102; Guest, *Delta,* p. 945); le mot copte dont il serait l'équivalent, ⲛⲓⲙⲉϣⲟϯ, ne s'appliquerait qu'à un des nomes du Delta (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte,* I, p. 221; Amélineau, p. 64). On trouve dans ʿAbd el-Laṭîf l'expression أسافل الأرض (texte publié dans *Nukhab el-Mulaḥ,* I, *c,* p. 34). — Nous étudierons à l'article الوجه البحرى l'organisation administrative du Delta.

Signalons pourtant dès à présent que le bureau de l'administration du Delta s'appela *Dîwân Asfal el-Arḍ,* et son chef portait le titre de *mutawallî* (Evetts, *Churches,* p. 137, 197; Becker, *Hist. Studien über das Londoner Aphroditowerk, Der Islam,* II, p. 361).

الإسكندرية — ALEXANDRIE

Dans le troisième climat (I, p. 45, 51, 186); ses productions (p. 106); son importance commerciale (p. 113-114); citée comme *ribâṭ* (p. 114); ses merveilles (p. 134); son climat (p. 203); démolition d'églises par les musulmans en 721 H (p. 208); chiffre d'impôt recueilli par ʿAmr ibn el-ʿÂç (p. 332); signalée comme *thagr* (II, p. 101-102); résultat de l'impôt dit *Khums,* à Alexandrie, en 587 H (p. 102); il y avait dans cette ville un hôtel des monnaies (p. 106). — Cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte,* I, p. 266; Amélineau, p. 24. — On trouve souvent l'orthographe إسكندرية sans article : parfois l'*Histoire des Patriarches* l'appelle الإسكندرية العظمى (*Patrol. or.,* I, p. 185 [87], 192 [94]; cf. Yâqût, I, p. 256; *Marâçid,* I, p. 63).

Le nom copte de cette ville est ⲣⲁⲕⲟϯ (voir article رقودة); mais on rencontre dans quelques manuscrits coptes et dans les *scalæ* la forme ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲓⲁ (Champollion, II, p. 263; Akerblad, p. 385).

Les traditions arabes ne s'accordent pas sur la date et la durée du siège d'Alexandrie par les Musulmans; ceux-ci seraient partis attaquer la ville en rabîʿ II 20 H, ou en 21; le siège dura de trois à quatorze mois, et, comme nous connaissons les doléances de ʿUmar sur la lenteur des opérations, nous pouvons facilement admettre ce dernier chiffre (Amélineau, *Histoire,* p. 242). Une date précise de la prise, 1er muḥarram 21 H, est suspecte par son synchronisme voulu avec l'arrivée de la lettre de ʿUmar; la date extrême nous porterait au commencement de l'an 22 : on a adopté celle du 16 šawwâl 21 H = 17 septembre 642 (cf. Balâdhurî, p. 220; Kindî, *Hist. Governors,* p. 4; *Hist. des Patriarches, Patrol. or.,* I, p. 494 [230]; Ibn Duqmâq, IV, p. 2; Maqrîzî, I, p. 163-169; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 24, 74, 84, et en général les textes réunis par M. Butler, dans *The Ar. conquest,* p. 250, n. 2; p. 292-400; 526-546; Guest, *Fustat and its khittahs, J. R. A. S.,* 1907, p. 49-56; Caetani, *Chronographia,* I, p. 240). En tout cas, si les théologiens musulmans ont discuté sur la manière dont l'Égypte en général fut conquise, ils sont d'accord sur la prise d'Alexandrie de vive force (عنوة; cf. Abû'l-Maḥâsin, I, p. 5, 23). D'ailleurs, les Arabes durent en faire une deuxième fois la conquête, en 25 H (Théophane, *A. M.,* 6126;

Abû'l-Maḥâsin, I, p. 88); et ils n'y étaient pas encore en sécurité, au temps de ʿAlqamah (43 H), avec une garnison de 12.000 hommes : le chapitre que Maqrîzî consacre aux révoltes des Grecs est tout à fait instructif.

Au point de vue administratif, les Arabes gardèrent la terminologie des Grecs au moins pendant tout le premier siècle de l'hégire : des documents récemment découverts nous permettent de fixer quelques points.

A l'époque byzantine, il n'y a pas peut-être, à proprement parler, de gouverneur d'Alexandrie. Le *préfet augustal* a le pouvoir civil, et, en sa qualité de *duc*, le pouvoir militaire, sur les deux provinces d'« Égypte », c'est-à-dire sur la moitié occidentale du Delta; la ville d'Alexandrie, où il résidait, était donc soumise à sa double juridiction, mais non elle seule (cf. *Lex de Diœcesi ægyptiaca*, Édit XIII de Justinien, éd. Zach. von Lingenthal, chap. 1, § 1; voir aussi Jean Maspero, compte rendu de Bell, *The Aphrodito Papyri*, dans *Rev. des ét. grecques*, XXV, 1912, p. 216-217). Il est curieux de constater la persistance de ce titre au début de la domination musulmane, mais naturellement le pouvoir militaire a cessé d'être joint aux attributions propres de l'Augustal. On en avait un exemple sous le gouvernement de ʿAbd el-Azîz ibn Marwân (65-86 H) dans l'*Histoire du Patriarche Isaac* publiée par M. Amélineau (p. 73; cf. Zoega, *Cat. cod. copticorum*, p. 110-112; Amélineau, *Sur deux documents coptes*, *B. I. É.*, 1885, p. 351; Crum, *Coptic ostraca*, p. 40; Butler, *Ar. conquest*, p. 141, n. 1; p. 451). Un autre, plus récent et plus concluant, a été découvert depuis dans un papyrus grec de l'an 710 (= 92 H) : Θεόδωρος αὐγουστάλιος (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1392, l. 13; voir aussi p. xxxiii, n. 4). Ce fonctionnaire, comme l'indique son nom, était un chrétien, et ce fait donne un caractère d'authenticité à la lettre que ʿAmr ibn el-ʿÂç adressa au khalife ʿUmar qui lui avait donné l'ordre de n'employer aucun mécréant dans l'administration. « Les musulmans, écrivait le premier gouverneur de l'Égypte, ne connaissent pas encore réellement le pays, et ils n'ont pu se rendre compte de la quotité d'impôt qu'on peut lui appliquer. Je prends donc à mon service un chrétien au courant, connu pour son honnêteté : nous pourrons le remplacer quand nous connaîtrons bien le pays » (Qalqašandî, I, p. 39; Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 249, n. 3).

Pour la fin de la période byzantine, l'*Histoire des Patriarches* donne au gouverneur d'Alexandrie (?) le titre de مقدّم (*Patrol. or.*, I, p. 459 [195]), titre qui est porté aussi par des subordonnés de ce même gouverneur (كتب إلى والى الإسكندرية ومقدّميها : *ibid.*, p. 462 [198]) ou celui de والى (voir encore p. 480 [216]) ou encore والى ديوان الإسكندرية (p. 484 [220]). Puis, à l'époque arabe, on trouve dans le même ouvrage les titres أُرخن (*ibid.*, V, p. 26 [280], 28 [282]; notons

de ce mot les formes أُرخون، أُرخول et أُركون : cf. Dozy, *Dict.*, I, p. 17; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 38 = Maqrîzî, I, p. 177; Evetts, *Churches*, p. 23, n. 4); — متولّى ديوان الإسكندرية (*Patrol. or.*, V, p. 57 [311]); — صاحب ديوان الإسكندرية (p. 64 [318]); — متولّى أُمور الإسكندرية (p. 66 [320]).

Comme il est difficile d'admettre que les Arabes aient laissé la place d'Alexandrie sous les ordres d'un chrétien, il faut admettre qu'il y eut à côté de l'*augustal*, fonctionnaire civil, un gouverneur militaire musulman. Nous en avons maintes fois la preuve : Wardân, nommé par ʿAmr, était un soldat, et il semble avoir coexisté avec Ménas ou Jean (voir plus bas la liste des gouverneurs); plus tard, les textes précisent que ʿAlqamah ibn Yazîd commandait une garnison de 12.000 hommes; enfin, ʿAbd el-Raḥmân ibn Muʿâwiyah, qui a dû être le collègue militaire de Théodore, commandait la *murâbaṭah* d'Alexandrie : le mot est significatif.

Au début du iiie siècle de l'hégire, cette ville fut le théâtre de graves désordres, et il est vraisemblable que nous ne connaîtrons jamais le nom de tous les gouverneurs, qui restèrent en fonctions très peu de temps chacun. De la liste que nous avons formée un fait important se dégage : le pouvoir appartint à plusieurs reprises aux descendants de ce Muʿâwiyah ibn Ḥudeij, qui alla annoncer à ʿUmar ibn el-Khaṭṭâb la prise d'Alexandrie (Maqrîzî, I, p. 166; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 22). — Sous les Fâṭimites, le gouverneur d'Alexandrie retrouve une partie des fonctions de l'*augustal*, et sa juridiction s'étend sur la province de Béhéra.

A partir des Croisades, et probablement à cause d'elles, le gouvernorat d'Alexandrie qui se trouvait en dehors du théâtre de la guerre devint un poste de moindre importance, voire même un poste de disgrâce. « Le 27 rabîʿ I [de l'an 638 H], el-Malik el-Çâliḥ nomma par *mesure disciplinaire* l'émir Badr el-Dîn, gouverneur d'Alexandrie; ce personnage était auparavant gouverneur de Miçr. » (Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 473). Alexandrie fut donc gouvernée pendant plus d'un siècle par des fonctionnaires d'un rang subalterne, par des *kâšifs* (Ibn Iyâs, I, p. 215). « Le baillif d'*Alixandre* avec .xl. homes à cheval et entour .c. *Baudoyns* (bédouins) à cheval qui sont habitans en *Alixandre.* » (*Devise des chemins de Babiloine*, p. 246; cf. Schefer, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 98).

M. Van Berchem a très clairement montré la situation administrative de cette ville pendant le viiie siècle de l'hégire (*Corpus*, p. 214, n. 4; p. 280-282, 769) : il nous explique comment les Francs, sans doute au courant de cette négligence et de ce désintéressement du pouvoir central, enlevèrent Alexandrie et la mirent à sac en 727 H. Ils furent délogés quelques jours après l'événement par l'armée

égyptienne : le premier gouverneur nommé, Baktimur, fut un commandant de mille fantassins; il reçut le nom de *Nâib d'Alexandrie* et le surnom honorifique de *malik el-umarâ*. Le sultan régnant Ša'bân se glorifia de cette victoire sur les Croisés et ajouta à son protocole le titre de *maître des places frontières alexandrines*, الثغور السكندرية (Van Berchem, *op. cit.*, p. 279).

Voici une liste de gouverneurs qui pourra sans doute devenir plus complète.

Un certain Ménas, qui avait été nommé par l'empereur Héraclius préfet de la Basse-Égypte, aurait été maintenu par les musulmans (Jean de Nikious, p. 577).

Nous lisons plus loin dans le même auteur (p. 584-585), qu'en 644, Jean de Damiette, qui avait été nommé «préfet d'Alexandrie» par le préfet augustal Théodore, fut également désigné pour les mêmes fonctions par 'Amr ibn el-'Âç, à la place de Ménas.

L'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, I, p. 495 [231]) dit bien que 'Amr destitua le gouverneur, mais elle fait allusion au patriarche Cyrus, qui aurait reçu une autorité temporelle mal définie : الكافر والى الإسكندريّة وهو كان واليها وبطركها قبل الروم. En effet, quelques pages plus haut (p. 489 [225]), on lit : أنفذ [هرقل] واليا الى أرض مصر يدعى قيرس ليكون بطركا وواليا معا (Butler, *Ar. conquest*, p. 179).

Après la deuxième prise d'Alexandrie, en 25 H, 'Amr nommé par 'Uthmân, délègue ses pouvoirs militaires à Wardân, son ancien porte-drapeau (Kindî, éd. Kœnig, p. 5; éd. Guest, p. 11; Balâdhurî, p. 222; Abû'l-Mahâsin, I, p. 22), *gouverneur militaire*.

'Alqamah ibn Yazîd el-Guteïfî, nommé en 43 H (Kindî, éd. Kœnig, p. 21; éd. Guest, p. 36; Maqrîzî, I, p. 168, 301); *gouverneur militaire*.

Théodose (تاوداسيوس ou تاؤدوسيوس), nommé par Yazîd ibn Mu'âwiyah (60 H-64), avec juridiction sur Alexandrie, la province de Béhéra et Mariout (*Synaxaire*, *Patrol. or.*, I, p. 341 [127]; éd. du Caire, I, p. 99 : ولّاه على مدينة الإسكندريّة وجانب عظيم من الوجه البحرى; trad. Wüstenfeld, I, p. 71; Amélineau, p. 33, 90).

Théodore (تاودرس), signalé avant 689 (= 70 H), qui meurt sous le gouvernement de Qurrah ibn Šarîk (90-96 H); il est mentionné dans un papyrus grec de l'an 710 = 92 H (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1392, l. 13; cf. *Patrol. or.*, V, p. 26 [280], 28 [282], 57-58 [311-312], 64 [318]). Un texte de l'*Histoire des Patriarches* pourrait prouver qu'il y eut successivement deux gouverneurs du même nom (*Patrol. or.*, V, p. 66 [320]) : لمّا تولّى تادرس أمور الإسكندرية فى أيّام الأب الاكسندرس; ce patriarche Alexandre fut élu le 25 avril 704 (= 87 H : cf. Gutschmid, *Kleine Schriften*, II, p. 501) : or nous avons vu que Théodore [I?] était gouverneur avant 689.

'Iyâd ibn Ganam el-Tujîbî, nommé en 84 H (Abû'l-Mahâsin, I, p. 229-230).

'Abd el-Rahmân ibn Mu'âwiyah, nommé en 86 H (Kindî, éd. Gottheil, p. 23; éd. Guest, p. 58, 326); *gouverneur militaire*.

Muhammad ibn Hubeïrah, nommé en 199 H (Kindî, éd. Guest, p. 157; Maqrîzî, I, p. 172). Ce dernier ne semble pas avoir rejoint son poste et il se serait fait remplacer par son oncle maternel,

'Umar ibn 'Abd el-Malik, autrement appelé 'Umar ibn Hallâl, qui reste en fonctions trois mois, révoqué par el-Muttalib (*ibid.*).

El-Fadl ibn 'Abd Allah ibn Mâlik, *son successeur*, frère du gouverneur d'Égypte el-Muttalib (Kindî, éd. Guest, p. 158; Maqrîzî, *id.*). Chassé de la ville par des Espagnols de passage (أندلسيّون) auxquels se joignit un rebelle de Tinnîs, 'Abd el-'Azîz ibn el-Wazîr el-Jarawî, puis réinstallé par les Alexandrins, il fut néanmoins révoqué par son frère, qui lui donna comme *successeur*, en ramadân 199 H

Ishâq ibn Abrahah ibn el-Çabbâh, immédiatement révoqué, et remplacé par

Abû Bakr ibn Junâdah el-Ma'âfirî (Kindî, *id.*; Maqrîzî, I, p. 173), chassé d'Alexandrie par l'ancien gouverneur

'Umar ibn Hallâl, qui s'installe comme gouverneur, en 200 H. Il est tué dans une révolte des Espagnols (Kindî, éd. Guest, p. 161-163; Maqrîzî, I, p. 173, 178; Quatremère, *Mém. sur l'Egypte*, I, p. 313-315).

Muhammad ibn 'Abd el-Malik, *son successeur*, son frère, tué (Kindî, p. 162; Maqrîzî, I, p. 173).

'Abd Allah el-Battâl ibn 'Abd el-Wâhid ibn Muhammad ibn 'Abd el-Rahmân ibn Mu'âwiyah ibn Hudeïj, *son successeur*, parent de 'Umar ibn Hallâl; tué.

Abû Hubeïrah el-Hârith, *son successeur*, son frère, tué.

Hudeïj ibn 'Abd el-Wâhid, *son successeur*, tué dans la même révolte qui prend alors fin, en Dhû'l-Qa'dah 200. Mais les Espagnols sont les maîtres et nomment

Abû 'Abd el-Rahmân el-Çûfî. Bientôt mécontents de lui, ces derniers mirent en sa place un des leurs

El-Kinânî (Kindî, p. 164). Puis survient une série de révoltes, et les Espagnols finissent par être chassés par 'Abd Allah ibn Tâhir qui nomme

Alyâs ibn Asad ibn Sâmân Khudâ, en 212 H (Kindî, p. 184).

Mu'âwiyah ibn 'Abd el-Wâhid, frère de Hudeïj, s'enfuit de son poste en 217 H, quand el-Afšîn entre en vainqueur à Alexandrie (*id.*, p. 174).

Muhammad ibn 'Ubeïd Allah el-Šeïbânî, en fonctions en 252 H (Kindî, p. 205).

Ishâq ibn Dînâr, en fonctions en 255 H (Kindî, p. 216; Maqrîzî, p. 314-315).

'Alî ibn Wahsûdân, nommé en 292 H (Kindî, p. 258).

Muzaffar ibn Dhakâ, nommé en 304 H (*ibid.*, p. 274).

SULEÏMÂN EL-KHÂDIM, en 307 H (KINDÎ, p. 276).

NÂÇIR EL-DAULAH AFTAKÎN EL-TURKÎ, en fonctions en 488 H (POPPER, *Nujûm*, II, *b*, p. 169, 170, 299).

ḤEÏDARAH, frère du vizir Mâmûn el-Baṭâiḥî, nommé en 517 H (MAQRÎZÎ, I, p. 486).

ʿALÎ IBN SALLÂR, qui devient vizir en 544 H (*Encyclopédie*, I, p. 10, 641).

Ces trois fonctionnaires avaient sous leur juridiction la province de Béhéra.

NAJM EL-DÎN MUḤAMMAD IBN MAÇÂL, qui s'enfuit en Syrie, en 562 H (MAQRÎZÎ, I, p. 174), après la prise d'Alexandrie par Šâwar.

FAKHR EL-DÎN QARÂJÂ, en fonctions en 583 et 585 (ʿABD EL-LAṬÎF, p. 182; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 193, n. 1; VAN BERCHEM, *Corpus*, p. 638-644; BUTLER, *Ar. conquest*, p. 388). Il aurait aussi porté le surnom Zeïn el-Dîn.

BADR EL-DÎN, nommé en 638 H (BLOCHET, *op. cit.*, p. 473).

ŠAMS EL-DÎN MUḤAMMAD IBN BÂKHIL, en fonctions en 651 H (QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, *a*, p. 41).

BADR EL-DÎN BAKTÛT EL-KHÂZINDÂRÎ, en fonctions en 710 H (MAQRÎZÎ, I, p. 171).

BADR EL-DÎN BÎLBAK EL-MUḤSINÎ, en fonctions en 721 H (MAQRÎZÎ, II, p. 91, 513; *Ges. d. Copten*, p. 53).

EL-KARAKÎ, en fonctions en 727 H (IBN BAṬṬÛṬAH, I, p. 45).

BAKTIMUR, nommé en 767 H (IBN IYÂS, I, p. 215; VAN BERCHEM, *op. cit.*, p. 281).

MUḤAMMAD IBN JAMÂL EL-DÎN MAḤMÛD, nommé en 794 H (IBN DUQMÂQ, V, p. 16; IBN IYÂS, I, p. 296).

KHALÎL IBN ŠÂHÎN EL-ẒÂHIRÎ, en fonctions sous le sultan Barsbây, avant 839 H (ʿABD EL-LAṬÎF, p. 230; SACY, *Chr. ar.*, II, p. 11-13).

ŠIHÂB EL-DÎN AḤMAD IBN AMÎR ʿALÎ, nommé en 845 H (SAKHÂWÎ, p. 15).

ŠIHÂB EL-DÎN AḤMAD IBN ÎNÂL, en 846 H (SAKHÂWÎ, p. 35).

TANAM, vers 850 H (SOBERNHEIM, *Corpus*, p. 70-72).

إسنا — ESNA

Dans le deuxième climat (I, p. 43, 51).

L'ancienne *Latopolis* (Hier., 732,5 : Λάττων; Georg. Cyp., 778 : Λατώ; PARTHEY, p. 530-531), en copte CNH (QUATREMÈRE, I, p. 272; CHAMPOLLION, I, p. 184; JUYNBOLL, ap. *Marâçid*, IV, p. 107; AMÉLINEAU, p. 172; EVETTS, *Churches*, p. 278, n. 1; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 148, note).

On trouve dans IBN KHURDÂDHBEH (p. 81), IBN EL-FAQÎH (p. 74), QUDÂMAH (p. 247) l'orthographe إسنى et dans IBN RUSTEH (p. 96) : إسناى.

Citée dans JEAN DE NIKIOUS (p. 536) comme «principale ville du Rîf»; mais c'est en réalité une erreur pour أسنا, comme le prouve la comparaison avec la table des matières (p. 355).

Sur la ville moderne, cf. VANSLEB, *Relation*, p. 405-406; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 138 (*Esnay*); SAVARY, *Lettres*, II, p. 148 et sqq.; *Description de l'Égypte*, I, p. 356 et sqq.; DU CAMP, *Le Nil*, p. 113-114, 204; BOINET, p. 183; *Atlas*, 156 : 8-2.

أسوان — ASSOUAN

Cette ville du deuxième climat (I, p. 43, 51) était la dernière place importante à la limite méridionale de l'Égypte (p. 56; cf. IDRÎSÎ, p. 21; — الجنادل موضع فوق أسوان بثلاثة أميال فى أقصى الصعيد : *Marâçid*, I, p. 266; dans le texte de I, p. 64 [أسوان من بلاد النوبة], il faut peut-être lire ثمّ au lieu de من; cette leçon est donnée par un des mss. [cf. *ibid.*, IV, p. 107-108]); sa situation exacte (p. 186); signalée comme *ribâṭ* (p. 114); productions de la région d'Assouan (p. 282). ʿAmr y aurait fait bâtir un nilomètre (p. 248), mais il dut seulement restaurer celui qu'Héliodore et Strabon signalent à Éléphantine, et qu'on voit encore actuellement (*Description de l'Égypte*, I, p. 136); citée comme *thagr* ou *place-frontière* (II, p. 101; presque tous les textes [MAQRÎZÎ, éd. de Bûlâq, I, p. 128] lui donnent ce nom, et Abû Çâliḥ [ap. EVETTS, *Churches*, p. 283] nous parle de la forteresse qui s'y trouvait); carrières de pierre الصوّان (p. 151).

Son temple (aujourd'hui enfoui; on y pénètre par un escalier) était encore visité du temps d'Abû Çâliḥ (EVETTS, *op. cit.*, p. 275), au début du XIIIe siècle (cf. Léon l'Africain, ap. QUATREMÈRE, *Recherches*, p. 43).

Syène (PARTHEY, p. 536), en copte COYAN (QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 280; II, p. 4 et sqq.; CHAMPOLLION, I, p. 161; AMÉLINEAU, p. 467). Son évêché est connu déjà au Ve siècle de notre ère (*Archiv für Papyrusforschung*, I, p. 400); mais elle ne fut jamais le chef-lieu d'un district administratif, sous les Grecs (elle dépendait de Philai).

Pour la période arabe, Içṭakhrî nous dit que c'est la plus grande des villes de la Haute-Égypte (p. 53; cf. MUQADDASÎ, p. 201). Attaquée en 568 H par des partisans soudanais des Fâṭimites (BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 110), Assouan fut défendue par son gouverneur Kanz el-Daulah, qui devait se révolter contre Saladin quelques années plus tard (cf. les sources citées dans MAQRÎZÎ, éd. de l'Inst. franç., II, p. 97, n. 5). Elle fut pillée et brûlée par les Nubiens en 674

(Ibn Iyâs, I, p. 109); une seconde fois en 688 (*id.*, p. 118; cf. encore Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 28-29). — Son gouverneur, والى (Evetts, *op. cit.*, p. 277), semble un instant avoir dépendu directement du khalife de Bagdâd (Maqrîzî, I, p. 195). C'était, au temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 35), la résidence d'un والى الحرب. Lors du séjour de Vansleb en Égypte, en 1672, cette ville ressortissait du *kâšiflik* d'Ebrim, en Nubie (*Relation*, p. 21). — Les prononciations *Uswân* et *Aswân* ont eu leurs partisans respectifs (Calcaschandi, p. 107-108; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 155-156); le *Marâçid* donne une fois الأسوان, avec l'article (I, p. 64); سوان, dans Ibn el-Faqîh (p. 74). L'orthographe أصوان qu'on rencontre dans une liste d'évêchés (Amélineau, p. 573) est seule usitée maintenant (Boinet, p. 88), depuis moins d'un siècle (أسوان encore dans la *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 41). Le mot أصوان, si l'on en croit M. Floyer (*Etudes sur le Nord-Etbaï*, tableau au bas de la 2e carte), aurait dans la langue des Bicharis le sens de *torrent* ou *rapide* : peut-être est-ce une extension par analogie, peut-être aussi un pur hasard. — Cf. Maqrîzî, I, p. 197; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, III, p. 5 (*Essuaen*); Savary, *Lettres*, II, p. 154 et sqq.; *Description de l'Égypte*, I, p. 121 et sqq.; Juynboll, ap. *Marâçid*, IV, p. 109; ʿAlî Pâšâ Mubârak, VIII, p. 64; Ball, *A description of the first or Aswan cataract*, p. 8 et sqq., 30 et sqq.; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 500; *Atlas*, 164 : 8-13.

أسيوط — ASSIOUT

Dans le troisième climat (I, p. 51).

Lycopolis (Hier., 731,1 : Λύκων; Georg. Cyp., 765 : Λυκώ; Parthey, p. 531), en copte ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ (Quatremère, I, p. 274; Champollion, I, p. 276; Amélineau, p. 464; Evetts, *Churches*, p. 245, n. 5).

On trouve l'orthographe سيوط dans Ibn Khurdâdhbeh, p. 81; Qudâmah, p. 247; Ibn Duqmâq, V, p. 22; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XII, p. 98. Yâqût note les deux formes (I, p. 272; III, p. 232; cf. Calcaschandi, p. 106). Cette ville fut, d'après le témoignage d'Ibn Duqmâq, la résidence du نائب الوجه القبلى, mais nous avons vu que de son temps ce fonctionnaire résidait à Akhmim. Elle est encore maintenant le siège d'un évêché (Vansleb, *Relation*, p. 363-364; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 54 : *Siuut;* pl. LXXXIV; et III, p. 143 : *Siouth*).

Les fabriques d'étoffes d'Assiout ont été célébrées par la plupart des auteurs cités dans cet article (cf. encore Nassiri Khosrau, p. 173; Qazwînî, II, p. 99; Butler, *Ar. conquest*, p. 111, note; Migeon, *Art musulman*, p. 384); ils parlent

aussi de l'opium que l'on y trouve (*Marâçid*, I, p. 65; IV, p. 110; Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 424).

Cf. *Description de l'Égypte*, IV, p. 125 et sqq.; Maspero, *Histoire*, p. 5; Bædeker, p. 223; Boinet, p. 88; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 510; *Atlas*, 129 : 6-4).

الأسيوطيّة — PROVINCE D'ASSIOUT

Cette province dont Assiout était le chef-lieu, avait des bois soumis à l'impôt dit *ḫirâj* (II, p. 108); son revenu en 585 H (p. 19) : 72.504 dînârs.

Plus ou moins grande suivant les époques (voir le tableau des divisions administratives à l'article مصر), la province d'Assiout existe toujours sous ce nom (Boinet, p. 630-636). Elle comprend notamment à l'heure actuelle les anciennes provinces d'el-Achmounein et de Manfalout.

الأشتوم — ECHTOUM

Indiqué comme *ribâṭ* dans un texte d'Ibn Zûlâq (I, p. 114), ce lieu se trouvait entre Tinnîs et el-Faramâ, sur une branche du Nil, et s'appelait Uštûm-Tinnîs (cf. Maqrîzî, I, p. 177, 180; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 305, 322). Yâqût signale un autre أشتوم sur la branche de Damiette (I, p. 276; II, p. 602; *Marâçid*, I, p. 66, 411) et Ibn Ḥauqal donne ce nom à la branche de Rosette (p. 90; cf. Maqrîzî, I, p. 169, 172).

«Au milieue dou chemin [de Rosette à Alexandrie] a .j. braz d'aigue salée qui vient de la mer et descent en .j. lac qui est là, et a de large une mile et a nom *Lestul.*» (*Devise des chemins de Babiloine*, p. 246). Plusieurs effluents du lac Manzaleh portent encore ce nom (cf. *Atlas*, 18 : 6-1; Bædeker, carte du Delta). Nous avons donc là une transcription du grec στόμα (cf. Champollion, I, p. 43; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 36; Sacy, *Origine du nom des Pyramides*, *Bibl. des Arabisants*, I, p. 254; Akerblad, p. 367; Juynboll, ap. *Marâçid*, IV, p. 112-113).

أشمُوم طنّاح — ACHMOUN EL ROMMAN

Au moment du *Rauk el-Nâçirî* (I, p. 313) le ʿ*amal Ušmûm-Ṭannâḥ* formait une grande province, s'étendant au nord des frontières d'Alexandrie à celles de Damiette, comprenant par là même les deux districts de Rosette et d'el-Borollos, et les deux provinces d'el-Murtâḥîyah et de Dakahlieh (cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 129).

Ušmûm Ṭannâḥ était, à l'époque de Yâqût (I, p. 282; cf. *Marâçid*, I, p. 69), la capitale de la province de Dakahlieh; au temps d'Ibn el-Jîʿân (p. 46; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 620), la capitale de Dakahlieh et d'el-Murtâḥîyah.

Nous allons voir à l'article suivant qu'il y eut en Égypte plusieurs villes du nom de أشموم ou أشمون. (Pour les deux villes du Delta on trouve souvent les deux orthographes; pour celle de la Haute-Égypte le fait est plus rare : cf. Maqrîzî, II, p. 504 = *Ges. d. Copten*, p. 39 = Evetts, *Churches*, p. 310; Maqrîzî, I, p. 205 = Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 405). Elles ont donc, au moins les deux premières, porté un surnom, emprunté à la ville la plus connue et la plus proche d'elles (Amélineau, p. 169) : mais les auteurs arabes ne leur donnent plus ce surnom quand le texte n'est pas amphibologique (cf. notamment l'expression بحر أشمون dans Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 268; éd. Bûlâq, I, p. 214, 215, 217, 219, 221; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 47; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 334; *Mamlouks*, I, *a*, p. 141, 231; *b*, p. 19). C'est ce qu'Abû'l-Fidâ a parfaitement expliqué (*Géogr.*, II, *a*, p. 157; cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 299); et il est le premier écrivain arabe à nous donner l'autre surnom d'Ušmûm Ṭannâḥ (p. 161-162) : outre cette première appellation (أشمون طنا dans Wâqidî, p. 141; voir aux notes, p. 186), cette ville s'appelait aussi, de son temps, Ušmûm el-Rummân (prononciation vulgaire : Ušmûn), *Ušmûm des grenades*, à cause de la grande quantité des grenades qu'elle produit (Ibn Baṭṭûṭah, I, p. 66, qui y note un وال الولاة). Déjà la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 243; cf. Schefer, *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 96) l'avait nommée *Semon erroman*. Les *scalæ* ne connaissent que ce dernier nom, en copte ϣⲙⲟⲩⲛ ⲉⲣⲙⲁⲛ (Quatremère, I, p. 495-498; Champollion, II, p. 122, qui l'identifie avec Mendès; Akerblad, p. 367; Juynboll, ap. *Marâçid*, IV, p. 117; Amélineau, p. 170; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 322, note). Ibn Duqmâq (V, p. 68 : à noter qu'Ušmûm Ṭannâḥ manque à l'index) et Żâhirî (p. 34; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 6) l'appellent également de ce nom, qui existait donc avant l'*État de l'Égypte* d'Ibn el-Jîʿân, bien que ce dernier auteur revienne à أشموم طنّاح (p. 46; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 620) : c'est celui d'Achmoun el Romman qui a prévalu (Boinet, p. 41; *Géogr. économique*, I, p. 258, pl. LIII; carte, p. 257; *Atlas*, 28 : 8-3).

M. J. de Rougé (*Géographie*, p. 104-105) avait fait de cette localité une troisième *Hermopolis* (différente d'*Hermopolis magna* = el-Achmounein; et d'*Hermopolis parva* = Damanhour). La liste d'évêchés qu'il a publiée (p. 156), donne, entre Samannoud et el-Qalamûn : ⲙⲱⲛⲏⲧⲁⲛⲉⲱ = ⲡⲙⲱⲛⲉⲛϯⲛⲓ = مسطانة (*Mestaneh*). Pour M. de Rougé «ⲡⲓⲙⲁⲛⲑⲱⲩⲧ citée par Champollion [II, p. 351] et ⲡⲙⲱⲛⲉⲛϯⲛⲓ seraient les mêmes désignations : dans la première on retrouverait l'origine de *Aschmoun* = ⲑⲱⲟⲩⲧ (il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'un rapprochement philologique, mais la capitale du nome, que M. de Rougé estime être l'actuelle Achmoun, s'appelait *Pi-Thot-apreḥeḥu*) et dans la seconde celle de *Tannah* = ϯⲛⲓ.» La liste publiée par M. de Rougé est remplie de fautes en ce qui concerne l'arabe; au lieu de مسطانة, il faut lire ميت طانة (Amélineau, p. 572, 575) ou منيت (= منية = ⲙⲱⲛⲏ). Munyah Ṭânah n'a pas été identifiée par M. Amélineau (p. 259), faute de documents : Ušmûm est certainement hors de cause; l'identification avec Ṭannâḥ n'est pas impossible *a priori* (voir ce qu'en dit M. Daressy : *R. A.*, 1894, II, p. 201-202).

C'est par suite d'une erreur que Savary (*Lettres*, I, p. 299, n. 3) a pu écrire que cette ville était appelée *Achmoun Tanis*, parce qu'elle avait remplacé l'ancienne ville de *Tanis*. Certains auteurs, entre autres el-Makîn, cité par Savary, et Abû'l-Maḥâsin (I, p. 724) l'appellent أشموم تنّيس. Or, Tinnîs a été longtemps prise pour l'ancienne Tanis (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 286), et d'Anville avait même cru reconnaître Tanis dans la moderne Ṭannâḥ (*id.*, p. 295). — C'est à tort que M. Foucart (*Notes prises dans le Delta*, *Recueil de travaux*, 1898, p. 165) a protesté contre l'identification exposée ici et admise depuis Quatremère, et qu'il a conclu à celle d'Ušmûm Ṭannâḥ et de la moderne Tanah (voir طنّاح).

أشمون — 2° ACHMOUN

1° Une première ville de ce nom, surnommée Ušmûm Ṭannâḥ, a fait l'objet de l'article précédent.

2° La seconde localité du nom d'Achmoun, située dans le Delta, n'est pas citée dans les deux volumes réédités du texte des *Khiṭaṭ*, mais nous en donnons la notice pour éviter des confusions.

C'est l'ancienne ϭⲙⲟⲩⲙⲓ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 443-444; Champollion, II, p. 151; Amélineau, p. 182; Hamaker, ap. Wâqidî, notes, p. 186; Juynboll, ap. *Marâçid*, IV, p. 118; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 322, note).

Yâqût l'appelle أشموم الجُرَيْسات (*Muštarik*, p. 25; cf. *Marâçid*, I, p. 69, 251); dans Idrîsî (p. 159) : اشمون جريش; dans la *Géogr. d'Aboulféda* (II, *a*, p. 147) : أشمون جُرَيْس; dans Ibn el-Jîʿân (p. 100; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 651) : أشموم جريسان. Ibn Ḥauqal signale seulement la ville de الجريسات qui donne son surnom à Achmoun (p. 90; cf. Guest, *Delta*, p. 952); et Niebuhr (*Voyage*, I, p. 73) l'appelle جريش; dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 218) et dans Boinet (p. 41; cf. *Atlas*, 86 : 8-5) : أشمون.

3° Enfin, il y a eu une ville du même nom dans la Haute-Égypte : nous en parlons à l'article suivant.

الأشمونين — EL ACHMOUNEIN

Revenu en 585 H (II, p. 19) : 147.732 dînârs (dans Evetts, *Churches*, [p. 18] : 127.676); il s'agit bien entendu de la province qui portait ce nom à cause de son chef-lieu (voir الطاوية). Abolition du ضمان المغانى (p. 92); bois dans la région (p. 108).

La ville d'el-Achmounein est l'ancienne *Hermopolis magna* (Hier., 730,6; Georg. Cyp., 762; Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 149), en copte ϢΜΟΥΝ, égyptien *Khmounou* (Quatremère, I, p. 490; Champollion, I, p. 288; Amélineau, p. 167; Evetts, *Churches*, p. 83, n. 5; p. 220, n. 1; Maspero, *Contes*, p. 146, n. 1; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 322, note). M. Amélineau a trouvé la transcription ارموبولس dans la traduction arabe de la vie de Pakhôme (*Annales du Musée Guimet*, XVII, p. 676, 693).

Cette ville est parfois appelée الأشمون : dans Ibn Rusteh, p. 81; Yâqût, I, p. 283 (Yâqût note également الأشمونين, et même l'erreur de graphie أشموس; cf. *Marâçid*, IV, p. 117); *Marâçid*, I, p. 69; Maqrîzî (voir l'index), avec l'éponyme Ušmûn, fils de Miçr; on lit الأشمونى dans Idrîsî, p. 45, 46, 145. — L'erreur الاشمون pour الاشمونين (sur cette forme au duel, voir encore l'explication d'Abû'l-Fidâ dans sa *Géogr.*, II, *a*, p. 157) a peut-être un fondement dans la réalité. Le fait qu'il y a dans les environs une ville de دروط أشموم (Maqrîzî, I, p. 205; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 405; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 23; = دروت اشمون dans la *Description de l'Égypte*, IV, p. 185; XVIII, p. 102), l'ancienne ΤΕΡΩΤ ϢΜΟΥΝ (Champollion, II, p. 20, 297; Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings*, XIV, p. 202) semble prouver qu'il y eut une ville d'Achmoun, en Haute-Égypte, et tout près d'Achmounein (Amélineau, p. 150-151, 168) : le fait a été affirmé à Jomard par les habitants de la région (*Description de l'Égypte*, IV, p. 190). Elle est citée dans Jean de Nikious (p. 393) et dans un apocryphe utilisé par M. Amélineau (p. 227). Ce dernier document lui donne aussi le nom de Kléopatris; Juynboll (*Marâçid*, IV, p. 118) a connu ce fait, mais il ne cite pas la source arabe qui lui a donné l'expression مدينة قلوبطرا, *ville de Cléopâtre*. Kléopatris elle-même paraît dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 186 [440]) comme lieu de la mort de Marwân. Et enfin Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, p. 221), s'appuyant sur un document inconnu, identifie Kléopatris à Achmounein (cf. Amélineau, p. 170), ce qui est contraire à l'affirmation de Jean de Nikious, mais nous

ramène à la confusion signalée plus haut. — Nous étudierons en détail la question de *Kléopatris* dans l'article de بوصير قوريدس.

Kindî note qu'il y avait à el-Achmounein un والى الحرب (texte édité ap. Ibn Sa'îd, p. 7; éd. Guest, p. 295); ce doit être le même fonctionnaire que le متولّى الحرب السعيد, dont Ibn Duqmâq (V, p. 15) fixe la résidence en cette ville (cf. une inscription inédite de *Roda*, Haute-Égypte). — Pillage de cette localité en 415 H (Becker, *Beiträge*, I, 55, 73, 74). Elle était célèbre pour ses étoffes, qui portaient son nom (Içṭakhrî, p. 53; *Bibl. geogr. ar.*, IV, p. 179). — Cf. Ibn el-Jî'ân, p. 173, et ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 692; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 47 (*Achemuneim*); Savary, *Lettres*, II, p. 69; *Description de l'Égypte*, IV, p. 159 et sqq., où elle est appelée نغس الاشمونين; Bædeker, p. 211; Boinet, p. 41; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 490; *Atlas*, 123 : 6-2.

C'était la capitale d'une province, qui dura sous le nom de province d'el-Achmounein jusqu'à l'époque du *Rauk el-Nâçirî* (outre les sources citées plus haut, cf. Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 306, 312; Ibn Duqmâq), limitée par celles d'el-Bahnassa et de Manfalout. A cette époque, la ville de Taha avait dû prendre de l'importance, puisqu'on nomme la région province d'el-Achmounein et d'el-Ṭaḥâwîyah (Calcaschandi, p. 105). Dans les deux auteurs suivants, le nom d'el-Ṭaḥâwîyah semble complètement oublié, mais la province d'el-Achmounein a diminué au profit de celle d'el-Bahnassa, qui comprend la ville de Taha (Żâhirî, p. 32; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 3; Ibn el-Jî'ân, p. 169, 173; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 596, 690, 692). Puis ce fut Munyah Banî Khaçîb qui, après avoir été le chef-lieu du *kâšiflik* d'el-Achmounein (Vansleb, *Relation*, p. 26-27), ou de l'*Aqlym* ou *Oulâyet Achmouneïn* (*Description de l'Égypte*, IV, p. 163-164), donna son nom à la province (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 94) : situation qui a subsisté jusqu'à nos jours (Boinet, p. 623).

إطفيح — ATFIH

L'ancienne *Aphroditopolis* ou *Aphroditô* (Hier., 730,2; Georg. Cyp., 750), en copte ΤΠΗϨ ou, avec l'article, ΠΕΤΠΕϨ (Champollion, I, p. 332; Amélineau, p. 326 : corriger اطفية à l'index; Evetts, *Churches*, p. 4, n. 1).

Yâqût (I, p. 112, 311; cf. *Marâçid*, I, p. 20, 75; IV, p. 129) et Qalqašandî nous signalent qu'on écrit également إتفيح (Calcaschandi, p. 104); c'est l'orthographe d'Ibn Ḥauqal (p. 103), et une fois celle d'Abû Çâliḥ (Evetts, *loc. cit.*). Le *Livre des Perles enfouies* l'appelle اطفيح الحمار (n°s 116, 117, 126). — Cf. Boinet,

p. 89; Bædeker, p. 203; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 512; *Atlas*, 101 : 10-1.

Dans le *Voyage de Norden*, éd. Langlès (II, p. 28) : *Giesiret Eulfeeg*.

الاطفيحية — EL SAFF

Revenu en 585 H (II, p. 19) : 59.728 dînârs (Evetts, *Churches*, p. 18 : — 39.449).

Cette province du Ça'îd s'appela aussi el-Šarqîyah (voir ce mot). Depuis la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 131) il n'existe plus de province indépendante de ce nom; ce district d'Atfîh s'appelle depuis peu مركز الصف et se trouve dans la province de Guizeh (Boinet, p. 621).

الأفراجون — TELL EL-FARÂÎN ou KÔM FARRAÏN

C'est ainsi qu'il faut corriger الافراحون dans la liste des *kûrah* : cette faute se trouve dans presque tous les manuscrits; pour ce motif, Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 18) écrit *Farahin* (cf. aussi la *scala* publiée dans Amélineau, p. 567).

L'ancienne *Phragonis* (Hier., 724,11 : Φραυύνης; Georg. Cyp., 731 : Φραγόνις; *B. Z.* : Φραγωνεία; — Φλαβωνίας dans les signatures grecques du concile d'Éphèse (Mansi, *Concil.*, IV, 1128) : le γ cède donc parfois la place au son *v*); en copte ΠΕΡΟΥΟΙΝΙ ou ΦΕΡΟΥϢΙΝΙ (Amélineau, p. 558, 560, 563, etc.) et non ΠΛΑΥϹΙΝΕ comme le veut M. Amélineau (p. 179). Les *scalæ* donnent الفرجين et الفراجين (Kircher, p. 208). — El-Afrâjûn était encore au temps de Sévère (xe siècle de notre ère) le siège d'un évêché (*Histoire des Conciles*, *Patrol. or.*, VI, p. 489-490 [25-26]).

Corriger الافراحون dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 82); Ya'qûbî (p. 337); Ibn el-Faqîh (p. 74); Qudâmah (p. 247); Yâqût (I, p. 323); Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323). — On lit الفراجون dans Ibn el-Ji'ân (p. 74; ap. 'Abd el-Latîf, p. 637). Comme dans les *scalæ*, tous les textes cités ici lient Tida et el-Afrâjûn. Yâqût note une prononciation الافرامون «avec un *mîm*»; mais c'est probablement une erreur de copiste, et le géographe aura voulu dire qu'il existait aussi l'orthographe الافراجوم, avec un *mîm* à la fin : le même texte se retrouve dans *Marâçid* (I, p. 80), où certains copistes ont fait la même erreur.

Les ruines appelées كوم الفرّاين depuis la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 232) jusqu'à nos jours ont conservé à peu près intact le nom *copte* de notre localité.

Après M. Petrie (*Naucratis*, I, p. 93; cf. J. de Rougé, *Géographie*, p. 103; *Egypt explor. fund, Arch. rep.*, 1892-93, p. 20; Daressy, *La liste géogr. du papyrus n° 31169 du Caire, Sphinx*, 1910, p. 159), M. Hogarth (*Journ. of Hell. studies*, XXIV, p. 3-4) veut reconnaître dans ces ruines celles de Bouto. Mais le raisonnement compliqué qu'il est forcé de suivre, pour exposer comment le nom de Phragonis a fini par désigner l'emplacement de Bouto, n'est pas très probant. Cf. Daressy (*Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, *R. A.*, 1894, II, p. 197, 208), qui avait déjà noté l'identité de Phragonis et Tell el-Farâîn ou Kôm-Farraïn (فرّاين ou الفراعين; cf. Parthey, p. 530), «à dix kilomètres au sud-ouest» de Tida.

On trouve dans le *Livre des Perles enfouies*, suivant les mss., les deux orthographes الفرايين et الفراعين (nos 167, 168, 176, 183, 184, 186, 187) : ce *tell* est presque toujours lié à Tida.

الأفراحون

Faute pour الأفراجون.

الأقصر — LOUKSOR

Le nom copte de cette ville était ΠΑΠΕ (Quatremère, I, p. 249 et sqq.; Champollion, I, p. 222; Amélineau, p. 234; Gauthier, *Notes géographiques*, *B. I. F.*, IV, p. 45; cf. le *Papa* de l'Itinéraire d'Antonin : éd. Parthey et Pinder, p. 71).

Le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, III, p. 311 [235]) et deux *scalæ* (Amélineau, p. 555 et 561) donnent l'orthographe الأقصرين, qui se trouve dans Ibn Duqmâq (V, p. 30), Calcaschandi (p. 49, 95), Ibn el-Ji'ân (p. 192; ap. 'Abd el-Latîf, p. 702) et dans Abû Çâlih (Evetts, *Churches*, p. 284) : cette forme au duel s'appliquerait aux deux villages modernes de Louksor et de Karnak, suivant Champollion (I, p. 215); mais c'est peu vraisemblable. On lit الأقيصر, *el-Aqsêr* ou *Louqsor* dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 53).

Un équivalent grec, Τρία κάστρα (= les trois châteaux-forts), apparaît dans plusieurs papyrus grecs du viiie siècle (cf. Bell, passage cité à l'article ارمنت). Les listes coptes d'évêchés (Amélineau, p. 573 et 576) donnent en effet : ΘΗΒΩΝ = ΠΙΓ ΝΚΑϹΤΡΟΝ (Τρία Κάστρα) ΠΟΛΙϹ ΚΑϹΤΕΡΟΝ = الثلاث مضاف الاقصرين.

Cf. *Marâçid*, I, p. 83; IV, p. 148; Vansleb, *Relation*, p. 407; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 113 (*Luxxor* ou *Lukoreen*); Savary, *Lettres*, II, p. 146, 147; Sonnini, III, p. 267; Boinet, p. 344; *Atlas*, 152 : 8-3.

إقنا

Voir قنى.

أمّ خنّور

Surnom de l'Égypte (I, p. 86, 88-89; cf. Bakrî, I, p. 100, 320; Yâqût, I, p. 359; III, p. 478; *Marâçid*, I, p. 91, 369; IV, p. 166-167; *Qâmûs*, II, p. 24).

أمّ دنين

Ce nom est la corruption d'un nom copte ⲧⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲁⲥ ou ⲧⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲛⲟⲥ, dont la *Ṭendoûnyâs* (il faut peut-être lire *Ṭendoûninâs*, d'un prototype طندونناس mal pointé) citée par Jean de Nikious (p. 557) est une autre déformation. M. Amélineau (p. 492) propose *Tiantônios* comme prototype; M. Casanova *Tiantôninas* (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 146, 185-189). Les formes *Tantôninos* (la forteresse [?] d'Antonin) ou *Tantônias*, paraîtraient plus satisfaisantes.

Le village d'Umm Duneïn existait donc bien avant la conquête de l'Égypte par les musulmans, qui s'y installèrent avant la bataille de ʿAïn Šams (Kindî, *Hist. Governors*, p. 3; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 9 [cf. *id.*, II, notes, p. 3]; Arnold, *Chrestomathia*, p. 126; Butler, *Ar. conquest*, p. 216 et sqq., 231 et sqq.; Becker, *Caire*, ap. *Encyclopédie*, I, p. 836). Cf. Yâqût, I, p. 359; *Marâçid*, I, p. 91; IV, p. 167 : ce lieu s'appela el-Maqs lors de la fondation du Caire (Yâqût, IV, p. 606; Maqrîzî, I, p. 359; II, p. 121; ʿAbd el-Laṭîf, p. 401) et ce nom d'el-Maqs existait encore lors de la conquête turque (Ibn Iyâs, III, p. 115).

C'est à tort que Stanley Lane-Poole a identifié cet endroit avec le quartier moderne du palais de *ʿAbdîn* (*Cairo*, p. 34); il faut le situer au nord-ouest et tout près de l'Ezbékîyé (cf. Ravaisse, *Essai*, I, p. 416, n. 1; pl. I; voir le plan de M. Casanova dans l'article précité et un texte très net de ʿAlî Pâšâ Mubârak, I, p. 4).

أمّ العرب

La tradition musulmane donne cet endroit comme lieu de naissance d'Agar, mère d'Ismaël : c'est Ibn ʿAbd el-Ḥakam qui cite cette tradition (I, p. 100; cf. Ibn Saʿd, I, p. 23; Ibn Khallikân, I, p. 42; *Marâçid*, I, p. 90; III, p. 332; IV, p. 165; Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 56, n. 77). Dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 80) nous avons un autre nom du même lieu : العُذيب, que nous retrouvons

encore une fois (Yâqût, III, p. 626, 883; V, p. 13). Il paraît important de signaler à ce sujet l'erreur de l'édition de Bûlâq (I, p. 184), où on lit الغريب. Bouriant ne l'a pas relevée dans sa traduction (p. 528), et el-Gharîb serait recherché en vain dans la région de Péluse (cf. Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez, Annales du Service des Antiquités*, X, p. 237 [29], note). La lecture *el-ʿUdheïb* est en effet certaine : ce nom est commun à un grand nombre de puits (عذب, être doux, en parlant de l'eau) dans le désert (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 103).

أُمسوس

Nom primitif de la plus ancienne ville de l'Égypte, d'après les traditions arabes (I, p. 71, 72, 224, 225; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 128; Calcaschandi, p. 41; *Marâçid*, IV, p. 169; Ibn Iyâs, I, p. 9 et sqq.; les notes de Langlès, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 222 et sqq.; Arnold, *Chrestomathia*, p. 153).

الأُميرِيّة — EL AMIRIEH

Faisait partie du *Ḥubs el-Juyûšî* (II, p. 104), sur lequel on peut consulter Yâqût, IV, p. 152.

Mentionnée par Yâqût (I, p. 365), Ibn Duqmâq (V, p. 45), Ibn el-Jîʿân (p. 6; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 597) : cf. Casanova, *Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 180. — C'est actuellement une *nahieh* du district de Choubra (*Recensement*, p. 48; *Géogr. économique*, I, p. 15; *Atlas*, 92 : 8-1); manque dans Boinet.

أُنبابة — EMBABEH

Ce nom paraît se trouver pour la première fois dans Idrîsî, p. 159. On a adopté maintenant l'orthographe امبابة (cf. *Marâçid*, IV, p. 164; Guest, *Delta*, p. 950; Boinet, p. 181; *Atlas*, 91 : 9-5), qu'on rencontre déjà dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 142). Ce nom manque dans Ibn el-Jîʿân. — Niebuhr (*Voyage*, I, p. 68) donne l'orthographe امبابل (*Embâbil*); et le P. Jullien (p. 31) : *Emballéh*.

أُنصنا

Dans le deuxième climat, dont elle est en Égypte la limite septentrionale (I, p. 43, 45, 51).

L'ancienne Ἀντινόου (Hier., 730,8; Georg. Cyp., 761; Parthey, p. 525),

fondée par l'empereur Hadrien, peut-être sur l'emplacement d'une ville antique nommée Bésa (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 39 sqq.; Champollion, I, p. 285; Reinaud, ap. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 157, n. 4; Juynboll, ap. *Marâçid*, IV, p. 180-181; V, p. 142, 528; Amélineau, p. 48; Amélineau, *Histoire*, p. 198; Evetts, *Churches*, p. 204, n. 2). Une *scala* (Amélineau, p. 555) l'appelle ⲐⲈⲂⲀⲒⲤ = نزهة مصر انصنا (cf. Vansleb, *Relation*, p. 386; comparer à l'article اتريب [p. 4] : Athribis = Augustamnique). C'était la capitale effective du duché de Thébaïde, à l'époque byzantine (Butler, *Ar. conquest*, p. 188, n. 3; J. Maspero, *B. I. F.*, t. VII, p. 113). — Le *Synaxaire éthiopien* l'appelle toujours d'après son nom grec (*Patrol. or.*, I, de p. 541 [23] à p. 683 [165], les 4, 7, 11, 19, 21, 23 et 27 de *sanê*), sauf une fois où le mot éthiopien est calqué sur la forme arabe (*id.*, p. 544 [26]; cf. Jean de Nikious, p. 350, 355, 414). — Enfin, la version arabe de la *Vie de Pakhôme* donne le nom grec de cette ville : انتيئو, qu'il faudrait corriger peut-être en انتنيو (*Annales du Musée Guimet*, XVII, p. 693).

Il est curieux que les Arabes en aient fait une ville très ancienne (litt. : *éternelle* : مدينة أزلية : *Marâçid*, I, p. 97), construite par son éponyme Ançinâ fils de Miçr (Maqrîzî, I, p. 129, 204), ou fils de Qifṭ, fils de Miçr (Evetts, *Churches*, p. 244). Les auteurs arabes signalent son ancien nilomètre (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 247, 248; Dimašqî, p. 34; trad. Mehren, p. 34; Ibn Duqmâq, V, p. 17; Vansleb, *Relation*, p. 63); ils donnent cette ville comme lieu d'origine des sorciers de Pharaon (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 102, n. 5). Abû Çâliḥ (Evetts, *loc. cit.*) est le seul à en faire la patrie de Mâriyah la Copte (voir حفن). Qazwînî (II, p. 100; cf. Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 425) y note, d'après un texte perdu d'Ibn el-Faqîh, un phénomène de pétrification analogue à un de ceux que cite Maqrîzî sans les localiser (éd. de l'Inst. franç., I, p. 183). — Jean de Nikious (p. 562) relate sa conquête par les Arabes. Ançinâ était encore le siège d'un évêché à l'époque de Sévère, c'est-à-dire au xe siècle de notre ère (*Patrol. or.*, VI, p. 490 [26]); et ce fut Saladin qui en ordonna la destruction, suivant le témoignage d'Ibn Jubeïr (p. 58; trad. Schiaparelli, p. 28). Żâhirî (p. 33; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 4 : انصنا) en signale les ruines. Son nom apparaît pour la dernière fois dans Ibn el-Ji'ân (p. 177; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 694).

On lit dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, I, p. 383-384 [119-120], trad. Evetts) : « Then Diocletian established guards and watchmen in every place of the province of Egypt and the Thebaid as far as *Antinoe* ». Mais le texte arabe est bien différent : من كورة مصر والصعيد الاعلى الى بلنطى. — بلنطى n'est certainement pas Antinoé, mais bien plutôt *Éléphantine*, l'île située en face d'Assouan.

Sur l'emplacement de l'ancienne ville s'élève aujourd'hui le village de Cheikh

Ebada, déjà signalé dans Savary (*Lettres*, II, p. 73 et sqq.), Sonnini (III, p. 45-51), *Voyage de Norden* (éd. Langlès, II, p. 45 : *Schech Abade*) et dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 103). D'après ce dernier ouvrage (IV, p. 197-283), le nom d'*Enséné* (p. 219) était complètement inconnu; plus loin, on lit ce témoignage d'un prêtre de l'endroit, que le nom de la ville était *Enselé* (p. 273-274); — cf. Boinet, p. 142; Bædeker, p. 212.

أنطابلس

Transcription arabe de *Pentapolis* (voir برقة); les auteurs arabes donnent l'égalité suivante : أنطابلس = برقة (I, p. 56; Kindî, éd. Kœnig, p. 4; éd. Guest, p. 9; Ibn Duqmâq, V, p. 14; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 183; Arnold, *Chrestomathia*, *Gloss.*, p. 10). Les Arabes ont d'ailleurs compris le sens de ce dernier mot, qu'ils traduisent par خمس مدن (cf. Evetts, *Churches*, p. 71; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 107, n. 2), et c'est de cette expression que se servent les auteurs chrétiens (*Hist. des Patriarches*, ap. *Patrol. or.*, I, p. 115 [17], 141 [43], 145 [47], 150 [52], 155 [57], 497 [233]; V, p. 191 [445], 197 [451]; *Synaxaire*, *id.*, I, p. 257 [43]; III, p. 295 [229], 317 [241]; trad. Wüstenfeld, I, p. 22, 118, 129). L'expression « *les cinq villes* » a aussi été rendue en copte; الخمس مدن الغربية (= الخمس مدن بالمغرب de l'*Hist. des Patriarches*, *loc. cit.*, I, p. 105 [7], 135 [37]) est en copte ⲠⲒ Ⲉ ⲘⲂⲀⲔⲒ ⲘⲠⲈⲘⲈⲚⲦ (Kircher, p. 213, et Akerblad, p. 355-356). — Mais d'autres auteurs, tout en sachant que le mot grec signifiait bien *les cinq villes*, disent que Anṭâbulus est une ville de la région de Barqah, entre cette dernière et Alexandrie (Yâqût, I, p. 381; *Marâçid*, I, p. 97; IV, p. 181). Signalons la forme curieuse de ce nom dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 12 [266]) : دبلو ولوبية. — Le P. Cheikho donne une transcription personnelle : بنتابوليس (*Com. du Majânî*, p. 170) : on lisait déjà dans el-Bakrî (*J. A.*, 1858, II, p. 422; cf. Sacy, *Chr. ar.*, I, p. 494) : اسمها [برقة] بالرومية الاغريقية بنطابلس تفسيرة خمس مدن.

أنقاش

C'est ainsi qu'il faudrait lire dans le décret du Qâḍî el-Fâḍil, cité par Maqrîzî (II, p. 84, l. 9; p. 85, l. 7) au lieu de انقاش, édité sans trop de confiance (voir la note). On retrouve ce nom dans Idrîsî (p. 159; cf. Guest, *Delta*, p. 950) : les éditeurs, embarrassés par les variantes des mss. (ابقاش, انقاش, العاش), l'ont orthographié d'après un passage du *Muštarik* (p. 37) où il est question d'un بيع

انقاش. S'il s'agit bien dans le passage d'Idrîsî du même lieu dont il est question dans le texte du ministre de Saladin, par contre le *Babîj Anqâš* de Yâqût est dans le Fayoum (cf. Ibn el-Jî'ân, p. 153; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 681; Salmon, *Le nom de lieu Babîdj, B. I. F.*, I, p. 237). — Aussi tout en adoptant provisoirement la lecture de Dozy et de Goeje, faisons-nous remarquer qu'elle a été établie par à peu près.

أُهناس — EHNASSIEH EL MADINA

Une tradition fait naître Jésus à Ahnâs (I, p. 110; cf. Ibn Ḥauqal, p. 99; Yâqût, I, p. 409; Ibn Duqmâq, V, p. 5), mais Maqrîzî a bien soin de nous dire que c'est une erreur, et que Jésus est bien né à Bethléem. Cette fausse tradition vient de loin, si l'on en croit Qalqašandî (Calcaschandi, trad. Wüstenfeld, p. 10) : «In dem Buche *el-Raudh el-mi'ṭâr* (qui a pour auteur, d'après une note du traducteur, 'Umdat el-Dîn Muḥammad ibn Muḥammad ibn 'Abd Allah ibn 'Abd el-Mun'im el-Ḥimyarî) wird nach el-Gâḥidh erzählt, dass Jesus Maria's Sohn dort geboren sei in dem District Ahnâs, der unter den älteren Districten von Ägypten vorkommen wird, und dass die Palme der Maria in Ahnâs zu seiner Zeit noch stand.» Si Abû'l-Maḥâsin l'accepte sans la contrôler (I, p. 39, 54), par contre, pour Ibn Iyâs (I, p. 4), Jésus n'a fait que passer à Ahnâs. — Le palmier dont il est question (cf. *Coran*, XIX, 23-25), et qu'une autre tradition plaça à Guizeh (Maqrîzî, I, p. 206; Ravaisse, *Essai*, I, p. 414, n. 1), a fait donner à Jésus par les musulmans le surnom de ذو النخلة (Barbier de Meynard, *Surnoms*, p. 112).

C'est l'ancienne *Héracléopolis magna* (Hier., 729,4 : Ἡρακλεύς; Georg. Cyp., 746), en copte ϩⲚⲎⲤ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 500; Champollion, I, p. 309; *Description de l'Égypte*, IV, p. 403; Amélineau, p. 196; Evetts, *Churches*, p. 256, n. 4; Galtier, ap. *Futûḥ Bahnasâ*, p. 43, n. 1; Naville, *Ahnas el Medineh*, p. 1-6). Nous connaissons les noms que donnaient à cette ville les anciens Égyptiens, les Assyriens et les Hébreux (cf. Maspero, *Contes*, p. 48, n. 1; Maspero, *Histoire*, p. 105). C'était encore le siège d'un évêché au temps de Sévère d'Achmounein (*Patrol. or.*, VI, p. 489 [25]).

Idrîsî semble être le dernier à noter qu'Ahnâs soit très peuplée (p. 51); après lui, Yâqût, l'appelant Ahnâs el-Madînah (cf. *Marâçid*, I, p. 105; IV, p. 200; Calcaschandi, p. 93; *Livre des Perles enfouies*, nos 9, 13, 15) par opposition à Ahnâs el-Çugrä, petit bourg qui s'en est détaché, signale qu'elle est presque entièrement détruite.

Maintenant la plus petite des deux localités s'appelle Ehnassieh el-Khadra et l'autre Ehnassieh el-Madina (Boinet, p. 178; *Atlas*, 108 : 8-4).

الأُوسية — الأُويسية

Révolte des Coptes en 150 H (I, p. 334).

Signalée dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 82); Ibn el-Faqîh (p. 74 : الأُوصية); Yâqût (I, p. 404; cf. *Marâçid*, I, p. 103); Calcaschandi (p. 97 : *el-Auseh*); Ibn Duqmâq (V, p. 42). Ya'qûbî (p. 337; cf. *Marâçid*, V, p. 493) l'identifie avec Demira : mais nous avons déjà vu que les renseignements d'el-Ya'qûbî peuvent être suspects (article أبشاية, plus haut, p. 2), et que ses identifications sont faites par à peu près. Il est évident que le site d'el-Awîsîyah, chef-lieu d'un district situé par la liste de Quḍâ'î (p. 310) entre ceux de Samannoud et de Dakahla, devait être très proche de celui de Demira.

Une correction paléographique facile consisterait à écrire الارشية = Ἐλεαρχία, ce que permettraient à la rigueur certains manuscrits (Ibn Khurdâdhbeh, p. 82, n. *f*; *Marâçid*, I, p. 128; Wüstenfeld avait édité الاسية dans *Ges. d. Copten*, p. 68; cf. *Marâçid*, IV, p. 111, où on lit الارسية). Mais Ἐλεαρχία s'appelle en copte ⲠⲒϢⲀⲢⲰⲦ (= البشرود), et il est rare que les noms arabes dérivent du grec, surtout quand il y a déjà une transcription de la forme copte. Il faut donc chercher ailleurs, et une des variantes des mss. de Maqrîzî, الاويسية, nous met sur la voie (cf. la nisbah الأويسى qui se rapporte probablement à cette même ville, ap. Kindî, *Hist. Governors*, Introd., p. 11; mais notons cependant que ce peut être celle d'une ville أويش, près de Samannoud, signalée par Yâqût, I, p. 408). Dans les listes de villes de notre auteur, on lit à la suite l'une de l'autre : الاويسية—نوسا. Or dans les listes d'évêchés (Amélineau, p. 572 et 575; mais dans le texte (p. 98) les fautes d'impression sont trop nombreuses pour qu'on puisse adopter une orthographe avec certitude) on trouve consécutivement :

ⲐⲈⲞⲆⲰⲤⲒⲞⲨ = ⲚⲒⲜⲒⲤ = دنوسا

ⲂⲈⲤⲒⲀ = دنوسة وبسية.

Danawasâ rappelle le نوسا de Maqrîzî (voir plus bas, article نوسا), avec addition de l'article copte (cf. plus loin مليج et دماليج à l'article مصيل). La seconde ligne pourrait se lire دنوسة ويسية; même en conservant l'orthographe du ms., le mot se rapproche de notre الاويسية (cf. les formes وسيم et أوسيم du même village pour le copte ⲂⲞⲨϢⲎⲘ, article وسيم), qui serait par conséquent la transcription du copte ⲂⲈⲤⲒⲀ. La position de cette ville dans les listes d'évêchés correspond à peu près à celle que Maqrîzî assigne à الاويسية : entre Samannoud et le lac Borollos. Il est à remarquer que la ville qui vient immédiatement après est Demira (cf. Daressy,

La liste géogr. du papyrus n° 31169 du Caire, Sphinx, 1910, p. 160), ce qui correspond à ce que nous avons dit plus haut touchant le texte de Yaʿqûbî. Une localité de Βῆσσα est citée par Héliodore, comme l'a noté Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 231; cf. Amélineau, p. 98) : mais c'est une κώμη sans importance, qui ne peut guère être devenue ville épiscopale.

الأوصفية

Nous renvoyons au texte difficile du tome I, p. 86. Cf. Casanova, *Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 193-194. C'est sans doute la corruption du nom de Sainte-Sophie de Constantinople.

أيلة

Cf. Maqrîzî, I, p. 184; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 99; Wâqidî, notes, p. 18; *Marâçid*, I, p. 108; IV, p. 209; Evetts, *Churches*, p. 71, n. 2; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 141, n. 2; l'article de Musil dans *Encyclopédie*, I, p. 214. Muqaddasî écrit plutôt ويلة (*Bibl. geogr. ar.*, IV, p. 149). Quatremère a étudié en détail cette ville; il nous donne tous ses noms chez les géographes grecs et latins (*Mélanges d'histoire*, p. 93 et sqq.); à noter aussi le curieux passage de saint Jérôme, qui déclare : « olim quidem Ailath a veteribus dicebatur, nunc vero appellatur Aila » (*Patrol. lat.*, XXIII, col. 907). — Le Prophète accorda la paix à cette ville moyennant un tribut (*Tanbîh*, p. 272; *Avertissement*, p. 359). Il y eut une révolte en 191 H, bientôt étouffée (Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 205). Elle fut détruite en 459 H (=1067) par un tremblement de terre (Popper, *Nujûm*, II, *b*, p. 239). C'est à Aîlah que se rencontrent les pèlerinages de Syrie et d'Égypte (Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 425; *Com. du Majânî*, p. 111).

ببيج — EBIG

Le *Babîj*, cité dans le texte d'Ibn Mammâtî, rapporté par Maqrîzî (I, p. 301), apparaît dans Ibn Ḥauqal (p. 92, 93). C'est le Babîj de l'île des Banû Naçr (cf. Salmon, *Le nom de lieu Babîdj, B. I. F.*, I, p. 236-237), qu'Ibn Duqmâq (V, p. 99) et Ibn el-Jiʿân (p. 112; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 657, où on lit محلة اللبن) citent en compagnie de Mehallet el-Labane, située légèrement au nord. Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 230) ابيج, déformation du nom de Babîj que l'on constate antérieurement (*Marâçid*, I, p. 11; on trouve même la forme ابشيش : *id.*, p. 15; cf. IV, p. 252-253); maintenant ابيج (*Recensement*, part. ar., p. 19; cf. Boinet, p. 175; *Atlas*, 52 : 8-1). — On lit بيج dans Idrîsî (p. 149, 160, 161).

Le village de *Mehallet el-Labane* existe toujours (Boinet, p. 370).

البجوم

Révolte des Coptes de ce district en 105 H à propos de l'impôt (I, p. 334).

Il y eut deux districts de ce nom, et il est curieux de constater qu'un seul auteur, très postérieur à la conquête arabe, Qalqašandî, s'en est aperçu. Pourtant, Maqrîzî les cite tous deux, mais, comme il ne fait aucune réflexion, on peut se demander s'il a connu la distinction.

1° Un district de ce nom, ainsi appelé d'après son chef-lieu, se trouvait dans les environs de Rosette. La ville devait être située vraisemblablement à l'extrémité orientale du district, puisqu'Ibn Ḥauqal la mentionne (p. 89-90; reproduit par Maqrîzî, I, p. 163, où on lit النخوم) sur la route de Sanhour à Nastarâwah, à 16 سقس (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 278, 434 : *Nedjoum*; l'article أجنا, p. 5) au nord de la première et à 20 au sud de la seconde. « Ein Ort des Namens el-Bagûm (lisons-nous dans Calcaschandi, trad. Wüstenfeld, p. 97) in Ägypten kommt nur noch im unteren Theile der Provinz el-Buḥeira vor in der Nähe von Alexandria, wo das Wasser nach der Überschwemmung des Nil aus Buḥeira als ein Teich stehen bleibt. » Du temps de Maqrîzî, la ville avait été envahie par les sables [fait analogue pour de nombreuses villes du même littoral, أجنا; — نستراوة], et du district il ne restait plus qu'Edkou (Maqrîzî, I, p. 129; Akerblad, p. 406). Quatremère (*Recherches sur l'Égypte*, p. 163, 167, n. 3) a eu tort de croire qu'il ne s'agissait pas de cette ville dans les textes qu'il cite : en effet, il semble en distinguer deux dans la même région.

2° Le district, dont il est question dans le premier volume des *Khiṭaṭ* (éd. de l'Inst. franç.), cité par quelques auteurs en compagnie d'el-Awîsîyah, que nous avons située près de Demira (voir الاويسية, p. 29), se trouvait donc près de la branche de Damiette, sur sa rive occidentale (le الجانب الشرقى de Yaʿqûbî, p. 337, est incompréhensible) entre Demira au sud, et Dakahla, au nord (cf. Yâqût, I, p. 497; *Marâçid*, I, p. 103 : النخوم; p. 127; Ibn Duqmâq, V, p. 43 : النجوم). C'est la même *kûrah* que cite Ibn Khurdâdhbeh (p. 82) après San (Tanis) et Iblîl (voir إبليل). Au temps de Qalqašandî le nom était complètement tombé dans l'oubli.

Il est possible, à la rigueur, que nous ayons là une forme corrompue du nom de Βουκόλια, qui désignait généralement des marais voisins du lac Borollos proprement dit. L'équivalence $\varkappa = $ ج se retrouve dans لوجيوس = Λούκιος (*Hist. des Patr.*, *Patrol. or.*, p. 95); جاثليق = καθολικός (transcription constante : cf. Ṭabari, I, p. 2584; *Marâçid*, I, p. 426; V, p. 4, 445, 523, 525, 538 et sqq.; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 24); دلجة = ⲈⲦⲀⲔⲈ (Amélineau, p. 175-176); ϯⲔⲈⲂⲒ = دجوة

(Champollion, II, p. 225-226; Amélineau, p. 145). Le changement du λ en م est plus bizarre; on peut néanmoins comparer ⲯⲁⲙⲁⲟⲙ = سمايول (Amélineau, p. 372) et la transcription en vieux français *Lestul* de l'arabe الاشتوم; on connaît de nombreux exemples de mutations analogues (par exemple ارخول pour ارخون = ἄρχων dans Dozy, *Dict.*, II, p. 17; et les formes اخميم de ϢⲘⲒⲚ; اشمون ou اشموم; الافراجون et الافراجوم, etc.).

Nous ne présentons d'ailleurs cette hypothèse que sous les plus formelles réserves. On sait que les *Bucolies* étaient, comme l'explique Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 224 sqq.; 333), «un terrain creux, où se déchargeoit une partie des eaux du Nil, à l'époque de l'inondation» (cf. Héliodore, *Æthiopica*, I, 5, et les dires de Qalqašandî, cités plus haut, sur البجوم n° 1). Une révolte des Coptes est connue à el-Bujûm : les *Bucolies* étaient habitées par des pasteurs faisant métier de brigands, et qui se révoltèrent parfois ouvertement, notamment sous Marc-Aurèle (Quatremère, *loc. cit.*). Quant à la situation géographique précise des Βουκόλια, elle est incertaine : Quatremère les place aux environs de la bouche Bolbitine (celle de Rosette), ce qui concorderait assez avec le renseignement fourni par Maqrîzî sur el-Bujûm n° 1 (I, p. 129), auquel nous faisions allusion plus haut : «on ne connaît plus d'elle que le bourg d'Edkou sur le rivage de la mer entre Alexandrie et Rosette». Mais Quatremère semble avoir exagéré quand il identifie les *Bucolies* et le *Bašmûr* : car lui-même suppose que la branche *Bucolique* d'Hérodote n'est autre chose que la *Phatmétique* ou branche de Damiette (El-Bujûm n° 2). Il est possible que le nom de Βουκόλια ait été donné à plus d'un marais du Delta, et non pas seulement à celui du Bašmûr. Quoi qu'il en soit, il résulte de là que même au point de vue géographique, l'identification que nous proposons n'est pas impossible.

M. Guest (*Delta*, p. 976-977; Kindî, *Additions*, p. 70; mais dans le texte, p. 116 : البجوم) a adopté l'orthographe النُّخوم d'après le *Qâmûs* (IV, p. 177), qui donne ce nom à une *kûrah* : cette leçon le fait penser à une corruption très possible de *Pakhnamûn*. Mais Yâqût, qui a donné البجوم, parle également d'el-Nakhûm (كلمة قبطيّة لمدينة بمصر : IV, p. 770; *Marâçid*, III, p. 205) : il ne s'agit donc plus d'une *kûrah*, mais d'une simple ville. Entre Yâqût et l'auteur du *Qâmûs*, il semble qu'il vaut mieux préférer l'autorité du géographe. En plaçant cette *kûrah* en plein centre du Batn el-Rîf, immédiatement au nord de Sakha, M. Guest peut ainsi identifier nos deux *Bujûm* (*Delta*, p. 960-961; voir la carte de cet article et celle qui est annexée à l'édition de Kindî) : les textes cités ci-dessus les différencient et permettent de les situer respectivement près des branches de Rosette et de Damiette.

M. Evetts a eu tort de traduire بوقولو par *Boucolia* dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, I, p. 397 [113]) : il s'agit du quartier d'Alexandrie appelé *Taboucolou* (cf. Akerblad, p. 395; Quatremère, *op. cit.*, I, p. 263 et sqq.; Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, I, p. 273; Amélineau, p. 27, 31, 42; Amélineau, *Les Actes des martyrs*, p. 120; O. von Lemm, *Kleine kopt. Studien*, n° XLI, 4, p. 074).

بحر أشمون

Nom d'une branche du Nil, qui partait d'el-Mansourah pour aller se jeter dans un lac (I, p. 268; voir خليج أشموم طناح).

بحر دمياط

Nom de la branche du Nil qui se jette à Damiette, la branche Sébennytique d'Hérodote (Amélineau, p. 109; cf. *Marâçid*, IV, p. 265).

بحر رشيد

Nom de la branche de Rosette, l'ancienne branche Canopique (Amélineau, p. 109), appelée maintenant الفرع الغربي (Bædeker, p. 27).

بحر أبي المنجا — CANAL D'ABOU EL MENEGGUEH

Sa notice (I, p. 303). Maqrîzî en donnera une seconde (éd. de Bûlâq, I, p. 487; cf. Calcaschandi, p. 27; *Marâçid*, IV, p. 269; Zeïdân, *Târîkh Miçr*, I, p. 236). El-Afḍal ibn Amîr el-Juyûš le fit creuser en 506 H : le soin de ce travail fut confié à un Juif, nommé Abû'l-Munajjâ, et l'on donna son nom au canal. Un texte d'el-Żâhirî fait de ce canal (بحر بني منجّة; p. 34; ap. Sacy, *Chr. ar.*, p. 5, 34-35) une branche du Nil qui se jette près d'el-Ṭînah, où l'on est d'accord pour situer les ruines de l'ancienne Péluse : ce qui a permis à Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 63-71) de l'identifier avec la branche Pélusiaque (cf. Daressy, *Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, *R. A.*, 1894, II, p. 214-215). Il a été suivi en cela par les auteurs de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 147, 175 : خليج ابو منجّى; voir son parcours présumé sur les cartes de l'*Atlas* : 24, 30, 31, 34). Ce fait est contesté par Champollion (II, p. 9-14). — Voir sur la carte de d'Anville, le *khalits Abu Meneggi*.

Il semble que le canal d'Abou el-Meneggueh de la *Description de l'Égypte* soit celui qu'on nomme maintenant le canal *el-Charkawieh* (*Géogr. économique*, I, p. 3 [carte], 4); et c'est en effet lui qui devait porter ce nom, puisque nous savons

(Champollion, II, p. 225-226; Amélineau, p. 145). Le changement du λ en م est plus bizarre; on peut néanmoins comparer ⲯⲁⲙⲁⲟⲙ = سمايول (Amélineau, p. 372) et la transcription en vieux français *Lestul* de l'arabe الاشتوم; on connaît de nombreux exemples de mutations analogues (par exemple ارخول pour ارخون = ἄρχων dans Dozy, *Dict.*, II, p. 17; et les formes اخميم de ϢⲘⲒⲚ; اشمون ou اشموم; الافراجون et الافراجوم, etc.).

Nous ne présentons d'ailleurs cette hypothèse que sous les plus formelles réserves. On sait que les *Bucolies* étaient, comme l'explique Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 224 sqq.; 333), «un terrain creux, où se déchargeoit une partie des eaux du Nil, à l'époque de l'inondation» (cf. Héliodore, *Æthiopica*, I, 5, et les dires de Qalqašandî, cités plus haut, sur البجوم n° 1). Une révolte des Coptes est connue à el-Bujûm : les *Bucolies* étaient habitées par des pasteurs faisant métier de brigands, et qui se révoltèrent parfois ouvertement, notamment sous Marc-Aurèle (Quatremère, *loc. cit.*). Quant à la situation géographique précise des Βουκόλια, elle est incertaine : Quatremère les place aux environs de la bouche Bolbitine (celle de Rosette), ce qui concorderait assez avec le renseignement fourni par Maqrîzî sur el-Bujûm n° 1 (I, p. 129), auquel nous faisions allusion plus haut : «on ne connaît plus d'elle que le bourg d'Edkou sur le rivage de la mer entre Alexandrie et Rosette». Mais Quatremère semble avoir exagéré quand il identifie les *Bucolies* et le *Bašmûr* : car lui-même suppose que la branche *Bucolique* d'Hérodote n'est autre chose que la *Phatmétique* ou branche de Damiette (El-Bujûm n° 2). Il est possible que le nom de Βουκόλια ait été donné à plus d'un marais du Delta, et non pas seulement à celui du Bašmûr. Quoi qu'il en soit, il résulte de là que même au point de vue géographique, l'identification que nous proposons n'est pas impossible.

M. Guest (*Delta*, p. 976-977; Kindî, *Additions*, p. 70; mais dans le texte, p. 116 : البجوم) a adopté l'orthographe النُّخُوم d'après le *Qâmûs* (IV, p. 177), qui donne ce nom à une *kûrah* : cette leçon le fait penser à une corruption très possible de *Pakhnamûn*. Mais Yâqût, qui a donné البجوم, parle également d'el-Nakhûm (كورة قبطيّة لمدينة بمصر : IV, p. 770; *Marâçid*, III, p. 205) : il ne s'agit donc plus d'une *kûrah*, mais d'une simple ville. Entre Yâqût et l'auteur du *Qâmûs*, il semble qu'il vaut mieux préférer l'autorité du géographe. En plaçant cette *kûrah* en plein centre du Batn el-Rîf, immédiatement au nord de Sakha, M. Guest peut ainsi identifier nos deux *Bujûm* (*Delta*, p. 960-961; voir la carte de cet article et celle qui est annexée à l'édition de Kindî) : les textes cités ci-dessus les différencient et permettent de les situer respectivement près des branches de Rosette et de Damiette.

M. Evetts a eu tort de traduire بوقولو par *Boucolia* dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, I, p. 397 [113]) : il s'agit du quartier d'Alexandrie appelé *Taboucolou* (cf. Akerblad, p. 395; Quatremère, *op. cit.*, I, p. 263 et sqq.; Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, I, p. 273; Amélineau, p. 27, 31, 42; Amélineau, *Les Actes des martyrs*, p. 120; O. von Lemm, *Kleine kopt. Studien*, n° XLI, 4, p. 074).

بحر أشمون

Nom d'une branche du Nil, qui partait d'el-Mansourah pour aller se jeter dans un lac (I, p. 268; voir خليج اشموم طنّاح).

بحر دمياط

Nom de la branche du Nil qui se jette à Damiette, la branche Sébennytique d'Hérodote (Amélineau, p. 109; cf. *Marâçid*, IV, p. 265).

بحر رشيد

Nom de la branche de Rosette, l'ancienne branche Canopique (Amélineau, p. 109), appelée maintenant الفرع الغربىّ (Bædeker, p. 27).

بحر أبي المنجّا — CANAL D'ABOU EL MENEGGUEH

Sa notice (I, p. 303). Maqrîzî en donnera une seconde (éd. de Bûlâq, I, p. 487; cf. Calcaschandi, p. 27; *Marâçid*, IV, p. 269; Zeïdân, *Târîkh Miçr*, I, p. 236). El-Afḍal ibn Amîr el-Juyûš le fit creuser en 506 H : le soin de ce travail fut confié à un Juif, nommé Abû'l-Munajjâ, et l'on donna son nom au canal. Un texte d'el-Żâhirî fait de ce canal (بحر بنى منجّة; p. 34; ap. Sacy, *Chr. ar.*, p. 5, 34-35) une branche du Nil qui se jette près d'el-Ṭînah, où l'on est d'accord pour situer les ruines de l'ancienne Péluse : ce qui a permis à Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 63-71) de l'identifier avec la branche Pélusiaque (cf. Daressy, *Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, *R. A.*, 1894, II, p. 214-215). Il a été suivi en cela par les auteurs de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 147, 175 : خليج ابو منجّى; voir son parcours présumé sur les cartes de l'*Atlas* : 24, 30, 31, 34). Ce fait est contesté par Champollion (II, p. 9-14). — Voir sur la carte de d'Anville, le *khalits Abu Meneggi*.

Il semble que le canal d'Abou el-Meneggueh de la *Description de l'Égypte* soit celui qu'on nomme maintenant le canal *el-Charkawieh* (*Géogr. économique*, I, p. 3 [carte], 4); et c'est en effet lui qui devait porter ce nom, puisque nous savons

que le canal Abou el-Meneggueh passait à Belbeis (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 52; *Com. du Majânî*, I, p. 139 : نهر ابن منجا). Le petit canal qui porte encore le nom d'*Abou el Meneggueh*, long de 18 kilomètres (*Géogr. économique*, I, p. 3 [carte], 5, 13; appelé à tort ترعة ابو النجا dans *Atlas*, 87 : 10-5; 91 : 6-5; Guest, *Delta*, p. 943, et la carte), «s'embranche sur la rive droite du Nil, à 1500 mètres au nord de Choubra, et court au nord-nord-est. Au bout d'un kilomètre environ, il passe sous un grand pont de pierre en ruines, [qui porte les armoiries de Beïbars : cf. Quatremère, *Mamlouks*, I, *b*, p. 44; et des cartouches au nom du sultan Qâyt-Bây], et un peu plus loin, sous le pont de fer de la ligne du Caire à Alexandrie» (Van Berchem, *Corpus*, p. 522 et sqq.).

Une digue fut élevée en 731 H, selon Maqrîzî (ap. Quatremère, *loc. cit.*, p. 68-69) de Chibine-(el-Qaçr) à Benha, pour retenir les eaux du canal pendant sa crue et arroser ainsi un plus grand nombre de terrains. Cette digue, qui avait des arches, est la raison du nom actuel de Chibine el-Kanater (Boinet, p. 153).

بحر يوسف

Nom du canal qui arrose le Fayoum : sa notice (I, p. 302 : voir l'article خليج الفيّوم).

البُحَيْرة — EL BÉHÉRA

Cette province est citée comme *ribâț* (I, p. 114); son revenu en 585 H (II, p. 18) : 115.576 dînârs : dans Evetts, *Churches* (p. 17) : 139.313.

Il semble que cette province fut d'abord une *kûrah* de petite étendue, la partie nord-est de la banlieue d'Alexandrie [l'ancien lac d'Aboukir probablement], limitée par le canal d'Alexandrie, les *kûrah* de Maçîl et d'el-Mallîdis (Ya'qûbî, p. 339; voir l'article البدقون); d'ailleurs, c'est probablement de l'expression بحيرة الإسكندريّة qu'il faudrait se servir pour être plus précis (voir l'article suivant, et Abû'l-Maḥâsin, I, p. 50). Puis, lors de la division en provinces, à l'époque Fâțimite, elle comprit, comme maintenant, toute la région située à l'ouest de la branche de Rosette, depuis Tarraneh environ au sud jusqu'à Alexandrie exclusivement (Ibn Duqmâq, V, p. 101; Calcaschandi, p. 111; Żâhirî, p. 35; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 7-8; Ibn el-Ji'ân, p. 116; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 595, 659; Quatremère, *Observations*, p. 64 et s.; Amélineau, p. 90; Galtier, ap. *Futûḥ Bahnasâ*, p. 44, n. 9; Boinet, p. 115, 559-567; l'article de Becker dans *Encyclopédie*, I, p. 791). Nous avons vu cependant (article الإسكندريّة, p. 11-14) que le sort d'Alexandrie fut souvent lié à cette province, et un même fonctionnaire gouvernait

الإسكندرية ومريوط والبحيرة. Ces trois noms sont souvent cités ensemble (cf. encore *Hist. des Patr.*, *Patrol. or.*, V, p. 159 [413]).

بحيرة الإسكندريّة

Affermé pour la pêche par Ibn el-Mudabbir; on y pêchait le *Bûrî* (II, p. 96); desséché au temps de Maqrîzî (p. 97). D'ailleurs, Yâqût nous dit déjà (I, p. 514; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p 169) que l'expression *Buḥeïrat-el-Iskandarîyah* ne signifie pas l'étang d'Alexandrie, mais s'applique à une série de cantons voisins de cette ville (cf. Akerblad, p. 401).

بحيرة تنّيس — LAC MANZALEH

Près de l'étang de Tinnîs eut lieu, en 219 H, un combat entre le gouverneur de l'Égypte, el-Mużaffar, et les Arabes révoltés à cause de leur évincement de l'administration (II, p. 43). On y pêchait le poisson *Bûrî* (p. 96).

Maqrîzî rapporte (éd. Bûlâq, I, p. 177), d'après Mas'ûdî (*Prairies*, II, p. 376; cf. Ibn Duqmâq, V, p. 78-79; Calcaschandi, p. 30; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 23), que ce lac n'existe que depuis l'an 251 de l'ère de Dioclétien (= 533-534 de notre ère) quand la région fut envahie à cette époque par les eaux de la mer (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 304-306, 328; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 35-38). Ce renseignement est faux, puisque Cassien, environ un siècle et demi auparavant, parle de l'île de Tinnîs : cf. article تنّيس).

Yâqût (I, p. 884) et Qazwînî (II, p. 118) nous donnent la même carte du lac, qui contient, en son milieu, l'île de Tinnîs, de forme ronde (Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 432; Salmon, *Une mission à Damiette*, *B. I. F.*, II, p. 78). Idrîsî (p. 154) décompose le lac de Tinnîs en deux parties dont l'une est appelée بحيرة الزار (Guest, *Delta*, p. 972-973). C'est ainsi qu'après lui, Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 47, 57; cf. *Marâçid*, V, p. 493), qui parle des «lacs de Damiette et de Tinnîs», et Ibn Duqmâq (V, p. 78-79), auront l'air de citer deux lacs distincts (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 334-335). — C'est aujourd'hui, depuis Żâhirî (p. 34; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 6 : بحر حلو يعرف بالمنزلة فرقة من النيل), le lac Manzaleh (Pococke, *Descr. of the East*, I, p. 18; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 55; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 340-341; Champollion, II, p. 24; *Description de l'Égypte*, XI, p. 519-534; XVI, p. 205-206; XVIII, p. 200 : بحيرة منزاله; *Géogr. économique*, I, p. 235; carte, p. 231). — Ce mot est vraisemblablement la transcription (et la traduction en même temps) du copte ⲠⲒⲘⲀⲚϪⲰⲒⲖⲒ

(AMÉLINEAU, p. 348) : ce fait a été établi pour la première fois par M. Daressy (*Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte, R. A.*, 1894, II, p. 204).

La *Devise des chemins de Babiloine* parle de ce lac (p. 242-243) : «Quant le floum est en son cressant, [le lac de *Tenis*] abreuve une province qui s'apele *Lassarquye* (el-Charkieh). Après ce que la terre a pris son saoul, brisent les escluses et les aigues qui s'escolent vont en celui lac. De quoi le dit lac crest et destorbe le chemin de .ij. legues, et qui vodroit passer de nuit, de legier il peut forveer et periller, si n'est par l'avoyement don fanon... Le marrays [de *Semon erroman* (= *Achmoun el-Romman*)] est ioignant au lac de *Tenis.*»

بحيرة نستراوة — LAC BOROLLOS

Affermé pour la pêche par Ibn el-Mudabbir; on y trouvait le *Bûrî* comme dans le lac Manzaleh (II, p. 96); affermé encore au temps de Maqrîzî (p. 97).

Ibn Ḥauqal semble l'appeler *Buḥeïrat-el-Bašmûr* (cf. QUATREMÈRE, *Recherches sur l'Égypte*, p. 168), en disant (p. 90) : نستروه مدينة حسنة وهي على بحيرة البشمور (GUEST, *Delta*, p. 960-961). Il importe de signaler avec Reinaud qu'Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 47), plaçant ce lac entre Alexandrie et Rosette, l'a confondu avec celui d'Edkou. On le trouve mentionné dans la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 250) : *Behaireth Nestrou;* mais Schefer a eu tort de l'identifier avec le moderne lac Mariout (*Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 100). — Cf. CALCASCHANDI, p. 30; l'article de BECKER, *Burullus*, dans *Encyclopédie*, I, p. 821.

بدا

Citée dans la liste de Quḍâʿî (I, p. 311), sur la frontière du Ḥijâz.

Ce serait, d'après Sprenger (*D. alte Geogr. Arabiens*, p. 25, n° 22), l'ancienne Βαδαΐς de Ptolémée (VI, 7, § 30; Βάδις dans Étienne de Byzance), nommée parfois en arabe Badâ Yaʿqûb (cf. *Marâçid*, I, p. 133; IV, p. 277; CALCASCHANDI, p. 111; WÂQIDÎ, notes, p. 14), parce que Jacob serait parti de là pour aller en Égypte.

C'était une station sur la route du pèlerinage d'Égypte (mêmes références que pour شغب).

البدقون

Il exista une *kûrah* de ce nom et une deuxième appelée حيز البدقون. Elles sont citées dans une des listes (I, p. 309) entre *Chabas* (*Cabasa*) et *el-Širâk;* dans celle de Quḍâʿî (p. 311) entre *Chabas* et *el-Kheïs* (?); toujours dans le Ḥauf el-Garbî.

Ibn Khurdâdhbeh (p. 82, 83) cite deux fois البدقون; l'une entre *Kherbeta* (*Andrô*) et *Sâ* (*Saïs*) — cf. IBN EL-FAQÎH (p. 74 : اليدقون) — l'autre entre *el-Kheïs* (?) et *el-Širâk*. — Des *kûrah* de la province d'Alexandrie (au sens large; = le Ḥauf el-Garbî) Yaʿqûbî (p. 339) fait cinq groupes bien distincts : 1° les *kûrah* situées sur la rive droite et au nord du canal d'Alexandrie : el-Buḥeïrah, Maçîl, Mallîdis; — 2° les *kûrah* situées sur la rive gauche de ce canal et aussi sur la rive gauche du Nil (branche de Rosette) : Tarnûṭ, Kartassa, Kherbeta; — 3° les *kûrah* situées sur le canal d'el-Nastarû (cette expression est peu claire) : Sâ el Hagar, Chabas, el-Ḥayyiz (l'éditeur suppose qu'il s'agit de حيز البدقون), *el-Badaqûn*, el-Širâk; — 4° la *kûrah* de Mariout; — 5° les *kûrah* de Lûbiyah et de Marâqiyah. — Qudâmah (p. 247) la nomme entre Chabas et Kartassa. — Dimašqî (p. 331; trad. Mehren, p. 323) place بذقون (*sic* : également l'orthographe de YÂQÛT, I, p. 530) entre Chabas et البرمون (?). — Dans IBN DUQMÂQ (V, p. 43) le nom se lit البتنون, entre Chabas et el-Kheïs (cf. CALCASCHANDI, p. 99 : *el-Badkûn*).

Il serait donc tentant de corriger en بدنون, transcription du copte ⲠⲀⲐⲀⲚⲞⲚ (références dans QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 246-247; QUATREMÈRE, *Observations*, p. 49; CHAMPOLLION, II, p. 161; AMÉLINEAU, p. 306) qui est aujourd'hui البتانون (BOINET, p. 112). La position d'el Batanoun n'est pas inconciliable avec la division adoptée par Yaʿqûbî pour les districts du Delta. Mais la publication toute récente du texte de Kindî par M. Guest apporte une précision qui dément cette hypothèse. Un village de la *kûrah* de البدقون est cité dans l'*Histoire des gouverneurs de l'Égypte* (p. 209) : جنبويه (sans points dans le ms.); cette localité, la moderne *Guenbawaï*, est située sur l'ancien parcours du canal d'Alexandrie, au sud et tout près de Denchal, à l'ouest de Sâ el Hagar. Il est peu vraisemblable de supposer que la *kûrah* d'el-Badaqûn, à cheval sur le Nil, s'étendait jusqu'à el-Batanoun. D'ailleurs, Kindî a connu el-Batanoun (البتنون; *ibid.*, p. 177) en même temps qu'el-Badaqûn. Cette dernière *kûrah* se placerait donc au nord de celle de Kherbeta (voir la carte annexée à l'édition de Kindî; cf. aussi GUEST, *Delta*, p. 978-980, et la carte).

Il reste donc à admettre que pour Yaʿqûbî, le *canal d'Alexandrie* est non seulement ce canal proprement dit, mais encore la partie du Nil située au-dessus du point de départ de ce canal : ainsi nous comprenons Tarnûṭ, Kartassa et Kherbeta. Puis, cet auteur groupe les *kûrah* situées sur le cours septentrional de la branche de Rosette, de Sâ el Hagar à Maçîl : nous verrons (article بلهيب) que cette division peut être très naturelle, puisqu'un canal partait de Babîj pour aboutir à Balhîb, dans les environs de Maçîl.

برقة

Dans le troisième climat (I, p. 45).

Siège épiscopal : Βάρκη dans la liste alexandrine du VIIe siècle (*B. Z.*), dans les signatures du concile de Nicée (*Patr. Nic.*, p. 62), dans celles du concile d'Éphèse (*M. M. F.*, VIII, p. 70), etc. Son nom a été transcrit en copte par ⲡⲉⲣⲕⲉ (Kircher, p. 213; Akerblad, p. 355; *Zeitschrift für ägypt. Sprache*, 1865, p. 51, n° 106), et Akerblad (p. 356) signale une forme ⲃⲁⲕⲏ.

La région fut conquise en 21 H (Balâdhurî, p. 224). Sur les fluctuations de la population du district de Barqah, de 450 H à 600, cf. ʿAbd el-Laṭîf, p. 413. Ses productions sont vantées par les auteurs arabes (Ibn Ḥauqal, p. 43; el-Bakrî, ap. Sacy, *Chr. ar.*, I, p. 492-495; *Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 28; De Slane, *Descr. de l'Afrique, J. A.*, 1858, II, p. 422-424).

Qalqašandî examine si Barqah doit être comptée comme une province de l'Égypte et cite à ce sujet un texte d'Ibn Faḍl-Allah qui conclut à l'affirmative (Calcaschandi, p. 102). Déjà, à l'époque byzantine, la Cyrénaïque faisait partie du «diocèse d'Égypte» (Georg. Cyp., 787 *a* sqq.). Il semble qu'il n'en ait pas été de même pendant tout le premier siècle de l'occupation arabe, puisque nous lisons dans Kindî (éd. Guest, p. 116) que Yazîd ibn Ḥâtim fut le premier qui réunit à l'Égypte la province de Barqah, vers 150 H : il y nomma lui-même un gouverneur (cf. Butler, *Ar. conquest*, p. 91; Bell, *The Aphrodito Papyri*, p. XVII, n. 4; — voir encore sur Barqah : *Com. du Majânî*, I, p. 170; l'article de G. Yver dans *Encyclopédie*, I, p. 677-678).

بركة الحبش

Une notice sur cet étang se lit dans Ibn Duqmâq, IV, p. 55; Maqrîzî, II, p. 152; cf. aussi ʿAbd el-Laṭîf, p. 400; Evetts, *Churches*, p. 16, n. 4; *Marâçid*, V, p. 154; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 244.

D'après Herz pacha (*B. C. A.*, XVII, p. 120) le souvenir de cet étang ne subsiste plus chez le peuple, mais il devait se trouver dans l'endroit où s'élevait naguère encore la mosquée *Ribâṭ el-Âthâr* (voir رباط الآثار). — Voir Guest et Richmond, *Miṣr, J. R. A. S.*, 1903, p. 807; carte, D-E, 13; et la planche annexée à l'article de Casanova, *Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, t. I.

بركة الرطلى

Propriété particulière de l'émir Baktimur el-Ḥâjib (II, p. 97), d'où son autre nom de *Birkat el-Ḥâjib* (cf. Maqrîzî, II, p. 162), sous lequel elle est mentionnée dans une inscription de la madrâsah de Barsbây (Van Berchem, *Corpus*, I, p. 354-355 : la note 6 de la p. 355 s'applique à la *Birkat-el-Ḥâjj*, que nous verrons bientôt : article جب عميرة).

Ce lieu se serait appelé autrefois أرض الطبالة et il prit son nom du šeikh ʿAlî el-Rutlî, d'après Ibn Iyâs (I, p. 163). Il était situé tout près et au nord de Bâb el-Šaʿrîyah (cf. Niebuhr, *Voyage*, I, p. 90, pl. XII, *r*; Ravaisse, *Essai*, pl. I, *Canton de la Timbalière*). Mais il serait plus exact de dire, contrairement à Ibn Iyâs, que cet étang *faisait partie* du lieu autrefois nommé *Arḍ el-Ṭabbâlah* (Maqrîzî, II, p. 125; Sacy, *Chr. ar.*, I, p. 206, 223-224; Ravaisse, *op. cit.*, I, p. 418, n. 1).

بركة الغرندل — WADI GHARANDEL

Ce serait dans la baie de ce nom que le Pharaon de Moïse aurait été noyé. Le nom d'*el-Gharandel* est celui d'une idole placée en cet endroit et destinée à arrêter tous ceux qui fuyaient la terre d'Égypte par crainte des punitions que le Pharaon avait à leur infliger (I, p. 61-62).

Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 30) appelle *bassin de Gharandel* la partie méridionale de la mer Rouge située au sud du port d'el-Kosseir. Mais, comme le fait remarquer en note Reinaud, c'est encore actuellement le nom d'un torrent au sud-est de la ville de Suez (D'Anville, p. 237 et carte : *Corondel;* Volney, I, carte : *Ouâdi Djirandel*). Le souvenir s'en est conservé jusqu'à nos jours : il y a dans la région occidentale de la presqu'île du Sinaï, un peu au nord du 29° de latitude et tout près de la mer, des sources chaudes nommées Ḥammâm Firʿûn el-Malʿûn (le bain du Pharaon maudit), ainsi appelées (Barron, *The topography and geology of the Peninsula of Sinai, Western portion*, p. 30-31) «from a Bedawin legend which connects this place with the spot where the Egyptian host with Pharaoh at its head was overthrown and drowned while in pursuit of the Israelites. The hot springs are said to rise up the fissure which was made by the passage of Pharaoh to the nether regions.» Précisément, à 7 ou 8 kilomètres de ces sources il y a encore une vallée qui porte le nom de *Ouâdi Gharandel* : la légende n'a donc pas changé de place (voir encore : Index du même ouvrage, p. 225, à Gharandel; cf. Tuch, *Bemerkungen zu Genesis C. 14, Z. D. M. G.*, I, p. 172). M. R. Weill (*La presqu'île du Sinaï*, p. 101-103, 203, 217, 223, 225-227, 230, 236) a dépouillé les auteurs arabes qui ont parlé de ce lieu et en a noté les appellations anciennes : *Arandara* (pèlerinage attribué à sainte Silvie), *Surandala* (Antonin Martyr), *Arandoulan* (le moine Anastase), *Carandra* (p. 255 : Pline), *Garindanes* (Agatharchide). M. Weill a signalé aussi les orthographes des

voyageurs modernes : *Gorondol* (p. 278 : voyage anonyme entre 1419 et 1425, publié par Moranvillé, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, vol. LXVI), *Orondem*, (p. 282 : Breydenbach), *Grondol* (p. 291 : Lafreri), *Corondel* (p. 296 : Shaw), *Corodolo* et *Corondolo*, inscrits par certaines cartes d'Ortelius et de Mercator. — Cf. encore l'index, p. 371 : Gharandel.

غرندل se retrouve au nord-est du Sinaï, et au sud de la mer Morte : c'est alors le nom moderne des ruines de l'ancienne ville épiscopale d'Ἀρίνδηλα; Hier., 721, 4 : Ἀρίνδελα; Georg. Cyp., 1046 : Ἀρίνδηλα; Mansi, *Concil.*, VIII, 911 : Ἐρενδηλ(ηνῶν) et Ἀρϐδήλων : *ibid.*, IV, 1220; dans les signatures coptes du concile d'Éphèse (*M. M. F.*, VIII, p. 63) : ⲣⲓⲧⲁⲏⲗⲱⲛ (R. Weill, *op. cit.*, p. 104, n. 1). — On lit عرندل dans Ya'qûbî (p. 326), Balâdhurî (p. 126), Yâqût (III, p. 657; cf. *Marâçid*, II, p. 251), et cette forme doit être la plus ancienne, puisque c'est à elle que nous ramènent les transcriptions grecques.

O. Blau s'est occupé de ce nom (*Z. D. M. G.*, XVIII, p. 620-625), et a conclu que l'Ὀροτάλ d'Hérodote (III, 8; on lit Ὀροτάλτ dans l'édition Kallenberg [Teubner]) était le même mot que غرندل.

بركة الفيل

Propriété particulière des descendants du sultan Beibars el-Malik el-Żâhir (II, p. 97). — Cf. Maqrîzî, II, p. 161; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 90, pl. XII, *z*; Lane-Poole, *Cairo*, *Frontispice*; Salmon, *Topographie*, pl. II; Saladin, *Art musulman*, p. 32, n. 1.

بركة الفيّوم — LAC KAROUN

C'est le nom de l'ancien lac Mœris, en copte ϯⲗⲩⲙⲛⲏ ⲛⲧⲉ ⲫⲓⲟⲙ (Champollion, I, p. 153, 329-332). «Au début de l'histoire, le lac était beaucoup plus considérable que nous ne le voyons aujourd'hui : il remplissait l'amphithéâtre entier, à l'exception d'un canton marécageux qui se déployait en bordure au pied de la montagne orientale, vers le point où s'ouvre la gorge qui communiquait avec la vallée.» (Maspero, *Histoire*, p. 128-129; cf. *Description de l'Égypte*, IV, p. 441 et sqq.). M. Amélineau (p. 185, 338-339), suivant en cela l'opinion de M. Cope Whitehouse (*Proceedings*, IV, juin 1882, p. 124-135, avec une carte et une grosse bibliographie des auteurs modernes; cf. Evetts, *Churches*, p. 49, n. 6), a contesté l'identification habituellement admise du lac Mœris avec le lac actuel du Fayoum : «l'emplacement de l'ancien lac serait dans la dépression qui existe actuellement dans le Ouâdî Rayân, près de Garaq».

Cette opinion, combattue par M. Petrie, est complètement abandonnée (R. H. Brown, *The Fayûm and Lake Mœris*; Beadnell, *The topography and geology of the Fayum*, p. 12-14, pl. I, IV, XVI; Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 14, n. 1; en sens contraire pourtant : Robiou, *L'Égypte au temps des Lagides*, p. 18-32).

Le nom de ce lac (dans *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 47 : بحيرة الفيّوم; cf. aussi Calcaschandi, p. 28), qu'on appela aussi *lac d'Aqnâ et Tanhamat*, du nom de deux villages situés au sud (Guest, éd. de Kindî, carte), est maintenant بركة القرون, le *lac des cornes* (la *Birque Querron* de Paul Lucas, *Troisième voyage*, II, p. 246-247), à cause, dit-on, de sa forme (*Description de l'Égypte*, IV, p. 475-477; Bénédite, *Guide Joanne*, p. 612; Bædeker, p. 184, 190; so called from the narrow horn like promontories which jut out into the lake on the north side [Beadnell]); mais il semble que c'est là un nom populaire et que la véritable orthographe devrait être بركة قارون, le *lac de Qârûn* (*Livre des Perles enfouies*, n° 70; cf. *Marâçid*, IV, p. 274; dans Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 24 : بركة القرن, lu *Birket-alkaroun*; *Atlas*, 97-99).

بركة قارون

Cet étang était situé à l'ouest de la mosquée d'Ibn Ṭûlûn et à l'est du canal du Caire (cf. Maqrîzî, II, p. 161; Salmon, *Topographie*, pl. II; Guest et Richmond, *Miṣr*, *J. R. A. S.*, 1903, p. 796-797, plan, D-8).

البرلّس — BOROLLOS

Signalé comme *ribâṭ* (I, p. 114; cf. Ya'qûbî, p. 338); abolition d'impôt sur les pêcheries sous le sultan Barqûq (II, p. 92, 97).

Paralos (Hier., 726,2 : Παράλιος; Georg. Cyp., 739; mais on trouve aussi Παρούλιον et Πάρολλος (*B. Z.*) qui expliquent la prononciation arabe Borollos), écrit en copte ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲥ ou ⲡⲁⲣϩⲁⲗⲟⲥ (*M. M. F.*, t. VIII, p. 70); cf. Champollion, II, p. 206; Parthey, p. 533; Amélineau, p. 104; Hogarth, *Three north delta nomes*, *Journ. of Hell. studies*, XXIV, p. 12. On trouve dans certaines *scalæ* le nom arabe برلّس الرمل (Amélineau, p. 560, 562, 563). On a identifié jusqu'ici البرلّس au copte ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ, sur la foi des listes d'évêchés et des *scalæ* (cf. encore Champollion, II, p. 19, 237; Amélineau, *Hérodote et les bouches du Nil*, *R. A.*, 1892, II, p. 303). Mais il faut remarquer que partout ailleurs les documents coptes désignent cette ville sous le nom de ⲡⲁⲣⲁⲗⲟⲥ, qu'ils «coptisent» même parfois par l'addition d'un ϩ, représentant l'*esprit rude* du grec. D'autre part, ce nom important manque aux listes de villes de Maqrîzî; à la place qu'il devrait

occuper, on lit نقيزة. C'est probablement ce Neqeiza qui représente la transcription arabe de ⲚⲒⲔⲈϪⲰⲞⲨ (voir l'article نقيزة). Les deux villes étaient donc assez voisines, mais non identiques.

Au moment de la conquête musulmane, le chef (صاحب) de Borollos, Jean (يحنّس), traita avec les Arabes (Abû'l-Maḥâsin, I, p. 20; Butler, *Ar. conquest*, p. 350). — Les Grecs y débarquèrent en 53 H (Kindî, éd. Guest, p. 38; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 149, 161).

Le nom n'a pas d'article dans Muqaddasî, p. 55, 194. Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 216) : بحيرة برلس (*Lacus Buticus*). — Sur la position probable de cette localité, cf. Guest, *Delta*, p. 960-961, et carte.

A l'heure actuelle, c'est le nom d'un district (cf. le cap *Brulos* de Niebuhr, *Voyage*, I, p. 53; Boinet, p. 126; Ahmed bey Kamal, *Borollos, Annales du Service des Antiquités*, IX, p. 141; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 821).

Le mot grec signifie «littoral maritime», et a été traduit en arabe par الساحل (cf. Casanova, *Notes sur un texte copte, B. I. F.*, I, p. 118; Casanova, *Description de l'Égypte*, p. 163, n. 1).

البساتين

On appelait de ce nom «*les Jardins*» deux waqfs de l'*amîr el-Juyûš* : celui auquel fait allusion notre texte (II, p. 104) était situé, au nord du Caire, entre le *Bâb el-Futûḥ* et el-Matarieh (Maqrîzî, I, p. 487).

بسطة — TELL BASTA

L'ancienne ⲠⲞⲨⲂⲀⲤⲦⲒ copte (Quatremère, I, p. 98; Champollion, II, p. 63; Amélineau, p. 83, 89; Evetts, *Churches*, p. 9, n. 2; Daressy, *Liste géographique, Sphinx*, 1910, p. 165; Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte, Comparaison des données*..., p. 119, n. 3; *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 84; R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 113). En grec Βούβαστος (Hier., 728,4; Georg. Cyp., 705). Elle s'appelait déjà Tell Basta du temps de Maqrîzî (I, p. 128; cf. Calcaschandi, p. 96). La première syllabe du nom ancien est tombée dans la transcription arabe : nous reverrons peut-être un fait analogue à l'article مراقية. — Ne se trouve pas dans Ibn el-Jî'ân, ni dans Boinet (cf. *Atlas*, 75 : 6-1).

البشرود

Révolte des Coptes en 105 (I, p. 334); lors d'une seconde révolte des Coptes du Delta en 216-217, ce district est envahi par l'armée d'el-Mâmûn (p. 339; éd. Bûlâq, I, p. 174; cf. Kindî, éd. Guest, p. 191).

En copte ⲠⲒϢⲀⲢⲰⲦ (Quatremère, *op. cit.*, I, p. 233 et sqq.; Champollion, II, p. 137; Amélineau, p. 349; Amélineau, *Hérodote et les bouches du Nil, R. A.*, 1892, II, p. 302; Amélineau, *On some Names*, p. 334; Hogarth, *Three north delta nomes, Journ. of Hell. studies*, XXIV, p. 13). — C'est l'ancienne Ἐλεαρχία ou région des marais (Hier., 726,1; Georg. Cyp., 737), d'après les listes d'évêchés (Amélineau, p. 571 et 574) : Ηλεαιχια (*sic*) = ⲠⲒϢⲀⲢⲞⲦ = الشروط (le ب, représentant l'article copte, a été supprimé).

A noter la forme بشروط dans Qudâmah (p. 248) et certaines *scalæ* (Amélineau, p. 559, 560, 562, 563, 565) qui donnent aussi البشلوط (*ibid.*, p. 567). C'est certainement le nom de ce district qui se trouve dans Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323) sous la forme النبرود = *Nebroûd*. Dans Calcaschandi (p. 98) : *Absarûr;* le nom n'existait plus de son temps. Quatremère (*Recherches sur l'Égypte*, p. 171-172) a rapproché à tort de ce nom celui d'une ville citée par le *Qâmûs* (II, p. 347) بسراط, qui se trouve près de Damiette; et M. de Rougé (*Géogr.*, p. 96-97), poussant plus loin l'assimilation, est tenté d'y trouver un rapport avec un mot douteux de la liste des évêchés (*ibid.*, p. 157) : بسرمت, lu *Besamut*, et *Besarut* (*sic*), et qui est l'équivalent du copte ϯⲈⲐⲞⲢ. Mais les listes publiées par M. Amélineau (p. 572, 575) donnent سرمت et سرمن : et M. Amélineau a rapproché cette dernière forme du nom الصرمون, conservé dans des *Actes* de martyrs (p. 418-419).

Voir l'article البشمور.

البشرودات

El-Mâmûn y fit construire un nilomètre (I, p. 253). — Ce mot (*Séroûdât*, dans les notes de Langlès, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 235) n'est qu'un doublet du précédent (cf. Balâḏhurî, p. 217).

البشمور

Grossièreté de ses habitants (I, p. 203; cf. البشامرة الجهّال d'Abû Çâliḥ, ap. Evetts, *Churches*, texte ar., p. 109).

Quatremère s'est longuement étendu sur ce nom (*Recherches sur l'Égypte*, p. 147-214; *Observations*, p. 63 et sqq.; cf. Sacy, *Origine du nom des Pyramides, Bibl. des Arabisants*, I, p. 256, note), racontant, d'après l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (*Patrol. or.*, V, p. 156 [410], 162 [416], 165 [419], 172 [426], 188 [442]), les diverses révoltes de cette région; les habitants de ces marais ont de tout temps été des rebelles : cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 227 et sqq., 233 et sqq.; Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie*, III, p. 340;

Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 98. Un passage d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 240 : البشرود وهم البشامرة), qu'avait déjà noté Quatremère, identifie البشمور avec البشرود, citée plus haut. De fait, au sujet des révoltes sous el-Mâmûn (voir البشرود), l'auteur de l'*Histoire des Patriarches* met el-Bašmûr là où Kindî, cité par Maqrîzî, avait employé el-Bašarûd. Nous avons vu (article بحيرة نسترواة, p. 36) qu'Ibn Ḥauqal appelait le lac de Nastarâwah بحيرة البشمور; or la région d'el-Bašarûd est bien riveraine de ce lac. — Pour Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 147, 162) par contre, el-Bašmûr est la contrée comprise entre la branche de Damiette et celle d'Ušmûm-Ṭannâḥ, et cette dernière ville en était à son époque le chef-lieu. — Cf. encore Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 425.

Ces données contradictoires paraissent de prime abord difficiles à concilier. On peut cependant supposer qu'originairement el-Bašmûr est la partie supérieure de l'éventail formé par les diverses branches du Nil, égalant en superficie le district plus récent d'Ušmûm Ṭannâḥ, qui s'étendait de la branche de ce nom jusqu'à Rosette (voir أشموم طناح, p. 17-18). Dans la suite, le nom ne se serait plus appliqué qu'au territoire délimité par Abû'l-Fidâ; ou bien, ce dernier géographe aurait été induit en erreur par ce fait qu'Ušmûm-Ṭannâḥ, soit la ville la plus reculée vers l'est de la province, en était le chef-lieu, et il a réduit cette province de sa propre autorité. D'ailleurs, il n'avait par devers lui aucun élément d'appréciation : el-Bašmûr, peut-être encore connu des habitants, n'était pas le nom d'une division administrative.

On lit *Bashmut* sur la carte de D'Anville.

Le nom a subsisté pour un canal de la province de Mansourah, le *Masraf el Bachmour* (Guest, *Delta*, p. 973; *Géogr. économique*, I, p. 234, et carte, p. 300-301).

بطن الريف

Cette province du Delta varia d'étendue suivant les époques. Dans la *liste anonyme* que publie Maqrîzî (I, p. 308; cf. Dimašqî, p. 231; trad. Mehren, p. 323), Baṭn el-Rîf s'applique aux provinces actuelles de Menoufieh, de Gharbieh (moins les districts de Dessouk et de Fouah), de Dakahlieh, et au gouvernorat de Damiette : ce territoire était entre les deux Ḥauf (Garbî et Šarqî). Dans la liste de Quḍâ'î (p. 310) la région ainsi nommée a perdu la province d'el-Jazîrah (voir الجزيرة); elle se composait donc de la moderne province de Dakahlieh, du gouvernorat de Damiette, et dans la province de Gharbieh, des districts de Cherbine, Mehalla el-Kobra, Santa, Talkha, Zifta (cf. Guest, *Delta*, p. 945-946).

البعل

Citée par la liste anonyme dans les environs d'Alexandrie (I, p. 309).

بلبيس — BELBEIS

Des fractions de la tribu de Qeïs furent installées dans cette ville et dans ses environs, en 109 H; le choix s'était fixé sur Belbeis parce que cette ville était peu peuplée, les habitants d'alors n'étaient donc pas lésés et les recettes de l'impôt avaient peu de chances de diminuer. Belbeis reçut donc 2500 membres de différentes fractions de Qeïs (I, p. 336; cf. Kindî, éd. Guest, p. 76-77; et le texte de l'*Histoire des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 101 [355] : كانت قبيلة في الجبل الشرقي (من مصر من بلبيس إلى القلزم والبحر من المسلمين يسمون العرب); Yaḥyâ ibn Mu'âdh, spécialement désigné par Hârûn el-Rašîd, pour combattre les Coptes révoltés du Delta, y arrive en 191 H (p. 338).

Cette ville, située sur la route naturelle des invasions, eut toujours pour sort d'être assiégée par les troupes qui venaient faire la conquête de l'Égypte (cf. Lane-Poole, *Egypt in the middle ages*, p. 223). Une première fois, ce fut par les Arabes, en 640 de notre ère (cf. Kindî, éd. Kœnig, p. 3; éd. Guest, p. 8; Maqrîzî, II, p. 121; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 9; Butler, *Ar. conquest*, p. 215 et sqq.; Lane-Poole, *op. cit.*, p. 2-3); lors des Croisades, par Amaury (Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 101, note; Lane-Poole, *op. cit.*, p. 177; Lane-Poole, *Cairo*, p. 110, 168-169; 'Alî Pâšâ Mubârak, I, p. 18-19; VII, p. 23; Helbig, *Al-Qâḍî al-Fâḍil*, p. 6-8); au moment de l'attaque combinée d'el-'Âdil et d'el-Afḍal contre el-'Azîz, en 591 H (Blochet, *op. cit.*, p. 232; Savary, *Lettres*, I, p. 81; Helbig, *op. cit.*, p. 34). De même, cette ville se trouvait être naturellement la première étape des troupes qui quittaient la capitale pour la Syrie (Blochet, *op. cit.*, p. 246; Popper, *Nujûm*, II, *b*, p. 95). Aussi surveillait-on ses fortifications (Blochet, *op. cit.*, p. 258), et les armées y campaient souvent (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 319; *Mamlouks*, I, *a*, p. 20, note, p. 28, 41; Maqrîzî, I, p. 178, 310; Blochet, *op. cit.*, p. 357, 436, 438, n. 5, p. 441, 443, 457, 460). D'ailleurs, Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323), qui place cette ville dans le district de Natâ (=Natû; dans le texte : نتا), l'appelle «porte de la Syrie». Belbeis se trouvait sur la route des courriers de poste (*Devise des chemins de Babiloine*, p. 243 : *la Belbeys*; Schefer, *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 95; Blochet, *op. cit.*, p. 211, n. 2, p. 252, 266; Wâqidî, notes, p. 47-48; Maqrîzî, I, p. 227; Arnold, *Chrestomathia*,

p. 62; Ibn Baṭṭûṭah, II, p. 254; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 57; *Amida*, p. 119, n. 1) : il y avait là une station de pigeons (Qalqašandî, I, p. 74, 79).

C'est l'ancienne ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 52; Champollion, II, p. 56; Amélineau, p. 333-335; J. de Rougé, *Géographie*, p. 121; *Futûḥ Bahnasâ*, p. 44, n. 8). Certaines *scalæ* (p. 559, 561, 565, 569) identifient Belbeis avec *Pharbait* : il est à remarquer que toutes ces *scalæ* contiennent également l'égalité Belbeis = ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ, et que dans trois autres cas, les *scalæ*, après avoir donné Belbeis = *Phelbès*, ajoutent : *Pharbait* = البلقا. D'ailleurs, c'est une seconde erreur, car nous retrouverons Pharbait, transcrit فربيط, ou هربيط. — Cette ville a un second nom copte, ⲡⲟⲥⲟⲕ, jusqu'ici inexpliqué.

Dans la carte annexée au tome XVIII de la *Description de l'Égypte* (cf. XI, p. 305), cette ville est identifiée à *Stratonicidi* et au *Vicus Judæorum* de l'Itinéraire d'Antonin (éd. Parthey et Pinder, 169, p. 74; voir à ce sujet la note de M. Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 220, n. 3).

Une tradition arabe veut que cette ville soit le «Gessen» de la Genèse (XLV, 10), et le voyageur Pietro della Valle donne ce fait comme une tradition juive locale (Maqrîzî, I, p. 183; Naville, *Goshen and the shrine of Saft el Henneh*, p. 17; voir ici même l'article السدير).

Les listes d'évêchés donnent l'égalité suivante (Amélineau, p. 572, 575) : ⲃⲱⲃⲁⲥⲧⲱⲛ = ⲃⲟⲩⲁⲥϯ ⲧⲫⲗⲉⲃⲏⲥ = بسطة والخندق. — Nous venons de voir que Belbeis était une ville fortifiée, donc entourée d'un fossé, comme le Caire, et il est fort possible qu'elle ait porté ce surnom : et en tout cas certaines *scalæ* le lui donnent formellement (Amélineau, p. 562, 567). Il est invraisemblable que dans l'expression «évêque de Basṭah et d'el-Khandaq» (= ⲡⲓⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲡⲟⲩⲁⲥϯ ⲛⲉⲙ ⲫⲗⲁⲃⲏⲥ; cf. Champollion, II, p. 66), qu'on rencontre dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 139), el-Khandaq désigne, comme l'ont voulu Vansleb (*Relation*, p. 123; dans son *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, chap. iii, il cite les évêchés de Belbeis et d'el-Khandaq) et Quatremère (*Observations*, p. 40-41), le bourg situé en dehors du Caire, dont nous parlerons à منية الأصبغ, nom primitif de ce lieu. D'ailleurs, le copte ⲫⲗⲉⲃⲏⲥ, qui est évidemment ⲫⲉⲗⲃⲏⲥ (on lit même ⲫⲗⲁⲃⲉⲥ dans un document cité par Quatremère), nous prouve qu'il s'agit bien de Belbeis; pourtant l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 106 [360]) connaît un أسقف بلبيس distinct.

Les auteurs arabes qui fixent la prononciation de cette ville, indiquent Bilbîs, Bilbeïs et Bulbeïs (Yâqût, I, p. 712; V, préf., p. 14; Ibn Duqmâq, V, p. 51; Calcaschandi, p. 110; Sauvaire, *Description de Damas*, *J. A.*, 1894, I, p. 291, n. 14).

Maintenant : Belbeis (ʿAlî Pâšâ Mubârak, IX, p. 70; Boinet, p. 116; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 737; *Atlas*, 75 : 10-2).

بلطيم — BALTIM

Bénéficie sous le règne de Barqûq d'une réduction d'impôts (II, p. 92). — On trouve cette ville pour la première fois dans Ibn Duqmâq (V, p. 113) : c'est actuellement, et depuis longtemps déjà (cf. Ibn Baṭṭûṭah, I, p. 57, où cette ville est appellée ملطين), la capitale du district d'el-Borollos (Boinet, p. 107; Ahmed bey Kamal, *Borollos*, *Annales du Service des Antiquités*, IX, p. 141-143; *Atlas*, 4 : 7-2).

بلهيب

Les Coptes s'y révoltent en 156 H (I, p. 334; cf. Kindî, éd. Guest, p. 119; et sur toutes ces révoltes : Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 196-198).

En copte ⲡⲉⲗϩⲓⲡ (Champollion, II, p. 313; Quatremère, *Observations*, p. 45; Amélineau, p. 314); la forme grecque est inconnue.

Ibn Ḥauqal semble être le premier géographe arabe qui nous en parle (p. 92-94 : corriger بلهيت, et lire بلهيب, leçon donnée par les mss.); en tout cas, il est le seul qui puisse nous permettre d'émettre des conjectures sur la situation de cette ville. Nous avons, à ce sujet, étudié son itinéraire, et il nous paraît intéressant de donner ici le résumé de nos recherches, indépendantes de celles de M. Guest (*Delta*, p. 954-957) : nous sommes heureux d'être arrivés aux mêmes résultats. (Les noms et chiffres entre parenthèses se rapportent aux noms que nous avons retrouvés dans l'Atlas de la *Description de l'Égypte*, pl. XXXVI, et dans l'*Atlas*.)

A hauteur de Babîj (*Abgîg*, 5; — *Abig*, 52 : 8-1) et de Maḥallah Babîj (*El-Dâhariéh*, pl. XXIX, carreau 37; — *El Dahria*, 52 : 9-1; voir محلّة ببيج) le Nil se partageait en deux branches qui se rejoignaient précisément à Balhîb.

I. Branche orientale (l'actuelle branche de Rosette) :

De Babîj à Çâ (*Sâ el-Haggâr*, 5; *Sa el Hagar*, 52 : 6-1), 6 سقس.

De Çâ à Bayây (il existe maintenant sur ce parcours un village nommé محلّة دياى qui doit être ce بياى : *Atlas*, 24 : 10-5; dans la *Description de l'Égypte* : *Mahallet Dakhel*, 13), 10 سقس.

De Bayây à el-Çâfiyah (*el-Sâfféh*, 21; *el Safia*, 24 : 9-5), 10 سقس. — La distance de Çâ à el-Çâfiyah est supérieure à la distance Babîj-Çâ, mais c'est loin d'être dans la proportion de 20 à 6.

D'el-Çâfiyah à Damîjimûl (*Demîgmoûn*, 20; *Gamgamun*, 24 : 8-4), 6 سقس. — Le parcours est pourtant inférieur à celui de Babîj à Çâ.

De Damîjimûl à Sandiyûn (*Sendîoûn*, 27; *Sindiun*, 12 : 10-1), 8 سقس, ou un peu plus. — Or la distance de Sandiyûn à Damîjimûl est presque égale à celle qui sépare cette dernière localité de Babîj.

De Sandiyûn à Balhîb, 6 سقس.

Dans le *Voyage* de Niebuhr (I, p. 68-70), nous trouvons ainsi écrits les noms des villages que nous avons identifiés, en sens inverse de notre itinéraire : Sendiûn, Dmidsjimûn, Safi, Salhâdsjar, Obik et Dahrie.

II. Branche occidentale (aujourd'hui disparue).

De Babîj à Farnawah (*Fernoûi*, 4; *Farnawa*, 51 : 6-4), 12 سقس.

De Farnawah à Mahallah Masrûq (?), 15 سقس.

De Mahallah Masrûq à Mahallah Abî Kharâšah (*Abou Karâch*, 19-20, mal situé; *Abu Khrash*, 24 : 9-2), 6 سقس.

De Mahallah Abî Kharâšah à Fîšah (*Fîchéh*, 19; *Fisha*, 24 : 8-1), 12 سقس. — Nous n'avons aucun moyen de connaître les détours de la route suivie, mais il paraît invraisemblable que la distance Farnawah-Fîšah soit supérieure à celle de Farnawah à Babîj dans la proportion de 33 à 12.

De Fîšah à Sandabîs (*Samâdis* [?; conjecture de J. de Goeje], 19; *Samadis*, 24 : 8-1; mais pour l'admettre, il faudrait supposer que le voyageur est déjà passé par cette localité et qu'il revient sur ses pas; M. Guest avait aussi repoussé cette identification), 15 سقس.

De Sandabîs à Sunbâdhah (*Sanâbâdéh*, 27; *Sanabada*, 24 : 6-1), 15. — Sunbâdhah n'était pas tellement éloigné de Fîšah.

De Sunbâdhah à Balhîb, 10 سقس.

Des deux routes, l'une, la plus longue évidemment, qui empruntait divers canaux plutôt qu'une branche du Nil proprement dite, aurait 85 سقس de longueur; l'autre, la plus directe, 46 seulement. — Or, Idrîsî (p. 161) compte 65 milles de Çâ à Sandiyûn seulement : nous avons déjà signalé qu'il fallait momentanément s'interdire tout calcul sur l'évaluation du سقس (article أجنا, p. 5).

De ce texte d'Ibn Hauqal Quatremère et, d'après lui, M. Amélineau se sont servis pour identifier le site de cette ville, qu'ils placent dans les environs de l'actuelle Métoubès (Boinet, p. 373). M. Butler (*Ar. conquest*, p. 289, note) veut être plus précis : « There is a hamlet called Dîbî in the place required, and the name *Dîbî* may even be an echo of the lost Balhîb. » C'est peu vraisemblable : en tout cas, la situation de Balhîb est fixée approximativement. « Fazârah appears

to be the nearest village to the position for the site indicated by the itineraries. Dîbî seems to be too far north. » (Guest).

Cette ville devait être détruite au temps d'Ibn Duqmâq, qui ne lui consacre pas de notice, mais la cite à propos de sa conquête par les Arabes (V, p. 118; cf. Balâdhurî, p. 215, 220 : corriger بلهيت; Maqrîzî, I, p. 166; Arnold, *Chrestomathia*, p. 147 : بلهيت; Butler, *Ar. conquest*, p. 349) et du Zuqâq el-Balhîbî (IV, p. 24 : corriger le بلهيت de l'index) : Yâqût (I, p. 733-734) parle aussi de cette rue et du personnage qui lui a donné son nom.

بنا — BENA

En copte ⲡⲁⲛⲁⲩ (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 105 sqq.; Champollion, II, p. 181; Amélineau, p. 84). C'est la Κυνώ (Kynopolis) de Hiéroclès (725, 6), la Κοινώ de Georges de Chypre (735). Les listes d'évêchés donnent en effet la triple identité : ⲕⲟⲩⲛⲱ ⲕⲁⲧⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲁⲛⲁⲩ = مدينة بنا (Amélineau, p. 572).

Cette ville apparaît comme très anciennement liée à sa voisine Busiris ou Abou Sir : ainsi dans Jean de Nikious (p. 529), un seul préfet (lisez *pagarque*) administre les deux villes de *Benâ wa Bûsîr*, sous le règne de l'empereur Maurice (582-602). Même assemblage des deux noms dans Balâdhurî (p. 217), dans l'*Histoire des Patriarches* (Vie d'Alexandre II, *Patrol. or.*, V, p. 63 [317]). Les deux villes finirent par se confondre. Yâqût (I, p. 730) est le dernier qui mentionne Bena isolément; déjà Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 148) la relie à Abou Sir sans intercaler la conjonction و. — Cf. Niebuhr, *Voyage*, I, p. 64 : بنه, *Bennha*; Boinet, p. 117; *Atlas*, 53 : 8-5.

Abû Çâlih parle à plusieurs reprises d'une ville ou plutôt d'un groupe de deux villes, qu'il appelle بوصير ونا; — ونا بوصير; — بوصير بنا; et une fois de la ville de ونا seule (Evetts, *Churches*, texte ar., p. 23, 87; trad., p. 45, 46, 48, 201). M. Evetts a cru qu'il s'agissait d'Abou Sir-Bena du Delta; mais, pour cela, il a dû supposer une grosse erreur de l'auteur arabe, qui place ces deux villes en Haute-Égypte, en compagnie de Munyat el-Qâid (maintenant *Miniet el Guid* : Boinet, p. 378; *Atlas*, 110 : 8-5), Idrîjah, dans la région de Bouche, et Tansa (Boinet, p. 517), localités qui se trouvent toutes dans la province de Beni Souef. Son Abou Sir est donc Abou Sir el Malak, que nous étudierons plus loin; Banâ, ou plutôt Wanâ, qui est l'orthographe préférée d'Abû Çâlih, est la moderne *Wana el Keis* (Boinet, p. 528; *Atlas*, 105 : 8-3), qui se trouve tout près et au nord d'Abou Sir. La coïncidence de ces deux groupes, quasi identiques, en Haute et Basse-Égypte,

est curieuse : c'est un texte de ʿAlî Pâšâ Mubârak (XVII, p. 61-62) qui nous a mis sur la voie.

بنها — BENHA

Le Prophète aurait reçu du Muqauqis du miel de Benha (I, p. 126, 129).

En copte ⲠⲀⲚⲀϨⲞ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 69, 107-108; Champollion, II, p. 46; Amélineau, p. 298). M. Maspero (*Mémoires de Sinouhit, M. I. É.*, II, p. 19-20; *Contes*, p. 58) a montré comment cette ville ne pouvait être la *Nouhît* des anciens Égyptiens, comme le pensait Brugsch.

La prononciation classique était Binhâ, mais même du temps de Yâqût (I, p. 748; cf. Calcaschandi, p. 110; Wâqidî, notes, p. 38) on prononçait Banhâ. Cette ville porte son surnom العسل, Benha *du miel*, dans Muqaddasî (p. 54, 194); Ibn Duqmâq (V, p. 59); Ibn Iyâs (III, p. 211); Ibn el-Jiʿân (p. 25; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 609); Niebuhr, *Voyage* (I, p. 66); *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 152 : Benha a passé de la province de Charkieh à celle d'el-Kalioubieh).

Les éditeurs d'Idrîsî ont lu (p. 152) منية العسل : il valait mieux donner بنها (voir note *c*) qui se retrouve deux lignes plus bas (cf. Guest, *Delta*, p. 968).

Sous l'administration des premiers gouverneurs de l'Égypte, ceux-ci devaient envoyer au Khalife du miel de Benha (Ibn Iyâs, I, p. 31). Cf. Boinet, p. 117; Bædeker, p. 30; *Atlas*, 73 : 9-4.

Dans la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 244; cf. Schefer, *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 96) : *Benhel el Hacel.*

بهتيت — BAHTIM

Faisait partie du Ḥabs el-Juyûšî (II, p. 104).

Ce nom peut dériver d'un prototype copte ⲠⲀϨⲐⲒⲦ, analogue à celui que signale Champollion (II, p. 73); mais la ville à laquelle fait allusion cet auteur est située dans la province de Charkieh et s'écrit جطيطه.

Signalée dans Muqaddasî (p. 206) pour la première fois. Ibn Duqmâq (V, p. 45) situe ce lieu (où de son temps il ne restait que des *kôms* ruinés) près d'el-Amirieh. Un autre texte du même auteur (V, p. 47) nous dit que *Munyah Çarad* est entre Seriakous et Bahtît. — *Munyah Çarad* (cf. Ibn el-Jiʿân, p. 7; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 599; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 146 : منية صارد) est devenu *Mostorod* (مسطرد; à noter que seule la carte de Bædeker [p. 114-115] distingue *Mît Sârid* et *Mastard*), et cette corruption a empêché M. Amélineau (p. 261-262) de retrouver cette localité : la position de ces deux villes est identique : voir l'Atlas

de la *Description de l'Égypte* (planche 24), et la carte de la *Géographie économique* (I, p. 13). Bahtît est en ce cas la moderne Bahtim (بهتيم), qui ne se trouve pas dans Ibn el-Jiʿân, et qu'on rencontre à partir de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 146). Cf. *Géogr. économique*, I, p. 15 : voir planche XIII; *Atlas*, 92 : 7-1); les situations des deux localités concordent parfaitement.

البهنسا — BAHNASSA

L'ancienne *Oxyrhynchos* (Hier., 729,3; Georg. Cyp., 745; quelque temps, au vie siècle, elle reçut le nom officiel de Νέα Ἰουστίνου πόλις : Grenfell et Hunt, *The Oxyrhynchus Papyri*, I, 126, l. 5 et 33; Comparetti et Vitelli, *Papiri Fiorentini*, I, 65, l. 2); en copte ⲠⲈⲘϪⲈ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 253; Champollion, I, p. 303; Amélineau, p. 90). Abû Çâliḥ dit que le mot signifie *lieu de mariage* (Evetts, *op. cit.*, p. 215); le Copte inconnu qui lui a fourni ce calembour, avec tant d'autres, a songé sans doute aux mots ⲠⲘⲀ ou ⲠⲈⲘⲀ = *locus*, et ϪⲒ = *connubium*, plutôt qu'au ⲘⲀⲚϢⲈⲖⲈⲦ que propose M. Evetts. Pour en finir avec le nom de cette ville, notons que la Πέμπτη d'Étienne de Byzance (*s. v.*), avec son Πεμπτίτης νομός, pourrait bien être Oxyrhynchos. Le Ϫ copte équivaut souvent au τ grec (cf. ϪⲀⲚⲒ-Tanis, ⲘⲈϪⲎⲖ-Métélis) : la forme Πεμτη, transcription exacte de ⲠⲈⲘϪⲈ, étant éminemment instable, a pu facilement tourner à Πέμπτη, d'autant mieux que par ce changement on obtenait un sens. Étienne de Byzance a connu les noms coptes de plus d'une ville (cf. articles Κῶς, Ῥακώτης, Συίς pour Ptolémaïs, etc...), et il serait intéressant d'en faire l'étude à ce point de vue (ce rapprochement est déjà indiqué par M. Becker dans l'*Encyclopédie de l'Islam*).

On trouve l'orthographe البهنسى dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 81); Qudâmah (p. 247); Yâqût (I, p. 771); — البهنسة, dans Ibn Ḥauqal (p. 105); Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 96); le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, III, p. 344 [268)]; — بهنسة, dans Muqaddasî (p. 195, 202). — Ibn el-Jiʿân (p. 159; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 685) ne mentionne cette ville que comme ayant donné son nom à la province : la ville elle-même est passée sous silence. — Se trouvait, au moment de la *Description de l'Égypte* (IV, p. 391 et sqq.; XVIII, p. 115 : بهنسة), dans la province de Beni-Souef; dans *Recensement* (p. 61) : prov. de Minia. Cf. Boinet, p. 105; *Futûḥ Bahnasâ*, p. 6, n. 6; *Atlas*, 114 : 7-4.

Cette ville a été l'une des plus florissantes d'Égypte : à l'époque byzantine les descriptions (cf. Côtelier, *Ecclesiae graecae monumenta*, III, p. 175) en font une très grande ville (μεγίστη), célèbre par ses nombreux couvents, ses 10.000 moines

et ses 20.000 religieuses. Sur les églises d'el-Bahnassa, voir Evetts, *op. cit.*, p. 210-212, 214; Maqrîzî, II, p. 518 et la description minutieuse de l'une d'elles donnée dans le *Futûḥ Bahnasâ*, p. 30-31. La résistance aux Arabes (Jean de Nikious, p. 555; Butler, *Ar. conquest*, p. 223), lors de la conquête, fut assez longue et mémorable pour avoir suscité une sorte d'épopée (*M. I. F.*, XXII, le *Foutouḥ al-Bahnasâ*, trad. Galtier). Les auteurs de la fin des Mamlûks la décrivent comme une ville considérable (Żâhirî, p. 32; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 3). La localité est entièrement ruinée, depuis l'année 1237 H (*B. C. A.*, XIII, p. 83). L'évêque actuel de Beni-Souef s'appelle évêque de Bahnassa et de Beni-Souef.

On vanta beaucoup les étoffes de Bahnassa (*Tanbîh*, p. 22; *Avertissement*, p. 38; Butler, *op. cit.*, p. 111, note; Migeon, *Art musulman*, p. 384; l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 590).

Nous signalerons (article الواحات) une ville d'existence problématique dite *Bahnasâ des Oasis*.

البهنساويّة

Son revenu en 585 H (II, p. 19) : 352.634 dînârs; dans Evetts (*Churches*, p. 18 : البهنسائيّة) : 234.801. — Il y avait dans cette province des arbres de *sanṭ*, sujets à l'impôt en nature dit *ḥirâj* (II, p. 108).

Elle était limitée par la province d'el-Bûçîrîyah au nord, et au sud par celle d'el-Achmounein. Puis, quand la province d'el-Bûçîrîyah disparut, notamment dans la division du *Rauk el-Nâçirî*, le *ʿamal el-Bahnasâ*, devenu plus grand, comprenait les villages situés sur les rives du Baḥr Yoûsouf jusqu'à son entrée au Fayoum : le district de la rive gauche s'appelait même *el-Garbî* (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 312; cf. Żâhirî, p. 32; ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 3; Calcaschandi, p. 104; Ibn el-Jîʿân, p. 5, 159; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 596, 685). Des inscriptions de l'an 966 H nous font connaître le titre الكاشف بالإقليمين البهنساويّة والفيّوم, nous prouvant ainsi qu'au début de l'époque turque, ces deux provinces étaient jointes administrativement (Van Berchem, *Corpus*, p. 608). — La province de Bahnassa a disparu avec la décadence de son chef-lieu (voir l'article précédent).

بورة

Bourg du district de Tinnîs d'où le poisson *Bûrî* tirerait son nom, si l'on en croit les auteurs arabes (II, p. 97; cf. Yâqût, I, p. 755; *Muštarik*, p. 69). Mais nous trouvons dans les *scalæ* (cf. Kircher, p. 170; Heuglin, ap. *Zeits. für äg. Sprache*, 1868, p. 55, B, n° 2; V. Loret, ap. *Annales du Service des Antiquités*, I, p. 53) le nom البوري «muge, mulet (*Mugil cephalus*)», servant à rendre le copte ϥⲟⲣⲓ. Or, ce nom copte dérive de l'égyptien [hiéroglyphes], *bari* (Pap. Anastasi III, 2/7, et IV, 15/7, 8) et بوري est, par conséquent, la transcription indirecte du nom égyptien (communication due à l'obligeance de M. Loret).

Yaʿqûbî (p. 338) situe بورة dans le district de Damiette et y signale une fabrique de papier (Kremer, *Culturgeschichte*, II, p. 305; *P. E. R. Mittheilungen*, II, p. 124; Evetts, *Churches*, p. 66, n. 3); sa position exacte est fixée dans Idrîsî (p. 157) : à 15 milles de Fareskour et à 13 de Damiette. — Elle fut détruite en 620 H (Guest, *Delta*, p. 970-971) et, par conséquent, son nom ne se trouve pas dans Ibn el-Jîʿân. — Cf. Maqrîzî, I, p. 177, 181 (orthographe بورا); Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 306, 337.

بوش — BOUCHE

En copte ⲡⲟⲩϣⲓⲛ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 115, 514; Champollion, I, p. 313; Amélineau, p. 366; Evetts, *Churches*, p. 49, n. 2).

Dans Ibn el-Jîʿân (p. 165; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 688) : بوشقرا et non قرة, comme l'écrit M. Amélineau. Cette ville s'appelle d'ailleurs بوش tout court dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 120) et au lieu d'être dans la province de Bahnassa, elle se trouve dans celle de Beni-Souef. Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 33 (*Buusch*); R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 62; Boinet, p. 126; *Atlas*, 109 : 7-3.

بوصير (بنا) — ABOU SIR (GHARBIEH)

Citée dans les listes de *kûrah*.

C'est l'Abou Sir du Delta, situé entre Bena et Samannoud, et dont nous avons déjà parlé à l'article بنا (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 102-106; Champollion, II, p. 184; Amélineau, p. 9-10; Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 60). Le nom arabe est une transcription du copte ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, en grec Βούσιρις (Hier., 725,7; Georg. Cyp., 736). C'est le siège d'un évêché (*B. Z.*; listes coptes, dans Amélineau, p. 572 et 575; connu encore au milieu du VIIIe siècle ap. J.-C. : *Patrol. or.*, V, p. 106 [360], 179 [433]). Nous avons montré comment cette ville fut liée à partir d'un certain temps à Bena, si bien que l'on dit couramment Abou Sir Bena. Quatremère (*Observations*, p. 38) l'a identifiée à tort avec Abou Sir de la province de Guizeh (voir l'article suivant); la *Description de l'Égypte* (IV, p. 329) nous reporte près d'Achmounein. On trouve souvent la forme ابوصير, notamment dans Ibn el-Jîʿân (p. 64 et 73; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 631

et 636); ainsi que dans les listes d'évêchés déjà citées (voir aussi, mais pour une autre ville, l'orthographe ابوسير dans Niebuhr, *Voyage*, I, p. 64, et *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 247). — C'est la forme ابوصير qui a prévalu pour les villes de ce nom (cf. Boinet, p. 37-38; *Atlas*, 53 : 8-5); voir l'article de Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 823-824.

بوصير السدر — ABOU SIR (GUIZEH)

Signalée à propos des pyramides et d'une découverte faite en 579 H (II, p. 111, 145-146). C'est l'une des *Busiris* antiques (Pline, *Hist. nat.*, 36, 12); Bûsîr dans Jean de Nikious (p. 393). — Cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 109; Champollion, I, p. 365; Amélineau, p. 10; *Livre des Perles enfouies*, n° 152; Boinet, p. 38; *Atlas*, 93 : 8-5.

بوصير قوريدس — ABOU SIR EL MALAK

Cité dans les listes de *kûrah*, entre Dallas et Ahnâs.

C'est probablement la *κώμη* de *Busiris* qui est connue par quelques papyrus, dans le nome d'Héracléopolis (Ahnâs) : *Berliner Griechische Urkunden*, t. IV, n° 1061, l. 8 etc... (voir *Indices*, p. 17). — Champollion l'a identifiée à tort avec *Nilopolis* (I, p. 321) dont nous parlerons à l'article دلاص.

Bûçîr-Qûrîdis (كوريدس dans Ya'qûbî, p. 331; Qudâmah, p. 247; — قريدس, dans Muqaddasî, p. 203; — ديسقوريدس, dans Dimašqî, p. 233; trad. Mehren, p. 328) avait, d'après Yâqût (I, p. 760), donné son nom à la province d'el-Bûçîrîyah, citée par Maqrîzî (éd. de l'Instit. franç., I, p. 307) entre celle d'Atfih et celle d'el-Bahnassa. Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 148) situe cette ville dans le canton de Bouche (voir aussi Ibn Duqmâq, V, p. 4). Elle s'appelle aujourd'hui *Abou Sir el Malak* : ابو صير الملق (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 123; Boinet, p. 38; *Atlas*, 105 : 9-2), surnom qu'elle avait déjà au temps du P. Sicard (ap. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 110-112; Quatremère, *Observations*, p. 37) : «Abousir-el-melak, surnommé *Kirodes*, ou *Karodes*». Il faut bien se garder de traduire cette expression par *Abousir de l'Ange*. Dans cette ville mourut le dernier khalife umayyade, Marwân (Calcaschandi, p. 93).

En ce qui concerne cette dernière tradition, quelques auteurs arabes ont confondu cette ville, comprise maintenant dans la province de Beni-Souef, avec un Bûçîr aujourd'hui disparu (Champollion, I, p. 294; Maspero, *Notes au jour le jour, Proceedings*, XIV, 192-193), qui se trouvait en face d'Achmounein,

séparé de cette ville par le Nil (Idrîsî, p. 45, 145). Ce sont : Mas'ûdî (*Tanbîh*, p. 328, 331; *Avertissement*, p. 423, 427), Içṭakhrî (p. 53), Ibn Ḥauqal (p. 105 : cet auteur a pourtant connu et bien situé notre Abou Sir à côté d'Ahnâs deux pages plus haut), el-Kindî (éd. Guest, p. 96, et ap. Yâqût), Eutychius (ap. Quatremère, *Observations*, p. 63-64 : *Bousir-d'Aschmur = Bûçîr-d'Ušmûn*). Traduisant le texte de Yâqût, M. Blochet (*Hist. d'Égypte*, p. 160, n. 2), lisant *Ḳoûrîdân*, n'a pas pris garde que le géographe critiquait fort justement cette leçon.

Au sujet de Marwân, nous lisons dans l'*Histoire des Patriarches* attribuée à Sévère d'Achmounein (*Patrol. or.*, V, p. 186 [440]) : وكانوا [الخراسانيّون]... لحقوا مروان... ويتبعونه إلى جبل ابة غربىّ كلاوبطرية المدينة التى بناها الإسكندر الماقدونىّ الموضع الذى تنبّى عليه الشيخ الحبيس القديس الذى أحرقه مروان بالنار وهو حىّ وقال له قبل أن يحرقه أنّه يُقتَل هناك. La prédiction à laquelle il est fait allusion se trouve énoncée plus haut en ces termes (*id.*, p. 156 [410]) : ويهزمونك أعداؤك إلى أن تصل إلى ابوابيس (*sic*)[1] إلى الكلاوبطرة. — Or, Abû Çâliḥ cite le même fait d'après une Vie du Patriarche d'Alexandrie Mikhâil : il ne doit pas avoir utilisé la même source, car il donne un détail, absent du texte de Sévère, qui peut être le résultat de la tradition plaçant près d'Achmounein la mort de Marwân (Evetts, *Churches*, p. 220-221; texte ar., p. 96-97) : جزيرة الأشمونين... وفى أخبار انبا خائيل (= ميخائيل) وهو فى العدد السادس والاربعين (*sic*) أنّ هذه المدينة التى بناها الإسكندر المقدونىّ وسمّاها كلاوبطرا (*sic*) وتفسيرها الباكية وهو المكان الذى وصل إليه على الصخرة مروان الجعدىّ آخر خلفآء بنى أميّة وقتل فيه تنبّأ الراهب الشيخ عليه ممّا يشهد به. On sait que, d'autre part, une légende copte attribue à Cléopâtre la fondation de ϢΜΟΥΝ = الأشمونين (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 491-494). — Laissant de côté l'interprétation d'Abû Çâliḥ, nous voyons que *Kléopatra* ou plutôt *Kléopatris*, en copte ΚΛΕΟΠΑΤΡΙΣ (Amélineau, p. 226; voir sur cette question l'article الأشمونين, p. 20) se trouvait à proximité d'un certain جبل ابة. Le nom de ابة n'existe pas près d'Abou Sir : il y avait un village de ce nom dans la même province de Bahnassa (*Muštarik*, p. 5; Ibn el-Ji'ân, p. 159; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 685), mais ce doit être celui d'Aba el Wakf, maintenant dans la province de Minia, un peu au sud de Maghagha, sur le bord du Nil et à l'ouest de Bahnassa. D'ailleurs, ce peut très bien être un nom supposé ou une faute : Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, p. 257) a connu le véritable lieu de

(1) Telle est la leçon incompréhensible de tous les mss.; M. Evetts corrige en ارسنويتس; l'*alif* après un *wâw* est une faute fréquente des copistes, mais pour cette correction il faut rétablir deux lettres ا[رس]بوابيس. D'ailleurs Ἀρσινοΐτης, qui, à l'époque byzantine, est la *ville* d'Arsinoé, est trop éloignée de Kléopatris pour qu'on joigne ainsi les deux noms.

la mort de Marwân, dans le district de Bûçîr-Qûrîdis, près du monastère de ابيرون qui est peut-être le جبل ابة de l'*Histoire des Patriarches*.

Abû'l-Fidâ, de son côté, affirme que Marwân fut tué à Bûçîr du Fayoum (voir aussi ce que dit Yâqût, III, p. 936) et il semble ainsi confondre avec une nouvelle localité homonyme, Bûçîr Dafadnû (Amélineau, p. 11), maintenant *Abou Sir Dafanou* : cette opinion viendrait d'Ibn Zûlâq, si l'on en croit Yâqût (*Muštarik*, p. 70-71 : corriger فوزيدس et فوريدس, aussi, p. 72).

Abû'l-Maḥâsin (I, p. 352) paraît être le seul qui fasse mourir Marwân à Bûçîr el-Sidr (بوصير بالجيزة).

On a gardé jusqu'à nos jours à *Abou Sir el-Malak* le souvenir de la mort du dernier khalife umayyade (*B. I. E.*, 1904, p. 85-92).

Nous avons vu (article بنا, p. 49) que le *Bûçîr-Wanâ* d'Abû Çâliḥ ne peut s'expliquer que par une erreur, soit que l'on admette que ce groupe équivaut à Abou Sir-Bena, et alors il est mal placé, soit plutôt que l'on identifie Wanâ avec la moderne *Wana el Keis*, et alors nous aurions là notre Abou Sir, qu'Abû Çâliḥ n'a pas reconnu, peut-être parce que ses sources étaient différentes. Nous aurons une quasi-certitude de cette dernière supposition en constatant que Bûçîr-Banâ, Bûçîr-Wanâ, Bûçîr-Qûrîdis, dans Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, p. 45, 48, 201, 257), ont reçu leur nom d'un sorcier et possèdent une église dédiée à la Vierge : les textes sont les mêmes à quelques mots près.

Evetts signale avec raison une autre erreur : Abû Çâliḥ (*loc. cit.*, p. 46) place à Abou Sir-Bena la prison de Joseph; or elle est bien à Bûçîr el-Sidr.

البوصيرية

Son revenu en 585 H (II, p. 19) : 60.466 dînârs (Evetts, *Churches*, p. 18 : — 39.930).

Cette petite province s'étendait de celle d'Atfîh, au nord, à celle d'el-Bahnassa, au sud. Elle n'exista plus à partir du *Rauk el-Nâçirî* et son territoire passa à la province de Bahnassa.

بولاق — BOULAC

Il s'y trouvait un bureau de perception de taxes (II, p. 25). — Cf. Savary, *Lettres*, I, p. 106 et sqq.; Lane-Poole, *Cairo*, p. 107, 257 et sqq.; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 235; Bædeker, p. 73.

Ce nom est peut-être, comme dans le cas de l'île de Philai, appelée بلاق (Bilâq), une transcription du copte ⲡⲓⲗⲁⲕϩ, dont l'un des sens est rendu dans les lexiques par *fragmentum*, *frustulum*.

بويط — BAWIT

Citée seulement dans une des deux listes de *kûrah*, celle d'el-Quḍâ'î (I, p. 310).

M. Amélineau signale (p. 3-5) que ce nom se trouve cité dans la *Chronique de Jean de Nikious*, mais qu'il s'agit alors du Buweiṭ ou Abweiṭ (telles sont les prononciations de Yâqût, I, p. 104, 765-766; cf. *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 140; *Marâçid*, I, p. 18, 182) situé près de Bûçîr-Qûrîdis (Butler, *Ar. conquest*, p. 223). L'orthographe أبويط (employée aussi dans la *Vie* arabe de Schnoudi : *M. M. F.*, IV, p. 321) a donné lieu dans l'édition de Bûlâq des *Khiṭaṭ* à la faute d'impression ابوبط (I, p. 203), et dans la traduction Bouriant (p. 595), on lit *Abou Bat* : Juynboll avait déjà relevé cette erreur (*Marâçid*, IV, p. 31). Dans notre liste, il est question de la localité qui se trouve dans le voisinage d'Achmounein, et où l'on a retrouvé les ruines du couvent copte de saint Apollô (cf. Clédat, *Le monastère de Baouît*, *M. I. F.*, t. XII).

Le mot copte paraît avoir été ⲡⲁⲟⲩⲏⲧ ou ⲡⲁⲩⲏⲧ, qui signifie précisément «le monastère» : une inscription inédite trouvée dans les ruines fait connaître un ⲕⲁⲧϩⲩⲕⲏⲧⲏⲥ (= καθηγητής) ⲙⲡⲁⲩⲏⲧ. Le village dépendant du monastère devait être appelé ⲡⲁⲩⲏⲧ tout court dans le pays. (Nous aurons à constater un fait analogue pour l'arabe à l'article الدير).

Ce nom est écrit بريط dans Dimašqî (p. 232; trad. Mehren, p. 325), باويط dans Ibn Duqmâq (V, p. 17), Ibn el-Ji'ân (p. 177; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 694) et dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 97). Aujourd'hui أبويط (Abouit) dans *Recensement* (p. 17; part. ar., p. 18); باويط (Bawit) dans Boinet, p. 113; *Atlas*, 124 : 7-5.

Qalqašandî cite Bawit, comme l'avait fait el-Quḍâ'î, à côté des *kûrah* de Taha et d'Achmounein, donc au nord d'Assiout (Calcaschandi, p. 94) : l'interprétation que donne M. Becker (article *Buwaiṭ*, dans *Encyclopédie*, I, p. 827) est peu claire. Il s'agit bien de notre Bawit, située dans la province d'Assiout, district de Deirout.

تاران

C'est auprès de cette ville, située sur la côte de la péninsule sinaïtique entre Aïlah et el-Qulzum, que fut noyé le Pharaon de Moïse : l'endroit est signalé comme fort dangereux à cause de la violence des vents (I, p. 61; cf. Içṭakhrî, p. 30; Ibn Ḥauqal, p. 37; Yâqût, I, p. 811; *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 59 : *Île de Tarat*).

M. Weill a étudié ce nom chez les géographes arabes : en ce qui concerne Maqrîzî, il s'est servi de la traduction Bouriant, qui portait, comme l'édition de Bûlâq : *Fârân*. Târân a donc subsisté chez les auteurs arabes postérieurs à Iṣṭakhrî, qui, le premier, donne ce mot (défiguré dans les mss. d'Idrîsî) — Cf. *La presqu'île du Sinaï*, p. 99-103, 203, 232, 266. M. Weill note que ce lieu est probablement le *Surandala* (avec toutes les variantes données par les différents voyageurs) du pèlerin Antonin de Plaisance : nous avons déjà parlé de cette localité à l'article بركة الغرندل (plus haut, p. 39-40).

تتا

Faute pour تنا.

ترنوط — EL TARRANEH

Citée dans une des deux listes de *kûrah*. — Cf. plus bas, article الطرّانة.

L'ancienne Τερνούθης (Georg. Cyp., 728), en copte ⲦⲈⲢⲈⲚⲞⲨⲐⲒ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 353; Champollion, II, p. 244-246; Akerblad, p. 415; Amélineau, p. 493). Insérée dans la liste grecque d'évêchés (*B. Z.*), cette ville manque dans les listes coptes : car la tentative d'identification avec ⲂⲀⲔⲒ ⲌⲒⲚⲰⲚ ⲚⲞⲨⲐⲒ (*R. A.*, 1894, II, p. 201) est réfutée par ce fait, qu'une ville de Ζηνωνούπολις (Georg. Cyp., 720) a parfaitement existé.

Terenouthi est mentionnée dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 106-109 [360-363], où il est question de son évêque, vers le milieu du VIIIe siècle de notre ère); Ibn Khurdâdhbeh (p. 83, 84); Ya'qûbî (p. 339, 342); Qudâmah (p. 220, 247); Ibn Ḥauqal (p. 90, 91); Muqaddasî (p. 214); el-Bakrî (*J. A.*, 1858, II, p. 414-415), qui raconte sa partielle destruction lors de l'invasion des premiers Fâṭimites, au début du IVe siècle de l'hégire; dans Idrîsî (p. 160); Yâqût (I, p. 845) et ces géographes nous disent que cette ville était sur la route d'el-Fusṭâṭ au Magrib.

Les *scalæ* contiennent son nom (Amélineau, p. 562, 563, 566), en lui donnant parfois l'orthographe طرنوط (*id.*, p. 558, 560, 565) et en ajoutant dans la plupart des cas وهي الطرّانة (une fois طرنوط الطرانة), ce qui permet d'identifier Tarnûṭ avec el-Tarraneh (Guest, *Delta*, p. 952) dans Ibn Duqmâq (V, p. 103), qui ne mentionne plus l'ancienne forme du nom. Si l'on en croit Sonnini (*Voyage*, II, p. 228), les ruines de *Térénouthis*, qu'il a visitées dans les environs d'el-Tarraneh, se nommaient *Aboubellon*. Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 144) cette ville se trouve dans la province de Guizeh, mais elle est maintenant dans celle de Béhéra. Cf. Boinet, p. 518; *Atlas*, 72 : 10-2.

تمي — TEMAI EL AMDID

Révolte des Coptes de cette *kûrah* en 107 H (I, p. 333; cf. Kindî, éd. Guest, p. 73; elle se révolta encore en 216 : *ibid.*, p. 190-191).

En copte ⲐⲘⲞⲨⲒ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 129; Champollion, II, p. 114; J. de Rougé, *Géographie*, p. 108-110; Amélineau, p. 500); en grec *Thmouis* (Hier., 727, 12; Georg. Cyp., 690). Le nom est cité également dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, I, p. 170-171 [72-73] : تمى من كوستانكية, *Thmoui* dans l'Augustamnique; p. 414 [150]; V, p. 106 [360]) ainsi que dans le *Synaxaire* (*ibid.*, III, p. 258 [182], 260 [184]; éd. du Caire, I, p. 137-138; trad. Wüstenfeld, I, p. 102-103). — Dans ce dernier ouvrage, un ms. porte نمى (leçon de Maqrîzî, I, p. 178 [traduit par Quatremère, ap. *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 309 : *Nema*]); dans Dimašqî, p. 231 [trad. Mehren, p. 323], on lit نما, *Noma;* M. Amélineau, tout en proposant la lecture تمى, n'a pas cru devoir l'affirmer et a consacré un article à la ville de *Nomy* (p. 286). L'une des deux listes d'évêchés citées par M. Amélineau (p. 572) écrit تمى, l'autre (p. 575) دى.

Outre cette forme empruntée au copte, la ville avait un nom arabe, المورد ou المورده, à moins que ce ne soit celui d'une localité voisine qui aurait supplanté Thmouis dans la possession d'un évêché. Ce nom d'Al-Mauradah est fourni par les *scalæ* (Amélineau, p. 561, 562, 564, etc...). C'est lui qui apparaît plusieurs fois dans Jean de Nikious (p. 354 : *Almawrad;* p. 356 : *Mawrad;* p. 492 : *Mawradâ*, où Zotenberg a corrigé en «Daras», ville de Mésopotamie, que M. Amélineau n'a pas reconnue [p. 122]; p. 540 : *Meradâ*, dont M. Amélineau s'est aussi occupé [p. 253] sans plus de résultats (cf. J. Maspero, *Organ. milit. de l'Egypte byzantine*, p. 136, note 1).

Un bourg de Temai el-Amdid (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 181) existe aujourd'hui près des ruines de Thmouis (Boinet, p. 520) : c'est le تمى والمنديد d'Ibn Duqmâq (V, p. 60; cf. *Tumeij und Lamdid*, dans la traduction allemande du *Synaxaire*) et d'Ibn el-Jî'ân (p. 28; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 611).

Cette seconde localité, sous sa forme المنديد, est sans doute identique à la منداده (copte ⲠⲒϬⲒⲘⲈⲚⲦⲎϯ), que M. Amélineau (p. 309) suppose être l'ancienne *Mendès* (cf. Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte*, p. 168; et *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 63, 64, n. 3; p. 84, n. 6) : la forme المنديد est à rapprocher de *Bi-in-ṭi-ṭi*, nom assyrien de Mendès (cf. Ranke, *Keilschriftliches Material zur altägyptischen Vokalisation*, tirage à part des *Abhand d. kön. preuss. Akademie d. Wiss.*, 1910, p. 27). — Si l'on se reporte à la carte de l'*Atlas* (55 : 7-1), on voit deux *tells :* l'un, *Temai el Amdid*, serait le site de Thmouis;

l'autre, au nord, *Tel el Qasr* (appelé plutôt dans la région *Tel el Roba*, du nom du village qui se trouve tout près) représenterait le site de Mendès (Bædeker, p. 167). — On sait qu'à la suite de D'Anville (p. 91), l'identification de *Mendès* avec Ušmûm-Ṭannâḥ avait été parfois proposée (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 185; Champollion, II, p. 122).

التنّور

Ce lieu, mentionné incidemment par Maqrîzî, sous le nom de التنّور, à propos de la mosquée qui y fut construite (II, p. 171), s'appelle plus communément تنّور فرعون; c'est un endroit situé sur le sommet du Mokaṭṭam (Içṭakhrî, p. 54; Ibn Ḥauqal, p. 106; Kindî, éd. Guest, p. 255; Idrîsî, p. 145; Yâqût, IV, p. 668-669, où cet endroit est également appelé الطرق; Wâqidî, notes, p. 103; T. Roorda, *Vita Amedis Tulonidis*, p. 15-16; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 455). M. Casanova paraît avoir fixé un peu trop au sud la situation de ce point. La mosquée el-Tannûr correspondrait, selon lui, à la mosquée qu'on voit actuellement sur le sommet du Mokaṭṭam et qui s'appelle el-Giyoûchi (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 209-210; cf. Guest et Richmond, *Miṣr, J. R. A. S.*, 1903, p. 793, plan : F-G, 9; Saladin, *Art musulman*, p. 100) : mais ce nom existait encore dans la tradition locale au xviiie siècle, et il est cité par Forskäl parmi les noms de localités connues pour avoir été habitées par des Juifs. « *Tanûr Pharaûn*, ou Gebel Pharaûn, est le nom d'une montagne à une lieue de Kaidbey, vers l'Est » (ap. Niebuhr, *Voyage*, I, p. 82). *Kaidbey* est le nom du village qui est à proximité de la mosquée funéraire de Qâit-Bây, aux tombeaux des Khalifes (Bénédite, *Guide Joanne*, p. 294).

M. Casanova voudrait faire dériver le mot *tannûr* du copte, peut-être de ⲧⲛⲟⲩⲣⲓ (vautour), ou de ⲛⲟⲩⲏⲣⲁ (*techna, prestigiæ magicæ*).

Ibn Rusteh appelle cet endroit مطبخ فرعون, la *cuisine de Pharaon*, et signale la construction de la mosquée. — Cf. le texte d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 153, texte ar., p. 65) : سبك [هرمس] من الرمل زجاجا وكان مطبخ الزجاج فى موضع يقال له التنّور فى علو الجبل الشرقىّ ظاهر مصر.

تنّيس — TEL TANNIS

Dans le troisième climat (I, p. 45, 51); le point le plus septentrional de l'Égypte (p. 56); cité comme *ribâṭ* (p. 114); son climat (p. 186-187, 203, 205); cité comme *thagr* (II, p. 101).

L'ancienne Θένησσος (Georg. Cyp., 700) ou Θίννεσος (*B. Z.*); *Thennesus* dans Cassien (XI, 1), qui décrit sa situation dans une île et les aptitudes commerciales de ses habitants; en copte ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 289, 304-335; Champollion, II, p. 140; Amélineau, p. 507, qui distingue à tort deux Tinnîs; Evetts, *Churches*, p. 16, n. 1; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 143, n. 2; Butler, *Ar. conquest*, p. 351 et sq.).

Bar-Hebræus, qui vivait à l'époque d'el-Mâmûn, disait de cette ville : « Le port de Tinnîs est comme une île dans la mer formée des débordements du Nil et des eaux de la grande mer Adriatique » (ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 501). La décadence a commencé pour Tinnîs, en 588 H, quand les habitants reçurent l'ordre de l'évacuer et de se transporter à Damiette (Blochet, *op. cit.*, p. 213). Dans sa notice sur cette ville, Maqrîzî fait le récit de révoltes et de combats importants (I, p. 176 et sqq.; cf. *id.*, I, p. 211; Blochet, *op. cit.*, p. 142).

On a quelquefois confondu Tinnîs et l'ancienne *Tanis* (Savary, *Lettres*, I, p. 339 et sqq.; *Synaxaire*, *Patrol. or.*, I, p. 265; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 32, n. 2).

Cette ville, en ruines au temps d'Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 57), ne se trouve plus dans Ibn el-Jîʿân. Il n'en reste plus aujourd'hui que le nom de *Tel Tannis* ou *Kom Tannis*, donné à un îlot du lac Manzaleh (R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 156; *Atlas*, 18 : 10-5; 30 : 6-5). — Carte dans Yâqût (I, p. 884); Qazwînî, II, p. 118.

Les étoffes de Tinnîs étaient célèbres au moyen âge (cf. encore *Tanbîh*, p. 21; *Avertissement*, p. 35; Muqaddasî, p. 201; Evetts, *op. cit.*, p. 62-63; Ibn Iyâs, I, p. 5; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XI, p. 48; Butler, *Ar. conquest*, p. 110, note; Migeon, *Art musulman*, p. 384).

On trouve les titres والى تنّيس; — نآئب تنّيس (Ibn Iyâs, I, p. 49); — عامل تنّيس (Yâqût, *Udabâ*, II, p. 115). Maqrîzî cite un gouverneur qui avait juridiction sur tout le Ḥauf el-Šarqî (I, p. 179).

تونة — GÉZIRET TOUNÉ

Le nom copte fut sans doute ⲑⲱⲛⲓ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 306, 335; Champollion, II, p. 142; Amélineau, p. 502) : mais il n'a pas été retrouvé.

Cette île du lac de Tinnîs (cf. Maqrîzî, I, p. 177, 225) n'était plus qu'un *Kôm* au temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 79). La *Description de l'Égypte* signale l'île de Toûnéh et les ruines de Toûnéh (XVIII, p. 199). Une جزيرة تونة existe encore aujourd'hui au sud-ouest de Tell Tannis (R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 157; Bædeker, Carte du Delta).

Ses manufactures d'étoffes sont signalées au même titre que celles de Tinnîs (cf. Maqrîzî, I, p. 181; Migeon, *loc. cit.*).

Il faut probablement lire نوبة dans le passage où Abû Çâliḥ énumère les fils de Sâdûq qui donnèrent leur nom à des villes : Tinnîs, Damiette, *Nûbah* et Dakahla (Evetts, *Churches*, p. 170, qui traduit «the Nubians»).

تيدة — TIDA

Citée dans les listes de *kûrah*.

En copte ⲑⲟⲓϯ; les formes grecques et latines sont très divergentes. On relève, dans les signatures du concile de Nicée (*Patr. Nic.*), les adjectifs ou noms suivants : Tauthites, Tautitanus, Tuthitis, Tautita (p. 6-7) pour les versions latines; Ταυθύτης (p. 61); Ṭûtâtis (p. 98) et Ṭûtûtûs (p. 120) en syriaque; Tothosē (p. 189) en arménien. Les *scalæ* coptes donnent l'égalité ⲡⲉⲣⲟⲩⲟⲓⲛⲓ ⲑⲟⲓϯ = تيدا والفرجين (Champollion, II, p. 224; Amélineau, p. 565, etc...). Les listes d'évêchés (Amélineau, p. 571) indiquent de même ⲫⲣⲁⲅⲱⲛⲓⲛ ⲑⲉⲛⲉⲱ = ⲧⲑⲟⲓϯ = تيدة والفرجين; elles semblent ainsi identifier les villes de Thoiti et de Phragônis. Mais la traduction arabe de ces documents les distingue, en les séparant toujours par un و : de même Maqrîzî (cf. plus haut, article الافرجون). Nous sommes en présence d'un fait déjà constaté ici plus d'une fois : les deux localités se sont supplantées successivement dans la possession d'un seul évêché. Elles étaient donc voisines, mais non identiques. M. Daressy (*R. A.*, 1894, II, p. 197) retrouve dans Tida l'ancienne Παχνεμουνίς (Hier., 724,12; Georg. Cyp., 732). Mais Tida correspond déjà au copte ⲑⲟⲓϯ, et Παχνεμουνίς est lui-même un nom copte : il est donc impossible de les identifier. — تيدا est l'orthographe du *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 228 [14]; trad. Wüstenfeld, I, p. 8 : mais l'édition du Caire, I, p. 6, donne تندا, qui est une ville de la Haute-Égypte) et du *Livre des Perles enfouies* (n°s 167, 175-178, 181, 183, 184, 186, 187).

Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 212-213), on hésite entre كفر تيدة, بلاد تيدة et كوم تيدة : ces trois points, d'après la carte, sont d'ailleurs extrêmement rapprochés. — Cf. Boinet, p. 521; *Atlas*, 13 : 9-2.

تيه بنى إسرائيل (التيه) — EL TÎH

Appelé aussi وادى التيه (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 186; Maqrîzî, I, p. 213; *Majânî*, I, n° 382; R. Weill, *La presqu'île du Sinaï*, p. 114-116; Bædeker, p. 183). — Dans le désert lui-même il y avait une forteresse du nom de Tîh (De Guignes, *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 31).

On trouve un *Ouâdi el Tîh* à l'est du Vieux-Caire (Bædeker, p. 113).

جبّ عميرة (الجبّ)

Le gouverneur de l'Égypte, el-Leïth ibn el-Faḍl, y bat les révoltés de la tribu de Qeïs, en 186 H (I, p. 337; cf. Kindî, éd. Guest, p. 140).

Ancien nom de la *Birkat el-Ḥujjâj* et non *el-Ḥajjâj* (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 312; Koenig, *Hist. Governors*, Introd., p. 8; Ravaisse, *Essai*, I, p. 416) ou *Birkat el-Ḥajj* (Maqrîzî, I, p. 359; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 98; Van Berchem, *Corpus*, p. 355, n. 6 : mais il ne s'agit pas de cet étang dans le texte), qui s'était appelée aussi الجبّ seulement : le *Marâçid* (III, p. 336), Ibn Duqmâq (V, p. 45) et Ibn el-Jîʿân (p. 6; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 598) notent même l'expression بركة الجبّ. Idrîsî (p. 161) ne connaît que ce dernier nom : de même, avant lui, Ibn Khurdâdhbeh (p. 149), Qudâmah (p. 190), Ibn Rusteh (p. 183). C'est la première étape de la route du pèlerinage du Caire (Yaʿqûbî, p. 340; Yâqût, I, p. 422; *Muštarik*, p. 93; *Marâçid*, I, p. 237; Maqrîzî, II, p. 163; Popper, *Nujûm*, II, *b*, p. 182. — *Atlas*, 92 : 7-3).

الجبل الأحمر — GÉBEL EL AHMAR

Montagne qui domine le Caire au nord-est; elle s'appelle aussi *el-Yaḥmûm* : sa notice (II, p. 166).

Ibn Iyâs connaît ce nom, mais ignore el-Yaḥmûm (voir l'*Index*); c'est l'inverse chez Yâqût (IV, p. 1011, 1012; cf. *Marâçid*, V, p. 19; *Livre des Perles enfouies*, n° 161). — Bædeker, p. 110; *Atlas*, 92 : 9-2.

Il y avait en Égypte un autre *Gébel el-Ahmar* dans la région d'Assouan (Yaʿqûbî, p. 334).

جبل زماخير

Signalé comme merveille (I, p. 135).

La ville de Zamâkhîr est, pour Idrîsî (p. 47; cf. *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 30), sur la rive occidentale du Nil, un peu au midi de l'embouchure du canal d'el-Manhâ. Dans Calcaschandi (p. 31) nous trouvons un *Gébel el-Sâḥirah*, situé près d'Akhmim; l'auteur ajoute (trad. Wüstenfeld) : «Ich glaube, dies ist der oben unter den Wundern von Ägypten genannte Berg Zamâchîr el-Sâḥira». (Cf. aussi p. 15). C'est près d'Achmounein que Maqrîzî place une montagne qu'il nomme كرسى الساحرة (éd. Bûlâq, I, p. 247; cf. Quatremère, *Mém.*

sur l'Égypte, I, p. 394) : nous constatons une confusion entre Akhmim et Achmounein que nous allons retrouver pour le *Mont des Oiseaux*.

جبل القصير

Voir القصير.

جبل الكفّ

El-Quḍâ'î, cité par Maqrîzî (I, p. 135-136), signale parmi les merveilles de l'Égypte des montagnes «situées dans le Ça'îd, sur les bords du Nil, et qui sont, dit-il, au nombre de trois; savoir : le *mont de la Grotte* (جبل الكهف), autrement nommé le *mont de la Main* (جبل الكفّ), celui de *Ṭeïlamûn*, et celui de *Zamâkhîr la Magicienne*». Puis il ajoute : «On compte aussi parmi ces merveilles le défilé des *Bûqîr* (شعب البوقيرات; dans Ibn Rusteh, p. 82 : جبل بوقيران; Abû'l-Maḥâsin le nomme صدع ابوقير [I, p. 45]), qui fait partie d'une montagne située dans la province d'Achmounein, ville du Ça'îd. Cette montagne, tous les ans, à un jour fixe, est le rendez-vous des oiseaux appelés Bûqîr. Chacun d'eux va successivement introduire son bec dans une fente de la montagne. Ils continuent ainsi, jusqu'à ce que la fente se referme sur l'un d'eux, qui se trouve pris. Tous les autres aussitôt s'envolent. L'oiseau reste suspendu, et se débat, jusqu'à ce qu'il meure et qu'il tombe en pourriture.» (Trad. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 31-32).

Il est très difficile de se diriger au milieu des divers textes des auteurs arabes qui se contredisent, ou bien ne parlent pas des mêmes lieux : nous pouvons en tout cas classer les traditions et constater ainsi de quelle façon ces auteurs se groupent.

La légende des oiseaux *Bûqîr* est très répandue, et nombreux sont les historiens qui nous en parlent. — C'est d'abord el-Quḍâ'î, cité par Maqrîzî (voir encore : éd. Bûlâq, II, p. 504 = *Ges. d. Copten*, p. 39), qui situe le *Ša'b el-Bûqîrât* près d'Achmounein, tradition connue d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 217-218). Certains géographes, donnant le nom de *Gébel el-Ṭeïr* (*Montagne des Oiseaux*) à la colline où vont les Bûqîr, la placent sur la rive orientale du Nil, près d'Ançinâ (M. Becker n'a connu que cette tradition : *Encyclopédie*, I, p. 120-121); donc, en face d'Achmounein (Yâqût, II, p. 21; *Muštarik*, p. 95; Qazwînî, I, p. 168; *Marâçid*, I, p. 238). Yâqût signale dans ce mont une église du nom de كنيسة الكفّ (*Église de la Main*). — Abû Çâliḥ est revenu à plusieurs reprises sur la légende des *bûqîrs* (*id.*, p. 59, 243) : quand il suit el-Šâbuštî, il localise le fait dans le *Gébel el-Kahf*, situé près d'Akhmim (cf. Maqrîzî, II, p. 503).

Dérivent également de la même source les auteurs qui placent la légende des oiseaux dans un *Deïr el-Ṭeïr* (*Couvent des Oiseaux*), situé dans le *Gébel el-Kahf*, près d'Akhmim (Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 438; Qazwînî, II, p. 132; *Marâçid*, I, p. 434). — Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 154) place le tout, *Bûqîr* et *Gébel el-Ṭeïr*, près d'Assiout, d'après Ibn Sa'îd. Mais ailleurs, identifiant le *Gébel el-Ṭeïr* avec le *Gébel el-Ṭeïlamûn*, il nous reporte près de Minia; et les oiseaux s'appellent alors *Baḥ* (ح; *id.*, II, *a*, p. 87); dans Calcaschandi (p. 14), le *mont des Oiseaux* est aussi situé au même endroit. — Idrîsî (p. 48) place la légende des oiseaux dans une montagne nommée تانسف, à 2 journées d'el-Ṭeïlamûn, qui paraît être, pour ce géographe, à quelques milles au sud de l'embouchure du Baḥr Yoûsouf. Pour Idrîsî la distance Assiout-Akhmim est égale à une demi-journée de navigation : deux journées nous mènent donc très loin d'Achmounein, à supposer que le chiffre 2 soit exact.

Il est certain que le *Gébel el-Ṭeïr* (ou le *Deïr el-Ṭeïr*) a un rapport très étroit de par son nom avec la légende des *Bûqîr*. D'autre part, nous avons déjà vu que Yâqût y notait la présence d'une église dite الكفّ, et de nombreux auteurs considèrent le *Gébel el-Ṭeïr* comme une partie du *Gébel el-Kahf*, qui est le même que le *Gébel el-Kaff* : enfin, l'identité même جبل الطير = جبل الكفّ est expressément établie par Abû Çâliḥ.

Il n'y a que deux auteurs arabes qui aient exactement situé la montagne : Maqrîzî (II, p. 503) la place en face de Samalout, et Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, p. 217-218), encore plus précis, en face de Bîhû (cf. Gauthier, *Notes géographiques*, et *Nouvelles notes*, *B. I. F.*, IV, p. 97; X, p. 129; Bædeker, p. 200, 205 et carte I, *Le Nil du Caire à Abou-Kerkas*, à environ 28° 15' de latitude; *Atlas*, 117 : 10-1). Les noms de *Kahf* et de *Kaff*, — ce dernier dû à une empreinte de la main de Jésus-Christ, — ne paraissent pas s'être conservés, mais le *Gébel el-Ṭeïr* existe toujours (Ahmed bey Kamal, *Fouilles à Gebel el-Teyr*, *Annales du Service des Antiquités*, IV, p. 85; Bædeker, p. 205-206). «Nous découvrîmes, dit Vansleb (*Relation*, p. 402-403), [dans le Gébel el-Ṭeïr] la Tâka (طاقة), ou la *Fenestre*, qui est une grande ouverture que la Nature a fait dans le Roc en forme de fenestre, qui sert de passage aux oyseaux, lors qu'ils vont au rendez-vous, où le Talisman les appelle, à ce que disent les gens du Pays, et leurs Histoires publiques, qui en font foy.» — D'aucuns voudraient même dériver de la légende des oiseaux *Bûqîr* le nom du couvent situé à peu de distance au nord de la montagne, *Deïr el-Bukârah*, le *Couvent de la Poulie* (parce que les voyageurs y sont hissés au moyen d'une poulie).

Sur le *Gébel el-Ṭeïr*, voir encore : *Marâçid*, II, n. 5; V, p. 23; Maqrîzî, éd. de

l'Inst. franç., I, p. 136, n. 3; *Troisième voyage de Paul Lucas*, III, p. 74; Sonnini, III, p. 39, 340; Quatremère, *op. cit.*, I, p. 30-38; *Description de l'Égypte*, IV, p. 377-379.

Norden a connu et bien situé le Gébel el-Ṭeïr (*Voyage*, éd. Langlès, II, p. 40 : *Eschebbat et Leïr* ou *Deïir*); mais par contre, il a placé le *couvent de la Poulie* en face de Manfalout (*ibid.*, II, p. 51).

Sur les *bûqîr*, cf. Quatremère, *op. cit.*, II, p. 61, note.

جبل الكهف

Voir l'article précédent.

جبل لوقا

C'est le nom de la chaîne Arabique (I, p. 187; II, p. 159-160), qui prend des noms particuliers en beaucoup d'endroits. — Nous donnons ici quelques références relatives à des noms de montagnes de la Haute-Égypte, des *deux* chaînes qui bordent le Nil, Libyque ou Arabique. Cf. dans ce volume, les articles جبل; — المقطم; — *Synaxaire* (*Patrol. or.*, III, p. 283 [207], 285 [209], 301 [225], 321 [245], 458 [382], 475 [399], 479-480 [403-404], 497 [421]; éd. du Caire, I, p. 79-80; trad. Wüstenfeld, I, p. 59-60); — *Marâçid*, IV, p. 29-30; — Calcaschandi, p. 30-31; — *Livre des Perles enfouies*, nos 124, 126, 129; — Sonnini, III, p. 52, 332, 341, 344-346; — *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 49, 83, 147; III, p. 116; — Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 12-13, 20, 271; — Quatremère, *Observations*, p. 17 et sqq.; — Champollion, I, p. 140, 147-149, 171, 334; II, p. 339-340; — *Description de l'Égypte*, IV, p. 70, 292; — Amélineau, p. 62, 94, 98, 103, 121, 134, 137, 151, 155, 165, 178, 191, 198, 199, 203, 212, 226, 254, 266, 294, 297, 319, 323, 360, 421; — Amélineau, *Actes des martyrs*, p. 33, 48, 50, 80; — Evetts, *Churches*, carte; — Bædeker, p. 199, 221, 222, 226, 227, 228, 325, 326, 336, 343.

جبل يشكر

Nom de la colline sur laquelle est bâtie la mosquée d'Ibn Ṭûlûn; elle doit son nom à la tribu de Yaškur ibn Jadîlah, qui s'y fixa au moment de la conquête arabe; sa notice (II, p. 167; cf. Abû'l-Maḥâsin, II, p. 11; Zeïdân, *Târîkh Miçr*, I, p. 161).

Il n'est guère vraisemblable que ce nom soit dérivé du nom du dieu des morts

de l'ancienne Égypte, *Sokar*, comme le propose M. Casanova (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 190).

Voir le plan annexé à l'article de Guest (*Fustat and its khittahs*, *J. R. A. S.*, 1907), et reproduit dans *Encyclopédie* (article *Caire*) : D-E, 8.

جدار العجوز

Voir حائط العجوز.

الجرف

C'est l'ancien nom de la colline appelée plus tard *el-Raçad* (*l'Observatoire*), qui se trouvait au nord de la Birkat el-Ḥabaš (I, p. 12, n. 13; II, p. 168, n. 5; cf. Guest et Richmond, *Miṣr*, *J. R. A. S.*, 1903, p. 806 et sqq., et carte : D, 11-12; Guest, *Fustat and its khittahs*, *J. R. A. S.*, 1907, p. 61, et carte, reproduite dans *Encyclopédie*, article *Caire*, D, 11-12). Dans une longue notice (II, p. 168-177), Maqrîzî nous dit comment elle fut appelée el-Raçad au début du VIe siècle de l'hégire (*Livre des Perles enfouies*, n° 5), parce qu'un observatoire y fut installé : nous savons aussi par le même auteur qu'elle fut nommée الشرف et السند. C'est par une erreur de traduction que S. de Sacy a pu dire que cette hauteur fut appelée *Kabš* (*Chr. ar.*, I, p. 230) : Maqrîzî dit plus exactement qu'elle se trouvait en face de la colline d'*el-Kabš*.

Nous savons qu'el-Afḍal y fit construire une mosquée qui s'appela *el-Masjid el-Juyûšî* : il est curieux de constater que la colline en question est appelée *Jebel Jehusy* par Pococke (*Descr. of the East*, I, p. 22, plan; cf. Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 144). Le *Gébel Giyoûchi* moderne est nommé par lui *Jebel Duisy*.

جزلة

Serait le nom ancien de l'Égypte, avant le déluge (I, p. 67; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 50 : زجلة); après le déluge selon d'autres (Ibn Iyâs, I, p. 3). Ibn Duqmâq (V, p. 44) a connu جزلة, mais il en fait le nom primitif de ʿAïn Šams. — Voir l'interprétation de ce mot dans *Marâçid*, V, p. 63.

الجزيرة

1° Dans la liste d'el-Quḍâʿî, c'est le nom d'une province du Delta, située entre le Ḥauf el-Garbî, à l'ouest, et le Ḥauf el-Šarqî, à l'est. Elle correspondrait à l'heure actuelle à la province de Menoufieh et à la partie centrale de celle de

Gharbieh, comprise entre deux parallèles tirées respectivement de Tantah et de Zifta vers la mer. D'ailleurs, antérieurement à Quḍâʿî, Yaʿqûbî (p. 337) avait dit que la province comprise entre les deux bras du Nil ressemblait à une presqu'île; mais le texte ne nous indique pas qu'elle portât officiellement le nom de جزيرة. Plus tard également, quand Maqrîzî nous parlera de la division en provinces au moment du *Rauk el-Nâçirî* (715 H), il se servira de l'expression جزيرة pour définir la province de Gharbieh. Il est curieux de la retrouver dans un ouvrage de cette époque, la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 245, 250) : *la Gesire* ou *l'isle de la Garbye*.

2° S'emploie à l'état absolu pour désigner l'île de *Roda*. — Usâmah ibn Zeïd y établit, en 97 H, un miqyâs (I, p. 247-249), qui fut détruit par l'eau (p. 253); sur le nilomètre, voir, outre les sources citées dans les notes de l'édition de l'Institut français : *Marâçid*, III, p. 135; Calcaschandi, p. 20; Vansleb, *Relation*, p. 64 et sqq.; Savary, *Lettres*, II, p. 180-181; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 100-101; Becker, *Beiträge*, II, p. 103; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 35-36, 45 et sqq.; *Encyclopédie*, I, p. 841. Le nouveau nilomètre, construit en 247 H, eut pour architecte un homme de Fargânah, Ibn Kâtib el-Fargânî (Evetts, *Churches*, p. 113-114; Saladin, *Art musulman*, p. 78, 88). Un pont de bateaux reliait l'île à Guizeh (p. 265; cf. Ibn Ḥauqal, p. 96; Ravaisse, *Essai*, I, p. 414, n. 1); il fut détruit à l'arrivée des Fatimites (Muqaddasî, p. 200); un autre pont de bateaux la joignait aussi à Babylone (Maqrîzî, I, p. 292).

Ibn Ḥauqal et Muqaddasî, comme Içṭakhrî (p. 49) avant eux, de même que Yâqût (II, p. 80; *Muštarik*, p. 103), ignorent le nom de Roda, que l'on trouve pour la première fois dans Ibn Duqmâq (IV, p. 109), à la date de 649 H; ils emploient l'expression جزيرة مصر, qui est le pendant du nom grec νῆσος Βαβυλῶνος (Bell, *The Aphrodito Papyri*, 1371, l. 3; 1376, l. 6, etc.) ou simplement الجزيرة (Evetts, *Churches*, p. 112; *Marâçid*, I, p. 255; Abû'l-Maḥâsin, II, p. 11; cf. الجزيرة التي بظاهر مصر, dans le *Synaxaire*, *Patrol. or.*, I, p. 229 [15]; éd. du Caire, I, p. 8). A l'époque d'el-Kindî (éd. Guest, p. 287), elle s'appelait جزيرة الصناعة. On la nommait aussi دار المقياس (*Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 29). Dans *Recensement* (p. 208) et dans Boinet (p. 359) il faut chercher *Manial el Roda* (cf. encore : ʿAbd el-Laṭîf, p. 388; Calcaschandi, p. 59; Vansleb, *Relation*, p. 64 et sqq. : *l'Isle Roude*; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 101; Butler, *Ar. conquest*, p. 242 et sqq. : faits de guerre au moment de la conquête arabe; Guest, *Fustat and its khittahs*, *J. R. A. S.*, 1907, p. 61; *Encyclopédie*, I, p. 840-841).

جزيرة الذهب — GUÉZIRET EL DAHAB

On trouve la première mention de cette île dans Yâqût (*Muštarik*, p. 102-103; cf. *Marâçid*, V, p. 608) : elle était rangée de son temps, comme maintenant, dans la province de Guizeh (Boinet, p. 217). — Il y a une autre *Guéziret el Dahab* à côté de Fouah; c'est le جزيرة الراهب d'Idrîsî (p. 161; cf. Guest, *Delta*, p. 957), où le second mot doit se lire ذهب. Nous avons, pour cette dernière ville, une vieille transcription de Jean Thenaud : «*Zezi et deeth*, l'isle d'or» (Schefer, *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 97).

Ce nom est sans doute la traduction d'une vieille appellation copte. Cf. le nom de Χρυσορρόας, parfois appliqué au Nil (Athénée, V, 36; Jean de Nikious, p. 379 et le *Chrysoroan fluvium* de *Patr. lat.*, t. 73, col. 1000). Jomard (*Description de l'Égypte*, V, p. 533 sqq.) a émis au sujet de جزيرة الذهب une hypothèse ingénieuse. Il rappelle l'existence d'un lieu appelé Χρυσῆς Ἀφροδίτης «l'Aphrodite d'or», aux environs de Memphis (Diod. Sic., I, 97). Le village d'«*Atâr el-Nabi*», situé en face de «*Gezyret el-Dahab*», et dont le nom signifie «Traces du Prophète» (on y montre l'empreinte du pied de Mahomet), serait une corruption du copte ⲁⲑⲁⲣ ⲛ̄ⲛⲟⲩⲃ = «*Venus aurea*». Il ajoute que plusieurs villages d'Égypte portent le nom de *Jazîrah* sans être des îles. D'Anville (p. 131) avait déjà vu dans *l'île d'or* la Χρυσῆς Ἀφροδίτης de Diodore de Sicile; mais Langlès (ap. *Voyage de Norden*, III, p. 201, note) a signalé le premier que les meilleures éditions de Diodore de Sicile portent en cet endroit du texte, non Memphis, mais *Mómemphis*, située près de Maréa (cf. Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 34).

جزيرة قويسنا — KOUESNA

Ce district actuel de la province de Menoufieh (Boinet, p. 607) était autrefois une province; il a perdu son nom de Jazîrah. — Yâqût donnait l'orthographe قُوَيْسِنَا ou قوسينا (II, p. 79; *Muštarik*, p. 103; cf. *Marâçid*, I, p. 116, 254; II, p. 459; IV, p. 234; V, p. 67); on lit *Qoubsnâ* dans Langlès, ap. *Voyage de Norden* (III, p. 201) et *Kûsanîyâ*, dans Evetts, *Churches*, p. 17. — Au moment d'Ibn Duqmâq (V, p. 82), Jazîrah Quweïsinâ faisait partie de la province de Gharbieh. Dans la *Description de l'Égypte*, ce nom ne se trouve ni dans la province de Gharbieh ni dans celle de Menouf.

جزيرة بنى نصر

Un instant province indépendante, puis district de celle de Menoufieh (I, p. 306, 313).

Pour la première fois dans Yâqût (II, p. 81; cf. *Marâçid*, I, p. 255; Maqrîzî, I, p. 226); Ibn Duqmâq (V, p. 99) en fixe les limites d'une façon précise. Redevient province indépendante à l'époque d'Ibn el-Jîʿân, liée comme toujours à Ebiar (p. 111; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 657; جزيرة بنى نصر من اعمال ابيار, dans le *Livre des Perles enfouies*, n° 164). Elle s'étendait au nord jusqu'à Sâ, si l'on en croit une *scala* ([*sic*] صا وصاعف جزيرة بيمن قصر : Amélineau, p. 568). — Voir la carte de Guest, *Delta*, et p. 959. Le nom avait disparu lors de la *Description de l'Égypte*.

الجفار.

Ce nom se trouve dans les géographes, depuis Ibn Khurdâdhbeh (p. 117) jusqu'à Ibn el-Jîʿân (p. 17; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 604; cf. *Muštarik*, p. 104; Qazwînî, II, p. 120; *Marâçid*, I, p. 258; V, p. 74, 338; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 149-150; Ibn Duqmâq, V, p. 52; Maqrîzî, I, p. 189; Wâqidî, notes, p. 183; Tuch, *Bemerkungen zu Genesis C. 14, Z. D. M. G.*, I, p. 173) qui y joint le nom de قطيا (قطية dans Yâqût, IV, p. 144). La région comprenait les villes d'el-Faramâ, Qaṭyah, el-Baqqârah, el-Warrâdah, el-Ariche, Rafaḥ. Le nom d'el-Jifâr a disparu.

الجنادل — LES CATARACTES

Les cataractes du Nil ont été ainsi nommées de جَنْدَل, qui signifie *endroit pierreux* (Idrîsî, p. 20-21; Yâqût, II, p. 123; *Marâçid*, I, p. 266; IV, p. 98; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 86 : جبل الجنادل; p. 139; Maqrîzî, I, p. 190; Ẓâhirî, p. 33; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 4; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 7; Arnold, *Chrestomathia*, p. 54; *Description de l'Égypte*, I, p. 166-170) : ainsi, la ville de Dûmat el-Jandal reçut son surnom parce que le terrain sur lequel on l'avait fondée était couvert de pierres (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 109). — Cf. *Description de l'Égypte*, I, p. 144-175, et surtout Ball, *A Description of the first or Aswan cataract*, p. 14-20, où a été réunie une grosse bibliographie des auteurs grecs, latins, arabes et des voyageurs modernes.

On se sert plutôt maintenant du mot شلال, qui est d'ailleurs le nom d'un village sur la rive droite du Nil, en face de l'île de Philai (Boinet, p. 132 : *Challal*).

جيحون

Citant le passage de la Genèse où sont nommés les fleuves du Paradis, Maqrîzî (I, p. 216) aurait dû transcrire ainsi le nom biblique du Nil : tous les mss. donnaient سيحون. La forme جيحون n'est pourtant pas douteuse, car on la rencontre dans des *scalæ* : ⲡⲓⲅⲉⲱⲛ = جيحون وهو النيل (Akerblad, p. 359; cf. Champollion, p. 136, n. 7; Galtier, *Sur les mystères des lettres grecques, B. I. F.*, II, p. 151 et sqq.), et dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 169 [423]). Mais dans le passage précité les noms de ces fleuves ont fait l'objet de nombreuses confusions. La faute سيحون pour جيحون a sans doute pour cause l'existence, aux confins de l'Égypte et de la Palestine, d'un torrent appelé شيحور (cf. Bénédite, *La péninsule sinaïtique* [Guide Joanne], carte), le Sihor ou Šihor de la Bible (Josué, XIII, 3; version arabe شيحور). Ce nom a pu être pris pour l'un de ceux du Nil; déjà la tradition biblique dit seulement du *Sihor* : «fleuve qui arrose l'Égypte». — Le nom de *Geîon* est encore connu par Jean de Nikious (Index, *Gehon* : ajouter «p. 524»).

Le copte ⲅⲉⲱⲛ a peut-être été transcrit par باون; mais ce fait est plus douteux (voir article باون).

الجيزة — GUIZEH

Reliée à l'île de Roda par un pont de bateaux (I, p. 265; cf. Ibn Rusteh, p. 116; *Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 29) qui fut brûlé par Marwân lors de sa fuite (Kindî, éd. Guest, p. 95); signalée comme chef-lieu de province au moment du *Rauk el-Nâçirî* (p. 312); sous Ibn Ṭûlûn nous trouvons le titre عامل الجيزة (p. 181).

Les *scalæ* et les listes d'évêchés donnent l'égalité suivante : ϯⲡⲉⲣⲥⲏⲥ ou ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲟⲓ = الجيزة (Amélineau, p. 190). On trouve le nom de ⲧⲡⲉⲣⲥⲓⲥ ⲛ̄ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ (la *Persis* de Babylone) dans un papyrus copte du Louvre (Revillout, *Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 101, l. 16).

Cette ville aurait été bâtie en 22 H par ʿAmr ibn el-ʿÂç (Evetts, *Churches*, p. 173; Guest, *Fustat and its khittahs, J. R. A. S.*, 1907, p. 50); commencée en 21, d'après Ibn Duqmâq (IV, p. 125). Elle fut souvent le théâtre de faits de guerre importants (cf. Kindî, éd. Guest, index), notamment lors de la lutte contre Marwân, le dernier khalife umayyade (*Hist. des Patriarches, Patrol. or.*, V, p. 181-185 [435-439]). Elle avait été très éprouvée par une peste dans la seconde moitié du viiie siècle de notre ère (*ibid.*, p. 98 [352]). — La forme جيزة, sans

article, existe dans Qazwînî, II, p. 122; *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 142). Ibn el-Ji'ân cite cette ville, mais ajoute qu'elle ne fut pas cadastrée au moment du *Rauk el-Nâçirî* (p. 138; manque dans 'Abd el-Laṭîf, p. 671; cf. Maqrîzî, I, p. 205; *Marâçid*, I, p. 278; V, p. 137; Sonnini, III, p. 20-21; Ravaisse, *Essai*, I, p. 414, n. 1; *Encyclopédie*, I, p. 841). Dans le *Recensement* (p. 125), Guizeh dépend du district de Badrachein; mais dans Boinet (p. 219, 620), Guizeh donne son nom au district, dont Badrachein fait d'ailleurs partie.

Maqrîzî nous a donné une longue description des pyramides et du sphinx (éd. de l'Inst. franç., II, p. 111-159).

الجيزية — PROVINCE DE GUIZEH

La ville de Guizeh ne figure pas dans les premières listes comme chef-lieu d'une *kûrah*, mais nous devons supposer qu'elle l'était en fait avant la division en provinces sous el-Mustançir (Evetts, *Churches*, p. 18), époque où nous trouvons pour la première fois el-Jîzîyah. En effet nous avons vu (article précédent) que sous Ibn Ṭûlûn, la ville était pourvue d'un gouverneur (عامل); et depuis le moyen âge jusqu'à nos jours elle a donné son nom à la province dont elle est restée la capitale. Pourvue d'un *wâlî* (Maqrîzî, II, p. 91; Quatremère, *Mamlouks*, I, *b*, p. 33), elle fut parfois gouvernée par un *kâšif* égal en rang à ceux de la Basse et de la Haute-Égypte, à une époque de l'administration des Mamlûks difficile à préciser : le territoire égyptien se trouvait alors comprendre trois divisions principales (Żâhirî, p. 130; Van Berchem, *Corpus*, p. 722). — Cf. Calcaschandi, p. 104; Savary, *Lettres*, I, p. 251.

حائط العجوز

Sa notice (I, p. 134, 166-167); appelé جدار العجوز (p. 166).

Abû Çâliḥ cite l'orthographe العجز et M. Evetts donne aussi le nom جسر العجوز (*Churches*, p. 59, n. 4, p. 170). Sa construction est attribuée, tantôt à une reine du nom de Dalûkah, tantôt à Cléopâtre (Eutychius, *Annales* (éd. Cheikho), I, p. 87; Ibn el-Faqîh, p. 60; Ibn Jubeïr, trad. Schiaparelli, p. 29, 354; Yâqût, II, p. 190; *Muštarik*, p. 120; Dimašqî, p. 34; trad. Mehren, p. 33; *Marâçid*, I, p. 243, 282-283; III, p. 136; V, p. 149; Maqrîzî, I, p. 142-143, 155, 199; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 63; *Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 31 : *muraille d'Adgiouz;* Calcaschandi, p. 50; Ibn Iyâs, I, p. 18; Wâqidî, notes, p. 138; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 121; Butler, *Ar. conquest*, p. 198).

Les Arabes n'ont pas inventé de toutes pièces la légende de cette «grande

muraille». Diodore de Sicile (I, 57) rapporte déjà une tradition d'après laquelle Sésostris «fortifia d'une muraille les confins orientaux de l'Égypte, contre les incursions venues de Syrie ou d'Arabie : l'ouvrage, allant de Péluse à Héliopolis à travers le désert, avait une longueur de quinze cents stades». — Les auteurs de la *Description de l'Égypte* ont signalé maintes fois des restes de murs en briques, auxquels les habitants donnaient ce nom de *Mur de la Vieille* (IV, p. 7, 352-353, 378, 387) : ils ont pensé que ces murs avaient été élevés par les Égyptiens pour se défendre contre l'empiétement des sables, ou bien pour servir de digue destinée à rassembler les eaux de l'inondation pour les empêcher d'endommager les cultures. Dans les environs de Philai, une muraille en briques crues avait jadis été élevée pour parer aux invasions des Blemmyes (cf. Letronne, *Œuvres complètes* (éd. Fagnan), 1re série, t. I, p. 71-72; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, III, p. 10), et s'étendait de là jusque vers Syène. Près de Rhinocolure (el-Ariche), des *castra*, ou forteresses, devaient marquer la frontière. Enfin, dès l'antiquité la plus reculée, les riverains du fleuve avaient coutume d'édifier de place en place, aux confins des sables, de petits postes en briques, d'où l'on pouvait surveiller l'accès des principaux ouâdis conduisant au Nil. C'est sans doute ce qui a donné naissance, pendant l'époque arabe ou même avant, à la légende du *Mur de la Vieille* (Jean Maspero, *Organis. milit. de l'Égypte byzantine*, p. 21).

الحبش

Ce sont les jardins du Birkat el-Ḥabaš, nous dit Yâqût (I, p. 592; cf. 'Abd el-Laṭîf, p. 400) : c'est le même lieu qui est cité dans la liste des monastères et des églises d'Égypte (Amélineau, p. 162, 579, 581; cf. Evetts, *Churches*, p. 131, n. 1; Casanova, *Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 172). Le nom est la traduction du copte ⲚⲒⲈⲐⲀⲨϢ.

الحصص — EL HESSAS

Près d'Alexandrie (I, p. 309). — Il y a plusieurs lieux de ce nom en Égypte (*Marâçid*, V, p. 213; Index d'Ibn Duqmâq, p. 51; Index d'Ibn el-Ji'ân, p. 15; *Recensement*, p. 145; Boinet, p. 254).

حفن

Dans le district d'Ançinâ, patrie de Mâriyah la Copte (I, p. 126). Les auteurs arabes ne mentionnent cette localité qu'à propos de Mâriyah (Ibn Hišâm, p. 5 : حفن; Yâqût, II, p. 295; *Marâçid*, I, p. 311; V, p. 223-224; Maqrîzî, I, p. 204).

Nous avons déjà noté (p. 26) que pour Abû Çâliḥ c'est la ville d'Ançinâ elle-même qui est la patrie de la concubine du Prophète : cf. مارية القبطية من سبى كورة انصنا (Abû'l-Maḥâsin, I, p. 30; II, notes, p. 6).

حلوان — HELOUAN

'Abd el-'Azîz ibn Marwân y construit un nilomètre (I, p. 247-248; cf. Vansleb, *Relation*, p. 63-64; Savary, *Lettres*, II, p. 10; Becker, *Beiträge*, II, p. 103); el-Mâmûn y séjourne (p. 339-340; cf. Abû'l-Maḥâsin, I, p. 634).

En copte ϩⲁⲗⲟⲩⲁⲛ ou ϩⲁⲗⲃⲁⲛ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 25; Amélineau, p. 584; Evetts, *Churches*, p. 154, n. 4). Elle avait un évêché avant la conquête arabe (Amélineau, *Fragments coptes*, *J. A.*, 1888, II, p. 372); 'Abd el-'Azîz l'aurait donc embellie et non fondée, en 70 H, quand il fuyait la peste de Fusṭâṭ (Maqrîzî, I, p. 209; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 192, 204). Elle fut alors la résidence du gouverneur d'Égypte (*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 24 [278]; *Encyclopédie*, I, p. 837). M. Becker a prouvé que le khalife 'Umar ibn 'Abd el-'Azîz ne pouvait pas être né à Helouan, comme le prétendent certains auteurs arabes (*Studien zur Omajjadengeschichte*, *Z. A.*, XV, p. 3). — Cf. encore *Marâçid*, I, p. 314; V, p. 238; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 140; Migeon, *Art musulman*, p. xxviii; Boinet, p. 251; *Atlas*, 94 : 9-2.

M. Casanova s'est occupé récemment de cette ville (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 200-204), et il veut l'identifier à l'une des deux Héliopolis signalées dans Ptolémée et à l'ancien lieu égyptien Kherau[1]. La correction proposée au cours du même article (p. 217), d'*Olbia* en *Alban* (= حلوان), dans les signatures du concile d'Éphèse, est évidemment fausse : le passage où l'auteur croit retrouver une série de villes égyptiennes (Mansi, *Concil.*, IV, 1127; cf. *M. M. F.*, VIII, p. 70) contient en réalité une ville de Grèce(?) et cinq de Libye (sur Δύσθεως, cf. *B. Z.*, où elle est appelée Δίσθις de Pentapole; sur Ὀλβία, cf. *ibid.* : Ὀλιβία dans la même province; sur Δάρνις, cf. Hier., 734,3; Georg. Cyp., 787 *b*; *B. Z.*; si la cité est dite « en Égypte », c'est que le patriarcat alexandrin étendait sa primauté sur la Libye); la dernière, citée sous les formes ⲧⲉⲙⲓⲁⲕⲏ et ⲥⲉⲡⲧⲓⲙⲓⲁⲕⲏ, est sans doute la Τιμική citée dans *B. Z.*, comme subordonnée à la métropole de Carthage, dépendance prétendue du siège d'Alexandrie.

(1) M. Lacau nous signale d'ailleurs que cette lecture ancienne doit être corrigée en *ḥr-ʿḥ*.

الحمراء القصوى

Il y avait trois *Ḥamrâ : dunyâ — wusṭä — quçwä* (*Marâçid*, I, p. 319; V, p. 251-252; Wâqidî, notes, p. 102-103; Butler, *The ar. conquest*, p. 178, n. 1; *Encyclopédie*, I, p. 837). — La dernière, qui seule nous occupe ici, située sur le bord du Nil, en dehors du Vieux-Caire (Içṭakhrî, p. 49; Maqrîzî, II, p. 493 = *G. d. Copten*, p. 22; Abû'l-Maḥâsin, II, p. 159; le plan de Guest, dans *Encyclopédie*, I, p. 840, D-8), fut occupée par le quartier d'el-'Askar (Migeon, *Art musulman*, p. xxix). Elle correspondit plus tard au Khaṭṭ Qanâṭir el-Sibâ', le *quartier du Pont des Lions* (Maqrîzî, I, p. 360; II, p. 512 = *G. d. Copten*, p. 50 = Evetts, *Churches*, p. 328; Quatremère, *Mamlouks*, I, *b*, p. 153, n. 188; Ravaisse, *Essai*, I, p. 417) : elle était donc toute proche du Kabš et du mont Yaškur (Calcaschandi, p. 53; Evetts, *Churches*, p. 101-102, 108-110; Casanova, *Description de l'Égypte*, p. 153). — Cf. Guest, *Fustat and its khittahs*, *J. R. A. S.*, 1907, p. 63, 67.

On trouve en grec dans les papyrus la transcription Αλαμβρε (Bell, *The Aphrodito Papyri*, p. 331, l. 122, voir la note).

الحوراء

Cette ville, sur la route du Ḥijâz, est rangée par el-Quḍâ'î dans les villes d'Égypte (I, p. 57, 311). — Cf. Ya'qûbî, p. 341; Yâqût, II, p. 356; *Marâçid*, I, p. 328; V, p. 273; Quatremère, *Mélanges d'histoire*, p. 91 et sqq.; Dozy, *Dict.*, I, p. 78.

الحوف

الحوف الشرقى — الحوف الغربى

Le plus vieux texte concernant le Ḥauf est celui d'el-Içṭakhrî (p. 54; cf. Ibn Ḥauqal, p. 106; Idrîsî, p. 162; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 41; Ibn Duqmâq, V, p. 42; 'Abd el-Laṭîf, p. 396-398; Quatremère, *Mamlouks*, II, *b*, p. 207-208, note; Guest, *Delta*, p. 945-946) : واما العبّاسة وفاقوس وجرجير فانّها من ارض الحوف ويعرف شمالىّ النيل اسفل من الفسطاط بالحوف وجنوبيّه بالريف; la partie située au *nord* du Nil, au-dessous de Fusṭâṭ, porte le nom de Ḥauf, et la partie située au *midi* celui de Rîf. Ce texte a beaucoup embarrassé les commentateurs : « il faut savoir, dit Reinaud (*Géogr. d'Aboulféda*), que, par la plus étrange méprise, el-Içṭakhrî et Ibn Ḥauqal, qui l'a copié, ont cru que le Nil coule de l'est à l'ouest, et non pas du midi au nord; il faut savoir, de plus, qu'el-Içṭakhrî n'a tenu aucun

compte des différentes branches du Nil, et que pour lui, le seul et véritable Nil est le bras qui va se perdre dans le lac Manzaleh. En ce sens, la chaîne Arabique et les sables qui s'étendent depuis el-Fusṭâṭ jusqu'au lac, sables au milieu desquels se trouve réellement le Ḥauf, du moins le *Ḥauf oriental*, sont situés au *nord* du Nil; par une conséquence nécessaire, la chaîne Libyque, la plaine de Memphis et tout le Delta, y compris le *Rîf* proprement dit, se trouvent au *midi* du fleuve.» D'ailleurs, par les villes qu'il cite, el-Içṭakhrî a nettement connu la véritable situation du Ḥauf; c'est la région comprise à l'est de l'ancienne branche Mendésienne : tous les auteurs s'accordent à dire que Belbeis en était la principale ville (*Muštarik*, p. 149).

Étant donné ce terme absolu de *Ḥauf*, il est certain que la distinction : *Ḥauf oriental — Ḥauf occidental*, est postérieure à la désignation de l'est du Delta par le mot Ḥauf (corriger الجوف, dans Ibn el-Faqîh, p. 70, 74). On l'explique aisément par la symétrie fournie par cette dénomination : les régions extérieures aux branches du Nil recevaient ainsi le même nom. Les premiers géographes n'ont pas connu le *Ḥauf el-Garbî* (cf. encore Ya'qûbî, p. 337; Guest, *Delta*, p. 980), et même les auteurs plus récents ont continué à se servir de l'expression isolée *Ḥauf* pour désigner la province de Charkieh (cf. Kindî, éd. Guest, index, p. 634; un والى الحوف : p. 189; Maqrîzî, I, p. 178-180; Wâqidî, notes, p. 102; une *scala*, dans Amélineau, p. 562. — Voir encore sur la question : Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 310 et sqq., 318; Quatremère, *Recherches*, p. 178-195, 201-213; Champollion, II, p. 75; Akerblad, p. 434-435; Sacy, *Nom des pyramides*, *Bibl. des Arabisants*, I, p. 261, n. 1; Arnold, *Chrestomathia*, *Gloss.*, p. 50). Ibn Khallikân veut être plus précis (II, p. 243; texte ar., I, p. 418; cf. 'Abd el-Laṭîf, p. 706-707) : pour lui le nom ne s'applique, dans la province de Charkieh, qu'aux terres mises en culture.

En ce qui concerne le Ḥauf oriental, Maqrîzî nous signale une révolte des Coptes en 107 H (I, p. 333); 'Ubeïd Allah ibn el-Ḥabḥâb y installa des Arabes de la tribu de Qeïs (p. 335-336). Une *kûrah* de la province du Ḥauf el-Šarqî portait elle-même ce nom (p. 308); étant donné la place qu'occupent les autres *kûrah*, nous pouvons placer celle-ci aux alentours de Belbeis, ce qui coïncide avec les textes qui font de cette ville le chef-lieu du Ḥauf el-Šarqî au sens large du mot (cf. encore *Qâmûs*, III, p. 126). — Cette division comprenait donc la province actuelle de Charkieh, et, dans la province de Dakahlieh, les districts de Mit Ghamr, Mit Samannoud et Sinbellawein.

Yâqût (II, p. 365; cf. *Marâçid*, I, p. 330; V, p. 280-281) a eu tort de dire que les deux Ḥauf se touchaient, et que le Ḥauf occidental était près de Damiette.

— On peut dire que cette région correspondait à toute la rive gauche de la branche de Rosette : il suffit de savoir que certaines de ses *kûrah* se trouvaient sur la rive droite, mais leur territoire n'avait pas à l'est une grande étendue. On s'en rend compte en étudiant la superficie des provinces d'el-Jazîrah ou de Baṭn el-Rîf, limites orientales du Ḥauf el-Garbî.

حوف رمسيس — RAMSIS

Nom d'un district de la province de Béhéra (I, p. 301, 306, où on lit à tort دمسيس; cf. Yâqût, II, p. 365; *Muštarik*, p. 150; Calcaschandi, p. 111).

Ce nom se trouve dans la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 251), dans un itinéraire qu'a étudié Schefer (*Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 101), assez superficiellement, semble-t-il. «Tout premièrement à partir d'*Alixandre* (Alexandrie) iusques à *Blouc* (Schefer : Aïloug[?] : on peut penser à العوجه, *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 248) liues .iij. — Item de *Blouc* iusques à *Tharange* (Schefer : Tarandjèh[?] : ce doit être تروجه, *ibid.*, p. 247), laquel est bone ville et de grant fait, liues .ij. — Item de *Tharange* iusques à *al Zahfarani* (الزعفرانى, *ibid.*, p. 239) liues .viij. — Item d'*El'Zahpfarani* (*sic*) iusques à *Hauvramsis* (Schefer : Kafr Ramsis, non loin du canal d'Abou Dibab [ce canal est marqué sur la carte du guide Joanne]) liues .vij. — Item d'*El Hauvramsis* iusques à la *Terrana* (طرّانة, *ibid.*, p. 144) liues .viij.» Cet itinéraire ne peut aller sans une réflexion que n'a pas faite Schefer : c'est que, si l'on admet ces identifications, la route remonte d'el-Za'farânî à Ramsis, au nord, pour redescendre, au sud, vers el-Tarraneh. Il faut donc supposer, soit que le nom de Ḥauf Ramsîs ait complètement disparu, entre el-Za'farânî et Tarraneh; ou plutôt, si l'on reconnaît l'identité probable de Ḥauf Ramsîs et de la *Ramsis* moderne (Champollion, II, p. 248; Amélineau, p. 402; Boinet, p. 461), qu'il y a une erreur de rédaction dans la *Devise*, dont les trois mss. sont d'accord.

خربتا — KHERBETA

Citée dans les listes de *kûrah*.

En copte ⲁⲣⲃⲁⲧ, ⲉⲣⲃⲁⲧ ou mieux ϩⲁⲣⲃⲁⲧ (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 43; Champollion, II, p. 256; J. de Rougé, *Géographie*, p. 12; Amélineau, p. 221); c'est l'Ἀνδρῶν des listes byzantines (Hier., 724, 8; Georg. Cyp., 719), ou Ἀνδρόπολις (*B. Z.*), comme le montrent les listes d'évêchés : ⲁⲛⲁⲣⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲣⲃⲁⲧ = خربتا (Amélineau, p. 571 et 574). L'*Histoire des Patriarches* donne une transcription différente : اروْاطا (*Patrol. or.*, V, p. 20

[274], 22 [276], 82 [336]). On lit dans ce dernier passage : شبرا ميسنا التى فى اوراطا. Il faut corriger en منسنا, car il s'agit ici de la ville appelée en copte ϫⲉⲃⲣⲟ ⲙⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲉ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 502; Amélineau, p. 149). Au reste l'identification ainsi affirmée est partiellement une erreur, car nous savons par des textes coptes que ϫⲉⲃⲣⲟ ⲙⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲉ faisait partie du district d'ⲁⲣⲃⲁⲧ (Akerblad, p. 414-417).

Le nom arabe a été souvent estropié par les copistes. On trouve خرتبا dans un manuscrit utilisé par Renaudot (*Hist. patriarcharum alexandr. jacobit.* [1713], p. 458); Yâqût note (II, p. 416) la prononciation خَرِبْتَا, qu'il adopte (Guest, *Delta*, p. 978; mais, étant donné le nom copte et le nom moderne, elle n'a dû jamais exister que dans l'imagination de Yâqût), et la faute خرنبا (II, p. 428) : le *Marâçid* (I, p. 345, 349; V, p. 316, 325) ajoute que c'est peut-être Muḥammad ibn Abî Bakr, qui donna à cette ville ce dernier nom, qui n'est qu'une déformation de خربتا; et cela, lors des combats qui eurent lieu autour de Kherbeta, où s'étaient réfugiés les partisans de ʿUthmân après l'assassinat de ce khalife (cf. Kindî, éd. Kœnig, p. 11-12; éd. Guest, p. 19-21; Maqrîzî, I, p. 300; Abû'l-Mahâsin, I, p. 106, 108, 110, 121, 123, 152, 160; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 430). Yâqût observe que cette localité, étant ruinée de son temps, lui est inconnue. Pourtant Ibn Duqmâq (V, p. 106) la signale encore, et à juste titre, puisqu'elle subsiste aujourd'hui (Boinet, p. 328; *Atlas*, 61 : 7-4).

Elle a été quelquefois confondue avec son quasi-homonyme *Pharbaithos* (aujourd'hui Horbaiṭ) : ainsi dans Jean de Nikious, la ville de «Kharbetâ» citée à la page 540 est évidemment Pharbaithos, comme l'a montré H. Gelzer, dans son édition de *Georges de Chypre* (note 706).

الخصوص — EL KHOSSOUS

Citée parmi les fiefs des Mamlûks burjites (II, p. 28).

Il est assez malaisé de déterminer auquel des trois villages de ce nom énumérés par M. Amélineau (p. 222) nous avons affaire. Les autres localités désignées avec lui, comme fiefs, sont Hoû, el-Kôm el-Ahmar, Manfalout, dont la position est certaine; ensuite المرج, assez délicat à déterminer.

Si l'on suppose que tous les fiefs étaient dans la même région, el-Marj doit être le مرج بنى هميم, signalé par Ibn el-Jîʿân (p. 195; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 704) dans la province d'el-Qûçîyah, et l'on devra chercher الخصوص dans le même cercle des provinces de la partie méridionale du Çaʿîd. Il faudra alors identifier الخصوص avec le village de ce nom situé dans la province d'Assiout (Ibn el-Jîʿân, p. 185; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 698). Cette localité est évidemment plus importante que ses deux homonymes situées dans le Delta : si, dans son *Muštarik* (p. 157), Yâqût les signale toutes trois, en revanche dans son *Muʿjam* (II, p. 449; cf. *Marâçid*, I, p. 356; V, p. 341) il ne connaît qu'el-Khossous du Sud (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 192).

Pourtant, il vaudrait mieux identifier el-Khossous de notre texte avec celui que le *Muštarik* appelle Khuçûç ʿAîn Šams, qui existe toujours, dans la province de Kalioubieh, à une demi-heure de distance d'el-Marg (Boinet, p. 330, 362; *Géogr. économique*, I, p. 39, 41; carte, p. 31; *Atlas*, 92 : 7-2). La seule difficulté provient de ce fait qu'aucun géographe ne parle d'el-Marg de cette province. La première mention s'en trouve dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 147); ʿAlî Pâšâ Mubârak (XV, p. 38) ne renvoie à aucun auteur et ne donne aucune date de fondation. — Il faut donc supprimer les deux références à Ibn Duqmâq données dans Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., II, p. 28, notes 7 et 8.

الخليج

Employé à l'état absolu pour خليج القاهرة.

خليج الإسكندريّة — CANAL D'ALEXANDRIE

Sa notice (I, p. 301; corriger le 300 de l'Index).

Les travaux exécutés pour relier Alexandrie au Nil sont aussi anciens que la ville elle-même. Pour ne citer que les derniers, on relève, depuis le début du Bas-Empire : 1° les entreprises dirigées par le préfet augustal Tatien, sous le règne de Valens (Jean de Nikious, p. 445). Le *fluvius Tatianus* aboutissait au quartier du Bruchium, et traversait l'extrémité orientale d'Alexandrie; — 2° le canal creusé ou réparé sous Léon Ier, en 467 (Théophane, *anno* 5959) : il joignait le bourg de Χερσαῖον (faute pour Χαιρέον = *Kerioun*) au quartier des Κοπρίαι ou Κοπρεών (qu'il ne faut pas confondre, comme l'a fait H. Gelzer dans son édition de *Georges de Chypre* (715), avec Κοπρίθεως κώμη ou *Kabrit*); — 3° les améliorations exécutées sous Justinien. Procope (*De Aedificiis*, VI, 1) donne des détails très précis : «Le Nil n'arrive pas jusqu'à Alexandrie, mais, après avoir arrosé un bourg du nom de Χαιρέου, il se dirige dès lors vers la gauche, laissant de côté le territoire alexandrin. Aussi, pour éviter que la ville fût entièrement privée (d'un tel avantage), les anciens ont-ils creusé un fossé profond à partir de Χαιρέου.» Ce canal n'allait pas seulement jusqu'au Κοπρεών, comme semble maladroitement l'indiquer Théophane : le fleuve de

Tatien partait de là vers le Bruchium; une autre branche, longeant la ville au sud, en traversait le quartier occidental avant de se jeter dans la mer. Sous le nom de διῶρυξ Ἀλεξανδρείας, le خليج est cité dans un papyrus de l'an 710 ap. J.-C. (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1353, l. 11). — *L'Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 42 [296]; cf. Bell, *The Aphrodito Papyri*, p. xxxiii, n. 5) écrit, dans la Vie du Patriarche Simon (689-701 = 70-82 H) : «Il ('Abd el-'Azîz, gouverneur d'Égypte) fit curer le canal d'Alexandrie (بحر الإسكندرية), dans la partie nord, près du bassin de Nicétas (بركة نقيطا)». Nicétas fut préfet augustal[1] sous Héraclius : il devait avoir apporté, lui aussi, quelque amélioration, entre les années 610 et 617.

Qudâmah (p. 220) nous dit que le canal d'Alexandrie partait d'el-Râfiqah, située en suivant le cours du Nil à 24 milles de Kôm Chérik, qui est lui-même à 22 milles au nord de Tarnûṭ. Si l'on reporte au nord de Kôm Chérik la distance Kôm Chérik—el Tarraneh (= Tarnûṭ) sur la carte 29 de l'Atlas de la *Description de l'Égypte*, on tombe sur le cours du Nil à un point à l'est et tout près d'el-Dahrieh; à cet endroit nous lisons sur cette carte : *vestiges d'un ancien canal.* Nous pouvons donc situer exactement el-Râfiqah, aujourd'hui disparue, et depuis longtemps probablement, puisque nous en trouvons la dernière mention dans Muqaddasî (p. 214). — Le texte d'Ibn Mammâtî, cité par Maqrîzî, concorde bien avec la donnée de Qudâmah : il fait passer ce canal près de Munyah Babîj : or, nous verrons que Munyah Babîj (voir cet article) est devenu el-Dahrieh; cf. encore Ya'qûbî, p. 338-339; Ibn Ḥauqal, p. 91; Calcaschandi, p. 26; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 41-45. Au temps de Qalqašandî, le canal d'Alexandrie, proprement dit, partait d'un lieu situé en face de Fouah, nommé *el-Atf* (le *Latf* de Vansleb, *Relation*, p. 29; cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 362-363). La partie septentrionale de ce canal existe encore et utilise une partie du canal Mahmoudieh; dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 246) : ترعة اسكندرية.

Le sultan Beïbars el-Malik el-Żâhir y fit des réparations (Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 234; *b*, p. 25; Ibn Iyâs, I, p. 111-112). Vansleb (*Relation*, p. 29, 181, 194) note que le kâšif d'el-Béhéra a l'obligation de «tenir des soldats le long de ce canal pour prendre garde que l'eau ne soit pas divertie. Il est obligé, de plus, de le faire nettoyer tous les ans à ses propres dépens.» (Cf. aussi Niebuhr, *Voyage*, I, p. 36). Savary (*Lettres*, II, p. 279) constata que le canal était à

(1) Cette qualité lui a été contestée, à tort, semble-t-il (cf. J. Maspero, *Organis. milit. de l'Égypte byzantine*, p. 158).

moitié comblé et qu'il ne gardait les eaux du Nil que très peu de temps au moment de l'inondation.

Au temps de Norden, la légende de la construction de ce canal par Cléopâtre, citée par Maqrîzî dans un texte d'Ibn 'Abd el-Ḥakam (éd. de l'Inst. franç., I, p. 301; éd. Bûlâq, I, p. 155, 158, 159; Butler, *Ar. conquest*, p. 21, 288; Guest, *Delta*, p. 942, 953), et signalée déjà par Jean de Nikious (p. 407), existait encore (*Voyage de Norden*, éd. Langlès, I, p. 15-19, 29-30). Dans les *Notes* qu'il a ajoutées à ce voyage (III, p. 175-179), Langlès a étudié ce canal et a noté toutes les réparations effectuées par les musulmans : la première est celle qu'indique Maqrîzî (*loc. cit.*), exécutée par les soins d'el-Ḥârith ibn Miskîn.

خليج أشموم طنّاح — EL BAHR EL SAGHIR

Nous avons vu que ce canal portait aussi le nom de بحر أشمون (p. 33), ou بحر أشموم (Maqrîzî, I, p. 221); on l'appelle encore نهر أشموم (Yâqût, I, p. 804; *Marâçid*, I, p. 193), ou bien خليج أشموم والبسراط (Yâqût, I, p. 465; *Marâçid*, I, p. 118); nous avons déjà eu l'occasion de parler de البسراط, petite ville de cette région (p. 43).

Ce *canal* est considéré à juste titre par les auteurs arabes comme une branche du Nil, qui ne serait autre en effet que l'ancienne *branche Mendésienne* (Champollion, II, p. 15). Le texte que nous avait donné Maqrîzî (éd. de l'Inst. franç., I, p. 268) était très peu précis (بحر اشمون يرمى إلى بحيرة هناك); et nous pouvons utilement le compléter. Le Nil s'est divisé en deux branches à Chatanouf, et, à hauteur du groupe des trois villes de Talkha (طرخا dans Idrîsî, p. 157-158), Jaujar et el-Mansourah, la branche orientale se ramifie en deux bras, dont l'occidental va se jeter à Damiette. Le bras oriental, — notre *canal*, — se rend auprès d'Ušmûm-Ṭannâḥ, puis se décharge dans le lac de Damiette et de Tinnîs (Idrîsî, p. 151; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 47, 57; Maqrîzî, I, p. 215, 217; *Devise des chemins de Babiloine*, p. 243; Ibn Iyâs, I, p. 79; *Marâçid*, V, p. 493; D'Anville, p. 45-46; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 297-300). Notons d'ailleurs que pour Ibn Ḥauqal (p. 87) et pour Idrîsî (p. 154), le canal d'Ušmûm-Ṭannâḥ est le principal bras du Nil, dont la branche de Damiette n'est qu'une simple dérivation (Quatremère, *op. cit.*, I, p. 225). — On y effectua des travaux en 659 H et en 663 (Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 141; *b*, p. 19).

Dans une légende thébaine, cette branche est appelée *branche couleur d'or*,

ⲠⲒⲈⲢⲞ ⲈⲦⲞⲨⲘⲞⲨⲦⲈ ⲈⲢⲞϤϪⲈ ⲠⲀⲨⲞⲚ ⲚⲚⲞⲨⲂ ⲠϨⲈⲢⲘⲀⲚ (Akerblad, p. 366-367).

Au début de ce siècle, un canal partant de Talkha, appelée alors *Mît Talkâ*, arrosant *Achmoûn*, portait le nom de ترعة اشمون (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 185 : voir la carte). Il s'appelle maintenant le *Bahr el-Saghir* (nom qu'on rencontre dans une note marginale d'un ms. de Yâqût [V, p. 360] : الخير المعروف بالبحر الصغير), et arrose Achmoun el-Romman (cf. R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 169; Bædeker, p. 167; *Géogr. économique*, I, p. 233, et la carte, p. 230-231). M. Daressy (*Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, *R. A.*, 1894, II, p. 213) a contesté l'identification du Bahr el Saghir avec la branche Mendésienne, qu'il veut voir dans le canal *el-Bouhiyeh*, qui part du Nil à hauteur de Mit Ghamr.

خليج أمير المؤمنين

Voir خليج القاهرة.

الخليج الحاكمى

Voir خليج القاهرة.

خليج دمياط

Nous lisons déjà dans Calcaschandi (trad. Wüstenfeld, p. 27) : «Über ihn habe ich keine genauere Nachrichten gefunden». — Ce doit être le canal actuel *el-Sahel* (*Géogr. économique*, I, carte des p. 230-231) qui aboutit à Damiette. — L'expression Khalîj Dimyâṭ s'applique parfois à la branche du Nil qui se jette à Damiette (Ya'qûbî, p. 337).

خليج سخا

Crue du Nil nécessaire pour qu'il ait de l'eau (I, p. 258); sa notice (p. 297-298). Cf. Calcaschandi, p. 27.

خليج سردوس

Crue du Nil nécessaire pour qu'il ait de l'eau (I, p. 258); sa notice (p. 299-300; cf. Abû'l-Maḥâsin, I, p. 59). — Signalé par Ibn Duqmâq (V, p. 47) dans le district de Kalioub. On lit dans Calcaschandi (trad. Wüstenfeld, p. 26) : «Heut zu Tage ist dies längst vergangen, der Canal ist verschwunden und der See der Abul-Mangâ an die Stelle desselben getreten, welcher weiterhin erwähnt wird». (Voir بحر أبى المنجا et سردوس.)

خليج الفيّوم — BAḤR YOÛSOUF

En certains passages ce canal semble être distingué du خليج المنهى (I, p. 93, 258, 297); mais, dans la notice qui lui est consacrée (p. 302; cf. Abû'l-Maḥâsin, I, p. 59-60), nous voyons que خليج الفيّوم = خليج المنهى = بحر يوسف.

Ce canal part bien de Deirout el-Cherif, comme le dit Maqrîzî (ce qui équivaut sensiblement à l'expression de Yâqût, III, p. 934 : أعلى أشمون; cf. *Futûḥ Bahnasâ*, p. 4; Evetts, *Churches*, p. 50, 202; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 147; Calcaschandi, p. 23; *Marâçid*, V, p. 358; *Description de l'Égypte*, IV, p. 440; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 394-405; Champollion, I, p. 141; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 22; Amélineau, *Histoire*, p. 126-127; Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings*, XIV, p. 197; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 38-39). Idrîsî nomme صول l'endroit où ce canal se détache du Nil (p. 46, 50), à une journée au nord d'Akhmim; de même Ibn Khaldûn (*Prolégomènes*, I, p. 123) pour qui le *Baḥr Yoûsouf* est une branche du Nil. El-Żâhirî place à المنشية (p. 32 = Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 3) l'embouchure du Manhä. Ces deux localités sont maintenant inconnues.

Il ressort d'un passage de Yâqût (IV, p. 672; cf. aussi III, p. 934) que ce canal porte le nom d'el-Manhä à l'endroit où il sort du Nil. Les villes importantes qu'il arrose sont : el-Bahnassa, Ahnâs, el-Lahoun, Dallas, puis il se jette dans le lac du Fayoum. El-Nâbulsî (p. 6, 15; ap. Salmon, *Répertoire géographique de la province du Fayyoûm*, *B. I. F.*, I, p. 30) l'appelle aussi *Baḥr el-Fayyûm* ou *el-Baḥr el-A'żam* (cf. index, p. 194) : le nom de *Baḥr Yoûsouf* est seul usité maintenant (Beadnell, *The topography and geology of the Fayum*, p. 11-12, pl. II). — C'est Yâqût qui fixe la prononciation d'el-Manhä (*Ménhi*, dans Vansleb, *Relation*, p. 253; *Menhy*, dans Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda; Manhî*, dans Evetts, *loc. cit.; Mounha*, dans Salmon, *loc. cit.*, p. 37). Ibn el-Faqîh (p. 74) l'appelle نهر اللاهون.

Il semble que dans l'antiquité le canal ait porté le nom de Τραιανὴ διῶρυξ, au moins dans sa partie médiane. Sous l'empereur Trajan aurait donc eu lieu une réfection générale des voies fluviales (cf. l'article suivant). On lit dans un papyrus provenant d'Oxyrhynchos (Bahnassa) : «Aurelios Victor..., originaire de la très illustre ville d'Oxyrhynchos, et y demeurant, employé aux travaux du canal de Trajan, à Aurelios Theodosios..., originaire de la même ville..., surveillant du curage de ce même canal de Trajan». Le document est daté de l'an 423 de notre ère (*Papiri greci e latini*, pubblicazioni della Società Italiana, Firenze, 1912, vol. I, n° 87).

خليج القاهرة

Fêtes pour l'ouverture du Khalîj (I, p. 254; cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, I, p. 70, pl. XVIII); date de cette ouverture (p. 259); sa notice (p. 302-303). — Voir vol. II, p. 42, n. 2.

Appelé aussi الخليج tout court; — خليج امير المؤمنين; — الخليج الحاكمى; — خليج اللؤلؤة; — الخليج الكبير (Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 359).

Commencé par le pharaon Néchao (Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 105 et sqq.; Amélineau, *Histoire*, p. 143, 155, 158, 168, 244; Robiou, *L'Égypte au temps des Lagides*, p. 124 et sqq.), achevé par le roi de Perse Darius, retouché par les Ptolémées, il fut, une dernière fois avant les Arabes, recreusé sous le règne de Trajan : d'où son nom de Τραιανὸς ποταμός (Ptolémée, IV, 5, 54, qui le fait venir de Babylone et toucher Heroônpolis). Les auteurs arabes ont connu (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 66) la tradition d'Aristote qui attribuait la première idée de la construction de ce canal à Sésostris (سيسطرطيس). Au viiie siècle encore, réparé par les Arabes, il garde parfois le nom de ὕδατα τοῦ Τραιανοῦ (Bell, *The Aphrodito Papyri*, nos 1346, l. 10 et 1465), sous lequel le connaît également Jean de Nikious (p. 414 et 577).

Le nom de «canal d'Hadrien», donné par quelques sources arabes, provient de la confusion fatale entre les noms de Trajan et d'Hadrien, transcrits en lettres arabes. Maqrîzî spécifie cependant (I, p. 303) qu'il fut l'œuvre d'«Adriyânûs, nommé aussi Aïliyâ», ce qui fait songer à Ælius Hadrianus (*Tanbîh*, p. 128; *Avertissement*, p. 180) : ce souci d'exactitude a été malheureux. Les auteurs arabes confondent si bien les deux noms[1], qu'on lit dans Jean de Nikious (p. 414) cette phrase : «Après sa mort (celle de Trajan) régna à Rome le cousin de Trajan premier, Hadrien». Les deux mots, dans le texte, sont écrits de même, et Zotenberg remarque avec raison que la glose «le premier» doit être une interpolation d'un copiste arabe. Maqrîzî de même (ou sa source) aura voulu préciser, mais il est mal tombé.

Nous lisons dans Evetts (*Churches*, p. 88, n. 1) : «It (ce canal) runs from the Nile at Al-Fusṭâṭ northwards to Basṭah, whence it turned eastwards and terminated in the Red Sea, near Al-Ḳulzum». En effet, nous savons que la prise d'eau, du côté de la mer, était à *Dhunb el-Timsâḥ*, à un mille de Qulzum (*Prairies d'or*,

[1] Cf. *Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, I, p. 150 [52] : Trajan = ادريانوس; p. 151 [53] : Hadrien = encore ادريانوس; notons cependant que Trajan est parfois transcrit طرايانوس : *Tanbîh*; Bîrûnî, p. 93.

IV, p. 97; Yâqût, II, p. 465; *Marâçid*, I, p. 363-364; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 174-182). Mais à l'époque d'Abû Çâliḥ, c'est-à-dire après que le Khalife el-Mançûr l'eut fait combler en partie, son point terminus était el-Sadîr, à l'entrée du Ouâdi Ṭoûmîlât (Evetts, *Churches*, p. 173). Il déchargeait la majeure partie de ses eaux dans le lac Birkat el-Jubb (Idrîsî, p. 164), avant d'être définitivement comblé en 1899 (Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 211-212; *Encyclopédie*, I, p. 842). — Lors de la fondation du Caire, ce canal lui servit de fossé et marqua, sur une longueur d'à peu près 1200 mètres, la limite de la ville (Ravaisse, *Essai*, I, p. 421).

Il fut appelé *Khalîj Amîr el-Mûminîn*, du fait que 'Umar ibn el-Khaṭṭâb ordonna de le réparer, en 23 H (Yâqût, II, p. 466; cf. Jean de Nikious, p. 577; Butler, *Ar. conquest*, p. 345 et sqq.; Guest, *Delta*, p. 944), afin qu'on pût transporter de Fusṭâṭ à la mer Rouge le blé destiné à approvisionner la Mecque (voir encore à ce sujet : Maillet, *Description de l'Égypte*, II, p. 88-89, 97, 326; *Troisième voyage de Paul Lucas*, III, p. 173-174, 176, 180, 252; *Description de l'Égypte*, IX, p. 137; *Encyclopédie*, I, p. 381). C'est sous ce nom que le connaissent Muqaddasî (p. 198), Yâqût (II, p. 465; *Muštarik*, p. 158) et Ibn Duqmâq (IV, p. 120). Nassiri Khosrau l'appelle simplement خليج (texte persan, p. 45). Pour Ibn Iyâs (Index, p. 150), c'est le الخليج الحاكمى. Juynboll a noté (*Marâçid*, V, p. 356-357) les noms de خليج ذات الساحل et de خليج الذكر, trouvés chez Abû'l-Maḥâsin (I, p. 59; II, p. 417; cf. خليج الذكو, ap. Ibn Iyâs, I, p. 163).

Voir Savary, *Lettres* (I, p. 93-95), où l'attribution de ce canal à Trajan est contestée et où l'auteur croit que ce sont les gouverneurs d'Égypte, ennemis des Khalifes, qui l'ont laissé combler; Sonnini, II, p. 370-372; la notice de Langlès ap. *Voyage de Norden*, III, p. 187-196. — Cf. Calcaschandi, p. 26; Maqrîzî, II, p. 139, où il est appelé خليج مصر; Langlès, *Description historique du canal d'Égypte*, *Not. Ext.*, VI, p. 332-386; Vansleb, *Relation*, p. 121; 'Alî Pâšâ Mubârak, I, p. 4; XVIII, p. 119; Ravaisse, *Essai*, I, p. 415, n. 3; Dillmann, *Über Pithom, Hero, Klysma*, *Sitzungsberichte der Kön. preuss. Akad. d. Wissenschaften*, 1885, p. 897; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 39-41.

الخليج الكبير

Voir l'article précédent.

خليج اللؤلؤة

Voir خليج القاهرة.

خليج منف

Cité, I, p. 93, 297.

خليج المنهى

Voir خليج الفيوم.

الخليج الناصرى

Construit en 725 H par el-Malik el-Nâçir Muḥammad ibn Qalâwûn (I, p. 304). Commencé en 724, d'après Ibn Iyâs qui nous donne des détails précis sur sa situation (I, p. 163; II, p. 164); en 728, le sultan le fit munir de ponts (*id.*, p. 165). Il partait du Nil un peu au nord de l'embouchure du canal du Caire qu'il allait rejoindre à hauteur de la moderne mosquée d'el-Żâhir (cf. Maqrîzî, II, p. 145).

الخندق

Le lieu signalé dans notre texte (II, p. 174) était situé au voisinage du tombeau de l'imâm el-Šâfi'î, au sud-est du Caire par conséquent (Maqrîzî, II, p. 458; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 184; Casanova, *Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 167; Kindî, éd. Guest, Introd., p. 8-9).

Nous étudierons un autre lieu de ce nom à l'article منية الأصبغ.

الخيس

Cité seulement dans la liste de Quḍâ'î (I, p. 311), dans la province d'el-Ḥauf el-Garbî (cf. *Qâmûs*, II, p. 211; 'Abd el-Laṭîf, p. 155); les vaches de ce pays, très estimées, furent un instant frappées d'un impôt spécial (II, p. 109-110).

Cette ville est nommée dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 82), Balâdhurî (p. 115, 120), Yâqût (II, p. 507 : sans l'article; cf. *Marâçid*, I, p. 378), *Muštarik* (p. 165; cf. Arnold, *Chrestomathia*, p. 147). Ibn Duqmâq cite une fois cette localité (V, p. 118), mais elle ne figure plus dans sa liste de villes, et c'est alors à une autre خيس que nous avons affaire (V, p. 54), dans la province de Charkieh : il en fait mention d'après des sources antérieures, puisqu'il nous en parle à propos de sa conquête par les Arabes.

Étant donné que cette localité est située sur la route de Fusṭâṭ à Alexandrie (Maqrîzî, I, p. 175), et qu'elle est toujours citée en compagnie de Balhîb (au nord de Fouah), Sulṭeïs (la moderne Sonteis, près de Damanhour), et Kartassa (au nord et tout près de Damanhour), nous pouvons connaître approximativement sa position (Maqrîzî, I, p. 166). M. Butler (*Ar. conquest*, p. 289, 486-487) a donc eu tort de placer cette localité près de Damiette.

درسان

Ce serait l'ancien nom de la ville d'el-Ariche, fondée par Miçr après le déluge; d'après les auteurs arabes ce mot voudrait dire : *porte du paradis* (I, p. 73; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 135, 210; Ibn Iyâs, I, p. 3).

دروة سربام — DEIROUT EL CHERIF

Étant donné l'accord complet des auteurs qui citent cette ville, il faut lire دروة au lieu de ذروة, que donnaient les mss., et qui est l'orthographe d'el-Nâbulsî (p. 6).

C'est à cet endroit que se détache du Nil le Baḥr Yoûsouf (I, p. 302; cf. 'Alî Pâšâ Mubârak, XI, p. 3).

Champollion (I, p. 367; II, p. 20 et sqq., 145) a montré que tous les lieux qui portent en Égypte ce nom de *Darût* se trouvaient tous placés sur les bords du Nil, à l'endroit ou il se divise en plusieurs ramifications, ou à la dérivation d'un simple canal, attendu que le nom copte ⲧⲉⲣⲱⲧ signifie *dérivation* (cf. J. de Rougé, *Géographie*, p. 83). La ville qui fait l'objet de cet article s'appelle en copte ⲧⲉⲣⲱⲧ ⲥⲁⲣⲁⲡⲁⲙⲙⲱⲛ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 403-405; Champollion, I, p. 288; II, p. 20; Quatremère, *Observations*, p. 13; Juynboll, ap. *Marâçid*, V, p. 462, 504, 513-514, 582; Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings*, XIV, p. 190 et sqq., 197 et sqq.; Amélineau, p. 496; Evetts, *Churches*, p. 222, n. 3). C'est ainsi qu'il faudrait lire سراباامون au lieu de سراباتامون dans Maqrîzî (II, p. 518 = *G. d. Copten*, p. 60 : سراباايون = Evetts, *Churches*, p. 343 : *Serapion*). Ce serait, d'après Jomard (*Description de l'Égypte*, IV, p. 189), l'ancien site de *Thebaïca Phylace* (Strabon, XVII, 41).

Le *Synaxaire* donne les formes دروة سربان et دروة سربان (*Patrol. or.*, III, p. 388-389 [312-313]; cf. Amélineau, p. 154; Amélineau, *Actes des martyrs*, p. 78); Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, texte ar., p. 98) : دروة الصربام; Yâqût (II, p. 570; cf. *Marâçid*, I, p. 400) écrit دروت سربام, et nous signale le premier qu'Ibn Tha'lab el-Šarîf y construisit une mosquée; c'est ce personnage qui donna plus tard son nom à la ville, appelée دروة الشريف; dans *Géogr. d'Aboulféda* (II, *a*, p. 47;

Akerblad, p. 413) : ضروط الصربان; Ibn Duqmâq (V, p. 19) donne l'orthographe دروة سرمام, avec le doublet دروط الشريف; Maqrîzî écrira aussi plus loin (I, p. 205) : دروط سربان, ou (Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 40) : دهروة صربان et دهروط; Żâhirî (ap. Quatremère, *Mamlouks*, II, *b*, p. 91, note) : ديروط الشريف. Ibn el-Jî'ân est revenu à la forme دروة سربام (p. 176, 178 : جزيرة دروة سربام; p. 184; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 693, 695, 698; cf. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 23-24). Vansleb l'appelle *Tarût isscerîf* (*Relation*, p. 253). Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 97) : داروت الشريف et داروت سرابام, qui semblent être les deux quartiers d'une même localité (voir la carte). Il ne subsiste plus maintenant que le nom de ديروط الشريف (Boinet, p. 167).

Nous avons donc : دروة; — ذروة; — دورة; — دروت; — دروط; — داروت; — دهروط; — ديروط; — ضروط; l'autre nom est écrit : سربام; — سربان; — الصربام; — الصربان; — سرابام.

دروة الشريف

Voir l'article précédent.

دشنى — DECHNA

Village situé au sud de Faw.

Le P. Jullien (*A la recherche de Tabenne*, *Études*, 1901, t. 89, p. 248 et sqq.) serait disposé à y reconnaître le village de Tabennisi, où saint Pakhôme fonda son premier couvent (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 281). M. Gauthier (*Notes géographiques*, *B. I. F.*, IV, p. 86; *Nouvelles notes*, *ibid.*, X, p. 126) signale cette identification en faisant d'expresses réserves. Cette prudence paraît justifiée. La moderne Dechna, remarque-t-il, est plus éloignée de Faw (ⲫⲃⲱⲟⲩ) que ne dut l'être Tabennisi. En outre, la ressemblance des deux noms est faible. Les transcriptions arabes réunies par M. Gauthier (*Nouvelles notes*, p. 123) sont : طبانسين, — طغنيس, — طغانيس, — طغنسة, — دوناسة. Cette dernière forme est surprenante et provient peut-être d'une faute de copiste; même admise, elle est encore loin de l'orthographe moderne de Dechna. L'identification est donc intéressante à signaler, vu la proximité des lieux; mais elle nous paraît peu probable. Un village actuel de *Tabeini* (Boinet, p. 512) est signalé par le P. Jullien comme marquant l'emplacement du monastère de femmes construit près du premier par ordre de Pakhôme. Il est situé sur la rive gauche du Nil, et de ce fait il ne peut être ce couvent de religieuses : car aucune des deux *Vies de Pakhôme*, arabe ou copte, ne signale cette particularité importante (Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égl. chrét.*, dans *Annales du Musée Guimet*, XVII, p. 36 (copte) et 381 (arabe). Mais il rappelle de trop près la forme ⲧⲁⲃⲉⲛⲉ, qui est une des variantes de *Tabennîsi*, pour ne pas attirer l'attention. Le nom pourrait s'être appliqué à un village situé en face du premier, et qui aurait survécu à celui-ci.

Yâqût (II, p. 577; cf. *Marâçid*, I, p. 402) donne l'orthographe دِشْنَى, et ajoute que ce mot veut dire en copte *légumes* ou *jardin potager* (مبقلة : cf. *Gloss. d'Idrîsî*, p. 274); la même orthographe est reproduite par Ibn Duqmâq (V, p. 31), Ibn el-Jî'ân (p. 193; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 703), 'Alî Pâšâ Mubârak (XI, p. 16 : دَشْنا), *Recensement* (part. ar., p. 161), Boinet (p. 165; *Atlas*, 144 : 7-5); Ibn Jubeïr (ap. *Marâçid*, V, p. 471) écrit دشنة. La forme دَهْشَنَه ne se trouve pas dans l'article cité du P. Jullien (cf. l'article de Gauthier, *B. I. F.*, X, p. 126), qui dit seulement : «Le nom actuel de *Dechna* peut bien être une transformation du nom de Dounasa dont se sert la vie arabe de Pacôme pour désigner Tabenne». Par contre, on la trouve pour la première fois dans le *Voyage de Norden* (éd. Langlès, II, p. 85; cf. 'Abd el-Laṭîf, p. 703, n. 4). «Norden, dit S. de Sacy, écrit ce nom دهشنا et le prononce *Dischné* ou *Déheschné*. Il prétend que cela veut dire *admiration* [exactement : *nous sommes stupéfaits;* de semblables étymologies populaires ont existé : cf. *Futûḥ Bahnasâ*, p. 5], et conte une histoire assez singulière sur l'origine de cette dénomination. La manière dont ce nom est écrit ici est contraire à l'étymologie qu'il en donne.» C'est sans doute d'après Norden que la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 64) écrit دهشنه : cette forme n'aura pas vécu longtemps, car aucun document actuel ne la cite. — Cf. Massignon, *Seconde note sur l'état d'avancement des études archéologiques arabes*, *B. I. F.*, IX, p. 87.

Maqrîzî nous avait parlé de Dechna en citant un texte d'el-Quḍâ'î, reproduit par 'Alî Pâšâ Mubârak, qui vantait un acacia merveilleux de cette ville (I, p. 138). Une autre tradition, reproduite par Maqrîzî (I, p. 233) et Ibn Duqmâq (V, p. 31-32), localise cette histoire à Dandara et appelle l'arbre شَجَرة العبّاس; le même récit se trouve dans la *Description de l'Égypte* (I, p. 131), rapporté à Assouan, et l'arbre se nomme شجر الحبش.

De ces divers témoignages, celui de Yâqût est le plus précieux à retenir. Si دشنى signifie «légumes (ou potager)» en copte, on songe à une forme originale ⲧϣⲛⲏ = «le jardin», qui très régulièrement donnerait Dechna en arabe. Précisément on lit dans la *scala* publiée par Kircher (p. 13, 259; cf. Champollion, I, p. 190), l'égalité ϯϣⲛⲉ (*sic*) = المبقلة (c'est le mot employé par Yâqût). Mais jusqu'ici aucun document n'a fourni le nom de lieu ⲧϣⲛⲏ ainsi reconstruit.

دقهلة — DAKAHLA

Citée seulement dans la liste d'el-Quḍâʿî; dans le Ḥauf el-Šarqî.

En copte ⲦⲔⲈϨⲖⲒ (Champollion, II, p. 136; Quatremère, *Recherches*, p. 164; Amélineau, p. 509; Juynboll, ap. *Marâçid*, V, p. 475-476). Les listes d'évêchés accolent son nom à celui de *Thmoui*, et l'écrivent دقهرة ou دقهرا (Amélineau, p. 572, 575). Yâqût la situe à 4 parasanges de Damiette et à 6 de Demira : le premier après el-Quḍâʿî (ap. Ibn Duqmâq, V, p. 43), il mentionne que cette ville a donné son nom à une province : el-Dakahlieh (II, p. 581; cf. *Marâçid*, I, p. 406). Ibn Duqmâq ne lui consacre pas de notice; Ibn el-Jiʿân ne mentionne que la province (p. 46 : manque à l'index; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 620); Abû Çâliḥ parle de la ville (Evetts, *Churches*, p. 170) et de la province (p. 17). La *Description de l'Égypte* contient بركة الدقهلية = *Plaine de Daqhélîéh* (étang et plaine), dans la province de Mansourah (XVIII, p. 183), et كفر دقهلة (ruines) dans celle de Damiette (p. 193). — Pourtant la ville existe toujours (Boinet, p. 159; *Géogr. économique*, I, p. 288; carte, p. 283; *Atlas*, 16 : 9-4).

الدقهلية — EL DAKAHLIEH

Cette province bénéficia d'une réduction d'impôts en 663 H (II, p. 89).

Elle exista sous ce nom très tôt à l'époque arabe (voir article précédent), et nous la trouvons encore à l'époque turque (Ibn Iyâs, III, p. 292). Après avoir disparu pendant l'administration française, qui partagea son territoire entre la province de Mansourah et celle de Damiette, elle a repris maintenant une existence distincte.

دلاص — DALLAS

Citée dans les listes de *kûrah*.

L'ancienne *Nilopolis* (Hier., 730,1, donne Νικόπολις par erreur; Georg. Cyp., 747 : Νειλούπολις), en copte ϯⲖⲞϪ et ϯϪⲞⲖ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 505; Champollion, I, p. 333; II, p. 239; Quatremère, *Observations*, p. 39; Amélineau, p. 136). Les actes coptes du concile d'Éphèse (Bouriant, dans *M. M. F.*, VIII, p. 70) écrivent ⲦⲈⲖⲖⲀϪ, qui explique mieux la forme arabe. *L'Histoire des Patriarches* donne même l'orthographe دلاج, qu'a relevée Quatremère.

Idrîsî nous dit au sujet de cette cité (p. 51) : «Du temps des anciens Égyptiens, elle était comptée au nombre des villes les plus considérables, mais à présent elle est petite et n'a que peu d'habitants, son territoire ayant été pillé et ravagé par les Berbères de la tribu de Luwâtah et par des Arabes vagabonds». La *kûrah* de Dallas, d'après Yâqût (II, p. 581; cf. *Marâçid*, I, p. 406; V, p. 477), est relativement vaste (تشتمل على قرى وولايتها واسعة), mais la ville elle-même se trouvait dans la *kûrah* d'el-Bahnassa. Cf. Jean de Nikious, p. 559; Butler, *Ar. conquest*, p. 234-235; Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 254) lui donne comme fondateur l'éponyme Dalâç. — Cf. Boinet, p. 160.

دمسيس — MIT DAMSIS

Cité dans les listes de *kûrah*.

En copte ⲦⲈⲘⲤⲒⲰϯ (Champollion, II, p. 112; Amélineau, p. 119). Les *scalæ* donnent aussi l'expression منية دمسيس (Amélineau, p. 569) et ميت دمسيس (*ibid.*, p. 560). La ville (dont on ignore le nom grec) était déjà importante au VIIe siècle, et joua un rôle lors de la conquête arabe (Jean de Nikious, p. 561, où il faut restituer طوخ ودمسيس, comme l'a montré M. Amélineau, p. 525; cf. Butler, *Ar. conquest*, p. 297).

Damsîs est pour Idrîsî (p. 153; cf. Guest, *Delta*, p. 968, 970) un bourg très peuplé et très florissant. D'après Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 34), il possédait encore un évêque à la fin du XIIe siècle. Il y avait près de Damsîs un village de Choubra, qui a fini par se joindre à lui (*Marâçid*, V, p. 485; Ibn Duqmâq, V, p. 90). Contrairement à ce qu'affirme M. Amélineau, la *nahieh* de *Mit Damsis* existe toujours dans la province de Dakahlieh (*Recensement*, part. ar., p. 314 : manque dans la partie française; Boinet, p. 379; *Géogr. économique*, I, p. 370; carte, p. 355, pl. LXXXVI; *Atlas*, 53 : 10-5).

دمقلة

Voir دنقلة.

دموه

Ce nom manque à l'index du tome I : il en est question à propos de la synagogue consacrée à Moïse (I, p. 62).

Maqrîzî parle à deux reprises (II, p. 464, 504) de ce village qu'il appelle دموه السباع (cf. Evetts, *Churches*, p. 196; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 137-139). Cette localité se trouvait dans la province de Guizeh (ʿAbd el-Laṭîf,

p. 184, 245-246; S. de Sacy note un texte peu précis de Benjamin de Tudèle) : et il est impossible de l'identifier avec le Tammoû (= طمويه; voir l'article طموه) mentionné quelques lignes plus bas que دموه dans les deux auteurs arabes cités. Pourtant, si l'on se reporte au texte de Yâqût, on voit qu'il dit à peu près la même chose pour دموه et طمويه (*Muštarik*, p. 182, 294).

دموه ثلاثة مواضع كلّها من قرى مصر بضمّ الدال والميم وسكون الواو وهاء خالصة دموه قرية من ناحية الدقهلية قرب دمياط ودموه قرية من كورة الجيزيّة وفيها مسجد موسى عليه السلام يحجّه اليهود على أميال من الفسطاط ودموه اللاهون من الفيّوم

طمويه موضعان بفتح الطاء وسكون الميم وفتح الواو وى ساكنة قريتان من قرى مصر إحداهما بناحية المرتاحية والأخرى بالجيزيّة

(On sait qu'el-Daqahlîyah et el-Murtâḥîyah formaient une seule province.) Il est curieux de constater qu'au moins la province de Guizeh possédait un دموه et un طموه (Ibn Duqmâq, IV, p. 132; Ibn el-Ji'ân, p. 144-145; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 675-676).

Si, avec 'Alî Pâšâ Mubârak (XI, p. 35-36) nous identifions دموه et طموه, il faudra supposer qu'Ibn Duqmâq et Ibn el-Ji'ân ont donné deux fois le même nom d'après deux prononciations différentes : mais alors ils auraient donné dans les deux cas la même superficie. — Dumûh n'existe plus.

دمياط — DAMIETTE

Dans le troisième climat (I, p. 45, 51); son éloignement de l'équateur (p. 186); la branche du Nil qui se jette à Damiette s'appelle Baḥr el-Šarq (p. 232), situation particulière au point de vue administratif (p. 313).

L'ancienne Ταμίαθις (Georg. Cyp., 758; *B. Z.* Θαμίαρις; noter la forme Δαμιάτα, très postérieure, dans Nilus Doxopatrius [121], éd. Parthey); en copte ⲧⲁⲙⲓⲁϯ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 330, 350; Champollion, II, p. 138; Amélineau, p. 116; Galtier, ap. *Futûḥ Bahnasâ*, p. 44, n. 6).

Idrîsî (p. 223) donne ذمياط, qui serait l'orthographe du peuple, selon Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 59). Ibn Duqmâq explique le sens du mot, qui d'après lui serait syriaque (V, p. 80).

La conquête musulmane (cf. Jean de Nikious, p. 561 sqq.; Butler, *Ar. conquest*, p. 350) eut lieu pour Damiette en 21 ou 22 H (Ibn Duqmâq, *loc. cit.*; Ibn Iyâs, I, p. 23); la ville fut endommagée par un tremblement de terre vers le milieu du VIIIe siècle de notre ère (*Hist. des Patriarches, Patrol. or.*, V, p. 140

[394]). Le premier siège qu'elle eut à subir eut lieu en 238 H, sous el-Mutawakkil, à qui les Grecs la prirent (Yâqût, II, p. 603-604; Ibn Duqmâq; Ibn Iyâs, I, p. 35); après l'avoir reconquise, le khalife ordonna d'y bâtir une forteresse (Kindî, éd. Guest, p. 202; Maqrîzî, I, p. 211); les Francs y descendirent en 465 H (G. Salmon, *Un texte arabe inédit, B. I. F.*, III, p. 52 et sqq.); ils revinrent encore l'assaillir sous le règne de Saladin et y furent défaits (Ibn Iyâs, I, p. 71); en 588, Damiette s'agrandit aux dépens de Tinnîs (Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 213); de 614 à 616, les Francs l'assiègent et la prennent (Yâqût, II, p. 604-606; Ibn Duqmâq, V, p. 81; Blochet, *op. cit.*, p. 314-328; Ibn Iyâs, I, p. 79); en 647-648 eut lieu la défaite des Francs et la destruction de la ville (Qazwînî, II, p. 130; Ibn Duqmâq; Blochet, *op. cit.*, p. 508-537, 548 et sqq.; Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 15; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 160-161; Ibn Iyâs, I, p. 84-87). — Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 59-61) nous dit qu'elle était de construction récente, et il appelle *wâlî* son gouverneur (p. 65). — Salmon a résumé tous ces événements dans son *Rapport sur une mission à Damiette* (*B. I. F.*, II, p. 71-89). — Cf. Ya'qûbî, p. 338; Muqaddasî, p. 201-202; Maqrîzî, I, p. 213; *Marâçid*, I, p. 411; V, p. 493; Żâhirî, p. 35 = Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 6-7; *Devise des chemins de Babiloine*, p. 243-244, 248, 249 (*Damyate* et *Damiate*); Pococke, *Descr. of the East*, I, p. 19 (*Damiata*); Vansleb, *Relation*, p. 107; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 52, pl. VII-IX; Savary, *Lettres*, I, p. 307 et sqq., 344 et sqq. — La ville moderne est au sud de l'emplacement de l'ancienne ville (R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 159-172; Boinet, p. 161; *Géogr. économique*, I, p. 243-248; pl. XCIX-CV; Guest, *Delta*, p. 970-971; Bædeker, p. 169-170; *Atlas*, 7 : 10-2).

الدنجاويّة

Nom d'une province du Delta, qui fut plus tard englobée dans celle de Gharbieh (Ibn Duqmâq, V, p. 82). — La ville qui donne son nom à la province est دَنْجُوِيَة, située près de Damiette (Yâqût, II, p. 610; *Marâçid*, I, p. 411-412). Elle s'appelle en copte ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ (Amélineau, p. 518 : les *scalæ* l'appellent دنجاية). Aujourd'hui *Dengawaï* (دنجواى) dans la province de Gharbieh (Boinet, p. 168; *Atlas*, 28 : 6-1).

دندرة — DANDARA

Description de son temple (I, p. 133-134; cf. Yâqût, II, p. 610; Evetts, *Churches*, p. 279; Sacy, *Nom des pyramides*, ap. *Bibl. des Arabisants*, I, p. 246; Ibn Duqmâq, V, p. 31-32; Maqrîzî, I, p. 233; Calcaschandi, p. 49; Reitemeyer,

Beschreibung Ägyptens, p. 125); ʿAmr ibn el-ʿÂç y fait bâtir un miqyâs (p. 248).

L'ancienne Τέντυρα (Hier., 731,10; Georg. Cyp., 775), en copte ⲚⲒⲦⲈⲚⲦⲰⲢⲒ ou ⲚⲒⲔⲈⲚⲦⲰⲢⲒ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 147; Champollion, I, p. 226; Amélineau, p. 140).

Yâqût note l'orthographe أندرا (cf. *Marâçid*, I, p. 412; V, p. 496) : la première lettre aura été prise pour l'article copte ⲧ. Paul Lucas [*Troisième voyage*, III, p. 44-45] appelle aussi le village *Andera*, en rapportant la légende des fenêtres du temple égales au nombre des jours de l'année. Ibn Duqmâq écrit دندرا, orthographe qu'on retrouve dans la vie arabe de Pakhôme (*Annales du Musée Guimet*, XVII, p. 384) et dans le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, III, p. 426 [350]); de même Ibn el-Jîʿân (p. 193; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 703). Cf. enfin l'expression curieuse دندرة وهى الذى يقال لها البندرة, qui semble désigner la même localité dans un passage du *Synaxaire*, 20 Barmûdah (Amélineau, p. 142). Cette ville appartint à la province de Kous jusqu'à l'époque de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 62), qui la range dans celle de Thèbes; maintenant elle est placée dans celle de Kena (Bædeker, p. 238; Boinet, p. 168; *Atlas*, 145 : 6-4). — Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 87 (*Dandera*); voir p. 88-102; III, p. 132; Savary, *Lettres*, II, p. 99 et sqq.; Sonnini, III, p. 172 et sqq.

دنقلة

Cette ville du premier climat (I, p. 42) se trouvait à égale distance entre ʿAlwah et Assouan (p. 282).

Elle fut prise en 31 H par ʿAbd Allah ibn Saʿd (Kindî, éd. Kœnig, p. 6; éd. Guest, p. 12); quelques mots de description dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 265). — À côté de cette orthographe on trouve aussi dans quelques textes la forme دمقلة (cf. Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 399; Maqrîzî, I, p. 191, 200; *Marâçid*, I, p. 409; V, p. 489; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 14, 107; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 111, n. 1; Bædeker, p. 402).

دهشور — DAHCHOUR

Cité à propos de ses pyramides (II, p. 120). — Cf. Idrîsî, p. 146; Ibn Duqmâq, IV, p. 132; *Marâçid*, V, p. 514; Ibn el-Jîʿân, p. 144 (ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 675); *Voyage de Norden*, éd. Langlès, I, p. 132-133; II, p. 22 (*Dagjour*); ʿAlî Pâšâ Mubârak, XI, p. 67; *Recensement* (part. ar., p. 163; fr., p. 93); Evetts, *Churches*, p. 158, n. 3; *Description de l'Égypte*, IV, p. 430; R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 61 :

Dacrour (*sic*); Boinet, p. 159; l'article de Græfe, dans *Encyclopédie*, I, p. 918; *Atlas*, 95 : 7-5.

الدير

Cité dans les listes de *kûrah*, toujours entre Akhmim et Absâyah (I, p. 307, 310; cf. Ibn Khurdâdhbeh, p. 81; Qudâmah, p. 247). Yaʿqûbî est plus précis (p. 332) et nous dit que ce couvent s'appelait du nom de son fondateur : دير بو شنودة (دير القديس انبا شنودة فى جبل ادريبا, dans l'*Histoire des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 81 [335]; cf. Amélineau, p. 69-70; Evetts, *Churches*, p. 235-237). C'est celui que l'on nomme aujourd'hui plus communément le *Couvent Blanc* (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 13 et sqq.; Maqrîzî, II, p. 507; Wüstenfeld, *Ges. d. Copten*, p. 105; Evetts, *Churches*, p. 317). Yâqût le range en effet sous دير الابيض (II, p. 641). — Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 89 (*Deir ell Abbiat*); Wl. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéol. de l'Égypte chrét.*, p. 39 et sqq. (avec photographies); Butler, *Ar. conquest*, p. 189; Gauthier, *Notes géographiques*, *B. I. F.*, IV, p. 95; *Nouvelles notes*, *ibid.*, X, p. 91; Bædeker, p. 227; Somers Clarke, *Christian antiquities in the Nile Valley*, p. 145-161; *Atlas*, 137 : 7-3.

دير البغل

C'était au temps de Maqrîzî le nom du دير القصير (voir l'article suivant). Le *Livre des Perles enfouies* (n° 95) l'appelle aussi دير اليونان. Il y avait un دير البغل au Fayoum (*ibid.*, nos 54-55).

دير القصير

Voir sur ce couvent, situé dans le mont Mokaṭṭam dans les environs de Toura (I, p. 305) : Yâqût, II, p. 685; Maqrîzî, II, p. 502; et surtout *Marâçid*, V, p. 536-537, où l'on pourra trouver de nombreuses références.

دير أبي هرميس — COUVENT DE SAINT-JÉRÉMIE

A l'ouest et près des pyramides de Guizeh (I, p. 82; cf. éd. Bûlâq, I, p. 135).

Yâqût le cite sous les formes أبو هرميس et دير هُرْميس (I, p. 103; II, p. 705; cf. *Marâçid*, I, p. 18; IV, p. 31). On songerait d'abord à traduire ⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲚⲀⲠⲀ ϨⲈⲢⲘⲎⲤ : mais Apa Hermès est inconnu. Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 183) parle du district de طهرميس, dans la province de Guizeh : ce nom fait songer à une forme grecque τὸ Ἑρμῆς qui serait toutefois singulière,

sans être impossible chez les Coptes, habitués à laisser les noms propres indéclinables. Mais, si le khalife el-Âmir, d'après l'écrivain arménien, a donné aux moines de Nahia un terrain dans ce canton, il ne semble pas cependant que هرطاس ait jamais possédé un monastère, avant cette date au moins. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher le دير أبو هرمس. Il vaut mieux vocaliser هرميس, ⲁⲡⲁ ⲓ̈ⲉⲣⲏⲙⲓⲁⲥ. Il y a eu, dans le texte de Maqrîzî, confusion entre les pyramides de Guizeh et celles de Sakkara, comme l'avait déjà supposé Langlès (ap. *Voyage de Norden*, III, p. 251, 262-264) : 1° l'auteur arabe note une fois (II, p. 136, l. 8) l'existence d'une pyramide près du *deir* (بحدير); plus bas (l. 14) il parle de «la grande pyramide qui est au nord du *deïr*». Ainsi le couvent ne peut se trouver à l'ouest, mais seulement *au sud* de ces pyramides de Guizeh; 2° Le héros Qarmâs (l. 10) «fut enterré au Deïr Hirimyas, et l'on bâtit sur lui la pyramide à degrés», qui était construite en brique et en pierre. Or l'unique pyramide à degrés est celle de Zoser, à Sakkara. Enfin une glose du ms. L³ (II, p. 136, n. 10) dit formellement : «Le deïr d'Abû Hirimyas était à Guizeh (= dans le canton), près de l'endroit appelé aujourd'hui Sakkara». C'est donc bien le «deir Anbâ Jérémie» récemment fouillé par M. Quibell (*Excav. at Saqqara*, 4 vol., dans les Publications du Service des Antiquités de l'Égypte). Dans la préface du troisième volume (1907-1908, p. III-IV), M. Quibell a réuni tous les témoignages relatifs à ce couvent, depuis celui du pèlerin Théodose (*De Situ terrae sanctae*) jusqu'à ceux des écrivains arabes, que lui a fournis M. Moritz. Il signale notamment celui d'un nommé Çafî el-Dîn ʿAbd el-Mûmin († 739 H), qui n'est en fait que l'un des auteurs supposés de l'ouvrage jusqu'ici anonyme, *Marâçid el-Iṭṭilâʿ* (*Marâçid*, IV, p. XLI; le texte suivant se trouve dans I, p. 442; mais il eût mieux valu citer Yâqût, que l'auteur du *Marâçid* a copié : II, p. 705) : دير هرمس يضمّ بمنف من أرض مصر وعنده هرم. Le texte de Jean de Nikious (p. 488) se rapporte à un autre couvent de saint Jérémie, situé près d'Onouphis (Menouf) : cf. JEAN MASPERO, dans *Revue critique*, 14 septembre 1912, p. 208. Maqrîzî nous fournit la dernière mention de ce monastère, déjà ruiné au IXe siècle de notre ère : il copie d'ailleurs des sources bien antérieures à son époque (Ibn ʿAbd el-Ḥakam, † 257 H).

ديصا

Dîçâ est citée seulement dans la liste d'el-Quḍâʿî, entre Neqeiza et el-Bašarûd (I, p. 311). Qudâmah la place (p. 247) entre el-Ariche et القسّ (?); Yâqût (II, p. 711; cf. *Marâçid*, I, p. 443) est très vague : بليدة قديمة بأرض مصر تضاف إليها كورة من كور أسفل الأرض. — Tels sont les renseignements que nous avons pu trouver sur cette ville difficile à identifier; la seule variante rencontrée est dans Qudâmah : ومصا, *Wamçâ*.

Juynboll (*Marâçid*, V, p. 583) dit au sujet de ce nom : «Ortum est fortasse ex دِيُص, et hoc ex nomine Διόσπολις, quo intelligatur *Diospolis parva*, Ægyptiorum *Na-Amûn*, Arabum المنزلة». Cf. CHAMPOLLION, II, p. 129. Mais Diospolis parva est identifiée par les *scalæ* à une ville de قلمون (AMÉLINEAU, p. 364); Menzaleh est l'équivalent du copte ⲡⲓⲙⲁⲛϫⲱⲓⲁⲓ (cf. l'article بحيرة تنّيس, p. 35-36) et du grec Ξενοδόχου; et enfin il ne serait guère vraisemblable qu'une forme ⲇⲓⲟⲥ (hypothétique) se soit muée en ديصا.

ذات الحمام

Signalée comme *ribâṭ* (I, p. 114).

Ce lieu se trouve sur la route de Fusṭâṭ au Magrib, à 18 milles de بومينه (église Saint Ménas près de Maréotis : cf. QUATREMÈRE, *Observations*, p. 51-53; *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 488 et sqq.), et à 34 de Ḥanîyat el-Rûm (IBN KHURDÂDHBEH, p. 84). — Les chiffres sont les mêmes dans Qudâmah (p. 220-221), qui ajoute que Dhât el-Ḥumâm était également reliée à Tarnûṭ par une route directe. — Muqaddasî (p. 214) place cette localité à 1 *marḥalah* d'*Armasâ;* il la situe aussi (p. 245) à 1 *marḥalah* de Bûmînah et à 1 de Ḥanîyat el-Rûm. — Comme les chiffres d'Idrîsî sont les mêmes que ceux d'Ibn Khurdâdhbeh, il faut remplacer *Tsounia* (تونية) par Bûmînah, comme l'avait voulu Sprenger (trad., p. 164, n. 3). — Dhât el-Ḥumâm, appelée ainsi parce que l'eau de cet endroit donne la fièvre à presque toutes les personnes qui en boivent (EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale, J. A.*, 1858, II, p. 418), est rangée par Yaʿqûbî (p. 342) dans la *kûrah* d'Alexandrie, mais par Muqaddasî (p. 216) dans la province de Barqah. — Cette ville fut bâtie au temps des premiers Fâtimites (EL-BEKRI, *loc. cit.;* MUQADDASÎ, p. 224; voir d'autres références dans *Marâçid*, V, p. 246-247).

ذات الكوم

Nom donné aux collines de décombres des environs de Tinnîs (I, p. 174; Maqrîzî cite un texte de Masʿûdî dans lequel on lit أبو الكوم). Ibn Duqmâq (V, p. 79) compte trois *tells* et les appelle aussi أبو الكوم (dans le texte : الكرم). Içṭakhrî (p. 53) cite un seul *tell* qu'il nomme بوتون; le même nom se trouve dans Ibn Ḥauqal (p. 105); mais il y a deux *tells*. Quatremère a connu ces textes (*Mém. sur*

l'Égypte, I, p. 304-306, 331-332; cf. *Marâçid*, IV, p. 30; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 23) : il propose de voir dans *bûtûn* (l'abréviateur persan d'Ibn Ḥauqal a mis *terkoum*) une transcription du copte ⲃⲏⲟⲩⲧ, pluriel de ⲃⲏ, qui signifie *tombeau* (Champollion, II, p. 189 : des doutes sont émis sur ce sens). Cette hypothèse paraît assez risquée.

Le *Livre des Perles enfouies* (n° 156) place un ذات الكوم à Guizeh.

راشدة

La *Khiṭṭah Râšidah* était située immédiatement au nord du *Ribâṭ el-Âthâr*, bornée à l'ouest et à l'est par le Nil et par la colline d'*el-Raçad* (Guest, *Fustat and its khittahs, J. R. A. S.*, 1907, p. 66; plan, C-12, reproduit dans *Encyclopédie*, I, p. 840-841). Il est possible que le nom de Râšidah ait été appliqué à un territoire plus étendu du côté de l'est : on lit en effet dans le *Livre des Perles enfouies* (n° 5) : اطلب الرصد بجبل راشدة.

راية

Citée dans la liste de Quḍâ'î (I, p. 311).

Cette ville était sur le bord de la mer de Qulzum à un peu plus d'un jour de la montagne de Tor (*Tanbîh*, p. 143; *Avertissement*, p. 198).

Le nom se retrouve dans les *Annales* d'Eutychius ou Ça'îd ibn Baṭrîq (cf. *Marâçid*, V, p. 556), à propos d'un couvent bâti en cet endroit par Justinien (éd. Cheikho, I, p. 202-204). M. Weill (*La presqu'île du Sinaï*, p. 104) a remarqué avec raison qu'il fallait corriger راثة en راية dans Abû Çâliḥ (Evetts; *Churches*, p. 171); mais il a tort de conclure qu'Eutychius et Abû Çâliḥ semblent « établir une relation de voisinage entre Rayeh et Kolzoum ». Le dernier intercale bien sa phrase sur Râyah dans le paragraphe relatif à Qulzum; mais c'est parce qu'il a puisé dans Eutychius, qui raconte en même temps les travaux accomplis à Qulzum, Râyah et au Tor Sînâ. Quant à Eutychius, il n'est pas nécessaire de croire qu'il accouple les deux premières localités en tant que très voisines. Pococke (*Descr. of the East*, I, p. 142) a retrouvé encore en usage le nom de Râyah, près de Tor. Il y a donc lieu de croire que c'est l'ancienne Raïthu (Ῥαϊθοῦ : Mansi, *Concil.*, VIII, 911; Bell, *The Aphrodito Papyri*, 1433, l. 16, 92 et 276; *Pratum spirituale*, c. 116, dans *Patr. lat.*, t. 74, col. 178). L'orthographe arabe indique que dans les temps relativement modernes la finale

cessa de se prononcer. Le mot راية serait pour رايت, de même que *Aïla* était autrefois *Aïlat* (voir article آيلة).

Nous connaissons la transcription copte de ce nom : ϩⲣⲁⲓⲑⲟⲩ ϩⲛ ⲡⲧⲟⲱ ⲛ̄ⲅⲁⲃⲁⲗⲱⲛ (Akerblad, p. 350; Amélineau, p. 201).

رباط الآثار النبويّة — ATAR EL-NABI EL-CHÉRIF

Ce lieu se trouve au bord du Nil, sur la même rive que le Vieux-Caire et au sud (Guest, *Fustat and its khittahs, J. R. A. S.*, 1907, plan, C-12; reproduit dans *Encyclopédie*, I, p. 840; Guest et Richmond, *Miṣr*, *ibid.*, 1903, p. 794). — Maqrîzî nous dit (éd. de Bûlâq, II, p. 429; notice reproduite dans 'Alî Pâšâ Mubârak, VI, p. 53; cf. Sakhâwî, p. 35) que ce ribâṭ, construit par le çâḥib Tâj el-Dîn Muḥammad ibn Fakhr el-Dîn Muḥammad (640-707 H), a tiré son nom d'un morceau de bois et de fer, que l'on disait avoir appartenu au Prophète. Norden parle de la mosquée d'*Atter-ennabi* (éd. Langlès, I, p. 84, pl. XXVIII, XXXV, XXXVI; III, p. 251, note) et raconte la légende suivante : « Omar, premier calife, en descendant dans l'endroit où elle a depuis été fondée en son honneur, y laissa sur un marbre l'empreinte de son pied ». (Cf. aussi Pococke, *Descr. of the East*, I, p. 25, note; 55 : *Saroneby* et *Saranebi*). Ce doit être à cette légende que fait allusion Ahmed Bey Kamal (*Dessins des pieds*, *B. I. É.*, 1908, p. 94); on retrouve encore ce nom d'Atar el-Nabi au Fayoum, dans la montagne de Qalamûn (même article, p. 96). Les ruines de notre ribâṭ ont été rasées peu de temps après la publication de la notice qui lui est consacrée dans *B. C. A.*, XVII, p. 120-124. — Cf. Boinet, p. 89.

On a lu plus haut (p. 69), à l'article جزيرة الذهب, l'hypothèse curieuse de Jomard sur l'origine de ce nom.

رشيد — ROSETTE

Signalée comme *ribâṭ* (I, p. 114); la branche du Nil qui se jette à Rosette s'appelle بحر الغرب (p. 232), ou بحر رشيد (p. 268); révolte des Coptes sous le règne de Marwân II (p. 334; cf. Kindî, éd. Guest, p. 96).

Nommée ⲣⲁϣⲓⲧ par les *scalæ* coptes (Champollion, II, p. 241; Akerblad, p. 413; Amélineau, p. 404). Mais avant les Arabes, on ne rencontre que le nom de Bôlbouthiô. Cf. les listes d'évêchés (Amélineau, p. 571 et 574) : ⲧⲃⲱⲗⲃⲟⲩⲑⲓⲱ = ϯⲣⲁϣⲓⲧ = رشيد. C'est la Βολβιτίνη, πόλις Αἰγύπτου, d'Étienne de Byzance (*s. v.*; cf. Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 59-60, 97).

Dans Georges de Chypre (754) une localité (?) de Κολύνθιν est citée comme donnant son nom à une bouche du Nil; une variante donne Βολϐύθιν qui est sans doute la vraie leçon, malgré les objections de l'éditeur, H. Gelzer, et qui prouve la persistance du nom jusqu'aux Arabes. Rosette dut être fondée près de Bôlbouthiô, et non sur son emplacement exact. Au début du VIIIe siècle de notre ère, Rosette n'existait pas encore : car les papyrus (Bell, *The Aphrodito Papyri*, 1414, l. [59], 102, etc.) ne connaissent qu'une Βολϐυθίνη, qui sert d'entrepôt aux denrées fournies par la Haute-Égypte en acquittement des impositions.

Du temps de Ya'qûbî (p. 338), cette ville était florissante et avait un port; de même, à l'époque d'Idrîsî (p. 162). — Cf. Ibn Duqmâq, V, p. 113-114; *Devise des chemins de Babiloine*, p. 245, 248, 249 (*Ressid*); Jean Thenaud, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 97 (*Rachet*); Belon, p. 218 (*Rosette*, que les Mores appellent *Raschit*); Pococke, *Descr. of the East*, I, p. 13-16 (*Rosetto*); Savary, *Lettres*, I, p. 44-62; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 45, pl. VI; Du Camp, *Le Nil*, p. 19-25; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 283, n. 3; 'Alî Pâšâ Mubârak, XI, p. 75; Galtier, ap. *Futûḥ Bahnasâ*, p. 44, n. 7; Boinet, p. 466; Bædeker, p. 27; *Atlas*, 1 : 10-4.

الرصد

Nous avons précisé l'emplacement de cette colline, qui s'était appelée auparavant الجرف (voir ce mot). Le nom a complètement disparu aujourd'hui.

رفح

Cette ville, l'ancienne *Raphia* (Ῥαμφία dans Hier., 719, 8; Ῥαφία dans Georg. Cyp., 1010), ne se trouvait pas en Égypte; mais elle a sa place dans ce volume parce que plusieurs géographes la situent en Égypte, et surtout à cause du rôle qu'elle a joué lors de la conquête arabe. L'histoire est bien connue : le khalife 'Umar, voulant arrêter l'armée de 'Amr lui écrivit de rebrousser chemin. L'envoyé de 'Umar le rejoignit à Rafaḥ; mais 'Amr n'ouvrit la lettre qu'à el-Ariche, c'est-à-dire, lorsqu'il fut certain d'être en territoire égyptien (voir les sources citées dans Jean Maspero, *Organ. milit. de l'Égypte byzantine*, p. 9; cf. Butler, *Ar. conquest*, p. 195-196; Arnold, *Chrestomathia*, p. 124, *Gloss.*, p. 72).

C'était donc bien la dernière ville de Syrie pour quiconque se rendait en Égypte (Wâqidî, notes, p. 15). Mais Maqrîzî la range dans la contrée d'el-Jifâr,

en compagnie de quatre villes réellement égyptiennes, el-Faramâ, el-Baqqârah, el-Warrâdah et el-Ariche (éd. Bûlâq, I, p. 189).

Elle est appelée *Raphaph* dans la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 241-242; cf. Schefer, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 94).

رقودة

Ancien nom d'Alexandrie (I, p. 74; cf. éd. Bûlâq, I, p. 135, 144; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 52; II, notes, p. 9; Vansleb, *Relation*, p. 18 : *Racote*; 'Alî Pâšâ Mubârak, XI, p. 74 : راكوتى), transcription du copte ⲣⲁⲕⲟϯ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 266; Champollion, II, p. 263; Akerblad, p. 385-388; Amélineau, p. 24; Amélineau, *Histoire*, p. 163-164), variante ⲣⲁⲕⲟⲧⲉ (*Patr. Nic.*, p. 79 par exemple). Une transcription grecque Ῥακώτης, ou Ῥακῶτις, est donnée par Étienne de Byzance, *s. v.* Ῥακώτης et Ἀλεξάνδρεια. A titre de curiosité, rappelons le «locus, cui nomen Rhacotis» de Tacite (*Hist.*, IV, 84).

الروضة

Voir الجزيرة.

الريف

Quatremère (*Mamlouks*, II, *b*, p. 205-210, n. 33) a consacré une longue note à ce mot : nous ne saurions mieux faire que de la résumer en y ajoutant quelques références.

Le mot ريف désigne une *campagne*, en Égypte comme ailleurs (el-Bakrî, p. 5, 11 : ريف العراق); et, en Égypte, il s'applique tant à celles de Basse qu'à celles de Haute-Égypte (Amélineau, p. 403; D'Anville, p. 36-37; Floyer, *Études sur le Nord-Etbaï*, p. 29, 40). On trouve dans Maqrîzî (éd. Bûlâq, I, p. 196) l'expression ريف صعيد مصر. Dans Jean de Nikious, le mot désigne la Thébaïde byzantine, de Théodosiopolis (Taha) à Syène (cf. notamment p. 577, où on l'oppose à l'Arcadie [Moyenne-Égypte] et au Delta). — Pourtant, ce nom s'applique plus communément au Delta (Içṭakhrî, p. 51; *Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, I, p. 494 [230]; Dozy, *Dict.*, I, p. 49, *s. v.* بأس; Evetts, *Churches*, p. 24, n. 3; p. 72) et tout spécialement à la province autrement appelée بطن الريف (voir plus haut, p. 44; cf. *Synaxaire*, *Patrol. or.*, I, p. 266 [52]). — Nous avons étudié (p. 75-76) les textes de certains géographes concernant le حوف et le ريف, et montré comment ces auteurs, faisant couler le Nil de l'est à l'ouest, ont pu dire que la

province du Rîf se trouvait au sud de ce fleuve (cf. encore Idrîsî, p. 162; Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 180-182, 188; Akerblad, p. 434).

Muqaddasî, qui divise l'Égypte en sept provinces, donne à l'une d'elles le nom de Rîf, avec el-ʿAbbâsîyah comme capitale (p. 193-194).

زفتا — ZIFTA

Le sultan Barqûq abolit dans cette ville un impôt, le ضمان المغانى (II, p. 92).

Ce nom se trouve dans la liste des églises et des monastères de l'Égypte, publiée par M. Amélineau (p. 578, 580; cf. l'article p. 531) sous les formes زفتى et زوفتى, avec le correspondant copte ⲍⲉⲃⲉⲑⲉ.

Il y a, semble-t-il, quelque confusion dans les textes fournis par Yâqût au sujet de cette ville, qu'il a parfaitement connue. Pour lui, *Ziftâ*, aussi appelée *Munyah Ziftâ* (II, p. 936), est « voisine de Fusṭâṭ »; mais, à l'article منية زفتا (IV, p. 675), il la place très précisément en face de Munyah Gamr (actuellement *Mit Ghamr*). Ce texte, reproduit en partie dans son *Muštarik* (p. 407-408), est difficilement conciliable avec un autre passage du même ouvrage, dans lequel une منية زفتا est située dans la province de Jazîrah Quweïsinâ (dans le texte : قوسنيا).

Dans Ibn Duqmâq (V, p. 109), c'est bien notre ville qui est appelée منية زفتى (منية زفتة d'Idrîsî, ap. Guest, *Delta*, p. 968), mais comme elle est rangée dans la province de Béhéra, il est bon d'insister sur le désordre de ce chapitre. Les p. 101-106 (دمشويه à دمنهور) appartiennent à la province de Béhéra (= Ibn el-Jîʿân, p. 116-127; ʿAbd el-Laṭîf, p. 659-664); la p. 107 (سملاهه à بهناية الغنم) à celle de Menoufieh (= Ibn el-Jîʿân, p. 104-106; ʿAbd el-Laṭîf, p. 653-654); les p. 107-108 (منية الشماس à قلقلو) à celle de Menoufieh (= Ibn el-Jîʿân, p. 108-110; ʿAbd el-Laṭîf, p. 655-656); les p. 108-109 (منية عباد à منية جناج) appartiennent à celle de Gharbieh : c'est là que nous trouvons منية زفتى (= Ibn el-Jîʿân, p. 95-97; ʿAbd el-Laṭîf, p. 648-649); les p. 109-113 (ياطس à شبرا وسيم) nous ramènent à la province de Béhéra (= Ibn el-Jîʿân, p. 129-136; ʿAbd el-Laṭîf, p. 665-668).

La *Devise des chemins de Babiloine* cite ensemble les villes de Zifta et de Mit Ghamr, sous les formes respectives de *Menyet Zefca* et *Menyet Gauïre* ou *Guaïre* (p. 244; cf. Schefer, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 96).

Ziftâ s'appelle منية زفيتى جواد dans Ibn el-Jîʿân (p. 96; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 649), province d'el-Gharbieh; — زفتى جاد = *Zefti Gowad* (*sic*) dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 204). Maintenant *Zifta* (زفتى) dans Boinet (p. 545); زفته dans

ʿAlî Pâšâ Mubârak (XI, p. 94). — Cf. *Géogr. économique*, I, p. 231 (carte); *Atlas*, 63 : 8-5.

ساحل الغلّة

Il y avait en cet endroit un bureau de perception de taxes (II, p. 84), supprimé par el-Malik el-Nâçir Muḥammad ibn Qalâwûn (p. 24).

La mosquée qui portait ce nom s'était appelée auparavant Jâmiʿ el-ʿAskar (Maqrîzî, I, p. 304; II, p. 264; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 453; Salmon, *Topographie*, p. 4). M. Casanova n'admet pas cette identification (*Description de l'Égypte*, p. 175, n. 3) et croit à une addition fautive de Maqrîzî, pour cette seule raison que le texte d'Abû'l-Maḥâsin (I, p. 362) ne porte pas le nouveau nom.

En tout cas, nous avons affaire là à un point du rivage oriental du Nil entre le Vieux-Caire et le Caire.

سخا — SAKHA

Révolte des Coptes en 150 H (I, p. 334); el-Mâmûn y séjourne (p. 339-340).

L'ancienne *Xoïs* (Hier., 724, 10; Georg. Cyp., 743; carte de Mâdaba, *Proceedings*, XIX, p. 308-309; *R. A.*, 1897, I, pl. XIV), en copte ⲥⲉϧⲱⲟⲩ ou ⲥϧⲱⲟⲩ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 275; Champollion, II, p. 211; Amélineau, p. 410; Maspero, *Histoire*, p. 145). Cf. Jean de Nikious (p. 561), qui y relate un échec de ʿAmr ibn el-ʿÂç (Butler, *Ar. conquest*, p. 297). Elle est souvent citée dans l'*Histoire des Patriarches*, notamment à propos de l'exil du célèbre Sévère d'Antioche (*Patrol. or.*, I, p. 457 [193]). Le mot سخيطس (*ibid.*, V, p. 19 [273]), que M. Evetts traduit par « Xoïte nome », n'a très probablement rien de commun avec سخا. L'évêché existait encore aux environs de l'an 700 de notre ère (*Patrol. or.*, V, p. 20 [274], 46 [300]).

Ibn Ḥauqal (p. 89) en parle comme d'une grande ville; il donne l'orthographe صخا; de même Idrîsî (p. 158; cf. Guest, *Delta*, p. 960, 966). C'était, au temps de Yâqût (III, p. 51), la capitale de la province de Gharbieh, dans laquelle elle se trouve toujours; mais déjà à l'époque d'Ibn Duqmâq (V, p. 91; cf. Calcaschandi, p. 98) elle n'en était plus le chef-lieu; pourtant, c'était encore une ville assez importante pour donner son nom à un district, السخاوية, que « bien des gens prenaient pour une province particulière » (Żâhirî, p. 35; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 7). — Cf. Boinet, p. 475; *Atlas*, 25 : 8-4.

السدير

Une des deux listes de *kûrah* (I, p. 308) situe el-Sadîr dans la *kûrah* de Ṭarâbiyah. — Cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 61-63; *Mamlouks*, I, *a*, p. 19-20, notes.

Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 173) donne ce lieu comme point *terminus* du canal du Caire, et il le place dans la province de Charkieh. Pour Yâqût (III, p. 61; *Muštarik*, p. 242; cf. *Marâçid*, II, p. 19; Guest, *Delta*, p. 975), c'est le premier lieu qu'on rencontre en Égypte quand on vient de la Syrie. Nous savons d'autre part que cette localité se trouvait à l'entrée du Ouâdî Toûmîlât, qu'on appelait d'ailleurs *Ouâdî'l-Sadîr*, et près d'une ville fondée par le sultan Beïbars, la moderne *Dahrieh* (Boinet, p. 159, la 3e; *Géogr. économique*, p. 207, carte, p. 199). Maqrîzî nous dit en effet (I, p. 232; cf. Quatremère, *Mamlouks*, I, *b*, p. 49-50) : مرّ [بيبرس] على السدير وهو فم الوادي . . . وبنى في موضع اختاره منه قرية سمّاها الظاهريّة.

Le وادي السدير est mentionné dans Ibn Duqmâq (V, p. 55, 68) et dans Ibn el-Jî'ân, où on lit à tort وادي السرير (p. 19, 46; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 606, 620).

« Saadias et Abû Sa'îd, auteurs de la version arabico-samaritaine du Pentateuque, s'accordent à rendre par ce mot l'expression *terre de Gessen* » (Quatremère; cf. Naville, *Phacusa, Goshen, Ramsès*, p. 17; R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 105 et sqq.; Bædeker, p. 174).

سردوس

Manque à l'index du premier volume : cité à cause du canal (voir خليج سردوس).

Les auteurs arabes qui parlent de cette ville, aujourd'hui disparue, la situent dans la province de Gharbieh, mais sans donner de renseignement précis; Maqrîzî nous dit (II, p. 299-300) que son canal faisait beaucoup de détours. (Cf. Evetts, *Churches*, p. 81; Yâqût, III, p. 74; Dimašqî, p. 109 : خليج دوس (*sic*); trad. Mehren, p. 134; Ibn el-Jî'ân, p. 80; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 640). Muqaddasî signale qu'on allait de Damiette à Sardûs en une étape (مرحلة), et de cette ville à Fusṭâṭ en une étape également (p. 214); ce qui la place approximativement sur une ligne droite tracée de Damiette à Fusṭâṭ.

On connaît en copte le nom de ⲯⲁⲣⲁⲇⲟⲩⲥ, qui est le même que le nôtre, si l'on supprime l'article ⲡ. Champollion (II, p. 235) identifie cette ville copte avec le Sardûs des auteurs arabes. Mais c'est impossible : *Psaradous* était dans le nome de *Pténéto* (au sud de la partie occidentale du lac Borollos), par conséquent

au nord-est de la province de Gharbieh. D'ailleurs, cette ville existe toujours sous le nom de كنيسة سردوس ('Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 12; Daressy, *Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, *R. A.*, 1894, II, p. 200). Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 358) au contraire assimile ce Psaradous à Maḥallah-Çard, située juste entre Menouf et Sakha; quoi qu'en dise M. Amélineau (p. 374), une ville de ce nom a réellement existé (Ibn Ḥauqal, p. 89; Idrîsî, p. 158 : محلّة صرت). La ⲯⲁⲣⲁⲇⲟⲩⲥ connue est donc certainement différente de Sardûs : mais il put en exister une autre, qui aurait donné l'arabe سردوس.

Nous avons réservé plus haut (p. 82) l'identification du canal qui porte le nom de cette ville. Ibn Duqmâq (V, p. 46-47), qui l'appelle خليج السردوس ou البحر السردوسي, nous dit qu'il arrosait la ville de Kalioub et qu'il approvisionnait d'eau le canal d'Abou el Meneggueh. De son côté, Qalqašandî note que le Khalîj Sardûs avait disparu de son temps, remplacé par ce canal d'Abou el-Meneggueh (Calcaschandi, p. 25-26). Quatremère (*op. cit.*, I, p. 301-302), se fondant sur un passage de Maqrîzî, où le canal de Sardûs est dit arroser une partie de la province de Charkieh (*ibid.*, I, p. 64; cf. Guest, *Delta*, p. 944-945), l'identifie avec l'ancienne branche Tanitique (Champollion, II, p. 14).

سفط رشين — SAFT RACHINE

Il y avait dans cette localité des bois soumis à l'impôt *ḫirâj* (II, p. 108).

On trouve dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 217) la première mention de ce village, qui est dans les environs de Bahnassa (*Muštarik*, p. 249; Ibn Duqmâq, V, p. 8; Ibn el-Jî'ân, p. 168; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 689; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 119 : صفط; 'Alî Pâšâ Mubârak, XII, p. 38 : سفط رشيد (*sic*), avec l'ethnique الرشيدى; *Recensement*, part. ar., p. 196 : صفت رشين; franç., p. 279; Boinet, p. 472 : صفط راشين; *Atlas*, 110 : 6-4).

سفط [نهيا] — SAFT EL LABAN (GUIZEH)

Le même village qui est indiqué sous ce nom de سفط tout court (cf. Abû'l-Maḥâsin, II, p. 64), avec Nahia et Aoussim, comme faisant partie du *Habs el-Juyûšî* (II, p. 104), est aussi appelé سفط نهيا dans Yâqût (*Muštarik*, p. 249) et dans Ibn el-Jî'ân (p. 144; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 675). Ibn Duqmâq (IV, p. 132) nous donne un troisième nom de la localité, qui s'est conservé jusqu'à nos jours : سفط نهيا وهو سفط اللبن. Mais il est évident que Saft et Nahia sont deux villes différentes (Casanova, *Description de l'Égypte*, p. 221, n. 7). — Cf. *Description de*

l'Égypte (XVIII, p. 142 : صفط اللبن); ʿAlî Pâšâ Mubârak, XII, p. 39; *Recensement* (part. ar., p. 196 : صفت اللبن, de la province de Guizeh; franç., p. 279); Boinet, p. 472 (صفط); *Atlas*, 91 : 10-4.

Sur le nom de سفط, fréquent dans la nomenclature géographique de l'Égypte, cf. Amélineau, p. 409; Casanova, *Quelques légendes astronomiques arabes*, *B. I. F.*, II, p. 34.

سمنّود — SAMANNOÛD

Son temple (I, p. 133, 175; cf. Yâqût, III, p. 145; Qazwînî, II, p. 136; *Kawâkib*, p. 11; Calcaschandi, p. 48; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 124); révoltes des Coptes en 132 H (p. 333; cf. Kindî, éd. Guest, p. 94).

L'ancienne Σεβέννυτος (Hier., 725, 2; Georg. Cyp., 734), en copte ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 503; Champollion, II, p. 191; Amélineau, p. 411). Son rôle lors de l'invasion arabe est indiqué par Jean de Nikious (p. 560) qui lui donne aussi le surnom défiguré de *Belphégor* (p. 366). Son évêché est mentionné dans l'*Histoire des Patriarches*, au milieu du VIIIe siècle de notre ère (*Patrol. or.*, V, p. 106 [360]).

Idrîsî la cite comme ville bien peuplée (p. 155; cf. Ibn Baṭṭûṭah, I, p. 66); Ibn Duqmâq, qui signale aussi son temple, détruit depuis 350 H, lui attribue comme fondateur l'éponyme سمنود بن اسنوه (V, p. 91). — Cf. Vansleb, *Relation*, I, p. 114 (*Semennut*); Savary, *Lettres*, I, p. 291-293; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 63, 79; Boinet, p. 484; *Atlas*, 53 : 7-5.

السمنّوديّة

Nom de la province dont Samannûd était la capitale; son revenu en 585 H (II, p. 19) : 245.479 dînârs (Evetts, *Churches*, p. 17 : — 200.657). — Lors du *Rauk el-Nâçirî* elle ne formait déjà plus un district indépendant, mais faisait partie probablement, comme au temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 82) et maintenant, de la province d'el-Gharbieh.

سنباط

Voir شبرا سنباط.

السند

Voir الجرف.

سنهور

Sanhûr est cité dans une des deux listes de *kûrah* (I, p. 308), comme faisant partie de celle de San et Iblîl.

M. Amélineau (p. 315) a noté le nom de cette ville sous la forme erronée ⲡⲉⲛϩⲱⲣ (cf. le *Banhur* (?) du *Synaxaire éthiopien*, *Patrol. or.*, I, p. 685 [167]), qui se trouve parmi les souscriptions d'évêques égyptiens ayant assisté au concile d'Éphèse (*M. M. F.*, VIII, p. 70); mais sur les deux leçons la seconde, ⲥⲩⲛϩⲱⲣ, est évidemment préférable, comme l'a observé M. Casanova (*Quelques légendes astronomiques*, *B. I. F.*, II, p. 23-24). Le nom donné par les Actes grecs du concile d'Éphèse (Mansi, *Concil.*, IV, 1366 : *Hephaesti*) est Ἡφαίστου, auquel M. Amélineau a consacré un autre article (p. 204); il est connu par d'assez nombreux documents (*B. Z.*, Ἥφαιστος; Jean d'Éphèse, *Comment. de beatis orientalibus*, c. 25, éd. Land; Hier., 727,9; Georg. Cyp., 696 etc.). Le nom arabe se trouve dans Jean de Nikious, p. 540 (cf. Butler, *Ar. conquest*, p. 214), et aussi sous la forme شنهور[1], p. 392. Cette ville était située autrefois dans le nome Héroopolite (cf. Brugsch, *Die Geographie des alten Ägyptens*, I, p. 266); elle était voisine d'*Arabia* (voir طرابية).

Il existe plusieurs villes de ce nom en Égypte, et nous nous sommes assurés qu'il n'était question dans aucun géographe arabe de celle qui fait l'objet de cet article.

السويس — SUEZ

Maqrîzî nous indique que c'était de son temps le nom d'el-Qulzum (I, p. 303; cf. *Description de l'Égypte*, XI, p. 170; Amélineau, *Histoire*, p. 201). ʿAlî Pâšâ Mubârak (XII, p. 69) a suivi Maqrîzî et a identifié el-Qulzum et Suez.

Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 182; cf. également Dillmann, *Über Pithom, Hero, Klysma*, dans les *Sitzungsberichte der Akad. zu Berlin*, 1885, p. 897) a critiqué cette affirmation de l'historien arabe, et a établi que les deux villes étaient différentes l'une de l'autre, quoique très proches. D'ailleurs, Muqaddasî, qui le premier nous parle de Suez (p. 196 : سويس sans article), la situe à 1 *barîd*

[1] Dans l'étude intitulée *Organisation militaire de l'Égypte byzantine* (p. 31-32, 135-136), j'ai laissé le nom de Sanhûr tel quel, n'ayant pas connu cette identification. La ville était donc bien une pagarchie (l'analogue de la كورة) à l'époque byzantine, et non une simple forteresse (J. M.).

d'el-Qulzum (voir aussi Calcaschandi, p. 170). Du temps de Yâqût (III, p. 198), c'était le port où l'on s'embarquait pour aller au Ḥijâz.

L'orthographe arabe est encore aujourd'hui la même (*Recensement*, part. ar., p. 64; franç., p. 300; Boinet, p. 312; Bædeker, p. 181; *Atlas*, 83 : 6-2).

La mention de Suez par Muqaddasî nous prouve qu'il ne faut pas conclure, comme l'a fait Langlès (ap. *Voyage de Norden*, III, p. 198-201), que cette ville n'existait pas à la fin du xve siècle, parce que le pèlerin Breïtenbach ne la signale pas. — Cf. Belon, p. 276 (*Sues*); Volney, I, p. 195, 198.

سيوط

Voir أسيوط.

شباس — CHABAS EL CHOHADA

Citée dans les listes de *kûrah*.

En copte ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ ou ϫⲁⲃⲁⲥⲉⲛ (Champollion, II, p. 222; Amélineau, p. 419). Les listes d'évêchés donnent ⲅⲁⲃⲁⲥⲉⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس سنهور. Une fois le nom est tronqué, et il reste باس (Amélineau, p. 571). La forme grecque régulière est Κάϐασα (Hier., 724,5; Georg. Cyp., 730 *a*).

Au temps de Yâqût (*Muštarik*, p. 266) il y avait déjà trois Šabâs : شباس المَلْح; — شباس انباره; — et شباس المدينة, appelée aussi شباس سنقر. — Yâqût ajoute qu'un de ces trois villages s'appelait aussi شباس الشهدآء. Nous avons tout lieu de croire que le Šabâs des listes de villes est le Šabâs el-Madînah (= Šabâs Sunqur) de Yâqût. Or, nous savons pas Ibn el-Jîʿân (p. 82; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 641) que Šabâs Sunqur est le même bourg que Šabâs el-Šuhadâ, qui reçut ce dernier nom du fait que l'on y trouva plusieurs corps de martyrs peu de temps après l'occupation de Damiette par les croisés, en 1220 de notre ère (Amélineau). — Cf. *Livre des Perles enfouies*, n° 142; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 76; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XII, p. 115; Boinet, p. 129; *Atlas*, 24 : 8-5.

شبرا الخيام — CHOUBRA EL KHEMA

Dans les environs du Caire : c'était là qu'avait lieu la fête dite du *Martyr* (I, p. 292 et sqq.; cf. ʿAlî Pâšâ Mubârak, I, p. 38).

M. Casanova a montré (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 176) que c'est ce village qui se trouve dans la liste des églises célèbres d'Égypte publiée par M. Amélineau (p. 578, 580), sous la forme شبرا رجة. M. Amélineau n'avait pas

fait l'identification (p. 457), mais avait conclu à la situation de ce village à proximité du Caire. «Il n'est pas douteux, dit M. Casanova, qu'il s'agisse de Choubra, localité bien connue de tous les habitants du Caire, dont elle était jadis la promenade favorite, et qui dépend du gouvernorat du Caire. Elle était célèbre par les reliques de Jean de Sanhût.» La transcription en copte est ⲥⲁⲡⲣⲟϩⲃⲱ, forme étrange où les lettres ⲥⲁⲡⲣⲟ représentent sans doute le nom proprement dit; on trouve habituellement, comme prototype de شبرا, ϫⲉⲃⲣⲱ (Champollion, II, p. 205; Akerblad, p. 414).

Yâqût (*Muštarik*, p. 267) relève en Égypte 53 villages de شبرا (c'est également le chiffre du *Qâmûs*, II, p. 54; cf. Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 199). Il appelle le nôtre شبرا دمنهور, et ajoute qu'il produit un vin appelé نبيذ شبراوىّ (corriger ainsi le شيراوى de *Prairies*, II, p. 364). C'est aussi le شبرة d'Ibn Ḥauqal (p. 106), qui nous parle de son hydromel célèbre (même détail et même orthographe dans Idrîsî, p. 148 [cf. Guest, *Delta*, p. 950]; la traduction est mauvaise : il faut comprendre [p. 178] : «c'est dans ce lieu qu'on dresse les tentes au mois de *Bašans*»). — Il a dû se passer ici un fait analogue à celui qui a donné naissance au groupe Abou Sir-Bena : Damanhour était un village proche de Choubra, et tous deux auraient été réunis administrativement (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 360; Champollion, II, p. 42; Amélineau, p. 116; Evetts, *Churches*, p. 104, n. 5). Damanhour reçut même, en mémoire du martyr Jean de Sanhût, l'épithète de دمنهور الشهيد (Yâqût, II, p. 601; cf. *Marâçid*, V, p. 491). Muqaddasî écrit شبرو (p. 194); Ibn Duqmâq l'appelle شبرا الخيمة (V, p. 47); Ibn Iyâs porte à l'Index (p. 154) l'orthographe شبرى, mais dans quelques passages (I, p. 206, 228) le mot est écrit شبرا. Ibn el-Jîʿân (p. 7; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 598 [où le nom est écrit شبرا]) et la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 146) écrivent شبرى الخيمة et دمنهور شبرى; dans Ibn el-Jîʿân, nous lisons aussi شبرى الشهيد. Enfin, ʿAlî Pâšâ Mubârak (XII, p. 119) lui donne encore le nom de شبرى الملاسة; maintenant شبرا (*Recensement*, part. ar., p. 189; Boinet, p. 155).

Deux des mss. d'el-Maqrîzî (voir t. I, p. 292, n. 1) nous citent à leur manière le nom du martyr, qui n'est pas Jean de Sanhût, mais أبو جرج, autrement appelé مارى جرجس, le premier (*sic*) des martyrs chrétiens, tué à Malaṭiyah par l'ordre de Dioclétien.

Pour compléter cette notice, signalons l'étymologie donnée par M. Casanova (*loc. cit.*, I, p. 205) au nom de Choubra, qu'il identifie avec la Κερκέσουρα de Strabon (XVII, 806). Il est vrai que cette ville était située sur la rive gauche du Nil, tandis que Choubra est sur la droite : mais le fleuve aurait changé son cours. Le nom de Κερκέσουρα se décompose en deux parties, les deux dernières

syllabes étant la transcription de Σοβρα, par suite de «l'identité des sons ου et οβ». Sans parler de cette «identité» tout à fait nouvelle, il faut se rappeler l'orthographe Κερκάσωρον (Hérodote, II, 15) dont ne tient pas compte M. Casanova, et qui indique la véritable prononciation de la troisième voyelle, hésitant, comme le و arabe, entre les sons *ou* et *ó*. Ajoutons que la forme *Choubra* date de l'époque arabe, et que le mot égyptien dont elle sort ne lui ressemble pas assez pour que les Grecs aient entendu des sons si curieusement voisins du nom actuel. On a vu plus haut que *Choubra* était en copte ⲥⲁⲡⲣⲟ (?), et d'autres villes homonymes offrent l'orthographe ϫⲉⲃⲣⲱ ou ϫⲉⲃⲣⲟ, dont il est malaisé de tirer σουρα ou σωρον.

شبرا سنباط — CHOUBRA EL YAMAN (?)

Cette localité fut, en 150 H, le lieu de concentration des Coptes révoltés. Ils venaient de Sakha; et les habitants d'el-Bašrûd, d'el-Awîsîyah et d'el-Bujûm, c'est-à-dire des *kûrah* situées au nord-est de Sakha, s'étaient joints à eux (cf. Kindî, éd. Guest, p. 116).

Quatremère (*Recherches sur l'Égypte*, p. 152, 160, 199-200), qui avait lu بسباط dans Maqrîzî et بسبوط dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (*Patrol. or.*, V, p. 157 [411]), avait signalé un rapprochement possible avec شبرا بسيون. Ce nom, graphiquement, se rapproche de celui qui nous occupe, et le site de cette ville, un peu au nord de Kafr el Zayat, et au sud de Sakha, conviendrait bien. Mentionnée par la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 248 : *Assoubraubesson* et *El Sombraubession;* cf. Schefer, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 99), par Ibn Duqmâq (V, p. 92) et Ibn el-Jî'ân (p. 82; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 641), elle ne porte plus ce nom depuis ce temps; il existe pourtant une ville qui s'appelle *Bassioun* tout court.

Mais, certains manuscrits donnent pour le second mot la lecture سنباط que nous croyons devoir adopter (var. : ساط; بساط; سنباط; بسباط). Une ville de *Sonbat* existe en effet : c'est l'ancienne ⲧⲁⲥⲉⲙⲡⲟϯ copte (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 104-105; Champollion, II, p. 180; Amélineau, p. 415; Evetts, *Churches*, p. 32, n. 1), dont la première syllabe, représentant l'article, est tombée. Ce village, situé «à peu près à égale distance de l'actuelle Zifta et de l'ancienne Busiris, un peu à l'ouest de la branche de Damiette», conviendrait également par sa situation. Il y avait d'ailleurs un Choubra près de Sonbat, d'après Idrîsî (p. 153-154; cf. Guest, *Delta*, p. 964), mais ce Choubra est plutôt nommé d'après la ville en face de laquelle il se trouve : Choubra Damsis, maintenant *Choubra el-Yaman* (Vansleb, *Relation*, p. 46; Boinet, p. 156; *Atlas*, 53 : 10-5) à quelques kilomètres au nord de *Sonbat* (Boinet, p. 510; *Géogr. économique*, I, p. 231 [carte]). Nous ne rencontrons nulle part Choubra-Sonbat dans les cartes actuelles, mais le surnom de ce Choubra a pu changer : nous avons vu le fait pour Saft el-Laban, et plusieurs autres localités. — M. Evetts a édité شبرا بسنبوط (*Patrol. or.*, *loc. cit.*) et traduit : Choubra *près de* Sonbat.

La variante سنبوط (lire *Sonbûṭ*), de l'*Histoire des Patriarches*, est toute naturelle puisqu'elle est plus proche du copte; elle paraît avoir eu une existence vivace, car, en ce qui concerne Sonbat même, Yâqût (III, p. 156) nous dit qu'il existait également la prononciation سنبوطية. Cette ville s'appelle سمهوطية dans Ibn Duqmâq (V, p. 91-92) et Ibn el-Jî'ân (p. 81; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 640) : ce n'est pas une simple conjecture, attendu que d'après Ibn Duqmâq on y manufacturait des étoffes dont l'ethnique était سنباطي. On lit سمهوطية dans le *Synaxaire* (ap. Amélineau, p. 418); dans un autre passage du *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 240 [26]), on lit منوطية (*sic*), mais un ms. donne سنباط : il faut vraisemblablement lire [س]مبوطية (cf. trad. Wüstenfeld, I, p. 15; éd. du Caire, I, p. 16).

Juynboll a voulu trouver une autre transcription du nom copte dans une ville que Yâqût appelle دسبندس (II, p. 573) et le *Marâçid* (I, p. 401) : دسبندس, en lisant دسبندس = ⲧⲁⲥⲉⲙⲡⲟϯ (*Marâçid*, V, p. 466).

Cf. Niebuhr, *Voyage*, I, p. 58, 64, 76 (سنباط et زنباط); *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 205.

الشجرتين

Point extrême de l'Égypte, à côté d'el-Ariche (I, p. 82). — Ce nom des *Deux Arbres* est oublié depuis longtemps, et Ibn el-Faqîh (p. 57) semble être le dernier à le mentionner; Yâqût (IV, p. 546) en parle au passé. Ce lieu est appelé الشجرة, au singulier, dans Abû'l-Maḥâsin (I, p. 61).

الشراك — EL ACHRÂK (?)

Citée dans les listes de *kûrah*, une fois entre el-Badaqûn et Tarnûṭ (I, p. 309; cf. Ibn Khurdâdhbeh, p. 83); l'autre entre el-Kheïs et Kherbeta (p. 311).

Ya'qûbî place (p. 339) les *kûrah* de Sâ, Chabas, el-Badaqûn et el-Širâk sur un canal dérivé du Nil qu'on appelle el-Nastarû (على خليج من النيل يقال له النسترو). Dimašqî cite Širâk entre el-Baramûn et Tarnûṭ (p. 231; trad. Mehren, p. 323). Ibn Duqmâq la range dans la province d'el-Béhéra et ajoute qu'on l'appelle aussi الصفصافة (V, p. 103); ce dernier nom avait d'ailleurs disparu au moment

d'Ibn el-Jiʿân (p. 120; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 661). — Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 243) nous lisons الاشراك = *el-Achrâk* (*sic*); peut-être est-ce la même localité qui s'appelle ainsi aujourd'hui, et s'écrit الاشراك (Boinet, p. 41). Elle est située près et à l'est de Damanhour (*Atlas*, 24 : 9-2). Il est à noter qu'un bourg du nom de الصيصاني existe à l'ouest de Damanhour (*Atlas*, 23 : 10-3) — cf. Guest, *Delta*, p. 978-979, et la carte.

الشرقيّة — CHARKIEH

1° Province du Delta (I, p. 306, 313) dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours (*Lassarquye* et *Lassarquie* dans la *Devise des chemins de Babiloine*, p. 242, 244; — cf. *Géogr. économique*, I, p. 71).

2° Ce fut aussi, un instant, le nom de la *kûrah* dont la capitale était Itfîḥ, et qui s'appelait encore el-Itfîḥîyah; ce dernier nom ne se trouve pas dans la liste d'el-Quḍâʿî (I, p. 307, 310). — Cf. Ibn Khurdâdhbeh, p. 81; Qudâmah, p. 247; Kindî, éd. Guest, p. 643; Yâqût, III, p. 279. Yâqût ignore ici la province du Delta, alors que dans son *Muštarik* (p. 273) il ne parle plus de la *kûrah* de l'Égypte du Sud, mais dit : الشرقية كورة مشهورة بمصر في الشرق. Dans sa traduction de Dimašqî (p. 325; texte ar., p. 232), Mehren a complètement confondu, puisqu'il renvoie au texte d'Ibn el-Jiʿân, traduit dans ʿAbd el-Laṭîf, dans lequel il s'agit de la province du Delta. Il est à noter que pour Dimašqî il y a deux *kûrah* distinctes : l'une, appelée el-Šarqîyah, dans laquelle il range Helouan et Toura (corriger *Thari*), qui serait ainsi par conséquent tout entière sur la rive orientale du Nil; l'autre, appelée *kûrah* d'Aoussim el-Khiṭaṭ et d'Itfîḥ, sur le bord occidental du Nil, vis-à-vis de Fusṭâṭ. — La province d'el-Itfîḥiyah existait encore au temps d'Ibn el-Jiʿân (voir الإطفيحيّة, p. 22).

شطا — CHEIKH CHATA

Citée comme *ribâṭ* (I, p. 114).

Cette ville aurait reçu son nom d'un cousin germain du Muqauqis, Šaṭâ ibn el-Hâmûk. M. Krall, cité par J. Karabacek (*Mittheil. aus der Sammlung der Pap. Erzherzog Rainer*, I, p. 3, n. 2), pense retrouver dans Chata le nom d'homme « ⲡⲉϣⲁⲧⲉ » = Ψάτης en grec. Mais Ψάτης a déjà donné *Bsad*, prénom fréquemment employé par les Coptes d'aujourd'hui; et il n'y a aucune raison de lui supposer un doublet. D'ailleurs, c'est sans doute faire trop d'honneur à cette

légende, inventée bien plus tard, comme tant d'autres, pour forger un éponyme à une ville déjà existante.

Pour Yaʿqûbî (p. 338), Muqaddasî (p. 202), Yâqût (III, p. 288), Qazwînî (II, p. 139), Šaṭâ est un port sur le lac de Tinnîs (cf. Maqrîzî, I, p. 226; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 338-339). Au temps d'Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 65) c'était un lieu de pèlerinage vénéré. Maintenant les eaux se sont retirées à cinq ou six cents mètres (Salmon, *Une mission à Damiette*, *B. I. F.*, II, p. 75, 87-89); ce hameau s'appelle aujourd'hui الشيخ شطا (R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 158; *Recensement*, p. 84; Boinet, p. 142; *Géogr. économique*, I, carte, p. 283; *Atlas*, 7 : 10-3, *Sîdi Shata*). Nous lisons dans Quatremère (*loc. cit.*) que « Šaṭâ avait été une ville épiscopale, ainsi qu'on le voit par la notice de Nilus Doxopatrius [122, dans Parthey, *Hieroclis Syn. et Notitiae graecae episcop.*, Berlin, 1866], qui range l'évêché de Sata, Σάτα, au nombre de ceux qui dépendaient du patriarche d'Alexandrie ». M. Gayet (*Le Costume en Égypte*, p. 62 et sqq.) croit reconnaître en cet endroit l'emplacement des campements de Jean de Brienne : Salmon a discuté cette question et conclu à la négative.

شطب — CHOTB

Citée dans les listes de *kûrah* : dans la première, Chotb est indépendante (I, p. 307; cf. Dimašqî, p. 232; trad. Mehren, p. 325, où on lit شطنة = *Shothna*); dans la liste de Quḍâʿî (p. 310) la *kûrah* dont elle fait partie est appelée *kûrah* d'Achmounein, d'Ançinâ septentrional et méridional (أسفل وأعلى), Chotb et Qûç-Qâm (cf. Calcaschandi, p. 94).

L'ancienne *Hypsélis* (Hier., 731,2 : Ὑψηλή; Georg. Cyp., 766 : *id.*; Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1460, l. 29 etc., où elle apparaît encore comme παγαρχία = [à peu près] كورة, au début du viiie siècle ap. J.-C.); en copte ϣⲱⲧⲡ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 499; *Observations*, p. 33; Champollion, I, p. 275; Amélineau, p. 423; Evetts, *Churches*, p. 245, n. 5). C'était encore un évêché dans la seconde moitié du viiie siècle de notre ère (*Hist. des Patriarches*, dans *Patrol. or.*, V, p. 204 [458]).

Ibn Duqmâq nous dit (V, p. 24) que de son temps la vieille ville n'était qu'un kôm rouge, mais qu'on en avait bâti à proximité une nouvelle qui portait le même nom. ʿAlî Pâšâ Mubârak déclare qu'on l'appelle شطب الحمراء (XII, p. 130). — Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 56, pl. LXXXIII, LXXXV (*Schiub*); Bædeker, p. 226; Boinet, p. 155; *Atlas*, 129 : 7-5.

شطنوف — CHATANOUF

C'est l'endroit où le Nil se divise en deux branches, celles de Damiette et de Rosette (I, p. 268; cf. Ibn Ḥauqal, p. 87, 89, 90; Idrîsî, p. 149, 159; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 215; Guest, *Delta*, p. 942).

En copte ϣⲉⲧⲛⲟⲩϥⲓ (D'Anville, p. 43; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 431-443; Champollion, II, p. 22-25, 147; Amélineau, p. 424). — Citée dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 182-185 [436-439]) comme un des lieux où passa Marwân dans sa fuite. M. Amélineau a noté dans le *Synaxaire* l'orthographe شطانوف, qui est celle de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 217), du *Recensement* (part. ar., p. 192) et de Boinet (p. 136; *Atlas*, 87 : 10-2). Il fait remarquer que, par suite des changements du Nil, cette ville ne se trouve plus au sommet du Delta, mais un peu plus haut et dans l'intérieur des terres. Yâqût fixe la prononciation شَطَنُوْف (III, p. 291; شطا نوف, en deux mots dans *Muštarik*, p. 234); et Idrîsî écrit toujours شطنوف (trad., p. 178, n. 2; cf. *Synaxaire*, *Patrol. or.*, III, p. 411 [335]; trad. Wüstenfeld, II, p. 165; Amélineau, p. 105; Amélineau, *Actes des martyrs*, p. 95; Guest, *Delta*, p. 950, 952, 960, 962). — Cf. ʿAlî Pâšâ Mubârak, XII, p. 132.

شعب البوقيرات

Voir جبل الكفّ.

شغب

Citée dans la liste de Quḍâʿî (I, p. 311), sur la frontière du Ḥijâz.

C'était une des stations sur la route du pèlerinage d'Égypte à la Mecque (Ibn Khurdâdhbeh, p. 149; Yaʿqûbî, p. 341; Qudâmah, p. 190; Kindî, éd. Guest, p. 143; Ibn Rusteh, p. 183; Içṭakhrî, p. 27; Ibn Ḥauqal, p. 34; Muqaddasî, p. 110, 112; *Marâçid*, IV, p. 63; Calcaschandi, p. 101 : *Schu'eib*).

شقلقيل — CHEKELKIL

Grotte remplie de poissons momifiés (I, p. 164). On sait qu'il y a dans la grotte de Chekelkil des momies de crocodiles (voir les sources citées p. 163, n. 12).

Cf. Maqrîzî, II, p. 503 = *G. d. Copten*, p. 38 = Evetts, *Churches*, p. 309; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 38; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XII, p. 132; *Recensement*, part. ar., p. 192; franç., p. 79; Boinet, p. 150; *Atlas*, 129 : 7-1.

شنقير

Il y avait des mines dans ce canton de Šanqîr, situé en Nubie, notamment celle d'el-Šankah (I, p. 282; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 191; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 15; Floyer, *Études sur le Nord-Etbaï*, p. 161; Linant de Bellefonds, *L'Etbaye*, p. 79).

الشنكة

Sur el-Šankah, voir l'article précédent.

شنودة

La *kûrah* de Šanûdah se trouve dans les deux listes de villes citées par Maqrîzî : dans l'une (I, p. 307; cf. Ibn Duqmâq, IV, p. 128), entre Taha et el-Achmounein; dans l'autre (p. 310) entre Taha et Bawit.

Qudâmah la situe entre el-Achmounein et Ançinâ (p. 247). Ce nom est presque toujours précédé du mot حيز «district» : cependant Yâqût, qui place ce territoire dans l'Égypte du Sud sans plus de précision, le cite à شنودة, et donne la variante شنوذة (III, p. 330); à l'endroit où il énumère les *kûrah* d'après el-Quḍâʿî, il écrit (IV, p. 549) السمنودية (cf. *Marâçid*, III, p. 110 : سمنودية). — Un village (?) du nom de شناوادة est cité dans Amélineau (p. 130, 455), où nous lisons : «Et certes vinrent une foule de gens des environs de la ville de Kous et du diocèse de Bahnassa : l'un d'eux se nommait Latsoua (لتسوا) du Deïr Danouheh (دير دنوهة) et l'autre [était] des gens de Šanuwâdah». Le personnage appelé لتسوا (il faut lire لتسو = *Latsû*) est évidemment le même que le saint «Latson» de Bahnassa, du *Synaxaire éthiopien* (17 *Sané*; *Patrol. or.*, I, p. 617 [99] et sqq.), et son couvent est le Deir Bardanûhah cité par Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 212) dans le district de Bahnassa; Šanuwâdah serait donc plutôt dans la province de Kous, et de toute façon, même si nous n'avons pas là une faute pour شنودة [دير], car il y en avait un à Kous (Evetts, *Churches*, p. 230), le village ici mentionné ne peut guère s'identifier avec la *kûrah* de Maqrîzî. Si le nom qui nous occupe provient réellement de celui de ϣⲉⲛⲟⲩⲧⲉ, on peut songer au couvent de saint Senouthios qui existait près d'Antinoé sur le «mont Andarînâ» (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 42); Evetts (*Churches*, p. 244) le confond à tort avec le «couvent blanc». Mais comment le nom d'un couvent si obscur a-t-il pu finir par désigner une *kûrah*? Il est plus probable que le mot شنودة est altéré.

On pourrait songer à *Sawada*, qui se trouve près de Minia (سوادة; cf. Boinet, p. 487; *Atlas*, 119 : 9-1).

شورى — CHORI

Abolition d'impôt par Barqûq (II, p. 92).

Les textes sont peu nombreux et peu détaillés au sujet de cette bourgade des environs d'el-Borollos : une simple mention dans une note marginale d'un ms. de Yâqût (V, p. 276); dans Ibn Duqmâq (V, p. 113) et dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 216). — Cf. Ahmed bey Kamal, *Borollos* (*Annales du Service des Antiquités*, IX, p. 143; *Atlas*, 3 : 6-5).

صا — SÂ EL HAGAR

Fondée par Çâ ibn Miçr (I, p. 74, 83; cf. Yâqût, III, p. 359; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 129, 182; Calcaschandi, p. 98); carrière de pierre (p. 301).

L'ancienne Σάϊς (Hier., 724,6; Georg. Cyp., 716), en copte ⲤⲀⲒ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 290 et sqq.; Champollion, II, p. 215; Amélineau, p. 405). Un combat entre Arabes et Grecs y est signalé par Jean de Nikious (p. 568; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 166). Elle était encore une pagarchie et un évêché au début du viiie siècle ap. J.-C. (*Hist. des Patriarches*, ap. *Patrol. or.*, V, p. 63 [317], et Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1462, *l*, l. 11).

Ibn Duqmâq (V, p. 94) et Ibn el-Ji'ân (p. 85; ap. 'Abd el-Latîf, p. 642) citent Sâ en compagnie d'un autre village, حوض اللخمى, qui ne se trouve plus dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 209). Dans ce dernier ouvrage, on lit pour la première fois صا الحجّار, et mieux dans 'Alî Pâšâ Mubârak (XIII, p. 2) : صا الحجر (Boinet, p. 471; *Atlas*, 52 : 6-1). Ibn Iyâs attribue sa fondation à Çâ ibn Marqûnus : de son temps elle était déjà presque complètement ruinée (I, p. 14).

صان — SAN EL HAGAR

Citée dans les listes de *kûrah*.

L'ancienne Τάνις (Hier., 727,11 Πάννις par erreur; Georg. Cyp., 689); en copte ϪⲀⲚⲒ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 284; Champollion, II, p. 101; Amélineau, p. 413). Dans Jean de Nikious (p. 392, 540; cf. Butler, *Ar. conquest*, p. 214) elle apparaît comme déjà bien déchue au viie siècle de notre ère, puisqu'elle est réunie à quatre autres villes sous l'autorité d'un seul préfet. Wüstenfeld a lu *Dhâf* (Calcaschandi, p. 97). — Maintenant صان الحجر ('Alî Pâšâ Mubârak, XIII, p. 4; Boinet, p. 485; *Géogr. économique*, I, p. 125; carte, p. 111; *Atlas*, 56 : 6-3).

الصعيد — HAUTE-ÉGYPTE

Le Ça'îd ou صعيد مصر (Arnold, *Chrestomathia*, p. 102) se divise en صعيد أدنى et صعيد أعلى (II, p. 68; cf. Nassiri Khosrau, p. 116, 173; Wâqidî, notes, p. 59); ce dernier dans le second climat; l'autre, dans le troisième (I, p. 43, 51); son climat et ses productions (p. 106, 188); nourriture de ses habitants (p. 192); révolte des Coptes en 121 H (p. 333). — Cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 189; *Devise des chemins de Babiloine*, p. 246 (Le *Sehid*).

L'expression de صعيد a son correspondant exact en copte : toute la Haute-Égypte s'appelle ⲢⲎⲤ ou ⲘⲀⲢⲎⲤ, mot qui a survécu en arabe dans le nom d'un vent soufflant du sud : le مريسى. Dans le grec byzantin, on rencontre parfois une dénomination analogue; l'Anonyme de Ravenne connaît une division de l'Égypte en *anocura* et *catocura* (cette dernière non citée par lui) : ce sont les ἄνω et κάτω χώρα des papyrus d'époque arabe (Bell, *The Aphrodito Papyri*, nos 1379, l. 8; 1447, l. 137, 138 etc.; cf. *Revue des Études grecques*, XXV, p. 218), c'est-à-dire le Delta et le Ça'îd.

Quant aux deux districts de صعيد أدنى et صعيد أعلى, ils coïncident presque entièrement avec les deux duchés byzantins d'Arcadie et de Thébaïde. On a vu en effet (article انصنا) que le «second climat», où est inclus en totalité le Haut-Ça'îd, a pour limite septentrionale Ançinâ : or la première pagarchie de Thébaïde, vers le nord, était Théodosiopolis (Taha), suivie immédiatement d'Antinoé.

Nous étudierons l'administration de la Haute-Égypte à l'article الوجه القبلى.

طا النمل — TONAMEL

Mâmûn y passe; aventure qui lui arrive (I, p. 340-341). — 'Alî Pâšâ Mubârak (XVII, p. 28-29) conte l'histoire et identifie la localité avec طا النامل de la province de Dakahlieh, qui est située à trois heures d'el-Mansourah (Boinet, p. 522; *Atlas*, 54 : 10-1). — Quatremère (*Recherches sur l'Égypte*, p. 33) avait lu صا.

طحا — TAHA EL A'MÉDA

Cité dans les listes de *kûrah*.

L'ancienne Θεοδοσιούπολις (Hier., 730,7; Georg. Cyp., 763); en copte ⲦⲞⲨϨⲞ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 367; *Observations*, p. 35; Champollion, I, p. 299, 372-373; Amélineau, p. 471; Maspero, *Notes au jour le jour*, *Proceedings*, XIII, p. 522, et fig. 2; Evetts, *Churches*, p. 213, n. 1). L'orthographe grécisée Τούω se lit dans des papyrus du viiie siècle (Bell, *The Aphrodito*

Papyri, n° 1434, l. 93, etc.). Dans un passage de l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 181 [435]), la ville est appelée تاوضيسا, l'auteur s'étant servi d'une source grecque ou copte, et n'ayant pas reconnu Taha.

On trouve طها dans Idrisî (p. 46). Cette ville fut probablement appelée *Ṭaḥâ el-Madînah*, parce que, seule des quatre Taha d'Égypte signalées par Yâqût (*Muštarik*, p. 293), elle était capitale de province (EVETTS, *Churches*, p. 213; CALCASCHANDI, p. 94). Du temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 20), elle faisait encore partie de la province d'el-Achmounein et d'el-Ṭaḥâwîyah; elle se trouvait dans la province d'el-Bahnassa au temps d'Ibn el-Jiʿân (p. 169; ap. ʿABD EL-LAṬÎF, p. 690). Depuis la *Description de l'Égypte*, elle est dans la province de Minia (ʿALÎ PÂŠÂ MUBÂRAK, XIII, p. 29; BOINET, p. 513; *Atlas*, 118 : 6-4).

Vansleb (*Histoire de l'église d'Alexandrie*, p. 25) l'appelle *Tahha il amudein*, nom que l'on retrouve dans la *Description de l'Égypte* (IV, p. 180, 350, 371; XVIII, p. 111 : طها العمودين, *Ibiu vel Ibeum*); dans le *Voyage de Norden*, éd. Langlès (II, p. 42), *Taghel* et *Amuden*, attenants l'un à l'autre; on l'appelle plutôt طها الاعمدة.

الطحاوية

Ce nom ne semble pas exister encore au temps de Yâqût, qui donne Taha comme chef-lieu de la province d'el-Achmounein. — El-Ṭaḥâwîyah dépendait de cette dernière au moment du *Rauk el-Nâçirî* (I, p. 312; cf. CALCASCHANDI, p. 105-106; et l'article précédent).

طرا — TOURA

Ce village est appelé طرى dans DIMAŠQÎ (p. 232; Mehren ne l'a pas reconnu dans sa traduction [p. 325], puisqu'il lit *Thari*; même orthographe dans le *Livre des Perles enfouies*, n°s 37, 95); il est classé dans la province d'el-Šarqîyah (voir الشرقية). C'est certainement le même qui est situé par Ibn Duqmâq (IV, p. 136) dans la province d'Atfih (EVETTS, *Churches*, p. 141).

En copte ⲧⲣⲱⲁ (AMÉLINEAU, p. 578, 580; MASPERO, *Études de mythologie et d'archéologie*, III, p. 342; CASANOVA, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 173).

«Les Grecs, dit M. Amélineau (p. 519-520), connaissaient très bien cette ville dont ils avaient fait *Troja*»; la *Description de l'Égypte* (IV, p. 424; XVIII, p. 136) identifie cette ville grecque avec un طرح (*Torrah et château*) qui est vraisemblablement notre Toura. — Le nom de Troja se trouve dans STRABON (XVII, 809), DIODORE DE SICILE (I, 56); il est connu d'Étienne de Byzance (*s. v.*), ainsi qu'un Τρωϊκὸν ὄρος; cf. le «Trohen, supra Babyloniam, contra civitatem Memphis» des *Vitæ Patrum* (*Patrol. lat.*, LXXIII, col. 955).

Cf. SONNINI, III, p. 24; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 19 (*Turraag*); ʿALÎ PÂŠÂ MUBÂRAK, XIII, p. 31. On écrit maintenant طره, et ce village se trouve dans la province de Guizeh (BOINET, p. 523; *Atlas*, 94 : 7-1).

طرابية

Citée dans les listes de *kûrah* (I, p. 308 et 310); — révolte des Coptes en 107 H (I, p. 333; cf. KINDÎ, éd. Guest, p. 73).

C'est évidemment le copte ⳨ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ (CASANOVA, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 217); en grec Ἀραβία (Hier., 728,6; PARTHEY, p. 525), Ἀραβίους (Georg. Cyp., 707). La ville est citée déjà (*Arabia civitas*) dans le voyage de sainte Ethérie, attribué autrefois à sainte Sylvie (P. GEYER, *Itinera Hierosolymitana saeculi IV-VIII*, dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. XXXVIII, p. 48), comme dans la *Cosmographie* de Julius Honorius (éd. Riese, p. 47 : *Arabia oppidum*). Mommsen (*Sitzungsberichte der Kön. preuss. Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, 1887, p. 362) veut y reconnaître le poste romain de *Tohu*, qui apparaît dans la *Notitia Dignitatum* (Or. XXVIII, 41). Les *scalæ* coptes l'identifient avec Balqâ : ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = البلقا (AMÉLINEAU, p. 564), et sous ce nom elle est citée par Jean de Nikious (p. 540). Il ne faut donc pas chercher Balqâ en Syrie, comme l'ont fait Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 352-353; cf. aussi p. 62, sur طرابية) et M. Amélineau (p. 483); mais l'erreur est imputable à certaines *scalæ* qui donnent pour l'arabe : البلقا بالشام من بلاد السواد (AMÉLINEAU, p. 330, 565, 569), et une fois ارابيا البلقة (*ibid.*, p. 561). Il ne faut pas non plus l'identifier avec une ville du nom de Balqâs (AMÉLINEAU, p. 83-84). Enfin les listes coptes d'évêchés posent l'égalité : ⲁⲣⲁⲃⲓⲕⲟⲩ = ⲁⲣⲁⲃⲓ ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = فاقوس (CHAMPOLLION, II, p. 74-77; AMÉLINEAU, p. 483, 572, 575). C'est une erreur que n'ont pas commise les *scalæ*. Fâqûs ou Φάκουσα est une autre ville qu'Arabia. Mais nous avons déjà constaté plus d'une fois (voir اتجا, p. 5-6; صهيل) que les listes d'évêchés assimilent les unes aux autres des villes distinctes, qui n'ont formé qu'un siège épiscopal ou qui l'ont possédé alternativement.

Dans la liste des évêques qui prirent part au concile d'Éphèse, il n'y a aucune raison de voir dans Ἀχαιῶν une corruption de Ἀραβίας (CASANOVA, *loc. cit.*, p. 216-217) : cf. plus haut, article حلوان.

Champollion (II, p. 28-31) a su que les Arabes avaient ce nom de Ṭarâbiyah parmi leurs districts, et l'a identifié avec l'ancien *nome Arabique* (II, p. 28-31);

il est beaucoup plus probable (et en certains cas cela est même certain) que ce nom désigne la *ville* d'Arabia, que Champollion n'a pas connue. Mais il a pu s'appliquer, par suite, au canton dont elle était le chef-lieu : ainsi dans les listes citées par Maqrîzî, où la «*kûrah* de Ṭarâbiyah» contient, entre autres villages, ceux d'el-Sadîr, el-Hâmah, Fâqûs.

Il n'est pas exact que le district de ce nom ait correspondu au Ḥauf (= Ḥauf el-Šarqî; cf. Naville, *Goshen*, p. 16-17); les listes de Maqrîzî nous prouvent que c'en était seulement une partie. Le district de Ṭarâbiyah devait être, semble-t-il, le plus grand de la province. Limité au sud et à l'est par le désert, il était borné au nord par les districts d'Iblîl et de Çân (l'ancienne *Tanis*); à l'est, par ceux de Farbeiṭ (Horbeit) et de Basṭah (Tell Basta). Sadîr et Fâqûs, dont les sites sont connus, semblent en avoir formé les angles sud-ouest et nord-est, quoique, du côté est, il ait dû s'étendre jusqu'au parcours actuel du canal de Suez sur lequel nous avons pu situer el-Hâmah (voir الهامة).

Ce nom de Ṭarâbiyah se trouve dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 82 : اطرابية); Ya'qûbî (p. 327); Qudâmah (p. 247 : اطرابية); Yâqût (I, p. 520); Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323); Ibn Duqmâq (V, p. 42); Calcaschandi (p. 96 : le nom n'était plus connu de son temps). — M. Guest (*Delta*, p. 975) a adopté la prononciation *Ṭurâbiyah*, d'après le *Qâmûs* (I, p. 97), qui donne également l'orthographe ضرابية.

La ville devait se trouver sur le canal de Trajan (vallée du Ouâdî Toûmîlât). On lit dans Yâqût (III, p. 845-846) : من مصر إلى مشتول ثمانية عشر ميلا ومن مشتول إلى سفط طرابية ثمانية عشر ميلا ومنها إلى مدينة فاقوس ثمانية عشر ميلا. La ville qui se trouve maintenant à peu près à égale distance en ligne droite entre Maštûl (= la moderne Machtoul el Souk : cf. *Géogr. économique*, I, p. 101, et la carte, p. 71) et Fâqûs est sans contredit Saft el Henna (*Géogr. économique*, I, p. 222). Mais il n'en faudrait pas conclure que cette ville représente l'ancien site de la ville de Ṭarâbiyah : il y avait et il y a encore en Égypte plusieurs localités du nom de Saft, et celle-ci (= Saft el Henna) s'appelait alors Saft [du district de] Ṭarâbiyah. Nous avons là un élément de plus pour fixer les limites de ce district.

الطرّانة — TARRANEH

On y trouve du natron (II, p. 103; cf. Niebuhr, *Voyage*, I, p. 46-47; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 481).

C'est, depuis l'époque du sultan Beïbars environ (cf. *Devise des chemins de Babiloine*, p. 247-248 : *Al Tarrane* et *El Terrane;* Schefer, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 99), le nom de la ville de Tarnûṭ (voir l'article ترنوط). Dimašqî

(p. 234; trad. Mehren, p. 328) considère el-Tarraneh comme une des merveilles de l'Égypte.

Il est probable que la ville de Ḥezênâ citée par Jean de Nikious (p. 488) est en réalité Tarraneh (voir la discussion à l'article منف).

طمّوه — TAMMOÛ

Ce nom est la transcription du copte ⲦⲀⲘⲘⲰⲞⲨ; une autre forme moins fidèle est طمويه, que l'on rencontre dans le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 321 [107], 324 [110]), transcrit à tort *Thmoui :* confusion déjà faite dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* par Renaudot (cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 135). Mais un des manuscrits du *Synaxaire* donne la leçon طموه, qui a été adoptée dans l'édition du Caire (I, p. 79, 82). Ce village se trouvait dans la province de Memphis (cf. Quatremère, *op. cit.*, I, p. 134-137; Amélineau, p. 477) : nous en avons déjà parlé à l'article دموه (p. 91-92).

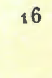
Abû Çâliḥ écrit طمويه (Evetts, *Churches*, texte ar., p. 7, 59, etc.; trad., p. 9, n. 1, 197, n. 4, 358), ainsi que Yâqût (II, p. 674; *Muštarik*, p. 294; voir notes, p. 33; cf. *Marâçid*, I, p. 433; II, p. 210; V, p. 555; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 504; *G. d. Copten*, p. 40), Ibn el-Ji'ân (p. 145; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 676), 'Alî Pâšâ Mubârak (XIII, p. 42; XVI, p. 52 : l'ethnique الطمويهى). L'orthographe طموه (prononcer Ṭammûh), qu'on lit dans Ibn Duqmâq (IV, p. 132), dans le *Livre des Perles enfouies* (nos 66, 97), est maintenant adoptée (*Recensement*, part. ar., p. 199; franç., p. 303; Boinet, p. 517; *Atlas*, 94 : 7-1).

طنّاح — TANÂH

Cette ville n'est pas citée expressément dans le texte de Maqrîzî, mais elle sert à distinguer une des deux Ušmûn du Delta, qu'on appelle Ušmûn (Ušmûm) de Tanâh (voir اشموم طناح, p. 17-19).

Tanâh se trouve à une douzaine de kilomètres au sud-ouest d'Ušmûn (Idrîsî, p. 154; Ibn Duqmâq, V, p. 74; Ibn el-Ji'ân, p. 55; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 626; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 182; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 295-302; *Recensement*, part. ar., p. 199; franç., p. 303; Boinet, p. 517; *Géogr. économique*, I, p. 301 [carte], 322, pl. LXXV; *Atlas*, 28 : 10-2).

On ne peut admettre avec M. Foucart (*Notes prises dans le Delta, Recueil de travaux*, 1898, p. 165) qu'une ville qui s'est appelée Ušmûm Ṭannâḥ, c'est-à-dire Ušmûm *de* Ṭannâḥ, soit la moderne Tanâh; nous avons montré (article اشموم طناح) que c'est bien la ville d'Achmoun el Romman.



الطور — EL TOR

Cette ville est citée dans la liste de Quḍâʿî (I, p. 311) comme rentrant dans les districts du Ḥijâz appartenant de son temps à l'Égypte (cf. Yâqût, III, p. 557; *Muštarik*, p. 297; Dimašqî, p. 231; trad. Mehren, p. 324; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 30, 147; Ibn Duqmâq, V, p. 43; Calcaschandi, p. 100, 169-170; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 509-510; Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 79, n. 112; Arnold, *Chrestomathia*, *Gloss.*, p. 112; Barron, *The topography and geology of the Peninsula of Sinai, Western portion*, p. 15; Hume, *id.*, *Eastern portion*, p. 13-14, 43 [les habitants de la région s'appellent *Towara*]; R. Weill, *La presqu'île du Sinaï*, index, p. 377; Boinet, p. 198).

Le nom est la transcription des mots grecs τὸ ὄρος (Σινᾶ) : cf. Mansi, *Concil.*, VIII, 911 (*anno* 536); 994; 1019, etc... Masʿûdî en a connu le sens : الأطوار الجبال (*Tanbîh*, p. 144; *Avertissement*, p. 198); mais Yâqût a cru que c'était un mot hébreu (*Muštarik*; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 90).

La route terrestre du pèlerinage d'Égypte passait par cette localité (cf. plus loin l'art. عيذاب, p. 128-131; *Prolégomènes*, I, p. LXXXII).

طور سيناء

C'est le nom du mont Sinaï (cf. *Kawâkib*, p. 12). Dans le Coran ce Ṭûr Sînâ est appelé une fois طور سينين (XCV, 2), et il est curieux qu'en citant ce verset, Ibn el-Faqîh (p. 104) rétablisse l'expression طور سينا. — Les auteurs arabes le nomment plus communément جبل الطور, ou même الطور : car ce dernier mot désignait plus souvent la montagne que la ville d'el-Tor (voir les sources citées dans l'article précédent). — Sur le couvent du mont Sinaï, cf. Eutychius, *Annales* (*Corpus script. christ. orient.*, série III, t. VI, p. 202-204); *Marâçid*, I, p. 434; V, p. 555.

طوّة

Cette ville est citée dans les listes de *kûrah* en compagnie d'une des deux Menouf (= محلة منوف); cf. Yâqût, III, p. 563; Guest, *Delta*, p. 976-977.

Les *scalæ* donnent طوّة comme l'équivalent de deux villes coptes, ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ et ⲧⲁⲩⲃⲁ (cf. notamment : Amélineau, p. 560), qui sont pourtant distinguées dans les listes d'évêchés (*ibid.*, p. 571, 575) :

ⲧⲁⲱ ⲡⲁⲗⲁ = ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ = مدينة طنسان
ⲧⲁⲩⲁ = ⲧⲁⲩⲁϩ = طوة

Le nom de طنسان est inconnu par ailleurs; mais il semble que l'on puisse identifier cette localité avec la moderne *Tala* (Boinet, p. 514), étant donné son nom copte ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ (Amélineau, p. 473).

La ville de Ṭawwah, dont le nom copte est écrit ⲧⲁⲩⲃⲁ ou ⲧⲁⲩⲃⲁϩ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 350; Champollion, II, p. 174, 272; Amélineau, p. 521), est la Ταῦα des listes grecques (Hier., 725,4; Georg. Cyp., 723), qui la citent, elles aussi, en compagnie d'Onouphis ou Menouf.

On trouve ce nom dans le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 292 [78]); dans l'édition du Caire (I, p. 52), une identification a été faite à tort avec la *Touwa* de la Haute-Égypte, dans le district de Beba (Boinet, p. 524). On trouve dans Kindî (éd. Guest, p. 115) l'expression قرية من طوة : il paraît certain qu'il s'agit de notre Ṭawwah et non pas du *village* de Haute-Égypte comme le suppose l'éditeur (p. 646). — Dimašqî place dans la *kûrah* de Ṭawwah la ville d'Ebiar (p. 231; trad. Mehren, p. 323; plus haut, p. 3); le nom n'était plus connu du temps de Qalqašandî (Calcaschandi, p. 98). Pourtant, Quatremère dit l'avoir vu sur une carte de la *Commission d'Égypte* (celle du général Reynier).

M. Daressy (*R. A.*, 1894, II, p. 200-201, 208) avait songé d'abord à voir le site de Ṭawwah dans la ville actuelle de Toukh (Boinet, p. 523) : mais le nom de *Toukh* répond au copte ⲧⲱϩⲉ (Crum, *Catal. of the copt. mss. in the Rylands Libr.*, p. 46 et 173, n. 2). Plus récemment (*A travers les Koms du Delta*, *Annales du Service des Antiquités*, XII, p. 205-209) il a situé Ṭawwah à la place du village d'el-Bindarieh (Boinet, p. 127; *Atlas*, 62 : 7-4). Nous ferons à cette dernière identification une objection sérieuse, c'est qu'el-Bindarieh existe depuis longtemps, et qu'on en trouve la mention à une époque où Ṭawwah devait exister encore (Ibn Ḥauqal, p. 92; Idrîsî, p. 161; Guest, *Delta*, p. 958).

الطيلمون

Ce nom « paraît être, dit M. Casanova (*Description de l'Égypte*, p. 321), pour طولمون ou peut-être primitivement طوئمون, en copte ⲧⲟⲟⲩ ⲛⲁⲙⲟⲩⲛ ». Le sens serait « la montagne d'Amoun ». Une montagne de ce nom est connue par un texte hagiographique (cf. Amélineau, p. 47), qui ne la situe pas(1). Le rapprochement avait déjà été fait avec Ṭeïlamûn par Georgi (cité par Quatremère, ap. *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 29-34). Il sera impossible de se prononcer sur cette hypothèse, tant que la position géographique des lieux n'aura pas été fixée.

(1) *Vie de Mathieu le Pauvre*, publiée par M. Amélineau dans *M. M. F.*, IV, p. 729.

Quatremère a résumé les textes de tous les auteurs arabes qui se sont occupés de cette montagne, et n'a pu tirer aucune conclusion sur sa situation, étant donné leur profond désaccord. Pour Idrîsî (p. 47-48), le mont Ṭeïlamûn est, sur la rive occidentale du Nil, à une journée de navigation au nord d'Assiout. Avec Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 247 : الطيلمون), nous le trouvons dans la région de Chotb, c'est-à-dire, au sud d'Assiout. Certains auteurs le confondent avec le Gébel el Ṭeïr (voir plus haut, p. 65).

عابد

'Âbid est citée dans des vers de Nuçeïb et de Kuṯhayyir : ce serait le nom d'une montagne proche du Mokaṭṭam (Bakrî, p. 642, 815; Yâqût, III, p. 583). Elle aurait été ainsi appelée parce qu'elle semblait être dans une posture d'adoration (كان ساجدا).

العبّاسة — EL ABBASSA

Maqrîzî signale l'abolition par le sultan Barqûq d'un impôt qu'on percevait dans cette ville (II, p. 92). Le texte d'Ibn Iyâs (I, p. 316) à ce sujet est légèrement différent de celui que cite notre auteur : أبطل ما كان مقرّرا لنآئب طرابلس عند توجّهه إليها وذلك أنّه كان يؤخذ ممّن يسرح للأمرآء نحو العباسة من التجّار وأعيان الناس من كلّ واحد فرس أو جمل أو ثمن ذلك.

Cette ville tire son nom de la fille d'Aḥmad ibn Ṭûlûn, *'Abbâsah* : cette princesse la fonda à l'endroit où elle planta ses tentes, quand elle fit ses adieux à sa nièce, Qaṭr el-Nadä, fille de Khumâraweïh ibn Aḥmad ibn Ṭûlûn (Yâqût, III, p. 599; *Muštarik*, p. 303; Qazwînî, II, p. 146; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 149; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 232; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 254, n. 1). Pour Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 70), c'est le point le plus oriental de l'Égypte. Cette ville, qui s'appela قصر عبّاسة lors de sa fondation, commença à décliner quand fut construite la ville d'el Salhieh par el-Malik el-Kâmil, qui embellit pourtant el-Abbassa (Ibn Iyâs, I, p. 78 : العبّاسة; cf. S. de Sacy, *Observations sur quelques passages des Mémoires sur l'Égypte, Bibl. des Arabisants*, I, p. 175-176). Il est probable également que la fondation d'el Dahrieh par le sultan el-Malik el-Ẓâhir Beïbars, tout près d'elle, lui fit encore plus de tort : pourtant, ce fut alors un lieu de campement (Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 24, 28, 33). Qâitbây y fit construire une mosquée, une fontaine et une citerne, en 882 H (Ibn Iyâs, II,

p. 171). — Cf. Ibn Duqmâq, V, p. 56; Ibn el-Jî'ân, p. 19 (ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 606 : العباسية); *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 159 (عبّاسه); 'Alî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 6; l'article de Becker dans *Encyclopédie*, I, p. 13-14; *Recensement*, part. ar., p. 80; franç., p. 3; Boinet, p. 2; *Géogr. économique*, I, p. 199 (carte), 200; *Atlas*, 76 : 7-3.

Le وادى العبّاسة, anciennement appelé وادى السدير (voir plus haut, p. 103; Ibn Iyâs, I, p. 112, 214; III, p. 53) est l'actuel *Ouâdi Toumîlât* (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 62), « étroit ruban de verdure, reliant à travers le désert arabique le Delta aux lacs Amers, qui faisait partie du pays de *Gessen* de la Bible ». Nous avons déjà établi (p. 104) l'identité de *Gessen* et d'el-Sadîr.

Signalons pour mémoire l'opinion de d'Anville (p. 126-128), qui voyait dans Abbassa l'ancien *Thaubasium* de l'*Itinéraire romain* (p. 76; cf. *Notitia Dignitatum*, Or., XXVIII, 38, Thaubasteos) : opinion combattue par Quatremère (*op. cit.*, I, p. 188, 189; voir aussi p. 163; identification avec Bubaste dans Champollion, II, p. 71). Est-ce la même que vient de reprendre M. F. P. Garofalo (*Contributo alla geografia dell'Egitto Romano, Recueil de travaux*, 1902, p. 4-5) : « *Magdolus*... e *Thaubasio*, corrispondenti agli odierni luoghi Meschtôl e Habasch » ? *Habasch* peut être le village الحبش (qu'on prononce plutôt *el-Hebche* : Boinet, p. 249; *Géogr. économique*, I, p. 156), à moins que ce ne soit le nom de notre ville, pris à d'Anville qui l'avait orthographié *Habaseh*. — Parthey (carte XIII : عباسيه) l'avait identifiée avec *Pithom*.

العريش — EL ARICHE

Première ville d'Égypte sur la frontière syrienne (I, p. 56; cf. Ibn Iyâs, I, p. 3); citée comme *ribâṭ* (p. 114).

L'ancienne Ῥινοκόρουρα, écrite en copte ϩⲣⲓⲛⲟⲕⲟⲣⲟⲩⲣⲁ (Champollion, II, p. 304); M. Amélineau (p. 404) ne croit pas trop à cette identification, sans donner ses raisons. Dans un autre passage de sa *Géographie* (p. 59-60) il propose, timidement il est vrai, de voir el Ariche dans un village cité par le *Synaxaire* : اروش. La ville de Ῥινοκόρουρα est la première ville d'Égypte vers l'est (Hier. 726,4; Georg. Cyp. 691; cf. Akerblad, p. 348); or la ville d'el Ariche joue le même rôle dans les récits de la conquête arabe (cf. l'histoire bien connue de l'invasion de 'Amr dans Balâḏhurî, p. 212; Kindî, éd Kœnig, p. 3; éd. Guest, p. 8; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 183; Butler, *op. cit.*, p. 197; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 53; J. Maspero, *Organ. milit. de l'Égypte byzantine*, p. 8-9, 28). Un peu plus tard, quand l'émir el-Âštar, nommé gouverneur d'Égypte,

vient prendre possession de son gouvernement, le premier point d'Égypte où il touche en venant de Syrie est el-Ariche, d'après Mas'ûdî (*Prairies*, IV, p. 423); d'après d'autres auteurs (Ṭabarî, I, p. 3393) c'est à Qulzum qu'il se rendit.

Les légendes arabes attribuent sa fondation au Pharaon el-Rayân ibn el-Walîd (Ibn Iyâs, I, p. 15) ou aux frères de Joseph (Yâqût, III, p. 660; Qazwînî, II, p. 147; Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 444-445). Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, p. 167; cf. J. Maspero, *op. cit.*, p. 37, 39-40, 135) vit, au début du xiiie siècle, les ruines de ses remparts. Ya'qûbî nous dit (p. 330) que c'était le premier des postes militaires de l'Égypte (مسلحة : sur ce mot, cf. Maqrîzî, I, p. 166, n. 2).

Cette ville, qui était dans la province de Charkieh (Ibn Duqmâq, V, p. 42), forme maintenant un gouvernorat spécial ('Alî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 39; Boinet, p. 85). — Cf. encore : *Devise des chemins de Babiloine*, p. 242 (Le *Hariss*); Schefer, ap. *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 94; Vattier, *L'Égypte de Murtadi*, p. 116 (*La Garise*); Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 210; Calcaschandi, p. 97; Wâqidî, notes, p. 15; l'art. de Buhl, dans *Encyclopédie*, I, p. 438.

عزب قمولة — KAMOULA

Cette localité faisait partie, au moment du *Rauk el-Nâçiri*, de la province de Kous (I, p. 312).

Elle s'appelle dans les *scalæ* : قمولة, avec équivalent copte ⲕⲁⲙⲟⲗⲓ (Amélineau, p. 391) : c'est d'ailleurs sous ce nom de *Kamoula*, tout court, qu'Idrîsî (p. 49) nous en parle, ainsi qu'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 282-283), Yâqût (IV, p. 177), Dimašqî (p. 233; trad. Mehren, p. 328), Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 140).

Ibn Duqmâq l'appelle عزب قولة (V, p. 32; dans le texte, عرب; se trouve à l'index à قولة), nom qu'on lit encore dans Ibn el-Ji'ân (p. 194; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 703 : *Garb-Kamoulèh;* M. Amélineau ne l'avait pas retrouvé). Il faut donc corriger غرب قولة dans l'article du P. Mallon, *Une école de savants égyptiens* (*M. F. O.*, I, p. 115-116), et traduire : «le monastère de Kûlah, aux environs (نَحَاجِر) de 'Izab Kamoula».

Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 55) : القمولة; Alî Pâšâ Mubârak (XIV, p. 119) : قمولة; Boinet (p. 308) : قمولا; (p. 104) : البحرى قمولا; (p. 315) : القبلى قمولا. — Quoi qu'en dise M. Amélineau (p. 392, n. 1), toutes ces formes se trouvent dans le *Recensement* (part. ar., p. 39 : البحرى قامولا; p. 89 : القبلى قامولا; part. franç., p. 60, 182, 186). *Atlas* (152 : 6-5) القبلى قمولا et حوض قمولا. — Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 111; III, p. 130 (*Gamola*); Sonnini, III, p. 246, 281.

العسكر

Ce lieu d'el-'Askar devint la résidence des gouverneurs de l'Égypte (II, p. 2; cf. Abû'l-Maḥâsin, II, p. 13), dès la fondation du quartier de ce nom, en 133 H, à l'endroit même où avaient *campé* (عسكر) les généraux qui poursuivaient le dernier Khalife umayyade, Marwân.

Il s'était appelé autrefois el-Ḥamrâ el-Quçwä (voir الحمراء القصوى, p. 74; cf. Yâqût, III, p. 675; *Muštarik*, p. 309; Ibn Duqmâq, IV, p. 34; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 304 = Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 452; Ravaisse, *Essai*, I, p. 419; Lane-Poole, *Hist. of Egypt*, p. 31, 63; Lane-Poole, *Cairo*, p. 32-33; Salmon, *Topographie*, p. 2; *Encyclopédie*, I, p. 838-839; Reitemeyer, *Die Städtegründungen der Araber*, p. 109). Beaucoup d'autres villes ou quartiers de villes s'appelèrent aussi le *camp* (voir une liste dans *Bibl. geogr. ar.*, IV, p. 95; cf. *Marâçid*, II, p. 5; Reitemeyer, *op. cit.*, p. 3). Peut-être dans le cas qui nous occupe, faut-il voir une réplique au nom grec de Φοσσᾶτον (*le camp fortifié*) porté par le quartier, si voisin, de Fusṭâṭ. Certaines *scalæ* copto-arabes donnent en effet les traductions ⲫⲟⲥⲁⲧⲟⲛ (*sic*) = العسكر et ⲫⲟⲥⲁⲧⲁ = عساكر; cf. le fragment publié par A. Mallon (*M. F. O.*, IV, p. 75).

M. Casanova doute de cette étymologie et il en propose une autre, qu'on peut juger hasardée : «comme la région immédiatement voisine est celle d'une nécropole (Qarâfah), je me demande si la vraie origine ne serait pas égyptienne et ne se rattacherait pas au dieu des morts *Sokar*, dont on retrouve le nom à Sakkara» (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 190). L'explication donnée par les écrivains arabes est encore préférable.

Signalons pour mémoire que M. Amélineau a voulu voir la traduction de ce nom dans le copte ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ (ⲭⲏⲙⲓ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲥⲧⲣⲁⲙ), qui se trouve dans l'histoire du martyre de Jean de Phanidjôit (*J. A.*, 1887, I, p. 131, 160; cf. Amélineau, p. 543) : ce mot serait une corruption du grec στράτευμα = العسكر. La vraie leçon est ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ, comme déjà l'avait établi Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 50), qui voulut y voir le Vieux-Caire (*Miçr*); de son côté, M. Casanova (*loc. cit.*, p. 191-192) est convaincu de l'identité de ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ et du Caire. De toute façon l'étymologie tirée de στράτευμα est invraisemblable.

علوة

Les traditions arabes y signalent un nilomètre (I, p. 248); cette ville était située au sud de Dongola et plus loin de cette ville qu'Assouan ne l'est au nord (p. 282).

Sur le royaume de 'Alwah avant les Arabes, cf. Jean d'Éphèse, *Hist. ecclés.*



(trad. Schönfelder), IV, 49 : (das Volk) «welches die Griechen Alodäer nennen». L'adjectif ethnique se lit dans un papyrus grec du VIe siècle de notre ère, publié par Fr. Preisigke (*Archiv für Papyrusforschung*, III, p. 419, l. 23-27); il s'agit de la vente d'une petite esclave noire nommée Atalous, et «originaire du pays d'Alôa» (Ἀλώαν τῷ γέν(ε)ι, répété, l. 38). La forme copte du nom est incertaine. Dans une encyclique publiée par Bonjour (*Monum. coptica*, Rome, 1699, p. 11), l'une des divisions de l'Éthiopie est appelée ⲁⲗⲙⲟⲇⲓⲁ : Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, II, p. 35) propose de corriger en ⲁⲗⲱⲇⲓⲁ. Quoi qu'il en soit, il s'agit là du pays de ʿAlwah (cf. Krall, *Beiträge z. Gesch. der Akad. Blemyer*, dans *Denkschr. Wien.*, t. XLVI [1900]). Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 30) écrit *Albadia*. Quelques renseignements sur l'histoire du royaume au moyen âge ont été réunis par Roeder (*Zeitschr. für Kirchengesch.*, t. XXXIII, p. 393 seq.). — Cf. *Avertissement*, p. 85; *Tanbîh*, p. 57; *Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 38; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 191-192; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 17; Floyer, *Études sur le Nord-Etbaï*, p. 158.

العونيد

Citée dans la liste de Quḍâʿî (I, p. 311).

El-ʿAunîd était un village situé sur la route du pèlerinage d'Égypte (Yaʿqûbî, p. 341; Qudâmah, p. 191 : عونيد; Muqaddasî, p. 110; Yâqût, III, p. 748).

Ce serait, d'après Sprenger (*Die alte Geogr. Arabiens*, p. 24, n° 21), l'ancienne Ῥαυνάθου κώμη (*Ptolémée*, VI, 7, 3). «Rhaunathu kann aus ʿAunyd enstanden sein. Nach der Verschiedenheit der Dialecte sprach man Zoʿar und Zoghar, ʿAzza und Ghazza, ʿAmorra und Gomorra. Wenn man in einem Dialecte Ghaunyd sagte, so konnte man *rh* statt *gh* schreiben, denn das *Ghayn* hat den Laut eines schnarrenden *r*.»

Cette étymologie, sans être impossible, ne semble pas très vraisemblable : le غ arabe correspond en général au γ grec, plutôt qu'au ρ. Si l'on compare à Ῥαυνάθου le nom de Ῥαϊθοῦ, qui est de formation analogue et qui correspond à l'arabe راية, on pensera plutôt que le prototype sémitique de ce nom grécisé est quelque chose comme رونة (cf. le رونات de Yâqût, qui ne donne malheureusement aucun renseignement sur sa situation géographique).

عيذاب

Sa distance d'Assouan (I, p. 57); port des Bujah (p. 61). Au point de vue financier, ʿAïdhâb avait un régime spécial (II, p. 19); citée parmi les *villes-frontières* (II, p. 101).

Les géographes arabes qui n'ont pas vu la localité de ʿAïdhâb ont donné sur son compte des renseignements très vagues : c'est ainsi qu'el-Içṭakhrî (p. 54) et Ibn Ḥauqal (p. 36, 40, 37) en font une forteresse d'Abyssinie. Ibn Duqmâq émet des doutes sur sa situation exacte (V, p. 35 : عيذاب, qui est aussi l'orthographe du *Synaxaire, Patrol. or.*, III, p. 499-501 [423-425]). Ces doutes proviennent de ce fait qu'il y avait dans cette ville un officier du roi des Bujah et un de la part du sultan d'Égypte (*Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 39 : عيدب).

Cependant Ibn Ḥauqal (p. 40) note le premier qu'il y avait 10 étapes (مرحلة) entre Assouan et ʿAïdhâb; plus tard, Yâqût en comptera 15 (IV, p. 548; cf. *Marâçid*, III, p. 109). Yâqût situe d'autre part ʿAïdhâb à huit journées (يوم) d'el-Kosseir (IV, p. 126; cf. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*, p. 18). On mettait 17 jours pour aller de Kous à ʿAïdhâb (Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 202; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 163; *Encyclopédie*, I, p. 2-3). Ibn Baṭṭûṭah en mit 15 pour se rendre d'Edfou à ʿAïdhâb (I, p. 108-109) : il signale aussi un port, *Râs Dawâir*, situé entre Sawâkin et ʿAïdhâb, et ajoute qu'en 9 jours il alla de ce port à notre ville (II, p. 160, 252). Mais Abû'l-Fidâ compte 7 marches seulement (مرحلة) pour le trajet total entre elle et Sawâkin (*Géogr.*, II, *b*, p. 128). Enfin, la plupart de ces auteurs nous disent qu'on s'embarque de là pour Jiddah et pour le Yémen : elle devait donc être en face de Jiddah (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 124; Calcaschandi, p. 169; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 195). D'ailleurs, Abû'l-Fidâ la place à 21° de latitude (*Géogr.*, II, *a*, p. 167), et pour lui Assouan est à 22° 30′ (p. 155), Jiddah à 21° 45′ (p. 124). Il ajoute que ʿAïdhâb a plutôt l'air d'une ferme que d'une ville : elle n'est plus mentionnée dans Ibn el-Jîʿân (cf. Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 154, n. 1; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 54).

M. Amélineau pense que pour le nom ancien de cette ville «on peut sans grande crainte penser à Myos hormos ou à Bérénice» (p. 160). M. Evetts met Myos hormos hors de cause et propose Bérénice (*Churches*, p. 70, n. 5; cf. encore Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 151). Sur le site de l'ancienne Bérénice, dit M. Floyer (*Etude sur le Nord-Etbaï*, p. 12) «nous fîmes une intéressante découverte, celle d'une chaîne de montagnes appelée Jebel Aidab» (voir sa carte, p. 39). Or une *scala* copte, jusqu'ici négligée dans cette discussion, confirme cette identification. En effet, nous y lisons (Paris, fonds copte, 44, f° 80) :

ⲂⲈⲢⲈⲚⲒⲔⲎ عيذاب
(en marge) ⲠⲨⲀⲀⲈⲢⲒⲔⲞⲚ عيذاب

Ce dernier nom copte pourrait être une déformation du mot Bérénice.

Pourtant des doutes ont été émis, par M. Floyer tout le premier : «le nom de Aidab est très commun sur cette côte, et peut même signifier montagne. L'identification est donc incomplète.» Et plus loin (p. 60, note) il signale qu'une «ville ancienne qui se trouve sur le rivage de la mer au 22° 35′ de latitude nord, pourrait être Aidab, bien que les indigènes l'appellent *Suakim Gadim* (*Vieux Suakim*)».

En fait, le site de ʿAïdhâb devrait se trouver plus au sud, si l'on ajoutait foi aux latitudes indiquées par les Arabes. M. Couyat a voyagé dans cette région et a écrit sur elle deux articles (*La route de Myos-Hormos, B. I. F.*, VII, p. 15; *Les routes d'Aidhab, ibid.*, VIII, p. 135, avec une carte); nous résumons ici ses conclusions, tout en faisant remarquer que certains rapprochements philologiques sont un peu risqués. La ville est actuellement perdue : le nom qui la désignait est altéré ou oublié. Seuls les lettrés arabes appellent encore le désert Arabique le désert d'*Aizab*, remplaçant le *dhâl* par un *zâl*, mais sans savoir pour cela l'emplacement de la ville qu'il désignait. L'ancienne ville de ʿAïdhâb serait à fixer approximativement au *Ras Elba*, c'est-à-dire au sud de l'ancienne Bérénice et à environ 22° de latitude nord, non loin de la petite ville actuelle d'*Hélaïp*. Le désert, à l'est du Nil, près de la route Kena—Kosseir, s'appelle encore maintenant *Edbaï*. M. Couyat croit reconnaître dans le terme d'*Edbaï* (qui pour M. Floyer [*op. cit.*, p. 39, 76] est une dérivation d'*Éthiopie*), ainsi que dans celui d'*Hélaïp*, la déformation de ʿAïdhâb; mais, sans aller chercher aussi loin, il existerait deux ouâdis, appelés respectivement par les indigènes *Aédab* et *Aidèb* (nous avons vu tout à l'heure la forme *Aizab;* nous respectons les transcriptions de M. Couyat).

M. Becker descend encore davantage en reconnaissant ʿAïdhâb dans la bourgade d'*Aidip*, placée sur les cartes un peu au sud de 21° de latitude (*Encyclopédie*, I, p. 216). Au milieu de ces incertitudes, le renseignement donné par la *scala* citée ci-dessus est un argument très fort en faveur de l'égalité Bérénice-ʿAïdhâb : sans être tout à fait sûr, à la vérité, il infirme singulièrement les théories qui veulent reporter loin au sud cette localité. Citée encore, mais en simple souvenir sans doute, par le Géographe de Ravenne (II, 7), Bérénice n'est plus connue des écrivains d'époque byzantine et copte, la ville ayant cessé alors d'appartenir effectivement à l'Égypte : le texte de cette *scala* est donc seul à nous instruire de son nom arabe. Si l'on admet notre identification, ʿAïdhâb a enfin trouvé sa place sur la carte; car le site de Bérénice est connu, au Râs Benas, par 24 degrés de latitude nord. D'après W. Golénischeff (*Une*

excursion à Bérénice, dans *Rec. de travaux*, 1890, t. XIII, planche annexée à la page 96), les ruines porteraient aujourd'hui le nom de *Berânis*.

De 460 à 660 H, on suivit, pour le pèlerinage, la route de Kous à ʿAïdhâb; après cette date, on reprit l'habitude de passer par terre, *via* Suez. Mais, jusqu'en 750 environ, la route Kous—ʿAïdhâb fut encore suivie par les marchands (Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 202-203; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 162-172). Cette voie, nommée el-Waḍaḥ (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 144; ʿAlî Pâšâ Mubârak, VIII, p. 64-65), est celle que prit Ibn el-Jubeïr, et le long de laquelle il énumère une série de noms de lieux (p. 65-72; trad. Schiaparelli, p. 38-43, 355; ap. Nassiri Khosrau, p. 285 et seq.). — Il y avait aussi, d'après Maqrîzî (éd. Bûlâq, I, p. 197; cf. Quatremère, *op. cit.*, II, p. 4), une route qui partait d'Assouan. — Ibn Baṭṭûṭah, qui passa à plusieurs reprises à ʿAïdhâb, avait pris une fois une route partant d'Edfou. Le seul lieu important qu'il signale sur ce chemin est l'endroit où fut enterré el-Šâdhilî : *Ḥumeïthirâ* (حميثرا : I, p. 109; II, p. 253). M. Massignon s'est occupé de cette dernière localité, dans *Études archéologiques* (*B. I. F.*, VI, p. 4; *Seconde note, ibid.*, IX, p. 84); il signale, d'après M. Couyat, la forme *Omm Etra* (Couyat, art. cité, *ibid.*, VIII, p. 140) et l'écrit lui-même الهميترة; cependant l'orthographe d'Ibn Baṭṭûṭah est confirmée par ailleurs (Haneberg, *Ali Abulhasan Schadeli, Z. D. M. G.*, VII, p. 19, n. 4; Juynboll, ap. *Marâçid*, V, p. 262). Peut-être est-ce le même nom qui se cache sous la forme *Oyometerre* dans Linant de Bellefonds, *L'Etbaye*, p. 121.

Dans la région qui s'étend d'Assouan à Aïdhâb, les noms de lieux ou de tribus à terminaison *âb* sont très fréquents (cf. Floyer, *op. cit.*, Linant de Bellefonds, *L'Etbaye*).

عين شمس

Maqrîzî décrit les obélisques de ʿAïn Šams (I, p. 136), qui est citée dans la liste de Quḍâʿî (p. 310; cf. Calcaschandi, p. 96).

C'est l'ancienne *Héliopolis* (Ἡλίου : Hier., 728,3; Ἡλίους : Georg. Cyp., 704) en copte ⲱⲛ ou ⲡⲉⲧⲫⲣⲉ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 420; Champollion, II, p. 36; Amélineau, p. 287). M. Casanova (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, p. 150-154) a longuement étudié le texte des *scalæ* au sujet de cette ville.

Son rôle lors de la conquête arabe est relaté dans Jean de Nikious (p. 556 et seq.; cf. Butler, *Ar. conquest*, p. 221-237; Butler, *Treaty of Miṣr*, p. 12, 13, 19, 26).

Ce fut, postérieurement à el-Quḍâʿî, le chef-lieu de la *kûrah* d'Atrîb; mais

Yâqût (I, p. 111-112; III, p. 762), qui signale ce fait, nous en parle déjà comme d'une ville ruinée (elle l'était peut-être avant lui : cf. Içṭakhrî, p. 54; Ibn Ḥauqal, p. 106). Effectivement, Matarieh existait déjà, bâtie à proximité (voir l'art. منية مطر; cf. Idrîsî, p. 164; Calcaschandi, p. 13; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 117; Arnold, *Chrestomathia*, p. 56), et non sur le site lui-même de l'ancienne ville, comme le disent Ibn Duqmâq (V, p. 43) et Ibn Iyâs (I, p. 39; cf. Ravaisse, *Essai*, I, p. 415, n. 1). — El-Bakrî (II, p. 815) croit que ʿAïn Šams est une source : عين مآء معروفة ... ﻫ حيث بنى فرعون الصرح. — Abû Çâliḥ (*loc. cit.*, p. 86) l'appelle la *Ville du Soleil* (مدينة الشمس).

La description du temple et des obélisques d'Héliopolis se trouve dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 161); Yaʿqûbî (p. 337); Ibn el-Faqîh (p. 72); Ibn Rusteh (p. 80); Muqaddasî (p. 210); Nassiri Khosrau (p. 142-143); ʿAbd el-Laṭîf (p. 180-181, 226-229 [texte de Maqrîzî], 503 [*Vie de Denys de Telmahre*, par Bar-Hebræus], 569-570); Qazwînî (II, p. 149 : عين الشمس); Bakoui (*Not. Ext.*, II, p. 445); Dimašqî (p. 42; trad. Mehren, p. 44); *Géogr. d'Aboulféda* (II, *a*, p. 166); *ʿKawâkib*, p. 11, 20; Ibn Duqmâq (V, p. 43-45); Maqrîzî (éd. Bûlâq, I, p. 228); Quatremère, *Mamlouks* (I, *a*, p. 78); Calcaschandi (p. 50); Abû'l-Maḥâsin (I, p. 45); Wâqidî, notes (p. 21-22); Vansleb, *Relation* (p. 235); Savary, *Lettres* (I, p. 117); Niebuhr, *Voyage* (I, p. 80); *Voyage de Norden*, éd. Langlès (I, p. 172); Fourmont, *Description des plaines d'Héliopolis et de Memphis;* Sacy, *Origine du nom des Pyramides* (*Bibl. des Arabisants*, I, p. 258, 263); ʿAlî Pâšâ Mubârak (XVI, p. 24); Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens* (p. 102, 152); l'article de Becker, dans *Encyclopédie* (I, p. 216).

الغربيّة — GHARBIEH

Son revenu en 585 H (II, p. 19) : 674.605 dînârs; 430.955 dans Evetts, *Churches* (p. 17); elle bénéficie de réductions d'impôts (p. 92, 107).

Au moment du *Rauk el-Nâçirî*, cette province comprenait la presqu'île située, dans le Delta, entre les deux grandes branches du Nil, et correspondait à l'ancienne province d'el-Jazîrah (voir plus haut, p. 67). Cette délimitation est pourtant un peu trop précise, car si on lit le texte de Maqrîzî (I, p. 312-313), on s'aperçoit que d'autres provinces empiétaient sur la partie de terrain comprise entre les deux branches du fleuve : la province de Gharbieh avait, somme toute, la même étendue qu'actuellement (Amélineau, p. 186; Boinet, p. 206).

الغرندل

Voir بركة الغرندل.

غيتة — GHÉTA

Ce mot manque à l'index du tome I, pour la page 337, où l'on trouve d'ailleurs غيفة : le gouverneur d'Égypte el-Leïth ibn el-Faḍl y poursuit des révoltés en 186 H.

On lit cette forme غيفة partout, sauf en un passage qui a servi à notre correction, dans un manuscrit de Muqaddasî (p. 214, n. *c* : عيتا). Maqrîzî l'a pris à un texte d'el-Kindî (éd. Guest, p. 140). D'après Yaʿqûbî (p. 330), ce bourg se trouvait sur la route de Facous à el-Fusṭâṭ; Muqaddasî (p. 193 : غيفا) le place dans la province d'el-Ḥauf (= el-Ḥauf el-Šarqî); pour Yâqût (III, p. 829), il est proche de Belbeis et se trouve sur la route du pèlerinage. Enfin, Maqrîzî (éd. Bûlâq, I, p. 183, 359; cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 57) le situe à deux étapes d'el-Fusṭâṭ (cf. Ibn Duqmâq, V, p. 65 : غيفا; Ibn el-Jiʿân, p. 37; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 616). ʿAlî Pâšâ Mubârak n'en parle qu'au passé (XIV, p. 64), en citant Maqrîzî. Il ne subsiste aujourd'hui, dans ces parages, nulle trace d'un bourg appelé Geïfah.

Mais précisément, au sud de Belbeis, la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 155) mentionne une ville de غيتة, qui correspond bien par sa situation à cette introuvable غيفة, indiquée par les documents que nous venons de citer, et la correction semble s'imposer (cf. Boinet, p. 208; *Géogr. économique*, I, p. 93, carte, p. 87; *Atlas*, 89 : 6-1).

غيفة

Voir غيتة.

فاران — OUÂDÎ FEIRÂN

Rangée par Quḍâʿî dans les *kûrah* du Ḥijâz rattachées administrativement à l'Égypte (I, p. 311).

La ville de Fârân fut célèbre au temps de la domination chrétienne (citée dans Antonin de Plaisance, *Corpus script. eccl. lat.*, t. XXXVIII, p. 186; dans le *Pratum spirituale* de Jean Moskhos, c. 120; dans Cosmas Indicopleustès [Topogr. V = *Patrol gr.*, t. 88, col. 20]; dans Mansi, *Concil.*, VIII, 911 : Φαράν, etc.). — Cf. Akerblad, p. 350; Tuch, *Bemerkungen zu Genesis C. 14, Z. D. M. G.*, I, p. 177 : Tuch, *Sinaitische Inschriften, ibid.*, III, p. 147.

C'est sans aucun doute du même territoire qu'il s'agit dans un passage du *Synaxaire*, cité par M. Amélineau (p. 177). A l'époque byzantine Fârân est

rattachée à l'Égypte (cf. Eutychius, I, p. 202-204; et le passage d'Antonin de Plaisance cité plus haut, où il est dit que la garnison reçoit d'Égypte sa subsistance). Parmi les Arabes, Qudâmah (p. 247) semble être le premier à situer Fârân parmi les districts de l'Égypte; et, malgré le silence d'Ibn Duqmâq, nous croyons qu'il en fut ainsi jusqu'à l'époque d'Ibn el-Jî'ân (p. 38; ap. 'Abd el-Latîf, p. 616; cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 188; Calcaschandi, p. 100; Arnold, *Chrestomathia, Gloss.*, p. 141).

Les ruines sont encore visibles dans la vallée qui garde le nom d'*Ouâdî Feirân* (Bénédite, *La péninsule sinaïtique*, Guide Joanne, p. 728; R. Weill, *La presqu'île du Sinaï*, index, p. 370; R. Weill, *Le séjour des Israélites au désert*, p. 5-6; Barron, *The topography and geology of the Peninsula of Sinaï, Western portion*, index, p. 224).

فارسكور — FARESKOUR

L'eau de la mer remontait parfois dans le Nil (branche de Damiette) jusqu'à cette ville, quand les eaux étaient basses (I, p. 244).

Nous en trouvons la première mention dans Idrîsî (p. 157). Yâqût l'écrit الفارَسْكُر (III, p. 838). — Cf. Niebuhr, *Voyage*, I, p. 61; 'Alî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 64; *Recensement* (part. ar., p. 236; franç., p. 111); Boinet, p. 193; *Géogr. économique*, I, p. 283 (carte), 290, pl. LXII-LXIII, *Atlas*, 16 : 7-5.

فاقوس — FACOUS

L'ancienne Φάκουσα (*B. Z.*; Étienne de Byzance, *s. v.*; l'Anonyme de Ravenne écrit *Phaguse*). Champollion (II, p. 74 seq.) y soupçonne une ville appelée ⲔⲰⲤ en copte, la première syllabe représentant l'article. Il fait de cette ville la capitale de la contrée appelée ϯⲀⲢⲀⲂⲒⲀ; et M. Amélineau le suit dans cette théorie (p. 483). On a vu plus haut (art. طرابية, p. 119) qu'*Arabia*, depuis le Bas-Empire du moins, est le nom d'une *ville*, et non celui d'un pays. Dans la liste anonyme publiée par Maqrîzî (I, p. 308), la seule qui cite Facous, on doit donc distinguer une *ville* de Țarâbiyah, qui donne son nom à la *kûrah*, et les localités secondaires du canton : el-Sadîr, el-Hâmah et Facous. Cette interprétation est confirmée par ce fait qu'à l'époque byzantine, *Arabia* était chef-lieu d'un canton, tandis que Facous n'était déjà qu'un bourg de second ordre (la liste de Hiéroclès ne contient pas Φάκουσα). Si, d'autre part, les listes coptes d'évêchés affirment qu'*Arabia* est *Facous*, cela tient évidemment à ce que ces deux cités voisines ne formaient qu'un seul évêché, dont le siège passa de l'une à l'autre.

M. Naville (*Goshen and the shrine of Saft el Henneh*, p. 15, 19-20; cf. Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 77) a assimilé Φάκουσα au village actuel de Saft el Henna, situé un peu à l'est de Zagazig. Il lui faut pour cela admettre implicitement que la ville, à l'époque pharaonique, aurait eu deux noms : Φάκουσα s'identifie successivement à *Pa-Sopt* (p. 20) et à *Pa-Kes* (p. 16); ce dernier ressemble en effet à l'appellation grecque. Mais puisque les Grecs ont écrit Φάκουσα, c'est donc qu'à l'époque gréco-romaine, le nom usité était ce *Pa-Kes* ou quelque chose d'analogue. Comment expliquer, en ce cas, que les Arabes aient repris la forme hiéroglyphique *Pa-Sopt* pour en faire leur nom actuel de Saft? Cette transmission intacte de l'égyptien antique à l'arabe prouve que les Coptes n'ont jamais donné le nom de *Pa-Kes* au site actuel de Saft. Si l'on ajoute qu'un village de Facous existe encore à quelque distance vers le nord-est, on pensera que c'est lui l'héritier de Φάκουσα, comme l'avait admis Champollion[(1)]. — M. de Rougé (*Géographie*, p. 137) et, d'après lui, M. Casanova (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 220) ont d'ailleurs fait des réserves sur cette théorie de M. Naville.

Cette ville porte dans Qudâmah (p. 220) le surnom de الغاضرة, ce qui pourrait nous permettre de croire que nous avons affaire à la même ville dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 80). De Goeje nous dit à ce sujet : «Fâqûs probabiliter a tribu غاضرة occupata erat, et dicebatur فاقوس الغاضرة aut simpliciter الغاضرة». Notons qu'en citant l'itinéraire où se trouve cette ville, Maqrîzî écrit à deux reprises القاصرة (éd. Bûlâq, I, p. 184, 227). Mais la série Içțakhrî—Ibn Ḥauqal (cf. *Bibl. geogr. ar.*, IV, p. 100) ne donne pas de surnom à Facous, et Muqaddasî (p. 214) distingue nettement الغاضرة et فاقوس, qu'il place à une étape (مرحلة) de distance l'une de l'autre. Il faudrait donc supposer quelques mots sautés dans Qudâmah et dans Ibn Khurdâdhbeh, à moins d'admettre aussi que l'itinéraire de ce dernier auteur ne passait pas par Facous.

Cf. Wâqidî, notes, p. 49; 'Alî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 67; Robiou, *L'Égypte au temps des Lagides*, p. 126-127; Boinet, p. 189; *Géogr. économique*, I, p. 111 (carte), 116, pl. XXIII-XXIV; *Atlas*, 66 : 7-1.

الفاقوسيّة

Ce nom semble être une forme artificielle désignant les environs de Facous, plutôt que le nom officiel de la province dont faisait partie cette ville. On y trouve du natron (II, p. 103; cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 481).

(1) Le passage de Strabon rapporté par M. Naville, et qui fait de Φάκουσα la tête du canal du Nil à la mer Rouge, reste à expliquer. Mais il semble plus simple d'admettre une erreur du géographe ancien.

فاو — FAW BAHARI ET FAW KEBLI

Citée dans les listes de *kûrah*.

Faw est la forme habituelle du nom arabe de l'ancienne *Bopos*, en copte ⲫⲃⲱⲟⲩ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 125; Champollion, I, p. 243; Amélineau, p. 331; Evetts, *Churches*, p. 281, n. 3; Massignon, *Seconde note sur les études archéologiques arabes en Égypte, B. I. F.*, IX, p. 88); mais on rencontre dans la *Vie de Pakhôme* la forme بافو (cf. R. P. Jullien, *A la recherche de Tabenne, Études*, 1901, tome 89, p. 243 et seq.), et même la faute ادفو (évidemment pour ابفو), que nous retrouvons dans les *scalæ* (Amélineau, p. 559, 561).

Yâqût est le premier à citer pour cette ville un surnom, rendu nécessaire par la présence d'une autre Faw en Haute-Égypte : il l'appelle فاو بَعْش, Faw Baʿš (*Muštarik*, p. 330 : بَعْس), forme qui apparaît aussi dans Ibn Duqmâq (V, p. 32 : بعس) et Ibn el-Jîʿân (p. 194; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 703). Ce surnom était toujours usité à la fin du xviiie siècle (Sonnini, III, p. 246, 281; D'Anville, p. 194). Il a disparu aujourd'hui et l'on ne connaît plus d'autre Faw dans la région qu'un groupement décomposé en deux agglomérations, Faw Bahari et Faw Kebli, distants de quatre à cinq kilomètres. D'Anville, sur sa carte (cf. Parthey, carte XIV), place Faw Baʿš à l'endroit approximatif où sont actuellement ces deux localités. Sonnini dit qu'elle se trouve en face de Hoû, ce qui n'est pas exact. Champollion et Quatremère se sont servis de ce renseignement vague pour rejeter Faw Baʿš plus au nord que ne l'avait marquée d'Anville; mais ils ignoraient les deux Faw actuelles.

M. Gauthier (*Notes géographiques* et *Nouvelles Notes, B. I. F.*, IV, p. 84-85; X, p. 121-122) semble admettre l'existence simultanée de ces dernières et de Faw Baʿš, puisqu'il rejette l'identité de Faw Baʿš = Bopos. Il est possible que M. Gauthier ait été induit en erreur par la carte de la *Description de l'Égypte* (pl. IX, 25; XI, 21), qui place Faw Baʿš à l'endroit de Fawgueli, et distingue ainsi Faw Baʿš de notre groupe des deux Faw. Pourtant, M. Gauthier ne confond pas comme la *Description de l'Égypte* Fawgueli et Faw Baʿš, à juste titre d'ailleurs; il est donc rigoureusement amené à faire de cette dernière une troisième localité, malaisée à situer.

Faw Baʿš étant située par les voyageurs près de Hoû, il est bien invraisemblable de trouver aujourd'hui, à si peu de distance, deux autres localités du même nom, qui n'existeraient que depuis un siècle, tandis que la première aurait disparu à la même époque. Car les voyageurs qui citent Faw Baʿš ne connaissent que celle-là, tandis que son souvenir est perdu sur les cartes modernes. Il est beaucoup plus probable que le surnom de بعش a fini par disparaître, pour faire place à ceux de Bahari et de Kebli : sans doute parce que la distinction plus accusée entre les deux agglomérations rendait inutile le nom unique. — Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 64) : فو; cf. ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 68; *Atlas*, 144 : 8 - (3-4).

فربيط — HORBEIT

Comme nous le signalerons au cours de cet article, le nom actuel de cette ville est هربيط; mais cette dernière leçon ne se trouve qu'une fois dans les manuscrits de Maqrîzî, où presque toujours nous lisons فربيط. Par suite il a dû exister une transcription du nom ancien qui tenait compte de l'article copte : il faut en tout cas corriger la forme vicieuse قربيط.

Cette localité est citée dans les listes de *kûrah* (I, p. 308, 310); les Coptes s'y révoltent en 107 H (p. 333; cf. Kindî, éd. Guest, p. 73).

Le nom copte est ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ (= ⲡ - ϩⲁⲣⲃⲁⲓⲧ) : cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 59; Champollion, II, p. 93; Amélineau, p. 330. C'est le Φάρϐαιθος des Grecs (Hier., 728,5 : Φάρζιθος; Georg. Cyp., 706 : Κάρϐευθος; *Patr. Nic.*, p. 6-7 : *de Pharbeto, Farbeti*). Les *scalæ* coptes ont complètement méconnu cette ville, qu'elles confondent tantôt avec Belbeis, tantôt avec Balqâ. De ces deux erreurs, la première s'explique par la ressemblance des deux noms, la seconde n'a d'excuse que le voisinage des lieux. Les listes d'évêchés écrivent ⲃⲁⲃⲁⲓⲧ (*Barbait* plus correctement dans celle qu'a copiée Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 17 et seq.) = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ (ou ⲫⲁⲣⲃⲁⲧ) = فرواطا. Il est évident que dans ces deux sortes de documents il s'agit de la même localité, malgré la distinction que M. Amélineau établit catégoriquement entre ces deux ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ. Les listes coptes d'évêchés l'ont, à vrai dire, mal placée dans leur série : mais l'ordre qu'elles donnent n'a pas grande valeur, comme nous l'avons indiqué dans la *Préface*, et ce n'est pas là un argument suffisant pour supposer l'existence d'une seconde ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ, inconnue par ailleurs, dans les environs du lac Borollos. La seule ville dont le nom soit analogue est la خربتا dont il a été question plus haut[1] (en égyptien ϩⲁⲣⲃⲁⲧ), et nous avons vu que Jean de Nikious les a une fois confondues : car la ville de Kharbetâ, qu'il cite (p. 540) avec « San, Basṭah, Balqâ et Sanhour », est en réalité Horbeit.

On lit قربيطا dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 82), Yaʿqûbî (p. 337), Yâqût (IV, p. 52;

[1] Dans sa note sur le mot Κάρϐευθος (Georg. Cyp., 706), H. Gelzer parle de *cinq* villes de « Horbêṭ » énumérées par Ibn el-Jîʿân : c'est une erreur. Le nom de ces localités s'écrit خربة (ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 611), et il est sans rapport avec celui de Horbeit.

cf. *Marâçid*, V, p. 183); — فرسطا dans Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323 : *Farsath*); — فرنيطا dans Ibn Duqmâq (V, p. 42); — *Kartîṭ* dans Calcaschandi (p. 97).

Ce dernier auteur la déclare inconnue : elle existait pourtant et est signalée par Ibn Duqmâq (V, p. 68 : هرنبطا, *sic*) et par Ibn el-Jîʿân (p. 45; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 620).

La ville de *Herbit* ou *Horbeit* est une *nahieh* de la province de Charkieh (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 165 : هربيت; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 20; *Recensement*, part. ar., p. 325; franç., p. 145; Boinet, p. 254, 256; *Géogr. économique*, I, p. 156, pl. XXXIII-XXXIV; *Atlas*, 65 : 7-3).

الفرما — TELL FARAMA

Dans le troisième climat (I, p. 45, 51); distance d'el-Qulzum (p. 58, 116); citée comme *ribâṭ* (p. 114); signalée comme merveille de l'Égypte (p. 137; cf. *Kawâkib*, p. 11).

L'ancienne *Péluse* (Hier., 727,7; Georg. Cyp., 687; carte de Mâdaba, *Proceedings*, XIX, p. 308-309; *R. A.*, 1897, I, pl. XIV; *B. I. E.*, 1907, pl. I); en copte ⲠⲈⲢⲈⲘⲞⲨⲚ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 259; Champollion, I, p. 7, 33; II, p. 82; Amélineau, p. 317).

Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, 168-٧١) donne encore une transcription du nom copte : فرمونوس, mais il la présente comme étant le nom du fondateur. Il fournit aussi une étymologie du nom arabe, analogue à celle de *Fayoum* : ورمى البحر منهم الف رجل فسميت الف رما (*loc. cit.*, p. 170-٧٣). Dans Maqrîzî (I, p. 211), on lit l'histoire d'el-Faramâ, fondateur de la ville, en même temps qu'Alexandre fondait Alexandrie (cf. Suyûṭî, I, p. 45 : منارة الاسكندرية). Le même auteur donne ailleurs comme éponyme de cette ville une fille de Miçr ibn Beïçar (I, p. 129).

Cette ville, naturellement, a vu passer toutes les invasions venant de Syrie en Égypte (Maspero, *Contes*, p. 157; cf. Jean de Nikious, p. 392 : arrivée de Cambyse; p. 545 : armée de Phocas contre la rébellion d'Héraclius, en 609; Evetts, *Churches*, p. 168 : passage des Perses vers 618; Kindî, éd. Kœnig, p. 3; éd. Guest, p. 8, 203, 231, 285; Yaʿqûbî, p. 330, 337; Balâdhurî, p. 212 : الفرماء; Ibn Khallikân, I, p. 42; *Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 173 [427]; *Kawâkib*, p. 8; Abû'l Maḥâsin, I, p. 8; Suyûṭî, I, p. 52 : فتوح مصر; p. 62 : الخلاف بين العلماء; Arnold, *Chrestomathia*, p. 125). En effet, el-Faramâ était sur la route des caravanes (Kindî, éd. Guest, p. 64, 105, 231), et il était très rare que l'on

passât par el-Qulzum (*ibid.*, p. 17, 23), ou par Aïlah en traversant la mer Rouge (*ibid.*, p. 42; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 183-184).

Ibn el-Mudabbir voulut détruire les portes d'el-Faramâ, mais ses habitants l'en empêchèrent (Yâqût, III, p. 883). Dimašqi n'en parle plus, et Abû'l-Fidâ nous dit qu'elle était ruinée de son temps (*Géogr.*, II, *a*, p. 146), donc un siècle avant Maqrîzî; elle semble ne s'être pas relevée des ravages des Francs, en 545 H (Ibn Duqmâq, V, p. 53; Savary, *Lettres*, I, p. 334-335). Maqrîzî et Qalqašandî (Calcaschandi, p. 97; cf. Wâqidî, notes, p. 16; Arnold, *Chrestomathia*, *Gloss.*, p. 62) lui consacrent une notice, mais ils en parlent au passé.

On trouve dans Idrîsî (p. 154, 164) l'orthographe الفرماء; dans Ibn Saʿd (I, *a*, p. 23) : الفرمى.

La *Description de l'Egypte* (XVIII, p. 175) signale les ruines de Péluse (*Tyneh*); et on trouve dans le guide Bædeker (p. 179) la mention de *Tell Farama*. — Cf. ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 73.

الفسطاط (فسطاط مصر) — LE VIEUX-CAIRE

Dans le troisième climat (I, p. 45); sa situation exacte (p. 51); sa distance de Damas (p. 52); vents qui soufflent dans cette ville (p. 187); elle était reliée à l'île de Roda par un pont de bateaux (p. 265); talisman contre les crocodiles près des montagnes de Fusṭâṭ (p. 287; cf. Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 449); reliée à el-Qulzum par le canal du Caire (p. 303); le khalife Hišâm autorise l'établissement en Égypte de membres de la tribu de Qeïs, à la condition qu'ils ne s'installent pas à Fusṭâṭ (p. 335; cf. Kindî, éd. Guest, p. 76); révoltes et combats en 214 H; el-Mâmûn y séjourne (p. 339).

On connaît l'étymologie que donnent les Arabes de ce nom de Fusṭâṭ; une ville fut bâtie autour de l'endroit où ʿAmr avait planté sa tente, فسطاط; et le nom de «la tente» en demeura à la nouvelle capitale de l'Égypte (Ibn Khurdâdhbeh, p. 80-81; Yaʿqûbî, p. 330; Balâdhurî, p. 213; Ibn el-Faqîh, p. 59-60; *Tanbîh*, p. 358-359; *Avertissement*, p. 459-460; Kindî, éd. Kœnig, p. 4; éd. Guest, p. 9; *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 28-29; Evetts, *Churches*, p. 71-72; Idrîsî, p. 141; Yâqût, III, p. 893 et seq.; Qazwînî, II, p. 157; Dimašqî, p. 230; trad. Mehren, p. 321; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 163; Ibn Duqmâq, IV, p. 2; Calcaschandi, p. 50; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 296; Suyûṭî, I, p. 64 : الخلاف بين العلماء; Ibn Iyâs, I, p. 23; Maillet, *Description de l'Égypte*, I, p. 133, 194; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 86; Corbett, *The mosque of Amr at Cairo*, *J. R. A. S.*,



1891, p. 764-765; Casanova, *Citadelle*, p. 525; Lane-Poole, *Cairo*, p. 32; Migeon, *Art musulman*, p. xv). Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 74), après avoir rapporté la même tradition, en ajoute une seconde, assez bizarre : El-Fusṭâṭ signifierait «l'endroit où se réunissent les gens; les Arabes ne dressent pas de tentes, car ils ne les connaissent pas».

En réalité, ce mot, dont nous avons les orthographes فُسْطاط, فِسْطاط, فُسْتاط, فِسْتاط, فُسّاط et فِسّاط (Yâqût, III, p. 896; Qalqašandî, I, p. 98), est la transcription du grec byzantin *φοσσᾶτον*, qui signifie «la forteresse» (Dozy, *Dict.*, II, p. 266; Vollers, *Beiträge z. Kenntniss d. leb. arab. Sprache in Ägypten*, *Z. D. M. G.*, L, p. 621; *Encyclopédie*, I, p. 836 et seq.; J. Maspero, *Organ. milit. de l'Égypte byzantine*, p. 20, 30, 34, 136, n. 4); le nom de Φοσσᾶτον, en grec, est donné par d'assez nombreux papyrus d'époque arabe (*Pap. Schott-Reinhardt*, n° IX, l. 11; Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1335, l. 5, etc.; cf. index). L'existence de ce prototype grec écarte définitivement les autres étymologies proposées, comme celles que signale encore M. Casanova, ⲡⲓⲥⲧⲁⲗⲓⲟⲛ, le *stade*, ou le byzantin *στάτιον*, latin *statio* (lire *στατίων*; mais ce mot féminin n'aurait pu être précédé de ⲡⲓ, article masculin). — Cf. Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 189; Casanova, *Description de l'Égypte*, p. 142, n. 4.

Notons le texte curieux de Vansleb (*Relation*, p. 128) : «Fostat est un nom grec, qui signifie *une tente faite de poil de chameau*».

Dans les listes coptes d'évêchés, le nom de Fusṭâṭ est écrit ϕⲟⲥⲧⲁⲧⲱⲛ ou ϕⲩⲥⲧⲁⲧⲱⲛ (Amélineau, p. 572, 575; Casanova, *op. cit.*, *B. I. F.*, I, p. 146-149). Les mêmes listes lui donnent aussi pour équivalent بابلون, *Babylone*. Les papyrus identifient également Babylone et Fusṭâṭ : ainsi, comme le remarque l'éditeur, les papyrus de Londres 1378 (l. 7) et 1433 (l. 33) prouvent qu'on employait indifféremment l'un ou l'autre de ces noms, au Ier siècle de l'hégire (Bell, *The Aphrodito Papyri* = Pap. Lond., t. IV). Yâqût (I, p. 450) écrit : «On dit que (Babylone) était le nom de l'emplacement de Fusṭâṭ» (cf. *Hist. des Patriarches*, dans *Patrol. or.*, I, p. 494 [230]; Michel le Syrien, II, p. 425). Toutefois les textes cités par Maqrîzî (éd. Bûlâq, I, p. 287; trad. Casanova, p. 107-109) établissent une différence entre Fusṭâṭ et «Bâb Liyûn». Cette contradiction n'est qu'apparente : *Babylone* est, au sens strict, l'ancienne forteresse romaine; *Fusṭâṭ* est le nom commun de l'ancienne bourgade préislamique et du nouveau quartier arabe (cf. Bell, *op. cit.*, p. xviii)[1].

[1] L'importance que les Arabes donnèrent dès le début de l'Islam à el-Fusṭâṭ semble due à des considérations d'ordre administratif et politique. Les conclusions du P. Lammens paraissent donc ne pas devoir s'appliquer à l'Égypte (*La Bâdia*, *M. F. O.*, IV, p. 91, 105).

Après la fondation du Caire, el-Fusṭâṭ devint une ville militaire (Nassiri Khosrau, p. 124).

Le nom de Fusṭâṭ disparut d'assez bonne heure et il n'était déjà presque plus employé au temps de Maqrîzî : on disait plus communément مصر (I, p. 359). — L'équivalent copte de مصر, s'appliquant au Vieux-Caire, avait été ⲭⲏⲙⲓ (Amélineau, p. 75 et seq.; Casanova, art. cité, p. 161-163).

Cf. *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 50 (*Tessad* est peut-être une faute d'impression pour *Fessad?*); Savary, *Lettres*, II, p. 86; *Voyage de Norden*, éd. Langlès, I, p. 78; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 162, 236; Guest, *Fustat and its khittahs*, *J. R. A. S.*, 1907; Migeon, *Le Caire*, p. 24.

فوّة — FOUAH

Citée comme donnant son nom à une province, en compagnie d'el-Muzâḥamîyateïn (I, p. 306); son revenu en 585 H (II, p. 18) : 10.125 dînârs.

En copte ⲃⲟⲩⲁ (Champollion, II, p. 239; Amélineau, p. 245). — Voir l'article مصيل.

La première mention de la ville arabe se trouve dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 17). Fouah dut sa prospérité à ce fait que Rosette était souvent envahie par les sables (Dimašqî, p. 231; trad. Mehren, p. 324). «C'estoit anciennement, dit Belon (p. 223-224), une ville grande comme le Caire, et encor pour le iourd'huy il n'y a aucune ville en terre ferme d'Égypte après le Caire, qui soit plus grande que Foua.» Elle fut pillée par les Francs en 600 H (Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 283; *Hist. d'Alep*, p. 140, n. 1; Huart, *Histoire*, II, p. 28).

Dans Calcaschandi (p. 111) la province s'appelle seulement el-Muzâḥamîyateïn, et Fouah en est le chef-lieu; mais Ibn el-Jî'ân (p. 137; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 669) est revenu à l'ancienne terminologie du texte de Maqrîzî. C'est, à l'heure actuelle, un chef-lieu de district de la province de Gharbieh (*Recensement*, part. ar., p. 240; franç., p. 114 : c'était alors Dessouk; Boinet, p. 197). Depuis longtemps déjà Rosette a pris sa revanche (Niebuhr, *Voyage*, I, p. 45-46).

Cf. Michaelis, *Descriptio Ægypti*, p. 7, 47, 48; *Devise des chemins de Babiloine*, p. 245, 248, 249 (Foe); *Arch. de l'Or. latin*, II, p. 97; Pococke, *Descr. of the East*, I, p. 16; Maillet, *Description de l'Égypte*, I, p. 120, 123, 131; Sonnini, II, p. 247-248 : l'auteur a connu l'identification Fouah-Métélis, mais propose de voir dans le site de Fouah l'emplacement de Naucratis; *Description de l'Égypte*,

XV, p. 225; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 77; Massignon, *Études archéologiques arabes, B. I. F.*, VI, p. 20.

الفيّوم — FAYOUM

Dans le troisième climat (I, p. 45, 51); citée parmi les merveilles de l'Égypte (p. 137); ses productions (p. 188); seule province qui reçoive des pluies suffisantes et possède de nombreux canaux d'irrigation (p. 270; cf. Ibn Ḥauqal, p. 97; Muqaddasî, p. 208; Idrîsî, p. 143); on y trouve, presque à l'exclusion des autres parties de l'Égypte, l'animal appelé *suqunqûr* (p. 282); la liste anonyme publiée par Maqrîzî (p. 307) attribue à la *kûrah* 156 villages, ou, suivant une autre version, 360; il y avait dans le Fayoum des carrières de pierre (II, p. 136). — Voir : خليج الفيوم; بركة الفيوم.

Le mot الفيوم désigne souvent une ville (*Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 30) et non une province : à savoir l'ancienne Arsinoé (Hier., 729,5; Georg. Cyp., 748), dont le nom copte, effectivement, était déjà ϯⲃⲁⲕⲓ ⲫⲓⲟⲙ, *la ville de Phiom*, d'après les listes d'évêchés (Amélineau, p. 573 et 576). Jean de Nikious appelle toujours Arsinoé « la ville de Fayoûm[1] », et le nom grec, comme c'est le cas le plus souvent, n'eut pas de transcription arabe[2]. Cet évêché est encore connu en 1187 après J.-C. par un passage d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 92).

Comme nous venons de le voir, le mot الفيوم est la transcription arabe du copte ⲫⲓⲟⲙ, la *mer* (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 409 et seq.; Champollion, I, p. 323; Du Camp, *Le Nil*, p. 104; Amélineau, p. 337); on connaît la légende musulmane qui veut l'expliquer par un calembour sur les « mille jours » (*alf yaum*) employés à creuser son lac artificiel (*Prairies*, II, p. 370, 455-456; Idrîsî, p. 147; Yâqût, III, p. 935; Qazwînî, II, p. 158; Vattier, *L'Égypte de Mutardi*, p. 211; Ibn Iyâs, I, p. 16; *Futûḥ Bahnasâ*, p. 6, n. 1). Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 49) donne à cette province un éponyme.

Le chiffre de 360 ou 366 bourgs, mis en rapport avec le nombre des jours

[1] Page 559, où il faut lire la *ville* et non « le canton du Fayoûm »; p. 563.

[2] Evetts, dans son édition de l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 93 [347]), a cru trouver une transcription savante d'*Arsinoïtes* : الارصنويتس. Mais tous les manuscrits portent الاطوبوردس, ce qui est assez différent. En outre, la traduction donne bien « du Fayoum *ou* Arsinoïtes »; mais le texte contient « du Fayoum *et* de l'Aṭû(n?)ûr(î?)s »; il est donc certain, quelle que soit la vraie forme de ce dernier mot, qu'il n'est pas l'équivalent de « Fayoum ». Une seule hypothèse peut être envisagée : celle de lire *Théodosia*, ville toujours jointe à Arsinoé dans les papyrus byzantins. Mais la correction طوتوزيس serait arbitraire et peu satisfaisante. Cf. plus haut, p. 55, note.

de l'année (Evetts, *Churches*, p. 51 et 202; Bakoui, *Not. Ext.*, II, p. 449; Yâqût, III, p. 935-936; *Muštarik*, p. 336; Qazwînî; Calcaschandi, p. 104-105; Ibn Iyâs), est évidemment suspect, comme l'a fait remarquer M. Amélineau. Vansleb a connu cette légende (*Relation*, p. 257; cf. p. 245 et seq.) : « La Province de Fium estoit autrefois de trois cens soixante-cinq Bourgs et Villages; mais aujourd'huy, il n'y en a que soixante-deux : tous les autres ont été submergez dans le lac *Kern*; ou ruinez par la tyrannie des Gouverneurs ». Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 324) compte 140 ou 144 villages dans les districts du Bas-Çaʿîd et du Fayoum. — Cf. Nabulsî; Salmon, *Répertoire géographique de la province du Fayyoûm, B. I. F.*, I, p. 29-77; Ibn el-Jîʿân, p. 150-158 (ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 680-684); Savary, *Lettres*, II, p. 20, 50; *Description de l'Égypte*, IV, p. 437 et seq.; XVIII, p. 125-130; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 84-95; Boinet, p. 616-617; Wessely, *Topographie des Faijûm;* Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 142, n. 1.

القاهرة — LE CAIRE

Historiens et topographes du Caire; résumé de quelques événements importants, pestes, disettes (I, p. 11-14); après de nombreux troubles, la vie reprend au Caire sous l'influence de Badr el-Jamâlî, qui arrive en Égypte, en 466 H (p. 13); cette ville est située dans le troisième climat (p. 51); description de la *Fête du Martyr* (p. 292 et seq.). — Voir خليج القاهرة.

On connaît suffisamment l'histoire de la fondation du Caire par Jauhar et l'origine de son nom, *la Victorieuse* (Ibn Ḥauqal, p. 97; Muqaddasî, p. 200; Nassiri Khosrau, p. 124-126; Yâqût, IV, p. 22; Qazwînî, II, p. 159; Dimašqî, p. 230; trad. Mehren, p. 322; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 148; Ibn Duqmâq, V, p. 35; Calcaschandi, p. 66; Ibn Iyâs, I, p. 45; Suyûṭî, I, p. 11 (إقليم مصر); Vansleb, *Relation*, p. 117 seq.; Savary, *Lettres*, I, p. 76 seq.; Reinaud, *Observations générales sur les médailles musulmanes à figures, J. A.*, 1823, II, p. 347-348; Ravaisse, *Essai*, I, p. 412; Bénédite, *Le Caire*, p. 27; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 185 et seq.). Surnommée المعزّية à cause du premier khalife fâṭimite d'Égypte (Arnold, *Chrestomathia*, *Gloss.*, p. 155), elle est appelée, par allusion à son fondateur, مدينة القاهرة, dans Idrîsî (Guest, *Delta*, p. 950). Beaucoup d'auteurs arabes se sont souvent extasiés sur la beauté du Caire (*Mustaṭraf*, II, p. 47; *Prolégomènes*, I, p. LXXII-LXXIII). — Cf. Maillet, *Description de l'Égypte*, I, p. 192; Lucas, *Troisième voyage*, II, p. 103 et seq.; Savary, *Lettres*, I, p. 97; Volney, I, p. 211; *Encyclopédie*, I, p. 835.

La ville d'القاهرة ne paraît pas avoir eu de nom copte[1]. Le mot ⲭⲏⲙⲓ est spécialement l'équivalent de مصر, le *Vieux-Caire*. Quatremère (*Mémoires*, I, p. 48-50) admettait que ⲭⲏⲙⲓ avait pu désigner le Caire proprement dit, par opposition à ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ ou مصر. Mais on verra plus loin (art. مصر) que cette conclusion n'est pas nécessaire, ⲭⲏⲙⲓ et ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ pouvant désigner Babylone et Fusṭâṭ, et non pas forcément Miçr et el-Qâhirah. M. Amélineau (p. 225; cf. p. 538-547) suit partiellement l'opinion de Quatremère, mais sans citer d'exemple. Rien ne prouve que ⲭⲏⲙⲓ ait jamais été employé dans ce sens élargi (cf. Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 161-162).

Voici des noms de gouverneurs du Caire (والى ou متولى), rencontrés au hasard de lectures :

Dhakhirat el-Mulk Ja'far, nommé en 516 H (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 411).

Khuṭlubâ ibn Mûsâ, en fonctions en 572 (Evetts, *Churches*, p. 92; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 129, 149, note).

'Izz el-Dîn Ibrâhîm ibn Muḥammad ibn el-Juweînî, mort en 601 (Blochet, *op. cit.*, p. 284; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 84).

Jalâl el-Daulah ibn Razîn, mort en 605 (Blochet, p. 292).

Humâm el-Dîn ibn Jalâl el-Daulah, selon toute vraisemblance fils du précédent, destitué en 608 ou 609 (*ibid.*, p. 300-301).

Fakhr el-Dîn Alṭunbugâ, son *successeur* (*ibid.*).

Sahm el-Dîn 'Îsâ, nommé en 611 (*ibid.*, p. 306).

'Alam el-Dîn Šamâyil, nommé en 615 (*ibid.*, p. 324; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 217; II, p. 188; Ibn Iyâs, I, p. 79; Ravaisse, *Essai*, I, p. 440, n. 1).

Sahm el-Dîn 'Îsâ peut avoir occupé une seconde fois ce poste, puisque Maqrîzî lui donne ce titre dans le passage où il signale son suicide, en 620 (Blochet, p. 346).

Bahâ el-Dîn ibn Malkîšû, en fonctions avant 631 (*ibid.*, p. 403, 439, note de la page précédente).

Badr el-Dîn Yûnus, en 637 (*ibid.*, p. 460).

[1] M. Casanova (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 154-155) a montré que ⲗⲓⲟⲩⲓ n'était en fait qu'une corruption de ⲓⲗⲓⲟⲩ (Héliopolis) et que ϯⲕⲉϣⲣⲱⲙⲓ n'était pas le correspondant d'el-Qâhirah, mais bien plutôt une transcription de القصر الرومى. Dans le même article (p. 191), l'auteur indique comme possible une étymologie ⲕⲁϩⲓ ⲣⲁ «la terre de Râ», d'après M. de Vaujany (*Le Caire et ses environs*, p. 102). Le rapprochement est amusant, mais pourrait difficilement être autre chose : d'où sort ce nom copte inconnu de tous nos documents, et si répandu que c'est lui qui aurait donné son nom à la ville arabe? L'expression de ⲕⲁϩⲓ ⲣⲁ ne pourrait d'ailleurs s'appliquer qu'à une campagne, et l'on ne voit pas comment on aurait eu l'idée d'appeler ainsi une ville.

Šihâb el-Dîn ibn Yagmûr, en 644-648 (Ibn Iyâs, I, p. 84, 86).

Çârim el-Dîn Qeïmâz el-Mas'ûdî, en 662, mort en fonctions, en 664 (Quatremère, *Mamlouks*, I, *a*, p. 233; *b*, p. 33; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 63, 81, 106; Sauvaire, *Description de Damas*, *J. A.*, 1894, II, p. 317).

'Alam el-Dîn Sanjar el-Surûrî el-Khayyâṭ, en 665-698 (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 83, 89, 300).

Nâçir el-Dîn ibn el-Šeïkh, en 700 (Ibn Iyâs, I, p. 143).

'Alam el-Dîn Sanjar el-Khâzin, en 718-721 (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 47, 428, 511, 514; *Comité*, XXVII, p. 156).

Badr el-Dîn Bilbak el-Muḥsinî, mort en fonctions, en 737 (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 91).

Najm el-Dîn Ayyûb, en 741 (*ibid.*, II, p. 304, 305).

Nâçir el-Dîn Muhammad ibn Bilbak, fils de Badr el-Dîn, nommé le 17 çafar 742, révoqué le 30 rajab de la même année (*ibid.*, II, p. 91).

Najm el-Dîn Ayyûb, *son successeur*, pour la seconde fois, en fonctions un jour seulement (*ibid.*).

Jamâl el-Dîn Yûsuf, *son successeur*, en fonctions pendant quatre jours (*ibid.*).

Najm el-Dîn Ayyûb, *son successeur*, pour la troisième fois (*ibid.*).

'Alâ el-Dîn ibn el-Kûrânî, en fonctions, en 755-759 (Maqrîzî, I, p. 296; Ibn Iyâs, I, p. 206).

'Alâ el-Dîn ibn Kabak, en 771 (Ibn Iyâs, I, p. 226).

Baktimur el-Seïfî, destitué en 771, donc en fonctions quelques mois seulement (*ibid.*).

Ḥuseïn ibn el-Kûrânî, *son successeur* (*ibid.*).

Nâçir el-Dîn el-Šeïkhî, en fonctions, en 798 (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 84).

Zeïn el-Dîn 'Abd el-Bâsiṭ ibn Khalîl el-Dimašqî, en 815 (Ibn Iyâs, II, p. 3; *C. I. A.*, *Égypte*, I, p. 345).

Tâj el-Dîn el-Šaubakî, en 817 (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 81).

القرافة

El-Qarâfah est le nom du cimetière des musulmans, qui s'étend à l'est du Caire, en bas du versant occidental du Mokaṭṭam (Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 443; Calcaschandi, p. 91; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 155, n. 2; *Marâçid*, II, p. 394; V, p. 531; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 38; Vansleb, *Relation*, p. 132). On distingue la grande et la petite Qarâfah (*Muštarik*, p. 341; *Encyclopédie*, I, p. 840). — La

meilleure monographie de la Qarâf<u>ah</u> est l'ouvrage d'Ibn el-Zayyât : *el-Kawâkib el-sayyâr<u>ah</u> fî tartîb el-ziyâr<u>ah</u> fî 'l-Qarâfateïn el-Kubrä wa'l-Çugrä.*

Signalons le curieux texte d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 133), qui nous dit que ce mot signifie *copiste de livres;* il lui donnerait ainsi comme étymologie le grec γραφεύς.

قربيط

Faute pour فربيط.

قرطسا — KARTASSA

Citée dans les listes de villes.

Yâqût (IV, p. 61), qui n'a pas connu l'orthographe précise du mot, classant cette ville à فرطسا (III, p. 877) et à قرطسا, la nomme avec Balhîb et signale que les habitants de ces deux localités furent faits prisonniers par ʿAmr. Le *Synaxaire éthiopien* (*Patrol. or.*, I, p. 609 [91]) parle de *Qarṭesâ* comme d'une ville voisine de Dâmanhour et de Sâ : un martyr est traîné, attaché à la queue d'un cheval, de là jusqu'à Damanhour. Des gens de Sâ et de Damanhour emportent les corps des martyrs de Kartassa. Le même récit est répété dans le *Synaxaire* arabe (14 Baunah), mais la ville est appelée par erreur قرنطسا (manque dans l'édition du Caire, II, p. 190), et M. Amélineau, qui la cite une fois sous la forme *Kerta* (p. 115), ne l'a pas identifiée (p. 113, 392). Cette ville n'aurait d'ailleurs pas de chance dans le *Synaxaire*, et c'est probablement encore elle qui se cache sous l'orthographe قريصا (*Patrol. or.*, III, p. 418 [342]; manque dans l'édition du Caire, I, p. 212-213).

Aucune tentative n'a encore été faite pour déterminer le nom ancien. Nous avons retrouvé dans les papiers d'É. Galtier, ancien membre de l'Institut français du Caire, deux références qui nous ont semblé utiles à signaler : 1° Le lexique d'Étienne de Byzance renferme un article Χορτασῶ, πόλις Αἰγύπτου, sans autre indication topographique; 2° la carte sur mosaïque trouvée à Mâdaba, en Palestine (cf. la reproduction publiée dans *R. A.*, 1897, II, pl. XIV), fournit également le nom de cette ville : elle se place à côté, et un peu au nord, d'ⲉⲣⲙⲟⲩⲡⲟⲗⲓⲥ (Damanhour), c'est-à-dire en un lieu qui conviendrait fort bien à Kartassa. On peut faire, il est vrai, quelques objections à ce rapprochement. Le nom de Χορτασῶ est expliqué par Étienne de Byzance au moyen d'un calembour sur χόρτος, *le fourrage*. Il serait donc possible que le nom *égyptien* eût été quelque peu différent, quoique évidemment voisin, et que son nom grec eût été influencé précisément par le même calembour. Or la transcription des noms de

lieux en arabe s'est faite, en règle générale, sur la forme copte. Puis l'équivalence χ = ق est rare, quoique connue par quelques exemples (χάρτης = قرطاس[1]; χαριστίων = قرسطون : cf. Vollers, *Beiträge z. Kenntniss d. leb. ar. Sprache in Ägypten, Z. D. M. G.*, L, p. 617). Χορτασῶ est complètement ignoré des textes coptes comme des auteurs grecs, classiques ou byzantins, sauf Étienne de Byzance. Ce n'était ni un chef-lieu de canton, ni même une ville quelque peu importante. Il est donc curieux de la voir, dès la conquête arabe, faire figure de bourgade notable. Cependant la similitude des noms et l'analogie de situation géographique donnent une grande probabilité à cette hypothèse.

Ibn <u>Kh</u>urdâ<u>dh</u>beh (p. 84; cf. Kindî, éd. Guest, p. 191; Yaʿqûbî, p. 339; Qudâm<u>ah</u>, p. 220) la place sur la route de Fusṭâṭ à Alexandrie, à 30 milles d'el-Râfiq<u>ah</u>, dont le site nous est connu (voir plus haut, p. 80), et à 24 milles d'el-Karioun. Pour Ibn Ḥauqal (p. 91), elle est à 16 سقس de Denchal. Yâqût nous dit que les villes de Maçîl et d'el-Mallîdis (dans le texte : الملبدين) et de Kartassa formaient administrativement une seule *kûr<u>ah</u>*. Cette ville (قرطس dans le *Qâmûs*, II, p. 237; cf. Arnold, *Chrestomathia*, p. 147, et *Gloss.*, p. 149), déchue à l'époque où écrivait Qalqašandî (Calcaschandi, p. 99), encore indépendante au temps d'Ibn el-Jîʿân (p. 132; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 666 : قرطا), ne se trouve pas dans la *Description de l'Égypte.*

Le *Synaxaire* nous la donne comme voisine de Damanhour; les itinéraires des géographes arabes, qui donnent la même distance entre Karioun—Alexandrie (voir article الكريون) et Karioun—Kartassa, nous font aussi penser à la même région. Aujourd'hui, Damanhour a englobé une série de petites villes; et l'on retrouve en effet notre *Kartassa* comme l'un des faubourgs de cette localité (Guest, *Delta*, p. 952; Boinet, p. 312, 562; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XI, p. 23 : قرطسة).

القصير — EL-KOSSEIR

1° — Port de Kous au moyen âge arabe (I, p. 61; cf. Yâqût, IV, p. 159; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 28, 152; *Prolégomènes*, I, p. LXXXII) : on sait que maintenant cette petite ville sert de port à Kena (*Encyclopédie*, I, p. 2;

[1] Le P. Lammens (*Le califat de Yazîd Ier*, *M. F. O.*, V, *b*, p. 677 [358], n. 6; p. 697 [372], n. 7) fait dériver du même mot grec l'arabe شرط, s'appuyant philologiquement sur شرطى = χώρτης. Vu la rareté de l'égalité χ = ق, nous serions tentés d'y voir une transcription scientifique, et le ش pourrait indiquer une transcription orale (voir plus loin, à l'article مصر : ⲭⲏⲙⲓ = شمع). Le χ aurait eu une prononciation tenant le milieu entre le ش et le خ (cf. ارخون, dont le doublet scientifique serait اركون).

E. Cortese, *Traversata del Deserto arabico da Chena a Cosseir, Boll. della Soc. Geogr. Ital.*, 1912, p. 143-165).

Cette ville portait chez les Grecs le nom de *Leukos-Limen* (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 152, n. 1), et Sprenger a eu tort de l'identifier avec *Myos-Hormos* (*Die alte Geogr. Arabiens*, p. 17-19; identification déjà signalée par Maillet, *Description de l'Égypte*, II, p. 79, et par Quatremère, *Mém. sur l'Egypte*, I, p. 185-186).

Kosseir est depuis longtemps déjà en complète décadence (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 58 : قصير et *Vieux Qoseyr*; Du Camp, *Le Nil*, p. 280 et seq.; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 103; *Recensement*, part. ar., p. 90; franç., p. 199; Bædeker, p. 364; Boinet, p. 340).

2° — C'est un point de la montagne du Mokaṭṭam, à proximité de Helouan, rendu célèbre par un couvent, le Deïr el-Quçeïr (voir plus haut, p. 95); on le désigne aussi, naturellement, sous le nom de جبل القصير (II, p. 165-166). Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 145) relate la tradition qui attribue la fondation du couvent à l'empereur Arcadius, en mémoire de saint Arsène, parrain de ce prince. Arsène, entraîné par son zèle ascétique, se serait enfui de la cour et retiré en Égypte, d'abord au désert de Scété, puis en ce lieu, où il fut enterré. En elle-même, l'histoire d'Arsène, parrain des princes Honorius et Arcadius, puis moine à Scété, est authentique (cf. *Apophthegmata Patrum*, dans *Patrol. gr.*, t. 65, col. 108). Son séjour à Toura (Τρώη; voir plus haut, p. 118), près de Helouan, est attesté par les mêmes documents (*ibid.*, *Patrol. gr.*, t. 65, col. 101 et 108). Le couvent fondé sous son nom n'est connu que par les sources arabes.

M. Casanova (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 207-209) a étudié ce nom de lieu, dans lequel il verrait volontiers quelque composé du nom d'Osiris.

El-Quçeïr, que l'on peut situer à peu près au-dessus de Toura, semble être complètement oublié.

Yâqût est très confus dans sa notice d'el-Quçeïr (IV, p. 126-127) : après avoir parlé du port de Kous, il passe au Quçeïr de la montagne, sans avoir noté qu'il ne s'agissait plus du même endroit.

قفط — KEFT

Cette ville a pour éponyme Qifṭ ibn Miçr (I, p. 83; cf. Yâqût, IV, p. 152; Ibn Duqmâq, V, p. 32-33 : manque à l'index; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 136).

En copte ⲔⲈϤⲦ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 149; Champollion, I,

p. 223; Amélineau, p. 213); en grec Κόπτος (Hier., 732,1) ou Κοπτώ (lire ainsi dans Georg. Cyp., 772). Ce dernier nous apprend que la ville reçut au milieu du VIe siècle le nom officiel de Ἰουστινιανούπολις. Vers 618-619 de notre ère, elle fut prise par les Perses, événement auquel fait allusion la *Vie de Pisentios*, évêque de Keft, publiée par M. Amélineau (*M. I. É.*, II, p. 397). Elle était encore capitale de *pagarchie* (كورة) vers l'an 700 (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1460, l. 24 et 172).

Dans l'antiquité, Koptos était le point de départ des routes du Nil à la mer Rouge; Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 280) mentionne encore la route de Keft à ʿAïdhâb. Plus tard, ce fut Kous (*Prairies*, III, p. 50; Ibn Jubeïr, p. 64); et, depuis quelque temps déjà, Kous a été supplantée par Kena (A. J. Reinach, *Rapports sur les fouilles de Koptos*, p. 36-37). — Cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 106; Savary, *Lettres*, II, p. 104; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 104; Boinet, p. 315; Nallino, *ʿIlm el-Falak*, p. 52, n. 3.

القلزم — KÔM EL-ḲOLZOUM

Dans le troisième climat (I, p. 45). Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 88) dérive son nom du « cordon qui sert à attacher les vêtements » et qui s'appelle قلزم. Il a sans doute, comme l'indique la note de M. Margoliouth, confondu κλῦσμα (*lieu battu des flots*) avec κλῶσμα (*fil*). D'autres auteurs arabes expliquent le mot قلزم par الدواق والمضايقة, et disent que ce mot fut appliqué à la mer Rouge, parce qu'elle est resserrée entre deux chaînes de montagnes (p. 58; voir aussi Yâqût, IV, p. 158); d'autres enfin disent que cette mer fut ainsi nommée à cause de la ville de Qulzum[1]; cette ville n'existait plus au temps de Maqrîzî (p. 59); un texte d'Ibn Zûlâq nous montre que ce fut un port commercial important (p. 113; voir aussi p. 336)[2]; c'était le point terminus du canal du Caire, mais la ville de Suez n'a pas été bâtie sur son emplacement, comme le dit Maqrîzî (p. 303; voir plus haut, p. 107).

القلزم, ou قلزم مصر (Kindî, éd. Guest, p. 23), ou جسر القلزم (*ibid.*, p. 17, 24),

[1] Cette transcription littérale a été utilisée jusqu'ici au cours de cet ouvrage, par exception; nous la maintenons pour éviter les confusions.

[2] Cf. Kindî, éd. Guest, p. 77, 176; Huart, *Hist. des Arabes*, II, p. 109. — C'était de Qulzum que les blés d'Égypte étaient envoyés vers la Mecque (Ṭabarî, éd. du Caire, XI, p. 137); la base de ravitaillement d'une expédition effectuée contre les Bujah révoltés, en 241 H, fut la ville de Qulzum (*ibid.*, éd. du Caire, XI, p. 53).

est l'ancienne Κλῦσμα[1] (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 151-189; Amélineau, p. 227; Evetts, *Churches*, p. 61, n. 1; p. 88, n. 3). Le *Synaxaire*, d'après M. Amélineau, donnerait l'orthographe قلزم; mais on lit القلزم, sans variantes, dans la *Patrol. or.*, I, p. 354 [140]; le nom manque dans l'édition du Caire, à la même date, le 20 Bâbah. — Hiéroclès (728,7) la connaît encore; Georges de Chypre (vers l'an 600) l'oublie, mais son importance est encore attestée vers l'an 700 par les papyrus d'époque arabe (Bell, *The Aphrodito Papyri*, voir Index). Elle était munie, à l'époque byzantine, d'un *κάστρον* ou forteresse, qui existait encore au temps d'Abû Çâliḥ (Evetts, *op. cit.*, p. 88).

Nous avons déjà signalé que Qulzum fut un port très fréquenté (cf. Ibn Khurdâdhbeh, p. 153-155, passage traduit par Reinaud, dans *Géogr. d'Aboul-féda*, I, p. lviii; Ya'qûbî, p. 340; Ibn Ḥauqal, p. 38-39). Muqaddasî (p. 195-196) ne semble pas lui attribuer tant d'importance, et signale la fondation de Suez. Yâqût est le premier (IV, p. 160) qui nous parle expressément de sa décadence; la notice d'Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 28, 147, 161) est très vague, ainsi que celle d'Ibn Duqmâq (V, p. 53-54; cf. *Perle des Merveilles, Not. Ext.*, II, p. 31). Cette ville n'est plus mentionnée par Ibn el-Ji'ân (cf. encore Nassiri Khosrau, p. 124; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 212; Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 153, n. 5; Maillet, *Description de l'Égypte*, II, p. 80; Volney, I, p. 182; 'Alî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 105).

Le guide Bædeker (p. 181) donne à une colline de décombres proche de Suez le nom de *Kôm el-Ḳolzoum*.

قلعة الجبل — CITADELLE DU CAIRE

C'est Qarâqûš qui bâtit la citadelle du Caire, et il se servit de matériaux pris aux petites pyramides de Guizeh, démolies dans ce but (II, p. 111-112, 146; voir les sources citées p. 111, n. 6; cf. Ibn Jubeïr, p. 51; Calcaschandi, p. 85; Abû'l-Maḥâsin, II, p. 14; Ibn Iyâs, I, p. 170; 'Abd el-Laṭîf, p. 208 et seq.; *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 122 et seq.; Maillet, *Description de l'Égypte*, I, p. 238; *C. I. A., Égypte*, I, p. 80 et seq., 758; Casanova, *Hist. et description de la Citadelle, M. M. F.*, VI; Lane-Poole, *Cairo*, p. 29; *Encyclopédie*, I, p. 844; Bénédite, *Le Caire*, p. 41 et seq.).

On se servit rapidement de l'abréviation القلعة, au lieu de *Qal'at el-Jabal* : elle

[1] Sur le rapprochement ⲁⲩⲥⲟⲉⲱⲥ = Κλῦσμα, proposé par M. Casanova, cf. plus haut, p. 74. — L'«île de Klysma» est citée dans les écrits patristiques (*Apophthegmata Patrum* = *Patrol. gr.*, t. 65, col. 372 : ἐν τῷ Κλύσματι, variante ἐν τῇ νήσῳ τοῦ Κλύσματος).

est rendue en copte par ⲧⲭⲁⲗⲁ (Quatremère, *Mémoires*, I, p. 49; Amélineau, p. 545-546; Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 158).

القلمون

Un voyageur y voit des fruits pétrifiés (I, p. 184; cf. Arnold, *Chrestomathia*, p. 56) : cette légende est rappelée dans le *Livre des Perles enfouies* (p. iii), et dans un article de Th. Smolenski (*Le couvent copte de Saint-Samuel à Galamoun*, *Annales du Service des Antiquités*, IX, p. 204-207; cf. aussi Ahmed Bey Kamal, *Dessins des pieds*, *B. I. É.*, 1908, p. 96). Ce nom est donné à un monastère et à une montagne : le mot ὄρος a d'ailleurs les deux sens en grec.

En copte ⲕⲁⲗⲁⲙⲱⲛ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 472-475; Amélineau, p. 388-389; corriger deux fautes d'impression dans ce dernier article : cette montagne se trouve au sud-est du Fayoum, et non au sud-ouest; lire : *Bulṭî*, au lieu de *Coltys* [*sic*]). Au reste, le nom est évidemment grec (cf. la citation de ce couvent dans *Apophthegmata Patrum* = *Patrol. gr.*, t. 65, col. 401 : *εἰς τὸν Καλαμῶνα τοῦ Ἀρσενοΐτου*; col. 405) : il signifie «lieu où poussent des roseaux», ce qui fait sans doute allusion à ses marais (salés), dont Abû Çâliḥ signale l'existence. On le trouve fréquemment cité dans les auteurs chrétiens (*Les miracles de saint Ptolémée*, *Patrol. or.*, V, p. 784 [376]; *Calendrier d'Abou'l-Barakat*, *ibid.*, X, p. 260 [16]). C'est là qu'avait vécu, au commencement du viie siècle, le célèbre moine Samuel de Qalamoun, adversaire de Muqauqis (cf. Amélineau, dans *Revue de l'Hist. des Religions*, XXX, p. 1 et seq.). Il ne faut pas confondre ce couvent avec un homonyme plus célèbre, situé à 15 milles d'Alexandrie (*Pratum spirituale*, c. 162, dans *Patrol. lat.*, t. LXXIV, col. 201; t. LXVI, col. 61). — Cf. Evetts, *Churches*, p. 206; Yâqût, II, p. 687; Nâbulsî, p. 22; *Voyage de Norden*, III, p. 274 (où Langlès cite un passage d'el-Quḍâ'î); Salmon, *Répertoire géographique de la province du Fayyoûm*, *B. I. F.*, I, p. 72; Beadnell, *The topography and geology of the Fayum*, p. 21.

قليوب — KALIOUB

Chef-lieu d'une province à laquelle cette ville donnait son nom (كل قليوب), au moment du *Rauk el-Nâçirî* (I, p. 213).

On trouve le nom de cette ville dans les *scalæ* sous la forme ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ (Amélineau, p. 390; Evetts, *Churches*, p. 25, note) et dans la Chronique de Jean de



Nikious (p. 559) qui parle du canal de cette ville à propos de la conquête arabe. Un prototype grec Καλλιόπη est probable, mais n'a pas été retrouvé jusqu'ici.

Dimašqî note encore fictivement les districts, qui déjà ne correspondaient probablement plus à la division administrative de son temps, et il range Kalioub dans celui de ʿAïn Šams (p. 231; trad. Mehren, p. 322). A l'époque d'Ibn Duqmâq, la ville avait donné son nom à la province d'el-Qalyûbîyah (V, p. 47). — Cf. *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 29; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 114; Boinet, p. 307; *Géogr. économique*, I, p. 23; carte, p. 13; pl. III-IV.

قمن — KEMAN EL AROUSS (?)

Cité seulement dans la liste anonyme comme faisant partie des environs d'Ahnâs ou *Heracleopolis magna* (I, p. 307).

M. Amélineau (p. 216) a consacré un article à une localité copte de ⲕⲉⲙⲏⲛ, qui paraît être voisine de Hnès-Héracléopolis : il l'identifie à Keman el Arouss, village actuellement existant près d'El-Wasta. La position de ⲕⲉⲙⲏⲛ répond fort bien à notre قمن, mais il faut noter que, si l'on excepte l'unique citation donnée par Champollion (I, p. 318), Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 417) et M. Amélineau, ce nom est entièrement inconnu : on se demande dès lors pour quel motif il se rencontre dans une liste des principales villes d'Égypte. Or on trouve dans la *Géographie* de M. Amélineau un autre village de قمن, orthographié cette fois Qiman (p. 394) et identifié lui aussi à Keman el Arouss : le *Synaxaire* (22 tûbah) y place le lieu de naissance de saint Antoine. Ce lieu est parfaitement connu, quoi qu'en dise l'auteur, par d'autres sources. Les Grecs le nommaient Κόμα (Sôzomène, *Hist. ecclés.*, I, 13), et le plaçaient dans le nome Héracléopolite. La κώμη de *Koma*, dans ce nome, est aussi connue par plusieurs papyrus (*Oxyrhynchus Papyri*, éd. Grenfell et Hunt, I, 150 (vɪᵉ siècle); *Berliner Griech. Urkunden*, IV, n° 1188, l. 2, etc.). Elle était relativement importante, comme en témoignent les papyrus, surtout le premier cité, qui semble l'associer à Héracléopolis. Si réellement, en arabe, elle s'est appelée قمن, elle se prête, beaucoup mieux que ⲕⲉⲙⲏⲛ, à une identification avec la bourgade inscrite par Maqrîzî. Mais on ne voit guère comment Κόμα aurait pu devenir Qeman en arabe, et la correction de قمن en قمى, dans le *Synaxaire*, est tentante. Il est possible qu'il faille identifier ⲕⲉⲙⲏⲛ et Κόμα, ce qui concilierait tout, mais ne laisse pas d'être incertain. Aucune conclusion ferme ne s'impose; pourtant la dernière hypothèse serait à certains égards la plus satisfaisante : قمن = ⲕⲉⲙⲏⲛ = Κόμα.

Yâqût consacre un article à cette ville au mot قمن (IV, p. 177), et il parle d'un village appelé ببيج قمن dans la province d'el-Bûçîrîyah (I, p. 487; *Muštarik*, p. 36). En dehors de lui, Ibn Duqmâq (V, p. 6, 10) parle aussi de ببيج قمن et de قمن, qu'il situe dans la même province; il est curieux, d'autre part, que ces deux villages soient cités par Ibn el-Jîʿân, l'un, ببيج قمن dans la province de Bahnassa, l'autre, قمن, dans celle de Guizeh (p. 145, 163; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 676, 687). Pourtant, nous devons supposer une erreur dans Ibn el-Jîʿân, car les deux villages sont rapprochés l'un de l'autre et le nom de Keman s'est conservé dans le *Keman el Arous* de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 124) et jusqu'à nos jours (Boinet, p. 316). Le P. Jullien (p. 62) l'appelle *Kom el-Arous* « autrefois Coma, la patrie de saint Antoine ». — ببيج قمن est devenu كفر أبجيج (Salmon, *Le nom de lieu Babîdj*, *B. I. F.*, I, p. 236-237).

قنى — KENA

Citée dans les listes de *kûrah*, sous cette forme et sous celle de إقنا (cf. *Marâçid*, I, p. 84; IV, p. 150).

En copte ⲕⲱⲛⲏ (Champollion, II, p. 362; Amélineau, p. 393). La forme grecque Καινὴ πόλις, la *nouvelle ville* (Floyer, *Identification de la moderne Kéneh avec l'ancienne* ⲕⲁⲓⲛⲏⲡⲟⲗⲓⲥ, suivie d'une note de M. Daressy, *B. I. É.*, 1894, p. 207-214; Gauthier, *Notes géographiques*, et *Nouvelles notes*, *B. I. F.*, IV, p. 87; X, p. 127-128), est un jeu de mots sur le nom égyptien; elle ne dura pas longtemps, et n'apparaît jamais à l'époque byzantine. H. Gelzer, dans son édition de Georges de Chypre (notes 772-776), a conjecturé avec beaucoup de vraisemblance qu'elle reçut à la fin du ɪɪɪᵉ siècle le nom de Μαξιμιανούπολις (Hier., 731,11; Georg. Cyp., 776).

Le copte a donné en arabe قونة, orthographe des *scalæ* (Amélineau, p. 563, etc.). Yaʿqûbî écrit قنا et signale que la ville n'est pas prospère à cause de son insécurité (p. 332-333); Abû Çâliḥ écrit قناة (Evetts, *Churches*, p. 281; texte ar., p. 130); Yâqût note les formes إقنا et قنا (I, p. 340); Dimašqî écrit قنا et قنى (p. 232, 233; trad. Mehren, p. 325, 327). Au temps d'Ibn Duqmâq, قنا est une grande ville, dans la province de Kous (V, p. 33; cf. Ibn Jubeïr, p. 64; Calcaschandi, p. 95; Ibn el-Jîʿân, p. 195; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 704 : corriger *Kani*, qui a donné lieu au *Qouî* de M. Amélineau). Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 62) : قنه; ʿAlî Pâšâ Mubârak (XIV, p. 120) et Boinet (p. 317) : قنا.

Depuis longtemps déjà, cette ville a supplanté Kous comme point de départ des caravanes vers la mer Rouge (*Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 382 seq.;

Port de Cane; Savary, *Lettres*, II, p. 103; Sonnini, III, p. 302; Du Camp, *Le Nil*, p. 260 seq.; Bædeker, p. 237).

قهقوة — KÔM ESFAHT

C'est ainsi qu'il faut lire ce nom, dans les listes de villes, au lieu de قهقوة (cf. Yâqût, IV, p. 210).

Ce mot se retrouve dans l'*Histoire des Conciles* de Sévère d'Achmounein (*Patrol. or.*, VI, p. 26 [490] : أسفت قهقوة) : on y voit que la localité avait encore un évêché au xe siècle de notre ère.

Qahqûh n'est autre chose que la transcription du copte ⲕⲁϩ ⲕⲱⲟⲩ, qui signifie «la terre de Kôou». Cette *Kôou* est l'*Antaiopolis* grecque, la moderne *Kaou*, qui était en effet très voisine. Le nom isolé de ⲕⲁϩ ⲕⲱⲟⲩ a été lu par M. Crum sur un papyrus du viie ou viiie siècle de notre ère (*Coptic Papyri*, n° 1603, publiés à la suite des *Greek Papyri in the British Museum*, IV). Mais la ville, en réalité, s'appelait ⲥⲃⲉϩⲧ, et ⲕⲁϩ ⲕⲱⲟⲩ n'est qu'un surnom. Les listes d'évêchés (Amélineau, p. 573 et 576) écrivent ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟ ⲕⲁⲧⲱⲙⲓ = ⲥⲃⲉϩⲧ ⲕⲁϩ ⲕⲱⲟⲩ = سفهت تحغو ou سفهت تحقت (cf. aussi J. de Rougé, p. 160 : سهفت تحغو); il faut corriger le dernier mot en تخقو comme le remarque M. Crum (*loc. cit.*).

En grec, la ville se nommait *Apollônopolis parva*, d'après les listes ci-dessus citées. En effet, dans les papyrus grecs d'époque arabe (Bell, *The Aphrodito Papyri = Greek Papyri in the British Museum*, IV, p. xiii), nous voyons qu'Antaiopolis (*Kaou*) et Apollônopolis sont réunies en une seule pagarchie : ce qui explique bien le surnom copte de cette dernière localité. Pour se distinguer des autres *Apollônopolis*, celle-ci s'appelait aussi *Heptakômias* (cf. Wilcken, dans *Archiv für Papyrusforschung*, IV, p. 163). Le nom actuel est tiré de la forme ⲥⲃⲉϩⲧ : Kôm Esfaht (voir Bell, *op. cit.*, p. xxii; H. Gauthier, *Le Xe nome de la Haute-Égypte*, dans *Recueil de travaux*, XXXV, p. 186).

M. Amélineau (p. 463), ne tenant pas compte de تحغو (= تخقو), identifie Safaht avec la Sedfa moderne (Boinet, p. 497) : cette identification, déjà faite dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 84), doit être désormais abandonnée. Ibn Khurdâdhbeh écrit : قهق (p. 81); Ya'qûbî (p. 331) écrit قهقاوة et dit que dans son district se trouve la ville de Bûtîj (le chef-lieu du district actuel); bien que l'ordre des villes ne permette pas cette correction, c'est peut-être de la nôtre que parle Ibn el-Faqîh (p. 73) : أسيوط الأشمونين قهقا البهنسى; on lit : بهوة (*Behwa*) dans Dimašqi (p. 232; trad. Mehren, p. 325); bonne lecture dans Ibn Duqmâq

(IV, p. 128 : manque à l'index). C'est la même ville qui se cache sous le *Pamnûh* (*sic*) de Calcaschandi (p. 94) : cet auteur ajoute que le nom n'existait plus de son temps. Vansleb (*Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 18) cite *Asbaht Kah-Kau* dans sa liste d'évêchés. — Ensuite le nom de Qahqûh disparaît, et c'est seulement dans le *Recensement* (part. ar., p. 265; franç., p. 195) que nous trouvons pour la première fois كوم اسفحت (Boinet, p. 337).

قوص — KOUS

Dans le deuxième climat (I, p. 43, 51); son port est el-Kosseir (p. 61); citée comme *ribâṭ* (p. 114); chef-lieu de la province la plus importante du Ṣa'îd, au moment du *Rauk el-Nâṣiri* (p. 312; cf. Suyûṭi, I, p. 12 : إقليم مصر).

Le nom copte était ⲕⲱⲥ, ou ⲕⲱⲥ ⲃⲉⲣⲃⲓⲣ (en arabe قوص واروير) comme l'écrivent le plus souvent les *scalæ* (Amélineau, p. 556, 557, etc.). Il correspond à l'une des *Apollônopolis* grecques. Trois villes de ce nom existèrent en Égypte : Apollônopolis *la Grande* (Edfou), Ap. *la Petite* (Kôm Esfaht, voir l'article قهقوة), et une troisième dans le nome de Koptos (citée par Strabon, XVII, 815; Ptolémée, IV, 5, 73), désignée comme *Vicus Apollonos* par l'*Itinéraire d'Antonin* (éd. Pinder et Parthey, p. 74). Cette troisième a été depuis longtemps reconnue pour être la moderne Kous (Champollion, I, p. 219; Quatremère, *Mémoires*, I, p. 192). Les listes coptes d'évêchés ont d'ailleurs bien su que cette *Apollônos* était une ville de *Kous* : mais elles ont commis une erreur partielle en écrivant : ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟⲥ = ⲁⲕⲥⲉⲛⲕⲉⲩⲥⲟⲛ ϯⲛⲓϣϯ = قسقام ميسارة ou قسقام الثانية (Amélineau, p. 573 et 576). Le nom copte est incompréhensible; quant au nom arabe, *Qûsqâm Mîsârah* ou *Qûsqâm la seconde*, il révèle l'embarras du scribe, qui avait déjà assimilé Kous à une autre ville, Diocletianopolis, et, pour distinguer ce qu'il croyait être une autre Kous, lui a donné le surnom de (Qûs-)qâm. Comme d'autre part il existait ailleurs une Qûsqâm, il a ajouté ici «la seconde».

La cause initiale de toutes ces erreurs est donc l'introduction, dans la liste des évêchés, d'une *Diocletianopolis* qui a été méconnue. On y lit effectivement cette indication : ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲕⲟⲥ ⲃⲁⲣⲃⲓⲣ = قوص واروير, comme s'il avait existé deux évêchés distincts, l'un à Kous, l'autre à «Qûsqâm la seconde». Or *Diocletianopolis* est connue par quelques autres textes : par Hiéroclès (732,3), par Georges de Chypre (773), et par deux papyrus (L. Mitteis, *Griech. Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig*, n° 55, l. 3; Paul M. Meyer, *Griech. Pap. zu Giessen*, n° 54, l. 10). Déjà, dans une note à son édition de Georges de Chypre (p. 137), H. Gelzer avait soupçonné que cette ville au nom récent

devait être l'ancienne Apollônos du nome Coptite, localité dont il n'est plus jamais question à l'époque byzantine (cf. aussi U. WILCKEN, *Archiv für Papyrusforschung*, IV, 477). Les listes d'évêchés lui donnent entièrement raison, en l'identifiant à Kous.

Les fautes des *scalæ* s'expliquent normalement. Leurs rédacteurs ne se sont pas reconnus dans ces noms d'Apollônos et de Diocletianopolis : ils ont donc cherché à les distinguer, et à distinguer par là deux villes de *Kous* : Kous-Wârwîr et Kous-Qâm[1]. N'ayant pas connu la Diocletianopolis des documents grecs et sa véritable identité, M. Amélineau (p. 400) admet aussi deux villes de *Kous* et *Kous Wârwîr*, qu'il est d'ailleurs forcé de faire très voisines, et qui seraient toutes deux épiscopales. Rien ne justifie cette division[2]. Les *scalæ* sont unanimes (sauf une, p. 555, où il y a eu erreur manifeste dans l'ordre des noms) à écrire ⲕⲱⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ = قوص. L'une d'elles mentionne séparément (p. 567) ⲕⲱⲥ = قوص ; ⲃⲉⲣⲃⲓⲣ = قوص. Plutôt que de voir là, avec M. Amélineau, l'intention d'opposer les deux noms, il est bien plus normal de conclure que c'est une manière de les identifier. Ainsi, une autre *scala* (p. 555) donne ⲗⲁⲧⲱⲛ = اسنا ; ⲥⲛⲏ = اسنا, et personne n'en déduira que le scribe a voulu distinguer *Latopolis* et *Snê*, noms grec et copte de la même cité.

La ville de Kous a donc le privilège d'une polyonymie fâcheuse : *Apollônos* en grec, devenue *Diocletianopolis* à la fin du IIIe siècle; ⲕⲱⲥ ou ⲕⲱⲥ ⲃⲉⲣⲃⲓⲣ, et ⲁⲕⲥⲉⲛⲕⲉⲩⲥⲟ (?) dans les textes coptes; *Kous*, *Qûsqâm la seconde*, et *Qûsqâm Mîsârah*[3] pour la partie arabe. On comprend qu'un Copte du moyen âge se soit perdu dans ce chaos. Nous verrons dans les articles suivants que la fréquence du nom de ⲕⲱⲥ dans l'onomastique copte a causé encore d'autres confusions.

En ce qui concerne l'époque arabe, nous lisons dans Ibn Duqmâq (V, p. 28) et dans Maqrîzî (éd. Bûlâq, I, p. 236-237) que Kous commença à supplanter

[1] Le grammairien copte Athanase de Kous, évêque de cette ville au XIe siècle, la nomme une fois قوص العليا, Kous la *supérieure* (MALLON, *Une école de savants égyptiens*, *M. F. O.*, I, p. 115, note) : est-ce pour la distinguer de Kous-*Qâm*, située plus au nord?

[2] Notons, à titre de curiosité, que la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 57) nomme, indépendamment de Kous, un village de *Qûs* (القوس, ce qui est l'orthographe de Kous dans Ibn Rusteh, p. 96, sans article). Mais ce village, situé au bord du désert, loin du Nil, n'a jamais pu être une ville importante et épiscopale. Le nom de *Wârwîr* n'a laissé aucune trace dans la nomenclature moderne.

[3] Cf. le *Misaré* de Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 23. L'expression قسقام ميسارة = ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟⲥ, s'appliquant à Kous, est encore très vraisemblablement une erreur. En effet, Mîsârah est toujours citée, en compagnie de Mîr, Sanabû, avec Koussieh, que nous identifions avec Qûsqâm (EVETTS, *Churches*, p. 229 : *Mansara* (منسرة); IBN DUQMÂQ, V, p. 22).

Keft vers l'an 400 H, et ce fait est confirmé par la présence de Keft dans les listes de *kûrah* des premiers géographes arabes (notamment dans celles que cite notre auteur), alors que Kous ne s'y trouve pas. Mais cette ville avait probablement hérité tout d'abord de l'importance de Louksor; ce doit être ainsi qu'il faut comprendre le texte de Ya'qûbî (p. 333-334) : ومن مدينة قفط إلى مدينة الأقصر وهي مدينة قد خربت وصارت مكانها مدينة قوص. Ibn Jubeïr (p. 64-65), en 579 H, alla de Kous à 'Aïdhâb (trad. ap. NASSIRI KHOSRAU, p. 285-287); auparavant le gouvernement percevait dans cette ville une taxe sur les pèlerins, qui fut abolie en 577 H (cf. pour 'Aïdhâb : MAQRÎZÎ, II, p. 81, n. 8; pour Kous : BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 144-145).

Yâqût (IV, p. 201; *Muštarik*, p. 362) nous dit que cette ville était la principale du Ça'îd, la troisième d'Égypte, et la résidence d'un gouverneur (cf. IBN BAṬṬÛṬAH, I, p. 106; CALCASCHANDI, p. 107). Ce fonctionnaire était d'ailleurs un militaire (QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, *b*, p. 32, 113) : il y avait à Kous une garnison (sa révolte en 638 H : BLOCHET, *op. cit.*, p. 472, n. 4); à côté du متولّى ناحية قوص (IBN IYÂS, I, p. 177), il y avait aussi un متولّى الحرب السعيد résidant en la ville, d'après le témoignage d'Ibn Duqmâq. Ce poste important du gouvernement de la province de Kous (MAQRÎZÎ, éd. Bûlâq, I, p. 205; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 197) était donné à un homme de confiance, car les souverains d'Égypte exilaient à Kous les personnages dangereux qu'il fallait surveiller (IBN IYÂS, I, p. 150, 169, 177, 197, 198; III, p. 223; SUYÛṬÎ, II, p. 57 : الخلفاء العباسية; 86 : سلاطين مصر; SAKHÂWÎ, p. 44; 'ALÎ PÂŠÂ MUBÂRAK, I, p. 36; SALMON, *Topographie*, p. 83) : ce personnage avait un rang considérable et sortait en cortège (QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, *a*, p. 136, note).

Gouverneurs de Kous :

EL-MÂSIK, en fonctions en 529 H, tué en 531 (MAQRÎZÎ, éd. Bûlâq, I, p. 205; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 197).

EL-MUKARRAM IBN EL-LAMAṬÎ, nommé en 606 H (BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 295).

'IZZ EL-DÎN HAWAS, mis à mort en 660 H (QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, *a*, p. 177).

En 570 H, Kous avait été un instant occupée par les troupes du rebelle Kanz el-Daulah (BLOCHET, *op. cit.*, p. 119). En 721 H, les musulmans détruisirent des églises à Kous (MAQRÎZÎ, I, p. 208, n. 15). S'il est exact que cette ville commença à péricliter en 776, elle était encore assez prospère pour qu'en 806 la peste y fit mourir 17.000 habitants (LANGLÈS, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 228). — Au temps de la *Description de l'Égypte*, elle était peu importante,

et située dans la province de Thèbes (XVIII, p. 57). — Cf. *Troisième voyage de Paul Lucas*, III, p. 1 et seq.; Savary, *Lettres*, II, p. 106; Sonnini, III, p. 216-218; 'Alî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 128; Boinet, p. 341.

قوص قام — KOUSSIEH

Qûçqâm est citée seulement dans la liste d'el-Quḍâ'î, près de Chotb et d'Assiout (I, p. 310).

De même que la ville méridionale de Kous a été désignée dans les textes sous de multiples noms plus ou moins voisins les uns des autres, de même nous trouvons plus au nord un second groupe de noms dérivés de la racine ⲕⲱⲥ, et qui semblent se rapporter à la même localité : ⲕⲱⲥ ⲕⲁⲙ, — ⲕⲱⲥ ⲕⲟⲱ, — et la moderne Koussieh; enfin le grec Κοῦσις. Champollion (I, p. 274) a fait de Qûçqâm l'ancienne *Apollonopolis parva*, voisine d'Antaiopolis ou Qâw : mais de récentes découvertes ont démontré qu'en réalité, à cette Apollonopolis correspondait le bourg actuel de Kôm Esfaht (voir l'article قهقوه). Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 189) identifia d'abord Qûçqâm à Koussieh; plus tard il fit quelques réserves (*Observations*, p. 14-16), indiquant que ces deux noms pouvaient bien avoir désigné deux localités différentes, encore que très voisines. C'est l'opinion que semble avoir adoptée M. Amélineau (*Géographie*, p. 397).

Les *scalæ* ne font d'ordinaire que transcrire le nom copte en lettres arabes. Deux d'entre elles, cependant (Amélineau, p. 555 et 557), identifient nettement Qûçqâm et Koussieh, écrivant, l'une ⲕⲟⲥⲅⲁⲙ = قوصية قزقام, l'autre ⲕⲱⲥⲕⲁⲙ = القوصية. Enfin la forme ⲕⲱⲥⲕⲟⲱ n'apparaît qu'une seule fois (Champollion, II, p. 267), et c'est avec le même équivalent القوصية. Les indications topographiques contenues dans le *Synaxaire* confirment au moins en partie ces assertions. Par elles nous savons que Qûçqâm et le fameux couvent appelé Deir el-Moḥarraq étaient deux lieux extrêmement voisins, puisqu'on peut dire « Qûçqâm, c'est-à-dire El-Moḥarraq, قسقام وهي المحرق » (*Synaxaire ar.*, 6 *hatûr* = *Patrol. or.*, III, p. [179] 255). Abû Çâliḥ se sert de la même expression (Evetts, *Churches*, p. 224). Or Koussieh aussi est aux alentours immédiats du même couvent, comme le prouve le récit relatif à Anbâ Hâlyâs, évêque d'El-Moḥarraq et de Koussieh », honoré dans cette dernière ville (20 *kîhak : ibid.*, p. [415] 491). De tous ces textes, l'identité des deux noms paraît bien résulter. Contre cette identité on ne peut guère invoquer que le témoignage de Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 22), qui séjourna à Koussieh, et déclare que Qûçqâm est une ville disparue, dont il ne reste que le Deir el-Moḥarraq. Cette phrase

peut prouver tout simplement qu'au xviie siècle les indigènes ne savaient plus très bien ce qu'était Qûçqâm. Pour la différencier de Koussieh, il faudrait donc d'abord admettre une erreur des *scalæ;* ensuite supposer que dans un rayon extrêmement restreint ont existé deux villes portant, sous une forme légèrement différente, le nom de ⲕⲱⲥ. Enfin il resterait à expliquer comment Koussieh, qui était de beaucoup la plus importante, aurait perdu son nom copte : car aucun document copte ne donne à l'arabe قوصية un équivalent autre que ⲕⲱⲥⲕⲁⲙ, et pourtant le nom est évidemment d'origine copte. Toutes ces difficultés sont résolues si l'on reconnaît que le nom copte de *Koussieh*, c'est ⲕⲱⲥⲕⲁⲙ.

La difficulté réside dans la différence des trois noms : ⲕⲱⲥⲕⲁⲙ, ⲕⲱⲥⲕⲟⲱ, Koussieh. Mais Champollion avait déjà observé qu'il faut couper les deux mots coptes, ⲕⲁⲙ et ⲕⲟⲱ n'étant que des surnoms. Des témoignages qu'il n'a pas invoqués lui donnent entièrement raison. Pour lui, ⲕⲱⲥ ⲕⲁⲙ signifiait « la ⲕⲱⲥ des roseaux ». Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 225) donne une autre traduction, d'où il résulte cependant qu'il décomposait le mot lui aussi. D'ailleurs il écrit قوص قام, comme Maqrîzî; et Dimašqî (p. 232; trad. Mehren, p. 325) écrit قوص tout court, ce qui a causé à l'index une confusion avec la ville de Kous[1]. Le nom proprement dit de la ville était donc ⲕⲱⲥ tout court : ainsi s'expliquent les formes grecques Ἀκούασα (Hier., 730,9), Κοῦσος (Georg. Cyp., 764), Κοῦσις (*B. Z.*), peut-être même Κός (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1460, l. 87) et Κῶς dans Étienne de Byzance (*s. v.*)[2]. — Ainsi encore s'explique l'arabe Qûçîyah. Les terminaisons ⲕⲁⲙ et ⲕⲟⲱ ne seraient que des surnoms. Notons, pour en finir avec ⲕⲱⲥⲕⲟⲱ, que cette forme unique ne saurait représenter une ville distincte, puisqu'elle est placée en regard d'القوصية dans le texte qui la donne.

En résumé, l'identification ⲕⲱⲥ ⲕⲁⲙ قوص قام = Κοῦσις = القوصية paraît très probable. On ne voit pas bien pour quelles raisons on distinguerait deux localités. Les deux noms arabes correspondraient l'un au nom copte, l'autre au nom suivi du surnom (cf. ce qui s'est passé pour la ville de Kous, appelée une fois « Qûçqâm la seconde »). M. Amélineau se contente de dire, pour justifier son opinion contraire : « les textes que j'ai cités en tête de cet article montrent clairement qu'elle (= Koussieh) était indépendante de Moharraq, et, par conséquent, de Qosqâm ». Comme, à propos de Qûçqâm, le même auteur observe qu'elle est



(1) On trouve aussi cette orthographe en deux mots : قوص قاو (peut-être l'équivalent de ⲕⲱⲥⲕⲟⲱ) et قوص وقاو dans Yâqût (IV, p. 549) et dans *Marâçid* (III, p. 110).

(2) Cf. sur l'identification *Cusæ-Koussieh* : Champollion, I, p. 285; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 144, qui exprime des doutes non justifiés; Amélineau, p. 402.

elle-même indépendante de Moḥarraq, ce raisonnement n'est pas très démonstratif (cf. *ibid.*, p. 264).

Yâqût (IV, p. 201; *Muštarik*, p. 392) parle de cette ville qu'il place بالأشمونين. Ibn Duqmâq (V, p. 21) et Ibn el-Jîʿân (p. 184) la citent sous la forme القوصيه. Aucune trace de la localité dans la *Description de l'Égypte*, qui connaît pourtant le Deir el-Moḥarraq (XVIII, p. 92) : (*sic*) دير المحراج. ʿAlî Pâšâ Mubârak consacre une notice à Koussieh, qu'il identifie à Qûçqâm et à *Cusæ* (XIV, p. 140-141). — Cf. Boinet, p. 342.

Nous avons les orthographes : قزقام (Amélineau, p. 555); — قوزقام (*Muštarik*); — قسقام (Amélineau, p. 559, 561, etc.; Paris, 263, *11;* Galtier, *Littérature arabe-copte*, *B. I. F.*, IV, p. 214; Galtier, *Mém. et fragments*, *M. I. F.*, vol. XXVII, p. 59); — قوس قام (Evetts, *Churches*, texte ar., p. 99); — قوصقام (Amélineau, p. 567); قوص قام (*Muštarik*, Quḍâʿî); — قوصقم (Yâqût); — قصقام et قصقام (ʿAlî Pâšâ Mubârak).

القوصيّة

Nom de la province, dont Kous était le chef-lieu (I, p. 307).

Elle disparut en même temps que s'accentua la décadence de la ville : sa dernière mention est dans Ibn el-Jîʿân (p. 190; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 702).

القيس — EL KEIS

Citée dans les listes de *kûrah*.

L'ancienne *Kynopolis* de Thébaïde[1] (Hier., 729,2; Georg. Cyp., 746 *a*), en copte ΚΑΙC ou ΚΟΕΙC (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 141, 515; Champollion, I, p. 301; Quatremère, *Observations*, p. 39-40; Amélineau, p. 395-397 : les références de M. Amélineau renvoient, pour Quatremère et Champollion, à leurs articles sur Térôt). Les historiens musulmans sont donc mal venus à nous affirmer que la fondation de cette ville date de la conquête arabe, et qu'un certain émir Qeïs lui donna son nom (*Futûḥ Bahnasâ*, p. 9; Evetts, *Churches*, p. 255; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 408). Elle apparaît comme pagarchie dans les papyrus d'époque arabe (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1461, l. 12); son évêché est cité jusqu'au xᵉ siècle au moins (*Patrol. or.*, V, p. 9 [263], 20 [274], 22 [276], 42 [296]; 49 [303], aux viᵉ-viiᵉ siècles; VI, p. 489 [25], au xᵉ).

[1] Il y en avait une autre dans le Delta, aujourd'hui *Bena* (cf. p. 49).

Muqaddasî (p. 195) écrit le mot sans article; Evetts (*Churches*, p. 253) donne à cette ville un deuxième nom دفوا, mais le texte d'Abû Çâliḥ porte (p. 115) : ... مدينة القيس ودفوا فيها بيعة, ce qui semble indiquer que *Dafû* est une localité voisine, réunie administrativement à El Keis. Très prospère au temps d'Idrîsî (p. 45), elle était ruinée à l'époque de Yâqût (IV, p. 215; *Muštarik*, p. 365 : sans article dans ce dernier ouvrage), et Qalqašandî note aussi sa décadence (Calcaschandi, p. 93). — Cf. ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIV, p. 142; Boinet, p. 315; Bædeker, p. 205.

الكبش

Maqrîzî nous donne en deux lignes la situation du *Kabš* (II, p. 167-168), qui faisait partie, avant les Ṭûlûnides, de la *Ḥamrâ el-Quçwä* (voir plus haut, p. 75), ou tout au moins en était très proche, car nous sommes loin d'avoir à ce sujet des précisions certaines. Sur le nom lui-même, nous avons signalé (Maqrîzî, I, p. 168, n. 7) la légende qui se trouve dans *Murtadi* et qui le fait remonter à une reine de l'ancienne Égypte. Salmon (*Topographie*, p. 78), qui l'a connue, verrait dans *Kabš*, épithète qui désigne le chef d'une tribu, un souvenir des tribus arabes qui habitèrent le mont Yaškur au premier siècle de l'hégire. On sait que le nom de *Kabš* s'applique à la corne nord-ouest du mont Yaškur.

الكرومات

Ce lieu est cité par el-Quḍâʿî dans les environs d'Alexandrie (I, p. 309).

El-Kurûmât signifie *les vignes*. Or on sait que la vigne était cultivée dans les cantons qui s'étendent vers la Libye à l'ouest d'Alexandrie : les vins de Maréotis sont cités dans un passage de Strabon (éd. Meineke, p. 1114 et 1115), mal copié par Étienne de Byzance (*s. v.*). Les districts de Maréa et d'Apis ont été considérés, depuis les premières dynasties jusqu'à l'époque romaine, comme fournissant les vins les plus renommés (*Athénée*, I, 60; cf. Wiedemann, *Herodot's zweites Buch*, p. 97). Les traditions arabes avaient retenu ces faits (Ibn ʿAbd el-Ḥakam, p. 6; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 169; Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 378) : on trouve même pour le viiᵉ siècle de notre ère un texte précis, dans lequel le vin de Mariout est mentionné (*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 10 [264]; le vin de Karioun : Quatremère, *op. cit.*, I, p. 419). Le district الكرومات était peut-être une fraction du nome Maréotique (cf. encore au sujet de la vigne : Savary, *Lettres*, II, p. 279).

الكريون — EL KARIOUN

Citée à propos du canal d'Alexandrie, pour situer la ville suivante (كسا).

En grec Χαιρέου (Procope, *de Ædificiis*, VI, 1; Théophane, éd. de Boor, p. 115,6), en copte ⲭⲉⲣⲉⲩ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 418; Amélineau, p. 217). C'était la première station en partant d'Alexandrie : *τὴν πρώτην μονὴν Ἀλεξάνδρείας τὴν λεγομένην Χαιρέου* (Vie de saint Antoine = *Patrol. gr.*, XXVI, col. 964). Elle est peut-être marquée sur la carte de Mâdaba (*R. A.*, 1897, II, pl. XIV) : Η ΧΑΙ[ρέου]. Une pierre milliaire publiée par M. Griffith (*Proceedings*, XVIII, p. 54) la donne comme distante de 24 milles d'Hermopolis (Damanhour) : c'est aussi le chiffre de l'*Itinéraire d'Antonin*. La distance que cet Itinéraire (éd. Parthey et Pinder, p. 70) met entre Alexandrie et Karioun, 24 milles (mais 20 un peu plus bas), est celle que notent Ibn Khurdâdhbeh (p. 84 : كريون, sans article) et Qudâmah (p. 220). Ibn Ḥauqal (p. 91) évalue cette distance à 16 ستس (voir plus haut, p. 5, note; Guest, *Delta*, p. 952). Yâqût (IV, p. 271), après avoir parlé du village de Karioun, près d'Alexandrie, donne, d'après Ibn el-Sikkît, le nom de Karioun à un canal dérivé du Nil, selon toute vraisemblance le canal d'Alexandrie. — Cf. Ibn Duqmâq, V, p. 104; Ibn el-Ji'ân, p. 121 (ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 661); *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 249; 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 5; Boinet, p. 311.

كسا

Indiqué comme l'endroit, en face de Karioun, où aboutissait le canal d'Alexandrie, avant les travaux attribués par les Arabes à Cléopâtre, qui le fit arriver jusqu'à Alexandrie (I, p. 301).

On lit encore ce nom dans Ibn Duqmâq (V, p. 121), qui rapporte le même fait : on ne trouve pas d'autre référence.

الكوم الأحمر

Comme dans le texte de Maqrîzî (II, p. 28) cette ville est citée en compagnie de Hoû dans Ibn Duqmâq (V, p. 33), Ibn el-Ji'ân (p. 195; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 704; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 67).

Après avoir été rangé un instant dans le district de Farchout, province de Kena (*Recensement*, part. ar., p. 94; franç., p. 196), ce village fait maintenant partie du district de Nag Hamadi (Boinet, p. 335).

لوبية — LIBYE

Au temps d'el-Quḍâ'î, la Libye était rangée administrativement dans le territoire égyptien (I, p. 56, 309, 311; cf. Ibn Duqmâq, V, p. 43; *Marâçid*, IV, p. 147), comme au moment de la domination byzantine (cf. Michel le Syrien, I, p. 195; II, p. 73; J. Maspero, *Organ. milit. de l'Égypte byzantine*, p. 7 et seq.). Ses productions (p. 106).

Pour Ya'qûbî (p. 339, 342), pour Ibn Duqmâq (V, p. 119), la Libye fait partie de l'Égypte, et Qalqašandî est le premier qui nous donne un texte en sens contraire (Calcaschandi, p. 99-100).

Les auteurs arabes ont su que les Anciens donnaient ce nom à toute l'Afrique (*Marâçid*, I, p. 6) : لوبية وفيها مصر والقلزم والحبشة والبربر, dit Ibn Khurdâdhbeh (p. 155; cf. *Tanbîh*, p. 83; *Avertissement*, p. 120; un texte d'el-Bîrûnî ap. Yâqût, IV, p. 368).

Certains auteurs ont peut-être donné ce nom à une ville (لوبيا : *Marâçid*, I, p. 83).

Nous avons signalé (p. 27) le دبلو وق لوبية de l'*Histoire des Patriarches* : sans rien proposer de certain pour le premier mot, nous faisons des réserves sur la traduction «Pentapole».

ليبية — LIBYE

Transcription du mot Libye (Λιβύη) chez le traducteur arabe d'Orose (I, p. 52).

La transcription moderne est plutôt ليبيا ('Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 41; *Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 113).

مافة

Ancien nom, d'après Ibn 'Abd el-Ḥakam, de la ville de Manf : ce mot veut dire en copte *trente* (I, p. 74; cf. Calcaschandi, p. 41; Ibn Iyâs, I, p. 13), ce qui est à peu près exact (ⲙⲁⲁⲃ, ⲙⲁⲃ). Il semble qu'il y ait là l'écho d'une légende copte, destinée à expliquer l'origine de Memphis (Maspero, ap. *J. S.*, 1899, p. 85).

Dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, texte ar., p. 96; trad., p. 199) on lit منافة; dans *Kawâkib* (p. 7) : مان. — Cf. Yâqût, IV, p. 667.

المحلّة — MEHALLA EL-KOBRA

Citée dans un texte d'Ibn Mammâti (I, p. 301).

En copte ϯϣⲁⲓⲣⲓ (Champollion, II, p. 210; Amélineau, p. 262) : ces deux auteurs ont hésité sur le sens du mot copte; or il est rendu précisément par l'arabe المحلّة (et الموضع), c'est-à-dire «la place», dans la *scala* publiée par Kircher (p. 259). Jean de Nikious (p. 436) rapporte que son nom était «autrefois» *Dîdoûseyâ*, et M. Daressy (*R. A.*, 1894, II, p. 203) s'appuie sur ce texte pour identifier Mehalla-Didoûseyâ avec la *Theodósiou* des listes d'évêchés (Amélineau, p. 572 et 575). Mais le mot éthiopien Dîdoûseyâ n'est pas forcément une déformation de *Théodosia*, et les listes d'évêchés donnent دنوسا[1] comme équivalent arabe de ⲑⲉⲟⲇⲱⲥⲓⲟⲩ.

Cette ville s'appelle déjà محلّة الكبيرة dans Muqaddasî (p. 194, 196; mais p. 55 : المحلّة tout court); le texte de la page 200 est incompréhensible : المحلّة مدينة على نهر الإسكندريّة. Nous lisons dans Yâqût (IV, p. 428) : محلّة شرقيون وهى المحلّة الكبرى وهى ذات جنبين أحدهما سندفا والآخر شرقيون. La lecture شرقيون est rendue certaine par un autre texte de Yâqût (III, p. 279; ap. *Muštarik*, p. 386 : سرفيون). Sandafâ est citée près d'el-Mehalla dans Muqaddasî : voir encore Idrîsî (p. 158-159; cf. Guest, *Delta*, p. 965). Mais Yâqût nous dit aussi que la plus grande ville de ce nom est le chef-lieu de la province de Gharbieh et s'appelle Maḥallah Daqalâ (دقلا : est-ce une corruption de دقهلة?) : notre Mehalla fut la capitale du district de Dakahla (Dimašqî, p. 231; trad. Mehren, p. 323). C'est certainement à cette Maḥallah Daqalâ qu'il faut identifier la moderne Mehalla el-Kobra. Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 160) et Ibn Duqmâq (V, p. 82 : manque à l'index) citent Yâqût pour cette ville, dont le gouvernement était si important qu'on l'appelait le *petit vizirat* (cf. Ibn el-Jî'ân, p. 63; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 631; *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 3 et seq. : Mahalen; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 206 : محلة الكبير, identifiée à tort à *Xois*; 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 18; Boinet, p. 369).

[1] Il ne nous échappe pas que دنوسا peut être ramené facilement à دتوسيا qui rappelle un peu *Théodosia*; mais il existe une ville de نوسا dont nous proposons l'identification avec le دنوسا de la liste d'évêchés (voir نوسا).

مَدْيَن

Cette ville du troisième climat (I, p. 45) faisait partie de l'Égypte au temps de Quḍâ'î (p. 311). — Ya'qûbî (p. 330) la situe hors d'Égypte; Qudâmah la range parmi les dépendances de Médine (p. 248); Içṭakhrî la donne comme limite de l'Arabie (p. 12, 20); et à sa suite, Ibn Ḥauqal (p. 17, 28) et Muqaddasî (p. 54, 67, 178-179) font de même, mais ce dernier la compte parmi les villes de la Syrie. Dans sa notice, Yâqût signale l'opinion de Quḍâ'î (IV, p. 451); en tout cas, à partir de Dimašqî (voir l'index), aucun auteur ne rattache Madyân à l'Égypte (cf. notamment Calcaschandi, p. 100-101), et Ibn Duqmâq ne fait que copier la liste d'el-Quḍâ'î sans la commenter (V, p. 43). — Cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 186; Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 272; 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 35; R. Weill, *Le séjour des Israélites au désert*, p. 48 et seq.

مراقية

Le district de Marâqiyah est rangé par les deux listes, en Égypte, au même titre que celui de Lûbiyah (I, p. 56, 309, 311; cf. Ya'qûbî, p. 339); ses productions (p. 106).

Ibn Duqmâq le cite dans sa liste (V, p. 43); mais Qalqašandî le met hors d'Égypte (Calcaschandi, p. 99-100). Mas'ûdî écrit المراقية, avec l'article (*Tanbîh*, p. 21). Un passage intéressant se lit dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 12 [266]) : «il leur confia l'autorité sur toute la contrée de Miçr, sur Mariout, Marâqiyah et دبلو (?; voir p. 27, 163) qui est la Libye». Ainsi, de tous ces renseignements il résulte que مراقية est située entre l'Égypte et la Libye proprement dite et qu'on la rattache tantôt à l'un tantôt à l'autre de ces pays.

L'hypothèse qui ferait dériver ce nom de Μαρμαρικῆς (S. de Sacy, *Le livre de l'indication*, *Not. Ext.*, VIII, p. 145-146; *Avertissement*, p. 35, n. 2; *Prairies*, IX, p. 313; de Slane, *Lettre à M. Hase*, *J. A.*, 1844, II, p. 355), combattue par Quatremère sans raisons suffisantes (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 373-374), est donc très vraisemblable. Dans Georges de Chypre, Μαρμαρικῆς (787 *i*) est une ville de la province de Libye (la première, celle qui précède la Pentapole), mais fait partie du «diocèse d'Égypte». Il est à noter que pour Ptolémée (IV, 5, 1) la contrée est un nome, Μαρμαρικῆς νομοῦ, c'est-à-dire, fait partie de l'Égypte. Palladius (*Hist. Lausiaque*, c. 24) joint Marmarica et Maréotis, de la même façon que les textes arabes : «ἐκ πλαγίου τῆς Μαρμαρικῆς καὶ τοῦ



Μαρεώτου ἐκαθέσθη, il passa (soixante ans) dans la région de Marmarique et de Maréotis». Pour lui, d'ailleurs, les deux sites sont en Libye (voir l'article *Mariout*).

Au point de vue philologique, cette hypothèse est parfaitement acceptable; la syllabe redoublée a été ramenée au simple, comme ce fut aussi le cas pour بسطة = Βούϐαστος, ΠΟΥΒΑCΤΙ (voir plus haut, p. 42); et l'on peut citer d'autres exemples de ce phénomène (cf. J. MASPERO, *Græco-Arabica*, *B.I.F.*, XI, p. 157; la forme نوفر pour نينوفر ou نيلوفر, du persan نيلوفر : VULLERS, *Lex. Pers. Lat.*, *s. v.*; SALMON, *Note sur la flore du Fayyoûm*, *B.I.F.*, I, p. 28). Le nom de Marmarique a aussi trouvé une transcription plus scientifique en مرماريقى (*Hist. des Conciles*, *Patrol. or.*, VI, p. 497 [33]), pour مرماريق, *Marmârîqî*.

المرتاحيّة

Nom d'une province du Delta, qui apparaît pour la première fois, en dehors des textes cités par Maqrîzî (I, p. 306, 313), dans Abû Çâliḥ (EVETTS, *Churches*, p. 17). Au moment du *Rauk el-Nâçirî*, les provinces s'appelèrent عمل, suivi du nom du chef-lieu; et le عمل أشموم طناح comprit les anciennes provinces d'el-Dakahlieh et d'el-Murtâḥîyah, encore réunies au temps d'Ibn Duqmâq (V, p. 43, 68) et d'Ibn el-Ji'ân (p. 46; ap. 'ABD EL-LAṬÎF, p. 620), où nous trouvons la dernière mention de ce nom.

المرج — EL-MARG

Citée parmi les fiefs des Mamlûks Burjites (II, p. 28).

Nous nous sommes suffisamment étendus sur l'identification de cette localité dans l'article الخصوص (p. 78-79); nous avons conclu, mais non sans réserves, qu'il s'agissait d'el-Marg située dans la province de Kalioubieh (BOINET, p. 362).

مريوط — MARIOUT

Citée dans les listes.

Cette localité s'appelait anciennement en grec *Mareia* (nom cité encore par Étienne de Byzance, qui ajoute d'ailleurs «on l'appelle aussi Maréotis» : *s. v.* Μαρεία; mais il a pris cette indication dans Strabon, XVII, 793); le nom de Mariout est une transcription de la forme postérieure Μαρεώτης (Georg. Cyp., 725; Édit XIII de Justinien, éd. Zach. v. Lingenthal, chap. II, § 4; JEAN DE NIKIOUS, p. 549), transcrite en copte par ΜΑΡΙΩΤΗC (QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 370-380; CHAMPOLLION, II, p. 265; AMÉLINEAU, p. 241, 559; cf. WIEDEMANN, *Herodot's zweites Buch*, p. 62, 97). Un curieux passage d'Abû Çâliḥ (EVETTS, *Churches*, p. 294) semble indiquer cependant que le nom ancien, *Mareia*, avait subsisté et donné lieu à une transcription arabe : مرية. Cependant il pourrait y avoir là une erreur, causée par la présence en ce lieu d'une église dédiée à la Vierge. Nilus Doxopatrius (éd. Parthey, p. 276) écrit Μάριατ, ce qui n'est probablement qu'une transcription fautive de l'arabe مريوط, orthographe constante non seulement chez les écrivains musulmans, mais encore chez les auteurs chrétiens (*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, I, p. 490 [226], 502 [238]; V, p. 12 [266], 37 [291], 84 [338], 119 [373], 122 [376], 159 [413]; *Synaxaire*, *ibid.*, I, p. 266 [52]; trad. Wüstenfeld, I, p. 26 [*Tarnut*]; éd. du Caire, I, p. 32, 99, 155; ABÛ'L-BARAKÂT, *Patrol. or.*, X, p. 258 [14]; voir aussi le *Synaxaire éthiopien*, *ibid.*, I, p. 611-612 [93-94]).

Quelques *scalæ* donnent l'égalité suivante : مريوط = ΦΑΙΑΤ ou ΝΙΦΑΙΑΤ; mais Quatremère a fait remarquer que le mot ΦΑΙΑΤ signifie exactement la Libye, et même les Libyens : c'est donc parce que la ville de Mariout se trouvait dans le canton libyque de la Basse-Égypte qu'elle reçut ce nom de ΦΑΙΑΤ. A l'époque byzantine, au reste, la région, quoique théoriquement rattachée à l'Égypte, était administrée par le duc de Libye (Édit XIII de Justinien, éd. Zach. von Lingenthal, chap. I, § 1, p. 13; chap. II, p. 51-61); et on a vu à l'article *Marâqiyah*, que Palladius place Maréotis en Libye.

Les Arabes ont connu la ville de Mariout au moment de la conquête et ils eurent à en faire le siège (voir les textes de Maqrîzî cités par Quatremère et par 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 41-44) : Maqrîzî ajoute d'ailleurs que la ville existait encore de son temps, en 821 H. Mais, avant lui, ce nom s'appliquait à tout un district, de même qu'à l'époque byzantine, la χώρα (SOCRATE, *Hist. ecclés.*, I, 27) et la ville portaient le même nom; ce district était très florissant, comme Maqrîzî le signale, après el-Ya'qûbî (p. 339). Socrate, dans le passage précité, notait déjà la prospérité et la fertilité du canton.

Nous avons vu comment la petite province de Mariout, pourvue d'un gouverneur spécial (رئيس) ou مقدّم (*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 18 [272], 52 [306]; cf. BECKER, *Hist. Studien über das Londoner Aphroditowerk*, *Der Islam*, II, p. 365), avait été, au début de l'islâm, liée au gouvernement d'Alexandrie (plus haut, p. 12; cf. *Hist. des Patriarches*, *loc. cit.*, V, p. 5 [259], où il faut lire Théodose, et non Théodore).

Yâqût n'a pas connu exactement le nom, puisqu'il donne deux notices : مريوط et مريوط (IV, p. 485, 517; cf. *Tâj*, V, p. 143, 146); mais Qazwînî ne parle plus

que de Mariout (II, p. 174). Les deux dernières mentions sont dans Ibn Duqmâq (V, p. 126-127) et Calcaschandi (p. 99); car ʿAlî Pâšâ Mubârak ne fait que citer des sources antérieures. Ce nom manque dans Ibn el-Jîʿân et dans la *Description de l'Égypte;* mais Boinet (p. 362) signale un tout petit hameau de bédouins qui s'appelle encore Mariout (Bædeker, p. 25). — Le nom est plus connu comme s'appliquant au lac qui est au sud d'Alexandrie.

المزاحميّتين

Nom donné à une province du Delta, appelée فوّة والمزاحميّتين (I, p. 306); ainsi dénommée (Evetts, *Churches*, p. 17; cf. Amélineau, p. 147), cette province exista encore après la division adoptée lors du *Rauk el-Nâçirî* (dans lequel elle n'est pas mentionnée), puisque nous la retrouvons dans Ibn el-Jîʿân (p. 137; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 669). On ne rencontre dans Ibn Duqmâq ni فوّة ni المزاحميّتين, et un certain nombre des villages cités dans Ibn el-Jîʿân pour cette province sont également passés sous silence : les autres sont placés dans la province de Béhéra, sauf un seul, منية بنى مرشد (= منية ابن مرشد), qui figure dans celle d'el-Nastarâwîyah (V, p. 113). Qalqašandî connaissait pourtant le nom, mais il ajoute (trad. Wüstenfeld) : «Es ist dort keine eigene Verwaltung, sondern ein Vorsteher besorgt für die Regierung die meisten Verwaltungsgeschäfte, in demselben Verhältnisse wie zwischen Ichmîm und Kûç» (Calcaschandi, p. 111-112). Au moment de la *Description de l'Égypte*, cette province fut appelée *Province de Rosette* (XVIII, p. 230-238). A l'heure actuelle, une partie s'en trouve dans le district de Rachid (prov. Béhéra), une autre, dans celui de Fouah (prov. Gharbieh : Boinet, p. 565, 589).

مصر

1° LE VIEUX-CAIRE

(VOIR الفسطاط)

2° L'ÉGYPTE

Pestes et disettes diverses (I, p. 12-14); son climat (p. 24, 26, 185-215); l'*iqlîm Miçr* est sous l'influence de la planète Mercure (p. 41); situation de l'Égypte parmi les sept *climats* (p. 50-52); bornes et étendue de l'Égypte (p. 52-58)[1]; étymologie et sens du mot *miçr* (p. 67-89; cf. Calcaschandi, p. 38 et seq.; *Futûḥ Bahnasâ*, p. 26, n. 1); citations de Miçr dans le Coran et les Ḥadîth; qualités supérieures (فضائل) de l'Égypte (p. 89-131; cf. Calcaschandi, p. 8 et seq.; Ibn Iyâs, I, p. 2); climat et productions (p. 105, 106, 117); superficie des terres cultivées au temps d'Ibn el-Mudabbir (p. 110, 316; cf. D'Anville, p. 23; *Description de l'Égypte*, IX, p. 189 et seq.); prophètes qui sont nés en Égypte, ou y ont séjourné (p. 110-113); flore et faune, mines (p. 114-117; cf. Calcaschandi, p. 33-36; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 22 et seq.; 62 et seq., 73 et seq.); merveilles de l'Égypte (p. 131-184); caractère et tempérament des Égyptiens, maladies, productions diverses (p. 185-215); destruction d'églises en 721 H (p. 208); organisation de l'impôt (p. 320-322); révoltes diverses des Coptes (p. 332-335); établissement des tribus arabes en Égypte (p. 335-341).

[1] Cf. Ibn Duqmâq, V, p. 42; Calcaschandi, p. 36. — La Cyrénaïque fut comprise dans les limites de l'Égypte, de même qu'à l'époque byzantine (voir plus haut, p. 38).

Le nom de *Miçr* n'est pas d'origine égyptienne. Mais il trouve dans la langue copte un équivalent exact, possédant lui aussi les deux sens de l'arabe مصر : ⲭⲏⲙⲓ (ⲕⲏⲙⲉ en dialecte saïdique) :

1° ⲭⲏⲙⲓ est le nom de l'Égypte entière (Champollion, I, p. 101 seq.; Amélineau, p. 225). Parfois même cette dénomination est réservée à la Basse-Égypte, la Thébaïde étant appelée proprement ⲣⲏⲥ ou ⲙⲁⲣⲏⲥ (Quatremère, *Recherches*, p. 177; Amélineau, p. 223; cf. Champollion, I, p. 104, qui n'admettait pas l'existence de ce sens restreint).

2° ⲭⲏⲙⲓ = le Vieux-Caire, *Miçr* ou Fusṭâṭ-Babylone. Quatremère (*Mémoires*, I, p. 49-50) et M. Amélineau (p. 224-225) traduisaient simplement «le Caire»; récemment, M. Casanova (*Les noms coptes du Caire*, p. 161) a montré que, plus précisément, ⲭⲏⲙⲓ n'avait désigné que l'ancienne ville.

Il est aujourd'hui reconnu que le mot شمع, qui a survécu dans le «Qaçr el-Šamʿ», est dérivé du copte ⲭⲏⲙⲓ, bien que les Arabes aient naturellement inventé une légende pour l'expliquer dans leur langue (voir Evetts, *Churches*, p. 72, n. 4 [note de Butler]; Casanova, *op. cit.*, p. 182).

L'arabe مصر a été, semble-t-il, transcrit en copte sous la forme ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ, qui se rencontre dans une Vie de saint en opposition avec ⲭⲏⲙⲓ. C'était du moins l'opinion de Quatremère (*Mémoires*, I, p. 50) qui voyait dans ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ le Vieux-Caire, Fusṭâṭ[1]. Mais le texte hagiographique parle «des deux villes de ⲭⲏⲙⲓ et de ⲙⲓⲥⲧⲣⲁⲙ» : il semble donc impossible de voir, dans la seconde

[1] Sur l'étymologie στράτευμα proposée par M. Amélineau, voir p. 127, à l'article العسكر.

aussi, le Vieux-Caire. Pour cette raison M. Casanova (*op. cit.*, p. 192) rapproche ce groupe copte du groupe arabe مصر والقاهرة, et il fait de ⲘⲒⲤⲦⲢⲀⲘ l'équivalent d'« el-Qâhirah ». Il reste alors à expliquer la forme ⲘⲒⲤⲦⲢⲀⲘ, qui n'a rien de commun avec son prototype supposé. En fait, la ressemblance si complète avec *Miçr* ne saurait être due au hasard. On pourrait, à notre avis, reconnaître مصر ou Fusṭâṭ dans ⲘⲒⲤⲦⲢⲀⲘ, et plus spécialement Babylone dans ⲬⲎⲘⲒ. On sait en effet que le « Vieux-Caire » est composé de deux agglomérations d'origine différente : la ville romaine de Babylone et le quartier arabe de Fusṭâṭ (voir plus haut, p. 140). Au reste, cette distinction est sans valeur pratique, le nom de ⲘⲒⲤⲦⲢⲀⲘ n'ayant jamais été, semble-t-il, employé dans l'usage courant.

Sur la conquête de l'Égypte par les Musulmans, une grosse bibliographie a été réunie par M. Caetani (*Chronographia*, I, p. 219-220, 227-228, 240-242, 253-254; ajouter aujourd'hui : Kindî, éd. Kœnig, p. 2-4; éd. Guest, p. 7-10).

LES KÛRAH.

Il nous a paru intéressant de réunir ici, avec les deux listes, données par Maqrîzî, des circonscriptions de l'Égypte, les nombreuses listes analogues conservées par d'autres géographes et historiens arabes. Cette comparaison permettra à première vue bien des rectifications sur les noms, souvent fort défigurés, qui composent de telles énumérations.

Immédiatement après la conquête, nous trouvons le pays divisé en deux gouvernements principaux, la Haute et la Basse-Égypte (cf. les articles أسفل الارض; الصعيد; الوجه البحرىّ; الوجه القبلىّ) : vastes territoires qui provenaient de la fusion, par groupes de deux, des quatre *duchés* byzantins. Ces deux provinces se morcellent elles-mêmes en cercles appelés *kûrah*. Ce nom est la transcription du grec χώρα, qui, effectivement, se rencontre dans quelques papyrus des VII-VIIIe siècles (Bell, *The Aphrodito Papyri*, voir l'index) avec cette signification. Mais il est pourtant singulier que jusqu'ici, dans les documents grecs antérieurs à l'islâm, le mot χώρα ne se soit jamais présenté dans ce sens[1]. Ce qui paraît certain, en tout cas, c'est que la *kûrah* n'est autre chose que la *pagarchie* de l'ancienne époque grecque : les Arabes n'ont fait que conserver la géographie administrative des

(1) M. Wilcken (*Grundzüge... der Papyruskunde*, I, p. 78) dit que le XIIIe édit de Justinien se sert du mot χώρα dans le sens de νομός : nous ne croyons pourtant pas qu'on puisse citer de passage confirmant cette assertion.

Byzantins. M. Becker (*Zeitschr. für Assyr.*, XX, p. 70) avait dès le début indiqué cette identité[1]. Les papyrus de Londres (Bell, *op. cit.*) ont donné depuis la solution certaine de la question : au n° 1356, par exemple, le même canton d'Išqauh (Aphroditô) est appelé à la fois χώρα (l. 5), παγαρχία (l. 6), et كورة (l. 1); dans un bilingue publié par M. Becker (*Z. A.*, XX, p. 88), من مازوت كورتكر correspond à ἐκ τῆς ὑμετέρας παγαρχίας.

L'origine grecque de la *kûrah* se révèle encore dans son administration. Elle a à sa tête un *çâḥib el-kûrah* (cf. Becker, dans *Der Islam*, II, p. 361-363); on reconnaît là la traduction exacte du grec πάγ-αρχος « chef du canton »[2]. Les fonctionnaires subalternes portent des noms grecs : le جسطال ou αὐγουστάλιος[3], le مزوت ou مازوت dans lequel M. Becker pense reconnaître le μειζότερος[4]; les غرافسو (lire غرافيس?) qui représentent les γραφεῖς ou scribes, et bien d'autres sans nul doute. Les listes fournies par Maqrîzî et les autres écrivains arabes suffiraient d'ailleurs à elles seules à montrer ce qu'était originairement la *kûrah*. Le nombre de ces circonscriptions était ordinairement fixé à 85 (cf. Maqrîzî, I, p. 105, n. 19; *Merveilles*, p. 151-162; une autre tradition, évidemment fantaisiste (*Merveilles*, p. 112-113), allait jusqu'à 195). Or la liste des pagarchies, dressée vers le premier tiers du VIe siècle par Hiéroclès, et dont nous nous sommes souvent servis au cours de cet ouvrage, comprend 72 numéros, sans compter Alexandrie ni les villes libyennes. De ces 72 villes, 47 se retrouvent dans la première liste de Maqrîzî; d'autres sont remplacées par des villes très voisines : Philai par *Assouan*, Paralos par *Neqeiza;* d'autres, comme les villes situées à l'est du Delta, Pentaskhoinou, Gerras, Kasios, Klysma, etc., sont simplement omises, et non remplacées. La géographie de la Basse-Égypte a quelque peu changé : mais l'ancienne Arcadie byzantine est encore intacte avec ses huit pagarchies[5] restées les mêmes; en Thébaïde également les

(1) Mais son hypothèse, que le mot *kûrah* désigne seulement un *canton* en général, nome, pagarchie ou διοίκησις, n'est pas exacte. Car la διοίκησις est un autre nom de la pagarchie, et quant au nome, aucun texte n'y fait allusion à cette époque.

(2) L'expression صاحب الكورة semble la plus fréquente (cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 302; la traduction du premier mot par *officiers*, et du second par *campagnes*, n'est donc pas assez précise, dans Casanova, *Descr. de l'Égypte*, p. 166-167). On trouve aussi والى الكورة (Kindî, éd. Guest, p. 94).

(3) Cf. *B. I. F. A.*, t. XI, p. 158.

(4) Ce mot se lit dans plusieurs papyrus (Becker, dans *Z. A.*, XX, p. 75-76, et *Der Islam*, II, p. 362-364); dans Ibn ʿAbd el-Ḥakam (Maqrîzî, I, p. 323-324, 343); M. Becker a retrouvé le pluriel موازيت dans un texte de Kindî (éd. Guest, p. 69, et additions, p. 70; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 302 : les manuscrits donnent مواريث).

(5) Hiéroclès en compte une 9e, Théodosiopolis : mais en fait, les papyrus nous apprennent qu'elle était unie administrativement à Arsinoé du Fayoum.

modifications sont insignifiantes, comme le montrera le tableau dressé plus bas. Le nombre des districts est à peu de chose près resté le même; au cours des temps, seulement, certaines villes sont tombées en décadence et ont cédé la place à de plus jeunes.

Il est difficile de dire combien de temps dura le système des *kûrah*-pagarchies. Aux environs de l'an 700, les papyrus de Londres[1] nous le montrent en pleine vigueur (l'index en cite 19). Au début du IIe siècle de l'Hégire, elle est toujours prospère : les موازيت des *kûrah* sont des personnages assez importants pour qu'on songe à interdire aux Coptes l'accès de cette fonction (نُزعت موازيت القبط على الكور واستُعمل المسلمون عليهم)[2] : décision qui fut d'ailleurs inapplicable, car un papyrus de l'an 171 donne encore le nom d'un *mâzût* chrétien. Un autre fonctionnaire de la *kûrah*, l'*augustal* (جسطال ou قسطال), apparaît encore fréquemment aux IIIe et IVe siècles; dans tous les cas il porte un nom chrétien, Constant (90 H); Isaac fils de Siméon (223); Jean (237); Corneille (248), etc.[3]. Un papyrus inédit du Musée du Caire (267 H) cite la « ville d'Edfou dans la *kûrah* d'Assouan » : مدينة ادفو من كورة اسوان. Sans doute la théorie de la *kûrah* se conserva-t-elle en vigueur tant que le pays fut en majorité chrétien, et l'administration subalterne laissée aux mains des Coptes[4]. L'organisation des provinces à l'époque d'el-Mustançir dut porter le dernier coup aux *kûrah*. Les listes de ces *kûrah* contenues dans Ibn Duqmâq ou Qalqašandî, par exemple, sont postérieures à cette époque : mais elles sont la reproduction de celle d'el-Quḍâ'î. Les noms défigurés prouvent que c'étaient là de vieux souvenirs périmés, et Qalqašandî avoue que certains noms étaient pour lui une énigme. Seule, la liste de Dimašqî présente des caractères assez personnels. Il est possible que les *kûrah* aient donc survécu (cf. Guest, *Delta*, p. 946 et seq.). Mais on peut croire qu'elles n'avaient plus de caractère officiel.

Nous publions ici, par ordre chronologique d'auteurs, les listes de *kûrah* que nous avons pu trouver. Seules, les listes de Maqrîzî seront données avec le maximum de correction; les autres seront copiées telles quelles dans les éditions qui ont été faites : des numéros permettront de retrouver alors dans celles de Maqrîzî les bonnes leçons.

La première liste que cite Maqrîzî est anonyme : nous la mettons en tête, étant dans l'impossibilité de la dater certainement; nous la ferons suivre immédiatement de celle d'el-Quḍâ'î, bien qu'elle ne soit pas la plus ancienne, parce qu'elle doit servir, avec la première, de repère pour les corrections.

[1] En ajoutant ⲕⲟⲉⲓⲥ et ϯⲟⲓ, *El Keis* et *El Minchah*.

[2] Abû'l-Maḥâsin n'a plus compris le texte qu'il copiait; et dans la version qu'il donne la correction موازيت n'est plus possible (I, p. 264) : تزحت القبط عن الكور واستعملت المسلمون ونزعت ايديهم ايضا عن المواريث واستعمل عليها المسلمين.

[3] Cf. J. Karabacek, dans *Mittheil. Pap. Erzherzog Rainer*, I, p. 7.

[4] Au cours de ses études sur Mu'âwiyah et sur Yazîd Ier, le P. Lammens a montré à différentes reprises que les Arabes laissèrent aux pays conquis l'organisation financière et administrative qu'ils y avaient trouvée. Naturellement, les fonctionnaires furent des autochtones, dont le concours éclairé était un élément indispensable à l'ordre public et à la bonne rentrée des impôts (cf. Lammens, *Le califat de Yazîd Ier*, *M. F. O.*, V, *b*, p. 712-724 [393-405]; Evetts, *Churches*, p. 30-31; voir plus haut, p. 10-11).

LISTE ANONYME DANS MAQRÎZÎ (I, P. 307-309).

I. — الصعيد (30 *KÛRAH*; 1.043 VILLAGES).

[ARCADIE ET THÉBAÏDE.]

1.	الفيّوم : 156 ou 360 villages	[Arsinoé]	16.	شطب : 8 villages	[Hypsélis]
2.	منف : 55 villages	[Memphis]	17.	أعلى انصنا : 12 —	[Antinoé]
3.	وسيم	[Letopolis]	19.	قهقوه : 37 —	[Apollônopolis mikra]
4.	الإطفيحيّة ou الشرقيّة	[Aphroditopolis]	20.	إخميم : 63 —	[Panopolis]
	17 villages + 8 villages dépendant de la *kûrah* d'Ahnâs, dont :		21.	الدير	
	قمن 128.		22.	أبشاية : 63 —	[Ptolémaïs]
5.	دلاص : 6 villages	[Nilopolis]	23.	الواحات	[Oasis]
6.	بوصير		24.	هو : 20 —	[Diospolis]
7.	أهناس : 95 —	[Hérakléopolis]	25.	فاو : 8 —	
8.	البهنسا : 120 —	[Oxyrhynchos]	26.	قنى : 7 —	[Maximianopolis?]
9.	القيس : 37 —	[Kynopolis]	27.	دندرة : 10 —	[Tentyra]
10.	طحا : 37 —	[Théodosiopolis]	28.	قفط : 22 —	[Koptos]
11.	حيز شنودة : 8 —		29.	الأقصر : 5 —	
13.	الأشمونين : 133 —	[Hermopolis]	30.	إسنى : 5 —	[Latopolis]
14.	أسفل انصنا : 11 —	[Antinoé]	31.	أرمنت : 7 —	[Hermonthis]
15.	أسيوط : 37 —	[Lycopolis]	32.	أسوان : 7 —	[= Philai]



II. — أسفل الأرض.

A. — الحوف الشرقى[1] (529 VILLAGES).

[AUGUSTAMNIQUE.]

33. الحوف الشرقى : 65 villages
34. أتريب : 108 — [Athribis]
36. نتو : 87 — [Léontopolis]
37. تمّى : 150 — [Thmouis]
38. بسطة : 39 — [Boubastos]
39. طرابية : 28 villages, dont : [Arabia]
129. السدير 130. الهامة 131. فاقوس
40. فربيط : 18 villages [Pharbaithos]
41. صان [Tanis]
42. إبليل : 46 villages, dont :
132. سنهور [Héphaistos]
43. الفرما [Péluse]
44. العريش [Rhinocolure]

B. — بطن الريف.

[PROVINCE D'ÉGYPTE.]

46. دمسيس : 104 villages
47. منوف [Onouphis]
48. طوّة : 72 — [Taua]
49. منوف
50. سخا : 115 — [Xoïs]
51. تيدة : 23 —
52. الأفراجون [Phragônis]
53. البشرود : 24 — [Helearchia]
54. نقيزة : 12 — [= Paralos]
56. بنا : 88 villages [Kynopolis]
57. بوصير [Bousiris]
58. سمنّود : 108 — [Sebennytos]
59. نوسا : 21 —
60. الأوسيية : 40 —
61. البجوم : 40 —
63. تنيس : 13 — [Tennèsos]
64. دمياط [Tamiathis]
65. الإسكندريّة [Alexandrie]

D. — الحوف الغربى (479 VILLAGES).

[PROVINCE D'ÉGYPTE.]

66. صا : 73 villages [Saïs]
67. شباس : 22 — [Kabasa]
68. البدقون : 43 villages
69. حيز البدقون : 29 —

[1] M. Guest a publié les listes du Delta d'après l'édition de Bûlâq et le texte d'Ibn Duqmâq (*Delta*, p. 974-979).

71. الشراك : 9 villages
72. ترنوط : 8 — [Térénouthis]
73. خربتا : 62 — [Andrôn]
74. قرطسا : 22 —
75. مصيل : 49 — [Metelis]
76. المليدس [Menelaïtes]
78. اجنو : 17 villages [Agnou]
79. رشيد [Bolbouthiô]
80. البحيرة
81. الحصص بالإسكندريّة
82. الكرومات
83. البعل
84. مريوط [Maréotis]
65. مدينة الإسكندريّة [Alexandrie]
85. لوبية [Libye]
86. مراقية : 124 [Marmarique]

LISTE D'EL-QUḌÂ'Î (I, P. 309-311).

I. — الصعيد.

1. الفيّوم
2. منف
3. وسيم
4. الشرقيّة
5. دلاص
6. بوصير
7. أهناس
9. القيس
8. البهنسا
10. طحا
11. حيز شنودة
12. بويط
13. الأشمونين
14. أسفل أنصنا
17. أعلى أنصنا
16. شطب
18. قوص قام [Kousos]
15. سيوط
19. قهقوة
20. إخيم
21. الدير
22. أبشاية
24. هو
25. إقنا
26. فاو
27. دندرة
28. قفط
29. الأقصر
30. إسنا
31. أرمنت
32. أسوان

II. — أسفل الأرض.

A. — الحوف الشرقى.

34. أتريب
35. عين شمس [Héliopolis]
36. نتا
37. تمّى
38. بسطة
39. طرابية
40. فربيط
41. صان
42. إبليل
43. الفرما
44. العريش
45. الجفار

B. — بطن الريف.

56.	بنا	60.	الأويسيّة	62.	دقهلة
57.	بوصير	61.	البجوم	63.	تنّيس
58.	سمنّود			64.	دمياط
59.	نوسا				

C. — الجزيرة.

46.	دمسيس	50.	سخا	54.	نقيزة
47.	منوف	51.	تيدة	55.	ديصا
48.	طوّة	52.	الأفراجون	53.	البشرود
49.	منوف				

D. — الحوف الغربىّ.

66.	صا	74.	قرطسا	65.	الإسكندريّة
67.	شباس	75.	مصيل	84.	مريوط
68.	البدقون	76.	الملّيدس	85.	لوبية
69.	حيز البدقون	78.	أجنا	86.	مراقية
70.	الخيس	79.	رشيد		
71.	الشراك	80.	البحيرة		
73.	خربتا				

E. — الحجاز.

87.	الطور	91.	أيلة وحيزها	93.	العونيد
88.	فاران	92.	مدين وحيزها	94.	الحوراء وحيزها
89.	راية			95.	بدا
90.	القلزم [Klysma]			96.	شغب

Quatremère (*Recherches*, p. 183) a traduit une partie de la première liste : nous donnons ici ses transcriptions, dont les fautes pourront être facilement rectifiées.

34. Athrib.
36. Tenou.
37. Nema.
38. Bastah.
39. Tarabiah.
40. Farbaïth.
41. Sa.
42. Athlil.
66. Sa.

67. Saba.
68. Al-Bidakoun.
69. le rivage d'Al-Bidakoun.
72. Marіouth.
73. Kharbetha.
74. Karthasa.
75. Mesil.
76. Al-Mekidasch.
78. Adjnou.
79. Reschid.
65. Alexandrie.
85. Loubiah.
86. Marakiah.

IBN KHURDÂDHBEH (P. 81-83).



2.	منف	98.	سبابة المغرب	40 (?).	قرسطا
3.	وسيم	99.	باب النوبة	36.	تتا
5.	دلاص	65.	الإسكندريّة	37.	تمّى
4.	الشرقيّة	90.	القلزم	58.	سمنّود
6.	بوصير	87.	الطور	41.	صان
1.	الفيّوم	91.	أيلة	42.	إبليل
7.	أهناس	75.	مصيل	61.	البجوم
9.	القيس	76.	المليدس	100.	صعيره
10.	طحا	74.	قرطسا	101.	فرهلة
13.	الأشمونين	73.	خربتا	78.	إخنا
15.	سيوط	68.	البدقون	79.	رشيد
19.	قهقى	66.	صا	A et 33.	الحوف الشرقى
8.	البهنسى	67.	شباس	D.	الحوف الغربىّ
20.	إخميم	50.	سخا	80.	البحيرة
21.	الدير	51.	تيدة	II.	أسفل الأرض
22.	أبشاية	52.	الأفراحون	B.	بطن الريف
24.	هو	59.	لوبيا	53.	البشرود
26.	قنى	60.	الأوسية	I.	الصعيد
28.	قفط	48.	طوّة	63.	تنّيس
29.	الأقصر	49.	منوف السفلى	64.	دمياط
30.	إسنى	46.	دمسيس	43.	الفرما
31.	أرمنت	47.	منوف العليا	62.	دقهلة
97.	سبابة	34.	أتريب	102.	بطيرة
32.	أسوان	35.	عين شمس	54.	نقيزة

38.	بسطة	71.	الشراك	105.	دبروه
39.	أطرابية	72.	ترنوط	106.	بومينا
40.	قربيط	103.	شطنوف	107.	تونة
70.	الخيس	104.	برنيل	108.	شطا
68.	البدقون	14 et 17.	أنصنا	109.	دبيق
		16.	شطب		

IBN EL-FAQÎH (P. 73-74).

2.	منف	26.	قنى	67.	شباس
3.	وسيم	28.	قفط	51.	تيدة
5.	دلاص	29.	الأقصر	52.	الأفراحون
6.	بوصير	30.	إسنى	59.	لوبيا
1.	الفيّوم	31.	أرمنت	60.	الأوصية
7.	أهناس	32.	سوان	47.	منوف العليا
9.	القيس	65.	الإسكندريّة	49.	منوف السفلى
10.	طحا	76.	المليدس	46.	دمسيس
15.	أسيوط	87.	الطور	34.	أتريب
13.	أشمونين	75.	مصيل	35.	عين شمس
19.	قهقا	74.	قرطسا	110.	فرخطسا
8.	البهنسى	73.	خربتا	A et 33.	الحوف الشرقى
24.	هو	68.	البدقون	D.	الحوف الغربىّ
		66.	صا		

YAʿQÛBÎ (P. 331-339).

Cette liste a été traduite par Reitemeyer (*Beschreibung Ägyptens*, p. 147-154) et Guest en a publié ce qui concerne le Delta (*Delta*, p. 980).

I. — الصعيد.

2.	منف	5.	دلاص	9.	القيس
6.	بوصيركوريدس	1.	الفيّوم	8.	البهنسا

7.	أهناس	20.	إخميم	28.	قفط
10.	طحا	21.	الدير	29.	الأقصر
14 et 17.	أنصنا	22.	أبشاية	111.	قوص [Diocletianopolis]
13.	الأشمونين	23.	الواحات	30.	إسنا
15.	أسيوط	24.	هو	112.	أتفو [Apollônopolis]
19.	قهقاوة	27.	دندرة	32.	أسوان
	dont : بوتيج	25.	فاو		
	بشمور	26.	قنا		

II. — DELTA.

A. — الحوف[1].

34.	أتريب	36.	نتو	40.	قربيط
	dont : بنها	38.	بسطة	41.	صان
35.	عين شمس	39.	طرابية	42.	إبليل

B. — بطن الريف.

56.	بنا	58.	سمنّود	60.	الأوسية
57.	بوصير	59.	نوسا	61.	البجوم

C. — جزيرة من النيل[2].

50.	سخا	52.	الأفراحون	48.	طوّة
51.	تيدة			49.	منوف السفلى

VILLES DE LA CÔTE MÉDITERRANÉENNE.

43.	الفرما	113.	بورة	79.	رشيد
63.	تنّيس	54.	نقيزة	78.	إخنو
108.	شطا	77.	البرلس	113.	وسيمة
64.	دمياط			65.	الإسكندريّة

(1) Le texte indique 7 *kûrah* : il manque تمى (37) dans l'énumération.
(2) Le texte indique 7 *kûrah* : il manque دمسيس (46) et منوف (47).

RIVE DROITE DU CANAL D'ALEXANDRIE ET RIVE GAUCHE DE LA BRANCHE DE ROSETTE.

80.	البحيرة	75.	مصيل	76.	المليدس

RIVE GAUCHE DU CANAL D'ALEXANDRIE ET DE LA BRANCHE DE ROSETTE.

72.	ترنوط	74.	قرطسا	73.	خربتا

RIVE DROITE DE LA BRANCHE DE ROSETTE.

66.	صا	69.	الحيّز	68.	البدقون
67.	شباس			71.	الشراك

BANLIEUE D'ALEXANDRIE.

84.	مريوط	85.	لوبية	86.	مراقية

QUDÂMAH (P. 247-248).

I. — الصعيد.

1.	الفيّوم	13.	الاشمونين	24.	هو
2.	منف	11.	حيز شنودة	26.	قنى
3.	وسيم	14 et 17.	انصنا	27.	دندرة
4.	الشرقية	15.	سيوط	28.	قفط
5.	دلاص	16.	شطب	29.	الاقصر
6.	بوصيركوريدس	19.	قهقوه	31.	ارمنت
8.	البهنسى	20.	اخميم	30.	اسنى
9.	القيس	21.	الدير	112.	ادفو
10.	طحا	22.	ابشايه	32.	اسوان
		25.	فاو		

II. — أسفل الأرض.

41.	صان	39.	اطرابية	88.	فاران
42.	إبليل	87.	الطور	89.	راية
36.	نتو	91.	ايلة	E.	الجاز

43.	الغرما	52.	الافراحون	73.	خربتا
59.	نوسا	54.	نقيزة	72.	ترنوط
64.	دمياط	44.	العريش	75.	مصيل
63.	تنيس	55.	ديصا	76.	المليدس
49.	منوف	114.	القسّ	62.	دقهلة
48.	طوه	66.	صا	78.	اخنو
50.	سخا	67.	شباس	79.	رشيد
51.	تيده	68.	البدقون	53.	بشروط
		74.	قرطسا		

YÂQÛT (IV, P. 549).

I. — الصعيد.

1.	الفيّوم	11.	جيّر	21.	دير
2.	منف		السمنّودية	22.	أبشيا
3.	وسيم	12.	بويط	24.	هو
4.	الشرقية	13.	الأشمونين	25.	إقنا
5.	دلاص	14.	أسفل أنصنا	26.	فاو
6.	بوصير	17.	أعلى أنصنا	27.	دندرا
7.	اهناس	18.	قوص وقاو	28.	قفط
9.	القيس	16.	شطب	29.	الاقصر
8.	البهنسى	15.	أسيوط	30.	إسنا
10.	طحا	19.	قهقوة	31.	ارمنت
		20.	اخميم	32.	اسوان

MARÂÇID (III, P. 110).

I. — الصعيد.

1.	الفيّوم	4.	الشرقيّة	7.	أهناس
2.	منف	5.	دلاص	9.	القيس
3.	وسيم	6.	بوصير	8.	البهنسى

10.	طحا	18.	قوص	25.	إقنا
11.	الجيزة	18.	قاو	26.	فاو
11.	سمنوديّة	16.	شطب	27.	دندرة
12.	بويط	15.	أسيوط	28.	قفط
13.	الأشمونين	19.	قهقوة	29.	الأقصر
14.	أسفل أنصنا	20.	إخميم	30.	إسنا
17.	آعلى أنصنا	21.	دير	31.	أرمنت
		22.	آبشيا	32.	أسوان
		24.	هو		

DIMAŠQÎ (P. 231-232; TRAD. MEHREN, P. 322-326).

I. — الصعيد.

1.	الفيّوم : 144 villages.	14.	أسفل آنصنا : 10 villages
2.	منف : 54 —	16.	شطنة : 8 —
3.	أوسيم الخطط	18.	قوص : 11 —
4.	آطفح	15.	آسيوط : 35 —
4.	الشرقيّة : 17 villages, dont :	19.	بهوة : 37 —
	115 طرى	20.	إخميم : 63 —
	116 حلوان	119.	البلنا : 63 —
5.	دلاص	24.	هور : 20 —
6.	بوصير : 6 villages.	25.	فاو : 28 —
7.	أهناس : 83 —	26.	قنى : 7 —
117.	بهنسه الواحات : 120 —	27.	دندرة : 10 —
10.	طحا : 25 —	28.	قفط : 22 —
11.	شنودة : 7 villages, dont :	29.	الأقصر : 4 —
	118 القايس	30.	أسنا : 5 —
12.	بريط	31.	أرمنت : 7 —
13.	الأشمونين : 120 villages, dont :	32.	أسوان : 7 villages, dont :
	119 منية ابن خصيب	112.	أدفو

II. — أسفل الأرض.

A. — الحوف الشرقى.

35.	عين شمس : 63 villages, dont :	37.	نما : 140 villages.
	120 قليوب	38.	بصطة : 39 —
34.	أتريب : 95 villages, dont :	39.	طرابية : 28 —
	121 بنها العسل	40.	فرسط : 24 —
36.	بنا : 96 villages, dont :	41.	صان : 40 —
	122 بلبيس		

B. — بطن الريف.

47.	منوف العليا	54 (?).	بصره : 12 villages.
49.	منوف السفلى : 89 villages	62.	دقهلة capitale :
48.	طوة : 60 villages, dont :		124 المحلّة
	123 ابيار	59.	نوسا : 19 villages
50.	سخا : 94 villages	63.	تنيس
52.	الأفراحون : 22 —	64.	دمياط
53.	النبرود : 22 —		

D. — الحوف الغربىّ.

66.	صا : 71 villages.	75.	مصيل : 31 villages.
67.	شباس : 17 —	78.	أحيا
68.	بذقون : 25 —	79.	رشيد : 14 villages, dont :
116.	البرمون : 37 —		125 فوّة
71.	شراك : 17 —	80.	البحيرة, capitale :
72.	ترنوط : 7 —		126 دمنهور [Hermopolis]
73.	خربتا : 56 —	65.	إسكندريّة
74.	قرطسا : 18 —		

E. — كور القبلة.

87.	الطور	89.	راية	91.	أيلة
88.	فاران	90.	القلزم	94.	الحوراء

IBN DUQMÂQ (IV, P. 128; V, P. 42-43).

Les noms du Delta ont été publiés dans Guest, *loc. cit.*

I. — الوجه القبلى.

3.	اوسيم	12.	بويط	20.	اخميم
2.	منف	10.	طحا	24.	هوّ
4.	الشرقية ou الاطفيحية	11.	حيز شنودة	26.	قنا
		13.	أسفل الاشمونين	25.	فاو
1.	الفيوم	13.	أعلى الأشمونين	27.	دندره
6.	أبو صير	14 et 17.	أنصنا	28.	قفط
5.	ديلاص	127.	منفلوط	29.	الاقصر
7.	اهناس	15.	سيوط	30.	اسنا
9.	القيس	19.	قهقوه	31.	ارمنت
8.	البهنسا	21.	الدير	32.	اسوان
		22.	ابشايه		

II. — الوجه البحرىّ.

A. — الحوف الشرقى.

35.	عين شمس	38.	بسطه	41.	صا
34.	اتريب	39.	طرابيه	43.	الفرما
37.	تمى	40.	فرنيط	44.	العريش
36.	بنا				

B. — بطن الريف.

56. 57.	بوصير بنا	60.	الاوسية	62.	دقهله
58.	سمنود	61.	النجوم	63.	تنيس
59.	نوسا			64.	دمياط

C. — الجزيرة.

46.	دمسيس	50.	سخا	54.	بقيره
47.	منوف			53.	البشرود

D. — الحوف الغربىّ.

65.	صا	73.	خربتا	80.	البحيرة
67.	شباس	74.	قرطسا	65.	الاسكندرية
68.	البتنون	75.	مصيل	84.	مريوط
70.	الخيس	78.	اخنا	85.	لونيه
71.	الشراك	79.	رشيد	86.	مراقيه

E. — الحجاز.

87.	الطور	91.	ايله وحيزها	93.	العويتد
90.	القلزم	92.	مدين وحيزها	94.	الحورا وحيزها

CALCASCHANDI (P. 93-104).

I. — EL-ÇAʿÎD.

1.	El-Fajjûm.	10.	Ṭaḥâ.	24.	Hû.
2.	Memphis.	11.	Schanbûda.	25.	Dendera.
3.	Wasîm.	12.	Bûweiṭ.	27.	Kinâ.
4.	El-Scharkia.	13.	El-Uschmûnein.	28.	Kift.
5.	Dalâç.	14. 17.	Ançinâ.	29.	El-Akçor.
6.	Bûçîr.	16.	Schuṭb.	111.	Kûç.
7.	Ahnâs.	15.	Osjûṭ.	30.	Asnâ.
9.	El-Keis.	19.	Pamnûh.	31.	Armant.
8.	El-Bahnesâ.	20.	Ichmîm.	32.	Uswân.
		21.	El-Deir.		
		22.	Abschâja.		

II. — DAS UNTERLAND.

A. — DAS ÖSTLICHE HAUF.

35. 'Ain Schams.
34. Atrib.
36. Banâ.
37. Tumey.

38. Basta.
39. Ṭarâbia.
40. Kartiṭ.

41. Dhâf.
42. Eilil.
43. El-Faramâ.
44. El-'Arisch.

B. — BAṬN EL-RÎF.

56. Banâ.
57. Bûçir.
58. Samannûd.

59. Nausâ.
60. El-Auseh.
61. El-Bagûm.

62. Dakahla.
63. Tinnis.
64. Dimijâṭ.

C. — DIE INSEL.

46. Damsis.
47. Manûf.
48. Ṭuwweh.

50. Sachâ.
51. Teïda.
52. El-Farrâgûn.

54. Bakira.
55. Deiçiâ.
56. Absarûr.

D. — DAS WESTLICHE HAUF.

66. Çâ.
67. Schabâs.
68. El-Badkûn.
70. El-Cheis.
71. El-Schirâk.
73. Chirbitâ.

74. Karṭasâ.
75. Maçil.
76. El-Malides.
78. Ichnâ.
79. Raschid.
80. El-Buḥeira.

65. Alexandria.
84. Mariûṭ.
85. Lybia.
86. Marâkia.

E. — DIE KIBLA.

87. El Ṭûr.
88. Fârân.
89. Râja.
90. El-Kulzum.

91. Eila.
92. Midian.
93. El 'Oweinid.
94. El-Ḥaura.

95. Badâ Ya'cûb.
96. Schu'eib.

El-Wâḥ.

Barka.

DIVISION DE L'ÉGYPTE EN PROVINCES.

Muqaddasî (p. 193-194) a une manière très personnelle de diviser l'Égypte, et qui ne cadre pas avec les provinces administratives usuelles. Il y reconnaît sept districts :

1° الجفار — Capitale : el-Faramâ. — La partie asiatique de l'Égypte.
2° الحوف — Capitale : Bilbeïs. — La province du Ḥauf el-Šarqî.

3° الريف — Capitale : El-ʿAbbâsîyah. — Comme ce district comprend les provinces de Baṭn el-Rîf, el-Jazîrah, la partie méridionale du Ḥauf el-Garbî, il ne s'agit pas ici de la ville d'el-ʿAbbâsah, située à l'entrée du Ouâdî Toûmilât, comme le croit de Goeje.
4° اسكندريّة — Capitale : Alexandrie. — Grande banlieue de cette ville.
5° مقدونية — Capitale : el-Fusṭâṭ. — Grande banlieue de cette ville.
6° الصعيد — Capitale : Uswân. — La Haute-Égypte.
7° الواحات — Les oasis.

Nous allons voir dans les tableaux suivants que les divisions administratives proprement dites ont quelque peu varié suivant les époques.

RÈGNE D'EL-MUSTANÇIR (427 H-487 H=1035-1094).

(EVETTS, *CHURCHES*, P. 17-19; TEXTE AR., P. 10-12.)

PROVINCES.	DISTRICTS.	VILLAGES.	TOTAL.	REVENUS (DÎNÂRS).
Basse-Égypte	917	681	1598	2.040.040
El-Sarqîyah	294	158	452	694.121
El-Murtâḥîyah	48	41	89	70.358
El-Daqahlîyah	39	31	70	53.761
El-Abwânîyah	6	0	6	4.700
Jazîrah Quweïsinâ	68	6	74	159.664
El-Garbîyah	149	165	314	430.955
El-Samannûdîyah	97	32	129	200.657
El-Manûfîyateïn	69	32	101	140.933
Fuwwah et el-Muzâḥamîyateïn	10	3	13	6.080
El-Nastarâwîyah	6	0	6	14.910
Rašîd, el-Jadîdîyah et Adkû	3	0	[3]	3.000
Jazîrah Banî Naçr	41	23	64	62.508
El-Buḥeïrah	87	89	176	139.313
Ḥauf Ramsîs	0	101	[101]	[59.080]
Haute-Égypte	379	209	588	1.020.953
El-Jîzîyah	70	27	97	129.641
El-Iṭfîḥîyah	13	4	17	39.449
El-Bûçîrîyah	13	1	14	39.390
El-Fayyûmîyah	55	11	66	145.162 (1)
El-Bahnasâîyah	84	21	105	234.801
El-Ušmûneïn	54	57	111	127.676
El-Siyûṭîyah	22	32	54	
[El-Ikhmîmîyah]				
[El-Qûçîyah (2)]				

(1) Pour l'année 355 H, Abû Çâliḥ (*loc. cit.*, p. 52) donne le chiffre de 620.000 dînârs. Cf. Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 249.

(2) Ces deux provinces existaient déjà, quoique manquant dans cette liste : d'ailleurs, elles ont dû être sautées par les copistes, puisqu'on n'arrive nulle part au nombre de villages de toute la Haute-Égypte.

Une liste, publiée par Maqrîzî (I, p. 306-307), doit être contemporaine de celle d'Abû Çâliḥ, malgré certaines différences, ou tout au plus légèrement postérieure : nous verrons, en effet, qu'à partir de la suivante, des provinces, qui y sont encore mentionnées, auront complètement disparu.

BASSE-ÉGYPTE.

El-Šarqiyah.
El-Murtâḥiyah.
El-Daqahliyah.
El-Abwâniyah.
Damiette.
Jazirah Quweïsinâ.
El-Garbiyah.
El-Samannûdiyah.
El-Danjâwiyah.
El-Manûfiyah.
El-Nastarâwiyah.
Fuwwah.
El-Muzâḥamiyateïn.
Jazirah Bani Naçr.
El-Buḥeïrah.
Alexandrie.
Ḥauf Ramsîs.

HAUTE-ÉGYPTE.

El-Jiziyah.
El-Itfîḥiyah.
El-Bûçiriyah.
[El-Fayyûmiyah.]
El-Bahnasâwiyah.
El-Ušmûneïn.
El-Manfalûṭiyah.
El-Usyûṭiyah.
El-Ikhmîmiyah.
El-Qûçiyah.

LISTE DE 585 H = 1189 (MAQRÎZÎ, II, P. 17-19).

BASSE-ÉGYPTE (REVENU : 1.151.653 DÎNÂRS).

El-Šarqiyah	1.190.923 (El-Šarqiyah, El-Murtâḥiyah, El-Daqahliyah, Bûš)	Fuwwah et el-Muzâḥamiyateïn	10.125
El-Murtâḥiyah		El-Nastarâwiyah	15.305
El-Daqahliyah		Jazirah Bani Naçr	112.646
Bûš		Jazirah Quweïsinâ	130.572
Alexandrie	800.138	El-Garbiyah	674.605
Rosette	2.000	El-Samannûdiyah	245.479
El-Buḥeïrah	115.576	El-Danjawiyah	46.274
Ḥauf Ramsîs	72.403	El-Manûfiyah	148.347

HAUTE-ÉGYPTE (REVENU : 2.610.441 DÎNÂRS).

El-Jîzah	153.204	El-Siyûṭiyah (moins Manfalûṭ et Manqabâṭ)	72.504
El-Itfîḥiyah	59.728	El-Ikhmîmiyah	108.812
El-Bûçiriyah	60.466	El-Qûçiyah	362.500
El-Fayyûmiyah	152.703	Uswân	25.000
El-Bahnasâwiyah	352.634	'Aïdhâb (non compris).	
El-Waḥât el-Dâkhilah	25.000 (El-Waḥât el-Dâkhilah, El-Wâḥeïn el-Khârijateïn, Wâḥ el-Bahnasâ)		
El-Wâḥeïn el-Khârijateïn			
Wâḥ el-Bahnasâ			

EN 715 H = 1315 (MAQRÎZÎ, I, P. 312-313; ÉD. BÛLÂQ, I, P. 129).

HAUTE-ÉGYPTE.

Qûç (comprenant Uswân et 'Izab Qamûlah).
Ikhmîm.
Usyûṭ.
Manfalûṭ.
El-Ušmûneïn (comprenant el-Ṭaḥâwiyah).
El-Bahnasâ.
El-Fayyûm.
Itfîḥ.
El-Jîzah.

BASSE-ÉGYPTE.

El-Buḥeïrah.
El-Garbiyah.
El-Manûfiyah (comprenant Jazirah Bani Naçr).
Qalyûb.
El-Šarqiyah.
Ušmûm Ṭannâḥ (comprenant el-Daqahliyah et el-Murtâḥiyah, el-Burullus, Rosette, el-Mançûrah).
El-Waḥât, Alexandrie, Damiette : forment des gouvernements à part.



IBN DUQMÂQ (IV, P. 128; V, P. 43).

HAUTE-ÉGYPTE.

El-Jîzah.
El-Itfîḥiyah.
El-Fayyûm.
El-Bahnasâiyah.
El-Ušmûneïn.
Manfalûṭ.
Ikhmîm.
Qûç.
Uswân.
'Aïdhâb.

BASSE-ÉGYPTE.

Environs du Caire.
El-Qalyûbiyah.
El-Šarqiyah.
El-Daqahliyah.
El-Murtâḥiyah.
Tinnîs, Damiette.
El-Garbiyah.
El-Manûfiyah.
El-Buḥeïrah.
Alexandrie.

CALCASCHANDI (P. 104-115).

HAUTE-ÉGYPTE.

El-Jiziyah.
El-Itfîḥiyah.
El-Bahnasâiyah.
El-Fayyûmiyah.
El-Ušmûneïn, El-Ṭaḥâwiyah.
El-Manfalûṭiyah.
El-Usyûṭiyah.
El-Ikhmîmiyah.
El-Qûçiyah.

BASSE-ÉGYPTE.

Environs du Caire.
El-Qalyûbiyah.
El-Šarqiyah.
El-Daqahliyah, El-Murtâḥiyah.
El-Buḥeïrah.
El-Muzâḥamiyateïn.
El-Manûfiyah.
El-Garbiyah.
Jazirah Bani Naçr.

ẒÂHIRÎ (P. 32-36; SACY, *CHR. AR.*, II, P. 3-8).

HAUTE-ÉGYPTE.

El-Jiziyah.
El-Itfîḥiyah.
El-Fayyûmiyah.
El-Bahnasâwiyah.
El-Ušmûneïn.
El-Usyûṭiyah.
Manfalûṭ.
El-Waḥât.
El-Qûçiyah.

BASSE-ÉGYPTE.

El-Qalyûbîyah.
El-Šarqîyah.
{ El-Daqahlîyah.
{ El-Murtâḥîyah.

Damiette.
El-Garbîyah (dont :
{ El-Sakhâwîyah,
{ El-Muzâḥamîyateïn).

El-Manûfîyah (dont :
Jazîrah Banî Naçr).
El-Buḥeïrah.

IBN EL-JÎ'ÂN, P. 3-5

(ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 595-596; *Description de l'Égypte*, IX, p. 181-183).

BASSE-ÉGYPTE : 6.228.445 DÎNÂRS (1.651 VILLAGES).

Banlieue du Caire	153.075	20
El-Qalyûbîyah	419.054	59
El-Šarqîyah	1.411.875	380
El-Daqahlîyah	596.071	217
Banlieue de Damiette	111.000	12
El-Garbîyah	1.144.080	471
El-Manûfîyah	574.629 1/3	132
Abyâr et Jazîrah Banî Naçr	100.132	46
El-Buḥeïrah	741.294 2/3	222
Fuwwah et el-Muzâḥamîyateïn	50.846 1/2	16
Nastarâwah	43.500	6
Banlieue d'Alexandrie	11.000 [1]	8
El-Jîzîyah	62.000	[158]

HAUTE-ÉGYPTE : 3.355.808 5/6 (512 VILLAGES).

El-Iṭfîḥîyah	143.997 1/2	50
El-Fayyûmîyah	164.050	97
El-Bahnasâwîyah	1.302.642 1/2	156
El-Ušmûneïn	762.040	103
El-Usyûṭîyah	323.920	32
El-Ikhmîmîyah	143.925 1/3	26
El-Qûçîyah	414.633 1/2	[43]

LES *KÂŠIFLIK*, AU TEMPS DE VANSLEB (*RELATION*, P. 26-27).

(Les transcriptions de Boinet sont entre parenthèses.)

HAUTE-ÉGYPTE.

Sist (probablement une faute pour *Siut* = Assiout).
Abutig (Abou Tig).
Témeh (Tema).
Tahta (Tahta).
Gezîre (Guéziret Chandawil ?).
Sohaiig (Sohag).
Minscie (el Minchah).
Tuh il essirat (Toukh).

[1] Sauf pour ce chiffre, j'ai suivi la traduction de S. de Sacy.

Girgé (Guerga).
Berdis (Bardis).
Fersciùt (Farchout).
Hû et Bahgiûra (Heou et Bahgoura).
Jarbuksâs (?).
Armént (Armant).
Isne (Esna).
Scierkabuét (?).
Achmin (Akhmîm).
Schierkmérg (?).
Limbîr ve il cheiiâm (?).
Schierkfau (Faw ?).
Cous (Kous).
Kenne (Kena).
Luxorein (Louksor).
Ibrim (Ebrim).

MOYENNE-ÉGYPTE.

Momfallôt (Manfalout).
Ischmunein (Achmounein).
Behnese (Bahnassa).
Fiûm (Fayoum).
Gize (Guizeh).
Atfieh (Atfih).

BASSE-ÉGYPTE.

Menuf (Menouf).
Garbie (Gharbieh).
Beheire (Béhéra).
Kel, Iûb (*sic* : Kalioub).
Mansoura (Mansourah).
Bilbeis (Belbeis).

DESCRIPTION DE L'ÉGYPTE (XVIII).

Thèbes.
Girgeh.
Syout.
Minyeh.
Beny-Soueyf.
Fayoum.
Atfyeh.
Gyzeh.
Qelyoub.
Charqyeh.
Mansourah.
Damiette.
Gharbyeh.
Menouf.
Rosette.
Bahyreh.

BOINET (P. 559-649).

Béhéra.
Charkieh.
Dakahlieh.
Gharbieh.
Kalioubieh.
Menoufieh.
Beni Souef.
Fayoum.
Guizeh.
Minia.
Assiout.
Guerga.
Kena.
Nubie.
Le Caire.
Alexandrie.
Damiette.
Port-Saïd.
Suez.
El Ariche.
Oasis Siwa.
} Gouvernorats.

NOMBRE DES VILLES ET VILLAGES.

Les chiffres donnés par les listes arabes sont faux en ce sens qu'ils ne concordent pas en total avec la somme des chiffres de chaque district ou de chaque province : d'ailleurs, parfois, le résultat manque pour certaines provinces. Ils ont néanmoins de la valeur les uns par rapport aux autres, et il est intéressant de les grouper.

Liste anonyme de Maqrîzî (I, p. 307-309) : 2.721.

En 345 H (Maqrîzî, I, p. 312) : 2.395 (Ibn Iyâs donne ce chiffre pour le gouvernement de 'Amr ibn el 'Âç : I, p. 25).

Règne d'el-Mustançir (Evetts, *Churches*, p. 17-19) : 2.186.

Dimašqî (p. 231-232; trad. Mehren, p. 322-326) : 2.049.

Ibn el-Ji'ân (p. 3-5; ap. ʿAbd el-Latîf, p. 595-596; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 181) : 2.163, ou 2.259, ou 2.294.

Description de l'Égypte (XVIII, p. 115-116) :

Registre copte ayant servi à l'administration française : 2.967.

Liste des agents des provinces : 3.447.

Atlas de la *Description* : 3.554.

D'Anville (p. 29) : 2.696 et 2.495 (d'après des sources arabes).

Avec Boinet (p. XV) nous arrivons au chiffre de 3.692 villages. — Il faut ajouter 14.016 hameaux et 433 campements de bédouins.

REVENUS DE L'ÉGYPTE.

En l'an 21 H (Evetts, *Churches*, p. 82; l'an 20, mais dans le texte, p. 30, il y a 21) : 1.000.000 de dînârs. (Nous allons voir qu'une tradition de Balâdhurî supprime les dizaines dans deux cas suivants; peut-être voyons-nous ici le même phénomène, et ce chiffre serait le même que le suivant.)

Premier revenu sous ʿAmr ibn el-ʿÂç (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 332) : 10.000.000.

En 22 H (Evetts, *loc. cit.*; Maqrîzî, I, p. 110, 330, 332; II, p. 60; Ibn Iyâs, I, p. 25; *Description de l'Égypte*, IX, p. 179) : 12.000.000 (Balâdhurî dit : 2 millions; cf. Maqrîzî, II, p. 60, n. 3). — Yaʿqûbî (p. 339) donne des chiffres différents : 4.000.000, la première année; puis, la suivante : 10.000.000.

Sous le gouvernement de ʿAbd Allah ibn Saʿd, entre 23 H et 35 (Maqrîzî, I, p. 331; II, p. 61; Ibn Iyâs, I, p. 26; *Description*) : 14.000.000 (Balâdhurî : 4 millions); Yaʿqûbî (*ibid.*) : 12.000.000, et, plus tard, sous Muʿâwiyah : 15.000.000. — Cf. Amélineau, *Histoire*, p. 243.

Sous Usâmah ibn Zeïd, pendant le règne de Suleïmân ibn ʿAbd el-Malik, entre 96 H et 99 (Maqrîzî, II, p. 62) : 12.000.000.

Pour le gouvernement de ʿUbeïd Allah ibn el-Ḥabḥâb, nous avons trois chiffres :

4.000.000 (Maqrîzî, II, p. 62);

En l'an 107 H (*id.*; Ibn Rusteh, p. 118) : 2.700.837 (2 millions dans Ibn Rusteh).

Ibn Khurdâdhbeh (p. 84; cf. Maqrîzî, II, p. 64) donne un chiffre qui est un doublet du précédent : 2.723.837.

En 143 H (Maqrîzî, II, p. 64, n. 3) : 2.834.500.

En 162 H (*ibid.*) : 1.828.500.

Sous Mûsä ibn ʿÎsä, en 175 H (Ibn Khurdâdhbeh, p. 84; Ibn Rusteh, p. 118; Maqrîzî, II, p. 64) : 2.180.000. — Notons 4.000.000, dans Yaʿqûbî (p. 339), sous le règne de Hârûn el-Rašîd; le revenu tombe ensuite à 3.000.000.

Sous le règne d'el-Mâmûn, soit, entre 198 H et 218 (Maqrîzî, II, p. 65, 124; *Description de l'Égypte*, IX, p. 178) : 4.257.000.

Sous Ibn Ṭûlûn, après le départ d'Ibn el-Mudabbir, donc quelques années après 250 H (*ibid.*, p. 63) : 4.300.000 (5 millions, dans Evetts, *loc. cit.*).

Sous Khumâraweih, entre 270 H et 282 (Maqrîzî, II, p. 63) : 4.000.000.

Sous Muḥammad ibn Ṭugj el-Ikhšîd, entre 323 H et 334 (*ibid.*, p. 65) : 2.000.000.

Sous Kâfûr el-Ikhšîdî, entre 355 H et 357 (Evetts, *loc. cit.*) : 3.270.000.

De 358 H à 360 (Maqrîzî, II, p. 4, 67) : 3.200.000 et 3.400.000. — En signalant que le revenu de l'Égypte au temps du qâid Jauhar était de 2.200.000, Ibn Iyâs (I, p. 46) le donne comme supérieur à celui des gouvernements qui précédèrent immédiatement la dynastie fatimite.

Sous Yaʿqûb ibn Yûsuf [ibn Killis], soit après 363 H (Evetts, *loc. cit.*) : 4.000.000, puis 3.000.000.

Sous el-Yâzûrî, entre 442 H et 450 (Maqrîzî, II, p. 4, 67; *Description de l'Égypte*, IX, p. 179) : 1.000.000.

A la mort d'el-Yâzûrî, soit en 450 H (*ibid.*, p. 5) : 600.000.

Avant 467 H (Evetts, *op. cit.*, p. 17-19) : 3.060.993.

Avant Badr el-Jamâlî (*Description*) : 2.800.000. Vers 482 H (*ibid.*, p. 179-180) : 3.100.000.

Sous el-Afḍal (Maqrîzî, II, p. 5, 68; *Description*, p. 180) : 5.000.000 et 1.000.000 ardabb de grains.

En 585 H (*ibid.*, p. 17) : 4.653.017.

مصيل

Citée dans les listes de villes. — On note l'orthographe ميصيل dans le *Synaxaire* (éd. du Caire, I, p. 22), et موصيل dans une des listes d'évêchés (Amélineau, p. 574). Cette dernière forme est intéressante, parce qu'elle permet d'identifier un nouveau nom propre dans Jean de Nikious, et l'un des plus corrompus (cf. J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, p. 41) : celui de la ville d'*Aykelâh* (p. 529; variantes : *Baykalâh*, *Waykalâ*). On tire de ce nom un prototype arabe بيعل, qui, mal écrit, pouvait déjà faire songer à مصل pour مصيل (les deux premières lettres prenant l'apparence d'un *mîm* non bouclé). Cette hypothèse se change en certitude si l'on consulte la table des matières (p. 355, chap. xcvi), où la ville est plus correctement appelée *Maûsal* (= موصل). Tout ce que l'auteur raconte de cette cité convient très bien à ce que nous savons de Maçîl; il faut donc admettre qu'il a existé, outre les formes citées plus haut, les deux orthographes مصل et موصل. Le texte actuel de la Chronique éthiopienne ajoute au nom cette glose : « Aykelâh, qui est Zâwiya »; on peut se demander si ce n'est pas là une interpolation du traducteur arabe, qui a intercalé la note bien connue des *scalæ* : مصيل وهى فوة « Maçîl qui est Fouah » (voir plus bas), laquelle aura été défigurée par les copistes.

Le nom copte est ⲘⲎⲬⲎⲖ (sur les différentes appellations de la localité, cf. Champollion, II, p. 238-241; Amélineau, p. 243-246); de là est sortie la forme grecque Μέτηλις (Steph. Byz., *s. v.*, qui ajoute : « elle se nomme aujourd'hui Βῆχις ») et l'arabe مصيل : cf. le cas de ϪⲀⲚⲒ = Tanis = صان[1]. Les signatures du

[1] Nous voyons que ⲘⲈϪⲎⲖ = مصيل et que ⲘⲈⲖⲈϪ = مليج. Il est curieux de retrouver en arabe la permutation du ج et du ص : جول et صول, dans Ibn Khallikân, texte ar. I, p. 12; بروج et بروص, dans *J. A.*, 1846, II, p. 151).

concile d'Éphèse (*M. M. F.*, t. VIII, p. 69) remplacent le *Metelis* grec par ⲙⲉϫⲏⲗ. Il existe une autre forme, ⲙⲉⲗⲉϫ, grec Μελέτης (Hier., 724,3) et Μίλλεως (génitif probable de Μίλλις : Georg. Cyp., 712), arabe مليج. Une variante curieuse, signalée par Champollion, est دمليج, dans Ibn Duqmâq (V, p. 100), Ibn el-Jîʿân (p. 137; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 669) et dans des manuscrits de l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 106 [360], note 3 : دمليج); elle correspond à ϯⲙⲉⲗⲉϫ, avec l'article. Il est vrai que le nom de Maçîl se trouve lui aussi dans Ibn Duqmâq et Qalqašandî, mais dans une liste purement théorique, et le dernier auteur ajoute que le nom n'était plus usité de son temps.

Enfin, les *scalæ* prétendent que Maçîl est la même chose que Fouah : مصيل وفوة, et Vansleb (*Relation*, p. 171) les a crues sur parole. Champollion a le premier émis des doutes, suivi en cela par M. Amélineau. Les listes d'évêchés, plus exactes, donnent مصيل وكرسي فوة (variante مرسى, dans J. de Rougé, p. 152; la note 3 est à supprimer). Les deux villes étaient proches, et Fouah a pu prendre la succession de Maçîl dans la possession d'un évêché : d'ailleurs Fouah représente, on l'a vu, le copte ⲃⲟⲩⲁ. La décadence de ⲙⲏϫⲏⲗ dut commencer dès les environs de l'an 600 de notre ère, quand la ville fut brûlée, dans les circonstances rapportées par Jean de Nikious (p. 532).

Le nom de مصيل se trouve dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 81); Yaʿqûbî (p. 339); Ibn el-Faqîh (p. 74); Qudâmah (p. 248); Yâqût (IV, p. 558); Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 324); Ibn Duqmâq (V, p. 43); Calcaschandi (p. 99). Nous lisons dans le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 240 [26]) : «Dieu envoya son ange vers un chef (أرخن) des gens de Niqriha[1], de la dépendance de Béhéra, du diocèse de Maçîl». D'autres passages du *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 251 [37]; III, p. 405 [329]) nous parlent d'un évêque de cette ville, citée enfin dans les listes d'évêchés. L'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, I, p. 182 [84]; V, p. 106 [360]) mentionne parfois un évêque de *Malîj;* il s'agit probablement de la même ville que Maçîl; autre citation de Malîj dans le même ouvrage (*ibid.*, I, p. 459 [195]).

Il importe de ne pas confondre ce Malîj avec un autre *Mélig* (copte ϯⲗⲁⲗⲓⲕⲓⲁ, cf. Amélineau, p. 503) marqué par Vansleb (*Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 21) comme siège d'un évêché : mais aucune autre liste ne le porte. Cette dernière ville existe d'ailleurs encore dans la province de Menoufieh.

Récemment, M. Daressy (*Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte, R. A.*,

[1] M. Amélineau lit *Taqrahâ*, p. 90, et fait un article sur cette ville qu'il identifie avec la moderne Aboukir (p. 482) : or, Niqriha, connu par d'autres textes (*Synaxaire, Patrol. or.*, I, p. 239 [25]; éd. du Caire, I, p. 15; une inscription inédite de Damanhour) est actuellement un faubourg de Damanhour (Boinet, p. 562), que M. Amélineau a connu sous la forme fautive *Makerha* (p. 115).

1894, II, p. 211) a situé, sous réserves, les ruines de Métélis dans un village, près d'el-Atf, nommé Kôm el-Neguil (كوم النجيل). — Les conjectures de M. Guest (*Delta*, p. 979) sur Maçîl et Mallîdis sont erronées : le nom de cette dernière ville n'a, comme nous le verrons, aucun rapport avec celui de Métélis. Il semble que M. Guest ait situé Maçîl trop au sud dans sa carte; il faudrait la rapprocher de Fouah.

مقدونية

M. Casanova a réuni à ce sujet une grosse bibliographie (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 193-197; cf. encore *J. A.*, 1913, I, p. 481). Pour lui, *Maqadûniyah* serait le territoire compris entre «Memphis et Guizeh sur la rive gauche, Fusṭâṭ et ʿAïn Šams sur la rive droite», et ce nom dériverait peut-être de l'un des noms de Memphis : *Ma-kha-to-ui* «la balance des deux pays» (cf. Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 30).

En fait, les Arabes ne sont pas les inventeurs du mot : et il est à peu près certain que nous avons là, simplement, la transcription du grec Μακεδονία, qui était l'un des noms de la ville d'Alexandrie. Déjà, au IIe siècle de notre ère, Denys le Périégète appelle la capitale de l'Égypte Μακηδόνιον πτολίεθρον (*Geogr. graeci minores*, éd. C. Müller, p. 116, vers 254). Le commentaire d'Eustathe (XIIe siècle) ajoute (*ibid.*, p. 261) : «Vers l'ouest de l'Égypte, non loin de la bouche Canopique du Nil, se trouve la *cité macédonienne* (Μακηδόνιον πτ.); c'est la ville qui porte le nom d'Alexandre le Macédonien (ὅ ἐστιν ἡ τοῦ Μακεδόνος Ἀλεξάνδρου ὁμώνυμος πόλις)». Plus précis encore est le passage de la *Vie de saint Spyridon* (VIIe siècle) publié par H. Usener (*Kleine Schriften*, III, p. 80); le patriarche d'Alexandrie écrit au saint : «Διαβὰς εἰς Μακεδονίαν βοήθησον ἡμῖν, viens à *Macedonia* pour nous aider». Et l'auteur du récit commente la phrase en disant : «Μακεδονίαν δὲ τὴν Ἀλεξάνδρου προσαγορεύουσι πόλιν, on appelle *Macedonia* la ville d'Alexandrie[1]». Un texte, cité par Maqrîzî (I, p. 86), indique bien que, contrairement à l'opinion de M. Casanova, Maqadûniyah est en rapport de connexion avec Alexandrie. Il montre en même temps que les Arabes, et probablement les Coptes avant eux, avaient fini par élargir la signification du mot.

«Les Grecs, déclare ce texte, prétendent que le pays de Maqadûniyah tout entier est un *waqf* de l'Église cathédrale qui est à Constantinople, et ils appellent le pays de Maqadûniyah : *al-Auçufiyah*. C'est, d'après eux, Alexandrie et... l'Égypte tout entière moins la Haute-Égypte.» En d'autres termes, Maqadûniyah

[1] Comparer encore la légende (rappelée par M. Casanova, *loc. cit.*, p. 222) de *Macedo*, fils d'Osiris, qui donna son nom à la Macédoine grecque.

est la Basse-Égypte, et son centre est Alexandrie. Cette phrase obscure paraît contenir un fonds, dénaturé, de vérité historique. Les Coptes appartenaient en majorité à la secte monophysite : mais le patriarche catholique ou *melkite*, protégé par les Grecs, avait seul le droit de résider à Alexandrie. Il était, depuis le milieu du VIe siècle, *nommé et sacré à Constantinople*, et cette dernière église, usurpant ainsi, malgré les canons anciens, la primauté sur l'Orient, semblait réduire celle d'Alexandrie au rang d'église subordonnée. Par ailleurs, l'autorité de ce pontife melkite ne s'exerçait effectivement que sur Alexandrie et ses environs; son influence pouvait cependant s'étendre sur la Basse-Égypte, plus ou moins loin selon les circonstances. Ainsi nous lisons dans l'*Histoire des Patriarches* que le pape Kyros, au VIIe siècle, réduisit à la soumission la plupart des évêques du Delta[1]. Il est donc probable que les Coptes, qui déjà affectaient de tenir Alexandrie pour une ville étrangère, ont étendu ce nom hostile de «Macedonia» à toute la partie de l'Égypte où ils ne se sentaient pas vraiment chez eux, où rayonnait l'influence byzantine : c'est-à-dire à la capitale et à une portion mal définie de la Basse-Égypte autour d'elle, voire même à la Basse-Égypte entière.

Ibn Khurdâdhbeh écrit مقذونية (p. 80) : de même Ibn el-Faqîh (p. 57) et Yâqût (IV, p. 606).

المقس

Ce lieu s'appelait autrefois Umm Duneïn, et nous en avons fixé la position dans cet article (p. 24).

Nous y avons laissé une erreur : le nom de Maqs ne date pas seulement de la fondation du Caire; on le trouve déjà dans des papyrus gréco-arabes du Ier siècle de l'hégire (Van Berchem, ap. *J. A.*, 1907, I, p. 164-165; *Encyclopédie*, I, p. 843). Les auteurs arabes nous disent que l'orthographe primitive du mot était المكس, et l'expliquent par ce fait qu'il y avait en cet endroit un bureau de perception de taxes. — Dimašqî écrit المقص (p. 230; trad. Mehren, p. 322). — Cf. Yâqût, IV, p. 606; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 121.

مقطع الحجارة

Cet endroit répondrait «à un point placé au nord du côté de Fostât, au pied de la Mosquée de Toûloûn dans la région dite d'el-Karâfat» (Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 188-190, 207).

[1] Il poussa même une pointe jusqu'au Fayoum (fragment copte de la *Vie de Samuel de Qalamoun*, publié par M. Amélineau dans *Journ. asiat.*, novembre-décembre 1888, p. 365).

المقطّم — EL MOKATTAM

La légende veut que Jésus y ait séjourné (I, p. 110; II, p. 165); sa notice (II, p. 160-165). — Sur ce mont, outre les sources citées en note, voir : Ibn Rusteh, p. 116-117; Ibn Hauqal, p. 99; Vattier, *L'Égypte de Murtadi*, p. 118; Evetts, *Churches*, p. 117, 144; ʿAbd el-Latîf, p. 5; Dimašqî, p. 23, 232 (trad. Mehren, p. 20, 324). — M. Casanova a voulu chercher une étymologie égyptienne à ce nom : il propose le *Makhatoui* qui a déjà servi pour Maqadûniyah, ou bien encore (*Hor*)*em akhu Tum*, qui est le nom du dieu d'Héliopolis (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 196, n. 4; p. 206-210).

الملّيدس

En dehors des listes de *kûrah*, ce nom se retrouve dans l'*Histoire des Patriarches* (Vie d'Agathon, *Patrol. or.*, V, p. 20 [274]) : ابا تيدر اسقف مليدس (où M. Evetts traduit par *Metelites*); et dans les *Annales* d'Eutychius (éd. Cheikho, p. 199 = *Corpus script. christ. orient.*, *Arab.*, III, t. VI) : فى موضع يقال له مصيل والليمدس. Cette forme *el-Lamîdis* est certainement fautive. Quant à l'identification proposée avec *Metelites*, elle est impossible.

1° Il n'existe pas de forme grecque «Metelites», mais seulement Metelis. Il est vrai qu'on rencontre une forme Μελέτης, mais elle donnerait plutôt ملديس.

2° Metelis est fort connu comme étant مصيل ou مليج; il n'y a aucune raison de supposer un troisième nom arabe sur le même thème. Les deux localités de مصيل et de مليدس apparaissent d'ailleurs simultanément dans les listes de *kûrah* de Maqrîzî.

Le nom de *Mallîdis*, مليدس, n'est autre, sans doute, que la transcription de Μενελαΐτης[1] (Georg. Cyp., 726; Édit XIII de Justinien, I, 1; II, 4). Il suffit d'écrire ملّيدس, avec un *šaddah*. Une transformation analogue du groupe ⲚⲖ se trouve dans le nom de la ville de Mellawi, que M. Amélineau (p. 239; cf. Amélineau, *On some names*, tirage à part, p. 2-4) dérive, avec grande vraisemblance, de ⲘⲀⲚⲖⲀⲨ : de fait, l'on connaît une orthographe منلوى pour cette même localité de Mellawi (Ibn Battûtah, I, p. 100; II, p. 253; cf. Galtier, *Futûh Bahnasâ*, p. 6, n. 4).

[1] Cf. la πόλις Μενέλαος de Strabon (XVII, 803), et *Steph. Byz.*, *s. v.*

Les listes d'évêchés (Amélineau, p. 571, 574) identifient *Menelaïtès* à إدكو, la moderne *Edkou*, près du lac de même nom. D'autre part, *Mallîdis*, dans les auteurs arabes, est presque toujours associé à Maçîl, qui est très proche de ce lac. Ainsi, les données géographiques concourent aussi à identifier *Mallîdis* et Μενελαΐτης.

Les listes épiscopales des Coptes se sont d'ailleurs légèrement trompées en écrivant ⲙⲉⲛⲉⲗⲁⲓⲧⲟⲩ = ⲑⲃⲁϣⲟⲣ = إدكو. Les *scalæ*, plus exactes, attribuent le nom arabe إدكو à l'ancienne ville de ⲧⲕⲱⲟⲩ. Mais la décadence rapide de Mallîdis a fait transférer son siège épiscopal à la cité voisine d'Edkou.

Dans les listes arabes, le nom s'est conservé peu de temps : مصيل والمليدس forment une seule *kûrah*, dans celles que cite Maqrîzî, et dans Ibn Khurdâdhbeh, p. 81 (cf. Ya'qûbî, p. 339; Ibn el-Faqîh, p. 74; Qudâmah, p. 248). La ville était inconnue au temps de Qalqašandî (Calcaschandi, p. 99). Yâqût ne lui a d'ailleurs pas consacré de notice; il en parle à propos de Kartassa et l'appelle الملّيدس (IV, p. 61).

منبوبة — AMBUBA

Ce nom se trouve dans un texte du Qâḍî el-Fâḍil (II, p. 85), et des doutes ont été élevés à tort sur sa lecture.

On lit, en effet, ce nom dans Yâqût (IV, p. 656), Ibn Duqmâq (IV, p. 132), Ibn el-Jî'ân (p. 146; ap. 'Abd el-Latîf, p. 676).

M. Guest a eu tort d'assimiler ce village (Kindî, p. 243) à celui d'Embabeh (voir plus haut, p. 25), cité concurremment avec le nôtre (deux lignes au-dessus), dans le même passage du Qâḍî el-Fâḍil. D'ailleurs, encore de nos jours, Manbûbah (aujourd'hui *Ambuba*) est à peu de distance, mais différent d'Embabeh (voir l'*Atlas* au 1 : 50.000).

المنصورة — EL MANSOURAH

Arrivé à cette ville, le Nil se divisait en deux branches, celle de Damiette et celle d'Achmoun (خليج اشموم طناح = بحر اشمون; cf. I, p. 268; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 57, 146-147; Calcaschandi, p. 17). Au moment du *Rauk el-Nâçirî* elle faisait partie du *'amal Ušmûm Ṭannâḥ* (p. 313).

Elle fut fondée par el-Malik el-Kâmil en 615-616 H, en vue de la défense de Damiette (Yâqût, IV, p. 664; *Muštarik*, p. 406; *Hist. d'Alep*, p. 162; Ibn Duqmâq, V, p. 71; Ibn Iyâs, I, p. 79). — Cf. Ibn el-Jî'ân, p. 50 (ap. 'Abd el-Latîf, p. 623); Vansleb, *Relation*, p. 111 (résidence du «*Cascief de Dekahlie*»).

Paul Lucas (*Troisième voyage*, II, p. 17 : *La Massoure*) nie que saint Louis

y ait été retenu prisonnier, mais bien le Comte d'Artois son frère; ailleurs (III, p. 285 : *la Mansoure*) il décrit cette localité comme un grand village sans murailles ni remparts. Pourtant, les Mémoires de Maillet (*Description de l'Égypte*, I, p. 26) affirment le contraire (voir aussi p. 132-133). — Cf. *Devise des chemins de Babiloine*, p. 224; Savary, *Lettres*, I, p. 298 et seq.; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 183 : منصورة donne son nom à une province; 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 88; *Recensement*, part. ar., p. 100; franç., p. 209; Boinet, p. 361; *Géogr. économique*, I, p. 301 (carte), 313; pl. LXVIII-LXXI; Bædeker, p. 167.

منف

Cette ville fut bâtie par Miçrâim ibn Beiçar (I, p. 73); son nom ancien était *Mâfah* (p. 74; voir plus haut cet article, p. 163); ce fut la première ville construite après le déluge (p. 81; cf. Yâqût, IV, p. 667; Qazwînî, II, p. 182; Dimašqî, p. 229; trad. Mehren, p. 320; *Kawâkib*, p. 7; Ibn Iyâs, I, p. 13); signalée parmi les merveilles de l'Égypte (p. 137; cf. *Kawâkib*, p. 11); citée dans les listes de villes comme formant une *kûrah* avec Aoussim (p. 307, 310; la كورة منف est citée dans des papyrus de l'an 133 H : cf. Rogers Bey, *Notice sur les papyrus postérieurs à l'ère chrétienne*, *B. I. É.*, 1880, p. 10-11).



Le nom copte est ⲙⲉⲛⲃⲉ ou ⲙⲉϥⲓ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 219); en grec Μέμφις (Hier., 730, 3; Georg. Cyp., 751). Jean de Nikious (p. 436) déclare qu'on l'appelait autrefois «Arcadia». Nous avons déjà noté, à propos d'Athribis (اتريب, p. 4), appelée *Augustamnique*, et d'Antinoé (انصنا, p. 26), appelée *Thébaïde*, la confusion fréquente entre le nom d'une province et celui d'une de ses villes : il y a là un fait analogue à celui qui fit donner deux sens à ⲕⲏⲙⲉ, plus tard à مصر. L'erreur de Jean de Nikious paraît très ancienne, car on lit déjà dans Étienne de Byzance (*s. v.* Ἀρκάς) : «il y a aussi une ville d'*Arcadia* en Égypte», ce qui doit s'entendre sans doute de Memphis. — Les *scalæ* donnent pour la partie arabe منف مصر القديمة; et ce fait ne signifie pas qu'elles confondent ainsi Memphis et Babylone; car, si l'expression Miçr el-Qadîmah s'applique officiellement à Fusṭâṭ-Babylone, elle pouvait aussi qualifier Memphis : nous en avons d'ailleurs la preuve formelle dans Calcaschandi (p. 41; cf. *Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 99 [353]). Nous rencontrons aussi quelquefois l'égalité suivante : ⲕⲩⲡⲧⲟⲛ = ⲙⲉⲛⲃⲉ = مصر; et, comme nous avons d'autre part : ⲕⲏⲙⲉ = مصر, M. Amélineau (p. 223-224, 247-250) en a conclu à l'identification de Memphis et de Kimé, théorie contre laquelle s'est élevé avec raison M. Casanova (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 154, n. 2).

En arabe, l'orthographe régulière est منف; on trouve pourtant منيف (= *Muneïf*) dans Evetts, *Churches*, p. 200 [ar. 86]. M. Amélineau admet une forme منوف, qui aurait désigné trois villes, dont Memphis; en réalité Menouf n'a pu être le nom de Memphis que par suite de confusions ou d'erreurs de copistes. Du reste, l'exemple allégué, dans le *Synaxaire*, ne s'applique certainement pas à Memphis (23 Bâbah = *Patrol. or.*, I, p. 360 [146]; éd. du Caire, I, p. 114) : car au IXe siècle de notre ère cette ville était fort déchue, et ne devait guère compter parmi ses habitants de «grands personnages qui avaient une fortune considérable». Comme rien, dans le passage, ne précise la situation de منوف, il n'y a aucune raison pour supposer une forme vicieuse en lisant «Memphis»[1]. Quant à Jean de Nikious, il peut encore moins servir d'exemple. Les villes de Menouf et de Manf y sont confondues, et leurs noms écrits de la même manière : ሞኑፍ = مَنُفْ, par conséquent منف dans l'original arabe. La ville de Manf n'y est donc pas appelée *Menouf* : tout au contraire c'est Menouf qui prend le nom de Manf[2]. Notons en passant que le monastère de Saint Jérémie, *à Menouf*, où Anastase aurait appris qu'il deviendrait empereur de Byzance (Jean de Nikious, p. 488), n'est pas celui que nous avons rencontré à l'article دير هرميس, et dont les ruines existent encore près du site de Memphis[3]. La scène se passe «dans la province d'Égypte», et Memphis est en Arcadie. Menouf, dans ce passage, est plutôt l'ancienne *Onouphis*, aujourd'hui encore *Menouf* (voir plus bas, p. 203). La mystérieuse «Ḥezênâ (ሕዜና)» du texte éthiopien serait Tarraneh (ጠዜና, copié sur un manuscrit arabe où le ر était pointé en ز). Cf. J. Maspero, *Revue critique*, 1912.

D'après Sévère d'Achmouneïn (*Hist. des Conciles* = *Patrol. or.*, VI, p. 490 [26]), l'évêché de Memphis existait encore au Xe siècle. Ibn Khurdâdhbeh (p. 81), Ya'qûbî (p. 331), Ibn el-Faqîh (p. 58, 73), Qudâmah (p. 247), Dimašqî (p. 232; trad. Mehren, p. 324; ville principale Guizeh), Ibn Duqmâq (IV, p. 128) et Qalqašandî (Calcaschandi, p. 93) citent également Manf dans leurs listes, ce qui nous prouve que le nom subsista longtemps (cf. Evetts, *Churches*,

[1] En revanche, le *Synaxaire* fournit la forme منف (5 Tût = *Patrol. or.*, I, p. 232 [18] : أسقف منفى, dans une variante citée à la note 6 et qui est adoptée par l'édition du Caire, I, p. 9). De même l'*Histoire des Patriarches* écrit toujours منف (*Patrol. or.*, V, p. 99 [353], 102 [356], 181 [435], 194 [448], etc. Cf. encore *Patrol. or.*, VI, p. 490 [26]).

[2] Qalqašandî fournit une preuve formelle que, de son temps déjà, on prenait parfois Menouf pour l'ancienne Memphis (Calcaschandi, p. 114).

[3] A ce sujet, on ne comprend pas bien les longs reproches que M. Amélineau adresse au traducteur de Jean de Nikious, Zotenberg, qui avait déjà, dans une note, indiqué l'attribution erronée à Memphis, que M. Amélineau a reprise à son compte.

p. 199, n. 1), malgré la destruction de la ville, signalée par Ya'qûbî, Iṣṭakhrî (p. 54), Ibn Ḥauqal (p. 106), Idrîsî (p. 145), 'Abd el-Laṭîf (p. 184 et seq.) : elle avait été démolie par 'Amr ibn el-'Âç (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 160; Calcaschandi). — Sur les ruines de Memphis, cf. Maillet, *Description de l'Égypte*, II, p. 1 et seq.; Savary, *Lettres*, I, p. 256-270; II, p. 10 et seq.; Bædeker, p. 139; Migeon, *Le Caire*, p. 100.

منفلوط — MANFALOUT

Donne son nom au *'amal Manfalout* du *Rauk el-Nâçirî* (I, p. 312).

En copte ⲘⲀⲚⲂⲀⲖⲞⲦ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 217; Champollion, I, p. 10, 281; Amélineau, p. 237), mot qui signifierait d'après ces auteurs *retraite des ânes sauvages*, mais qui semble plutôt se traduire par «lieu (où l'on fait) des sacs de peau». Cette ville est très ancienne, on en voit la preuve dans un texte de Léon l'Africain, signalé par ces trois auteurs, qui nous donne la description d'un temple (*Manfloth*, liv. VIII, p. 383).

A l'endroit ou Ibn Duqmâq cite cette ville, elle rompt l'ordre alphabétique, et ne semble pas devoir être rattachée à la province d'el-Achmounein, dont cet auteur vient de nous énumérer les villes; d'ailleurs, il ajoute : ﻫ مدينة الإقليم, et semble donc faire de son territoire une région indépendante, assez importante, puisque le متولّى الحرب السعيد y résida (V, p. 22). Indépendante encore au temps de Qalqašandî (Calcaschandi, p. 106) et plus tard, avec un territoire très restreint (Ibn el-Jî'ân, p. 184; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 697-698), cette ville fut la résidence d'un *kâšif* (Ibn Iyâs, II, p. 244, 319, 321, 332); mais à partir de la conquête turque, le *kâšif* habitait Assiout : فلمّا دخل [سليم] ابن عثمان إلى مصر وملكها قرر خشقدم هذا كاشف أسيوط مع منفلوط (Ibn Iyâs, III, p. 146). — Cf. *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 91; 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 94; Boinet, p. 358; Bædeker, p. 201.

المنفلوطيّة

Nom de la province de Manfalout : nous en avons déjà parlé dans l'article précédent. Il semble d'ailleurs que son territoire, à l'époque des Mamlûks, fut très peu important. Ibn Duqmâq n'y range que les hameaux (كفور) voisins, et Ibn el-Jî'ân ajoute aux villes qu'il y place : «*Distrait du gouvernement d'el-Achmounein*». A l'heure actuelle, c'est un district de la province d'Assiout (Boinet, p. 635).

منقباط.

Cette localité semble avoir eu une situation spéciale au point de vue administratif dans la province d'Assiout (II, p. 17, 19), et semble en cela suivre le sort de Manfalout (voir cet article).

Son nom copte est ⲘⲀⲚⲔⲀⲂⲰⲦ, qui, dans un vocabulaire cité par Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 219), Champollion (I, p. 281) et M. Amélineau (p. 239), est expliqué par موضع الكاسات, *le lieu des vases*.

Ce vocabulaire donne pour l'arabe l'orthographe منقباص, suivie par Ibn Duqmâq (V, p. 22). La *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 89), le *Recensement* (part. ar., p. 309) et Boinet (p. 359) ont adopté la forme منقباد.

Le P. Sicard transcrit *Monquabat* (ap. Quatremère, *loc. cit.*), et Vansleb (*Relation*, p. 362) a connu *Mongabat le Neuf* et *Mongabat le Vieux*, ce dernier plus près de la chaîne de montagnes.

المنهى

Voir خليج الفيّوم.

منوف [العليا] — MENOUF

منوف [السفلى] — MAHALLET MENOUF

Les listes de villes citent d'une part les *kûrah* de Damsîs et Menouf, et, d'autre part, immédiatement à la suite, celles de Ṭawwah et Menouf (I, p. 308-311). Dans la liste anonyme, elles appartiennent à la province de *Baṭn el-Rîf*, et dans celle d'el-Quḍâ'î, à la province d'*el-Jazîrah*.

Si nous prenons comme exemple cette dernière, plus réduite que *Baṭn el-Rîf*, nous voyons que les villes sont citées en allant du sud au nord : Damsîs-Menouf; — Ṭawwah-Menouf; — Sakha; — Tida; — el-Afrâjûn; — Neqeiza-Diçâ; — el-Bašarûd. De plus, le district de Damsîs-Menouf est plus vaste (104 villages) que celui de Ṭawwah-Menouf (72 villages). Nous avons vu que la province d'el-Jazîrah (p. 67) est limitée au sud-est par la branche de Damiette jusqu'à un point situé un peu au-dessus de la moderne Zifta, peut-être précisément jusqu'à Mit-Damsis (= la Damsîs de nos listes); le district Damsîs-Menouf comprenait donc la moitié méridionale de la province actuelle de Menoufieh. Il était borné au nord par celui de Ṭawwah-Menouf, dont nous pouvons approximativement connaître la limite septentrionale, car nous retrouvons dans cette région le nom de Menouf dans la ville moderne de Mahallet Menouf.

On trouve ces deux villes de Menouf dans les *scalæ* et dans les listes d'évêchés. M. Amélineau (p. 250-252), constatant que dans ce dernier document, les évêchés sont cités du sud au nord, a aussi conclu à l'identité de Menouf la Haute (= Menouf de Damsîs) et de Menouf; et à celle de Menouf la Basse (= Menouf de Ṭawwah) avec la ville moderne de Mahallet Menouf.

1° منوف العليا[1] est la traduction du copte ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ⲢⲎⲤ, *Panouf du Midi* (Champollion, II, p. 155). Les *scalæ* fournissent cette identification. Les listes d'évêchés (Amélineau, p. 571, 575) donnent : ⲠⲀⲚⲞⲨⲪⲈ (ou ⲠⲀⲚⲞⲨϮⲈⲰ) ⲰⲀⲚⲞⲨϤⲒ (ou ⲈⲚⲞⲨϤⲒ) ⲢⲎⲤ = سور ومنوف العليا (ou سور منوف sans la conjonction و). M. Amélineau (p. 252) corrige ces leçons fautives en ⲚⲞⲨⲪⲈ ⲀⲚⲰ = ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ⲒⲢⲎⲤ (?) et conclut à l'identité de cette *Panouf du Sud* avec la ville « que les Grecs appelaient Onouphis la Supérieure ». Aucun document grec, à notre connaissance, ne mentionne une « Onouphis supérieure ». Les écrivains de l'époque classique, Hérodote, Pline, Strabon, ne connaissent qu'une seule ville de ce nom; de même les Byzantins (Étienne de Byzance, *s. v.*; Hier., 725, 3; Georg. Cyp., 722[2]; *B. Z.*, etc.); de même les signatures de conciles (*M. M. F.*, VIII, p. 69, où on lit d'ailleurs ⲞⲨⲚⲞⲨϤⲈ et ⲀⲚⲞⲨϤⲈ et non ⲠⲀⲚⲞⲨϤ). Si deux villes épiscopales homonymes ont existé, aussi proches l'une de l'autre, il est singulier que leurs évêques ne spécifient pas laquelle des deux est leur résidence. D'autre part, puisque les listes d'évêchés connaissent une Ὀνοῦφις ἡ κάτω (voir plus bas), il semblerait logique en effet que l'autre Ὀνοῦφις se soit appelée ἡ ἄνω. — La ville de Menouf la Haute est citée dans Jean de Nikious (p. 488) sans son surnom (cf. article منف, p. 199), et peut-être aussi à propos de la guerre entre Nicétas et Bonose (en 610). Observons toutefois que dans ce dernier passage (p. 549), la traduction « Menouf-la-Haute » est sujette à caution : car le texte éthiopien donne un mot qui ne rappelle que de fort loin العليا, et qui n'est peut-être pas une épithète de Menouf; le sens, lui non plus, ne s'accorde pas très bien avec cette conjecture, comme l'observe l'éditeur en note (p. 550). — Son évêque (fin du VIIe siècle après J.-C.) est cité dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 46 [300]).

La ville de سور, jointe à منوف العليا, demeure inconnue (cf. la note de M. Amélineau, p. 586).

[1] العلى dans une *scala* (Amélineau, p. 567); العلا dans le *Livre des Perles enfouies* (nos 35, 36, 101).

[2] Dans ces listes, Ὀνοῦφις est citée immédiatement après Ταῦα et Κλεόπατρις; c'est la situation que les listes coptes d'évêchés assignent à ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ⲢⲎⲤ. Il semble donc bien que cette dernière ville est celle qu'ont connue les Grecs.

منوف العليا se trouve dans Ibn Khurdâdhbeh (p. 82), Ibn el-Faqîh (p. 74). Ibn Ḥauqal (p. 89, 92) l'appelle منوف tout court; Idrîsî a interverti les surnoms de سفل et عليا (p. 158; cf. Guest, *Delta*, p. 958-961). Les deux Menouf formaient ensemble une seule *kûrah*, au temps de Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323); منوف seulement dans Yâqût (IV, p. 672; cf. *Marâçid*, III, p. 165).

Volney (I, p. 208) parle de toiles grossières de coton fabriquées à Menouf.

2° منوف السفل est la traduction du copte ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ (Amélineau, p. 250, 567 : منوف البحرية السفل). Les listes d'évêchés l'appellent en grec ⲱⲛⲱⲫⲁⲱ ⲕⲁⲧⲱ. Les documents grecs n'en font pas mention. On peut presque se demander si les auteurs de listes d'évêchés n'ont pas forgé cette forme grecque, sur le modèle que leur fournissait tout naturellement la présence de deux ⲡⲁⲛⲟⲩϥ coptes et de deux منوف arabes.

Nous avons dit tout à l'heure qu'il était naturel d'identifier cette Menouf avec la moderne Mehallet Menouf, dont on trouve le nom sous cette forme dans le *Marâçid* (III, p. 51), dans le *Livre des Perles enfouies* (n° 59).

المنوفيّة

Cette province comprenait, au moment du *Rauk el-Nâçirî*, le district de Jazîrah Banî Naçr (I, p. 313; cf. Calcaschandi, p. 114), qui avait été indépendant auparavant (p. 306).

C'est évidemment à cause des deux Menouf (voir les articles précédents), que dans Abû Çâliḥ cette province est appelée *el-Manûfiyateïn* (Evetts, *Churches*, p. 17). En fait, c'est Manûf el-'Ulyâ (Manûf-Damsîs = Menouf actuelle) qui lui a seule donné son véritable nom (Yâqût, IV, p. 672). Ibn Duqmâq (V, p. 43) se contente de citer la province, sans lui consacrer de notice; il place dans d'autres provinces certaines des villes qu'énumère Ibn el-Ji'ân (p. 100; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 651). — Cf. *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 217; Boinet, p. 372, 604-611.

المنية

Il y a en Égypte beaucoup de villes de ce nom, et Yâqût en compte quarante-trois (*Muštarik*, p. 407-409). Nous savons, par un autre passage de Maqrîzî, que la ville qui est citée ainsi, sans surnom (II, p. 104), est منية السيرج (voir cet article).

L'étymologie de منية pourrait être le grec *μονή*, anciennement adopté par la langue copte. Deux *scalæ* donnent en effet la forme ⲧⲙⲱⲛⲏ comme équivalent

de Munyah (cf. Amélineau, p. 257). Le mot a d'ailleurs des sens multiples : station; — port de navigation; — monastère. Ces trois sens ont dû concourir à tour de rôle à nommer les nombreuses localités de منية, et il n'est nullement nécessaire de supposer que toutes ces villes étaient des ports situés sur le Nil (cf. sur ce sens Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, I, p. 190, n. 3; *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 243; Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 193, n. 2). Au reste, aucun document ne prouve l'existence de l'une quelconque de ces localités avant l'époque arabe, et peut-être ⲙⲱⲏⲛ est-il au contraire l'imitation de منية (voir l'article منية بنى خصيب).

Comme nous le verrons, la ville de Munyah Banî Khaçîb s'appelle maintenant el-Minia tout court.

منية الأصبغ — DEMERDACHE

Munyah el-Açbag, appelée ainsi d'el-Açbag, fils de 'Abd el-'Azîz ibn Marwân, avait été donnée en fief par 'Umar ibn el-Khaṭṭâb à Ibn Sandar, dont les héritiers la vendirent à el-Açbag (II, p. 52).

Cette localité, située au nord-est du Vieux-Caire (Yâqût, IV, p. 674), était le lieu de réunion des caravanes qui partaient pour la Syrie. Elle prit le nom de *Khandaq el-'Abîd* (*fosse des esclaves noirs*) ou simplement d'*el-Khandaq*, au moment où Jauhar, fondant le Caire, fit creuser un fossé en cet endroit pour protéger la nouvelle ville (Yâqût, II, p. 476; *Muštarik*, p. 160, 407; Maqrîzî, I, p. 359; II, p. 136; Quatremère, *Observations*, p. 41; Amélineau, p. 220; Nassiri Khosrau, p. 127, note; Ravaisse, *Essai*, I, p. 416, n. 1, pl. I; Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 166; *Encyclopédie*, I, p. 842). Le nom copte d'el-Khandaq, ϣⲁⲧⲥ, signifie aussi *fossé* et n'est, par conséquent, qu'une traduction de l'arabe (cf. article أبيار, p. 3).

Il ne faut pas confondre ce lieu avec le Khandaq situé à proximité du tombeau d'el-Šâfi'î (voir الخندق, p. 86).

Cité sous ce dernier nom dans Ibn Duqmâq (V, p. 43), Ibn el-Ji'ân (p. 5; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 597), Vansleb (*Relation*, p. 123 : *Chandak*), ce village de la banlieue du Caire s'appelle maintenant Demerdache, الدمرداش ('Alî Pâšâ Mubârak, I, p. 4; Boinet, p. 168).

منية ببيج — DAHRIEH

Munyah Babîj est citée à propos du canal d'Alexandrie, dans un texte d'Ibn Mammâtî (I, p. 301).

Elle est appelée محلّة ببيج par Ibn Ḥauqal et Idrîsî (voir plus haut, p. 47). Ibn Duqmâq (V, p. 112) et Ibn el-Jîʿân (p. 135; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 668; cf. *Marâçid*, IV, p. 253) l'identifient à el-Dahrieh, qui seule a subsisté (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 241 : الضاهريه; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XIII, p. 90; *Recensement*, part. ar., p. 79 : [الضهرية] الظاهرية; franç., p. 93).

Salmon s'est trompé en disant que منية ببيج était devenue أبيج (*Le nom de lieu Babîdj, B. I. F.*, I, p. 237); nous avons vu que c'était le nom moderne de l'ancienne ببيج (voir cet article).

منية بنى خصيب — MINIA

Le nom copte de cette ville est ⲧⲙⲱⲛⲏ ou ⲧⲙⲟⲟⲛⲉ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 243; Champollion, I, p. 298). «Il ne paraît pas nécessaire, dit Gaston Maspero (*Notes au jour le jour, Proceedings*, XIII, p. 507), que ce mot ait une origine ancienne : c'est peut-être la transcription en copte de l'arabe المنية, y compris l'article arabe.» Signalons que l'identification, faite par Champollion, de cette ville avec l'antique *Mondit-Khoufouï*, admise encore parfois (Amélineau, p. 257; Bénédite, *Guide Joanne*, p. 395-396), a été contestée par Maspero (*loc. cit.*, p. 503 et seq.), qui fait de Minia l'ancienne *Hibonou*.

Cette ville doit son surnom à el-Khaçîb ibn ʿAbd el-Ḥamîd, gouverneur financier de l'Égypte sous Hârûn el-Rašîd[1]. Nous pouvons noter les formes suivantes de son nom :

منية بنى خصيب (Evetts, *Churches*, p. 223, 224, 228; *Hist. des Patriarches*, ap. Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 472, n. 4; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 158; Ibn Duqmâq, V, p. 121; Ibn el-Jîʿân, p. 183; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 697; Suyûṭî, I, p. 12 : إقليم مصر; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XVI, p. 52);

منية ابن خصيب (الخصيب) (*Futûḥ Bahnasâ*, p. 6; Idrîsî, p. 45; Ibn Jubeïr, p. 57, 62; Dimašqî, p. 232; trad. Mehren, p. 325; Abû Šâmah, I, p. 168; ap. *Hist. or. des Croisades*, IV, p. 132; Ibn Duqmâq, V, p. 22; Ibn Baṭṭûṭah, I, p. 96-100; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 518; *Ges. d. Copten*, p. 60; Ibn Iyâs, I, p. 66; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XVI, p. 51);

منية أبى الخصيب (Yâqût, IV, p. 675; *Muštarik*, p. 407; *Marâçid*, III, p. 167; *Géogr. d'Aboulféda*; Ibn Duqmâq; ʿAlî Pâšâ Mubârak);

[1] Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 223) raconte au contraire qu'un chrétien du nom de Ibn Khaçîb, ayant vécu là avec sa famille, l'endroit, devenu très florissant, prit le nom de Banû Khaçîb.

منية الخصيب (Maqrîzî, I, p. 205; II, p. 517 : mais c'est peut-être une faute de l'édition de Bûlâq, car, pour le dernier passage, on lit ابن الخصيب dans *Ges. d. Copten*, p. 59);

منية ابن خصيم (*Livre des Perles enfouies*, n° 94; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 109; ʿAlî Pâšâ Mubârak, VI, p. 82; Maspero, *loc. cit.*).

Depuis longtemps déjà cette ville a dû perdre son surnom, car on lit dans Vansleb (*Relation*, p. 401) : «*Minie*, dans les *Livres arabes* appellée *Miniet ibn chassit* (*sic*)». L'orthographe du nom (cf. *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, II, p. 312 : *Menie* ou *Minio*; Savary, *Lettres*, II, p. 64) est maintenant المنيا (Boinet, p. 377).

A noter le curieux texte d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 224), d'après lequel Munyah se serait appelée «Munyah Bîr Qeïs [d'après] le Saint, qui était fils de Qifṭ, fils de Miçrâim», avant de prendre son surnom de Banû Khaçîb (p. 223).

منية السيرج — MINIET EL SIREG

La liste des églises célèbres (Amélineau, p. 578, 580) écrit : ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⳨ⲙⲟⲛⲁⲭⲁ ⲙⲡⲓⲥⲓⲥⲙⲉⲗⲱⲛ = مارى جرجس بمنية السيرج.

Il est possible, comme le suppose M. Amélineau (p. 355), qu'il faille interpréter par le grec son nom copte, et traduire ⲡⲓⲥⲓⲥⲙⲉⲗⲱⲛ par «huile de sésame», puisque telle est la signification du nom arabe (cf. Maqrîzî, II, p. 85, n. 1; *Marâçid*, V, p. 621). Quant à ⲙⲟⲛⲁⲭⲁ, le sens en est douteux, soit qu'il faille comprendre «le monastère de femmes» avec M. Amélineau, soit qu'on préfère l'hypothèse de M. Casanova (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 179), qui en fait une corruption de ⲙⲟⲛⲏ = منية.

Yâqût (IV, p. 675; *Muštarik*, p. 408-409 : منية الشيرج) situe cette localité à 1 parasange au moins, ou bien à deux milles du Caire, au bord du Nil, sur la route de Kalioub; et il ajoute qu'on l'appelait aussi منية الأمير et منية الأمرآء. Le nom de Munyat el-Umarâ doit être plus ancien, puisque c'est le seul qu'on lise dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 115). Il paraît d'ailleurs être le plus connu : Ibn Duqmâq (V, p. 47) le cite ainsi, puis ajoute : وهي منية الشيرج; et c'est sous ce nom que le village est désigné dans une inscription de la madrasah de Barsbây, en 827 (Van Berchem, *C. I. A.*, *Égypte*, I, p. 354, 358). Maqrîzî consacre aussi un chapitre à «منية الأمرآء» : il nous dit que ce village faisait partie du *Ḥubus el-Juyûšî*, ce qui nous permet d'identifier le المنية tout court qu'il

cite à ce propos (I, p. 104). Ibn el-Jî'ân (p. 7; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 599) fait de même. C'est pourtant le nom de *Miniet el Sireg* qui a survécu (Niebuhr, *Voyage*, I, p. 74; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 146 : السرج; 'Alî Pâšâ Mubârak, XVI, p. 67 : الشيرج; Boinet, p. 378).

Yâqût est le seul à donner à cette localité le nom de منية الأمير; Maqrîzî et 'Alî Pâšâ Mubârak le citent d'après lui. Il est difficile pourtant d'admettre que Yâqût l'ait confondue avec le *Munyat el-Amîr*, également situé dans les environs du Caire, mais au sud, dans la province de Guizeh, puisqu'il a connu aussi ce dernier village (cf. l'article cité de M. Casanova, p. 180).

منية مطر — EL-MATARIEH

Le gouverneur de l'Égypte, 'Îsâ el-Jalûdî, y fut battu, en 214 H, par les révoltés du Ḥauf (I, p. 339; cf. Kindî, éd. Guest, p. 187; Casanova, *Description de l'Égypte*, p. 196; Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 208; Weil, *Chalifen*, II, p. 245).

Cette localité portait plus communément le nom de المطرية qu'elle a gardé jusqu'à nos jours (Yâqût, IV, p. 564; Qazwînî, II, p. 180; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 166; Ibn Duqmâq, V, p. 43; Maqrîzî, éd. Bûlâq, II, p. 110; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 625; Ibn el-Jî'ân, p. 6; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 598; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 146; 'Alî Pâšâ Mubârak, XV, p. 47; Boinet, p. 366).

Quatremère a réfuté, au moyen du texte de Maqrîzî et d'Abû'l-Maḥâsin, une opinion de S. de Sacy, qui doutait que le village d'el-Matarieh eût porté le nom de Munyah Maṭar (*Recherches sur l'Égypte*, p. 190-191). M. Amélineau, qui n'a pas connu le texte de Quatremère, a établi (p. 246), contre Champollion (II, p. 40), que l'on ne pouvait identifier el-Matarieh et Héliopolis. M. Casanova (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 192-193) rapproche مطرية du «grec μήτηρ, et y voit un souvenir du culte rendu à la Mère, c'est-à-dire l'Isis des païens et plus tard la Vierge des chrétiens[1]».

Le prototype grec serait «μητρεῖον ou μητρεῖα». Mais un tel mot n'a jamais existé, ni pu exister : le dérivé de μήτηρ, en ce sens, est naturellement μητρῷον, mot bien connu qui servait, à Athènes et ailleurs, à désigner des temples de Cybèle, la Déesse-Mère. Μητρῷον ne peut plus donner Matarieh. D'ailleurs, au point de vue théologique, le nom de «Mère» tout court, donné à la Vierge,

[1] *L'arbre de la Vierge*, de Matarieh, a pu en effet succéder à un ancien arbre sacré d'Héliopolis (cf. G. Maspero, *Études de mythologie et d'archéologie*, II, p. 227, n. 1; *Hist. des peuples de l'Orient*, I, p. 122, n. 1).

serait une sorte de monstruosité; et il va sans dire que jamais on n'a appelé ainsi une église chrétienne[1].

ميدوم

Sur cette ville, citée à cause de ses pyramides (II, p. 130), nous avons peu de renseignements.

Ibn Duqmâq (V, p. 11) la nomme en compagnie d'une autre localité : ميدوم والحوف, et on lit dans Ibn el-Jî'ân (p. 173; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 692) : ميدوم والحومية والأرطقية formant un seul groupe. La *Description de l'Égypte* a connu d'une part (XVIII, p. 124-125) الحومه, puis d'autre part ميدونه (la variante ميدون dans les manuscrits des *Khiṭaṭ*); هرم ميدونه (*Pyramide de Méïdoûn*) et صفط ميدوم. Le مدون de l'édition de Bûlâq était une faute qu'a signalée 'Alî Pâšâ Mubârak (XVI, p. 85). — Cf. *Recensement*, part. ar., p. 217; franç., p. 206; Boinet, p. 354.

نتو

Natû est citée dans les listes de *kûrah*, entre Atrîb et Tumayy (on lit une fois نتا, I, p. 310, qu'il faut corriger et supprimer de l'index, I, p. 363); sa révolte en 107 H (p. 333).

En copte ⲚⲀⲐⲰ (Champollion, II, p. 229[2]; Quatremère, *Observations*, p. 47; Amélineau, p. 269), en grec *Leontopolis* (Hier., 728, 1; Georg. Cyp., 702 : Λεοντώ). On lit dans les listes d'évêchés (Amélineau, p. 572, 575) : ⲖⲈⲰⲚⲦⲒⲞⲨ ⲖⲀⲒⲰⲚⲦⲰⲚ = ⳨ⲂⲀⲔⲒ ⲚⲀⲐⲰ = بنى وصهرجت. Il faut, comme le propose l'éditeur (p. 270), corriger en نتى, ce qui nous ramène à l'une des leçons de Maqrîzî. Il existe, dans la liste des évêchés, une seconde ville de *Léontôn* (Georg. Cyp., 717), avec laquelle le scribe paraît avoir en partie confondu la première, car il l'assimile à *Bouto* et à نطو. Ce dernier mot est une faute pour بطو (cf. Amélineau, p. 110). La première Léontô, celle dont il est ici question, est située à l'est de la branche de Damiette, et il est remarquable que Hiéroclès la place

[1] La seconde étymologie proposée par M. Casanova ne nous semble pas plus acceptable : le Pseudo-Plutarque (*de Iside et Osiride*, c. 56) rapporte que l'un des noms d'Isis était Μεθύερ. Mais ce nom ne rappelle pas مطرية d'une manière bien convaincante, et en outre il faudrait toujours prouver, comme pour «μητρεῖον» : 1° que ce nom peu répandu d'Isis a été usité dans la localité; 2° qu'il y a eu là un culte particulièrement important, quoique inconnu, de cette déesse sous ce nom; 3° que ce nom a fini par s'appliquer à la ville.

[2] Champollion la confond par erreur avec ⲠⲦⲈⲚⲈⲦⲰ; mais Ναθῶ est déjà mentionnée par Hérodote (II, 165), qui, par ailleurs, connaît aussi Bouto, capitale du nome de Pténétô.

entre Athribis et Thmouis, exactement comme dans la liste de Maqrîzî. Pour préciser la position de cette ville, il suffit d'indiquer qu'elle était voisine de Sahragt, au témoignage de la liste d'évêchés : or ce village existe encore dans le district de Mit Ghamr, province de Dakahlieh (Boinet, p. 473). Le nom de Natû a au contraire disparu.

Le dernier auteur arabe qui en fasse mention est Qalqašandî; le nom était tellement oublié de son temps, qu'il le lit *Banâ* et dit (Calcaschandi, trad. Wüstenfeld, p. 96) : «In el-Ḥauf ist kein Ort des Namens Banâ bekannt wohl aber in der Provinz el-Garbia, s. u. bei Bûçîr». Avant lui, la ville avait été citée par Ibn Khurdâdhbeh (p. 82 : تتا), Yaʿqûbî (p. 337), Qudâmah (p. 247), Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 270, 276 : il y est parlé d'un évêque de Natû, au xIe siècle après J.-C.; dans l'*Histoire des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 106 [360], l'évêché porte au contraire le nom de صهرجت), Yâqût (I, p. 826 : تتا; ce géographe a été troublé de la fréquence de la forme سا [= تتا — بنا — ببا — تتا] en Égypte), Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323 : بنا, *Benâ*) et Ibn Duqmâq (V, p. 42 : بنا). — Banâ est le nom d'une autre localité (voir بنا, p. 49), et Tatâ existe également (Ibn Duqmâq, V, p. 107).

M. Daressy (*Recueil de travaux*, 1908, p. 206) propose de reconnaître les ruines de Léontopolis dans le village appelé aujourd'hui كفر المقدام sur la carte au 1 : 50.000 (n° 64); noter que la carte de la *Description de l'Égypte* écrit تل الخدام. La situation de ce *kôm* ruiné conviendrait bien, en effet, à Léontô.

النحريرية — EL NAHHARIEH

Le sultan Barqûq y abolit la taxe sur les fours à poulets (II, p. 92; cf. Ibn Iyâs, I, p. 316).

Cette localité fut fondée en 726 par l'émir Šams el-Dîn Sunqur el-Saʿdî et atteignit rapidement un grand degré de prospérité, صارت بلدا كرسيا (Ibn Duqmâq, V, p. 86; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 226, 250; Ibn Iyâs, I, p. 164; ʿAlî Pâšâ Mubârak, I, p. 35). La forme النحريرية (Ibn el-Jîʿân, p. 70; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 635), en passant par une forme النحرارية signalée par Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 53) et ʿAlî Pâšâ Mubârak (XVII, p. 229; *Recensement*, part. ar., p. 102; franç., p. 5), est devenue depuis longtemps النحارية (*Description de l'Égypte*, XVIII, p. 258; Boinet, p. 436).

Il est faux que le Nil sépare cette ville d'Ebiar, comme le veut Ibn Baṭṭûṭah (I, p. 54).

نستراوة — KÔM MASTAROU

Les listes d'évêchés assimilent *Nastarâwah* à ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ (Champollion, II, p. 236; J. de Rougé, *Géographie*, p. 42; Amélineau, p. 275). Mais nous avons déjà montré, à l'article أجنا (p. 4-6), que le renseignement donné par ces listes (ⲁⲅⲛⲟⲩ = ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ = نستراوة) est faux en ce qui concerne ⲁⲅⲛⲟⲩ. Il paraît l'être tout autant quant au nom arabe. Un nom d'homme ⲛⲓϣⲧⲉⲣⲱⲟⲩ ou ⲛⲓϣⲧⲣⲱⲟⲩ[1] est connu par deux inscriptions du couvent de Saint Jérémie, publiées par Sir H. Thompson (dans Quibell, *Excav. at Saqqara*, III et IV, textes nos 10 et 190). Il signifie «Horus est plus grand qu'eux» (que ses ennemis; cf. *ibid.*, 1907-1908, p. 31, n. 3), et pourrait aussi bien convenir à une localité. C'est d'ailleurs ainsi que O. von Lemm l'a interprété dans une inscription du Musée du Caire (*Koptische Miscellen*, LXXVI, p. 174-175), en proposant même l'identification avec نستراوة. Il semble bien, en effet, que ce soit lui le prototype copte de Nastarâwah.

Yaʿqûbî (p. 339 : النسترو (*el-Nastarû*), orthographe d'Ibn Baṭṭûṭah aussi, I, p. 57) semble donner ce nom à un *canal* dérivé du Nil, voire même à un bras du Nil : كورة صا (*Saïs*) وكورة شباس (*Djapasen*) وكورة لحيّز (?) وكورة البدقون (?) وكورة الشراك (?) وهذه الكور على خليج من النيل يقال له النسترو. Ibn Ḥauqal (p. 90) est le premier des géographes arabes qui nous parle de la *ville*, placée sur son itinéraire de Fusṭâṭ à Alexandrie (reproduit par Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 163) : «D'el-Bujûm (?) à Nastarâwah (نستروه), belle ville, sur le lac d'el-Bašmûr[2], ville environnée d'eau où la pêche est très abondante . . . On s'y rend avec des bacs, quand les eaux sont fortes; quand elles sont basses, on y arrive par des chaussées. D'el-Bujûm à Nastarâwah, 20 سقس (voir l'article أجنا). De Nastarâwah à el-Borollos, également sur le lac, 10 سقس.» Pour Yâqût aussi (IV, p. 780 : نَسْتَرو), Nastarâwah est une île entre Damiette et Alexandrie dans un lac (في بحيرة منفردة). Abû'l-Fidâ a peut-être confondu le lac de Nastarâwah avec le lac d'Edkou, car il le place au nord-ouest de Rosette (*Géogr.*, II, *a*, p. 47) : Nastarâwah est pour lui encore une île. Dans un autre passage, nous lisons (II, *a*, p. 161) : «De Damiette, en se dirigeant vers l'occident et en suivant les bords de la mer, on arrive successivement à Borollos, à Nastarâwah, à Rosette». Qalqašandî a copié Abû'l-Fidâ : il se borne à signaler en plus un village du nom de Sinjâr (Calcaschandi, p. 29-30), qu'on retrouve dans le *Muštarik* (p. 254). Au temps d'Ibn

[1] Forme grecque Νιστερῶος (*Patrol. grecque*, t. 65, col. 305).
[2] Actuellement le lac Borollos : voir بحيرة نستراوة (p. 36).

Duqmâq (V, p. 113 : نشتراوة, à l'Index), la ville de Nastarâwah était sur la terre ferme, sur la langue de terre entre le lac et la mer : le sable la recouvrait presque entière. Il n'y a aucune indication topographique dans Ibn el-Jîʿân (p. 137; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 669). — Quatremère (*Recherches sur l'Égypte*, p. 166-170) et S. de Sacy (ʿAbd el-Laṭîf, p. 707-708) ont réuni les textes arabes relatifs à cette ville. — Il semble que du temps d'Ibn Ḥauqal, la route de Fusṭâṭ empruntait naturellement le cours du Nil, puis à un certain endroit, peu facile à déterminer, suivait un canal reliant le Nil au lac, passait à Nastarâwah, el-Borollos, et de là, *par mer*, à Rosette. Abû'l-Fidâ n'est pas en contradiction avec Ibn Ḥauqal si, de son temps, Nastarâwah était déjà sur la côte. Il est vrai que dans un passage il affirme que c'est une île : mais justement dans ce texte il confond le lac avec un autre; il n'en a donc entendu parler que très vaguement, ou peut-être, dans les deux endroits, a-t-il utilisé deux sources différentes.

La ville existait encore au xviie siècle (note de O. von Lemm dans l'article cité plus haut). — Nous ne serions pas éloignés de voir l'emplacement de cette ville dans le مصطروة de la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 237 : voir la carte), signalé encore sur la carte des guides Joanne et Bædeker sous le nom de *Kôm Mastarou*. Ce fut l'avis de M. Becker (*Encyclopédie*, I, p. 821), de M. Hogarth (*Three north Delta nomes, Journal of Hellenic Studies*, XXIV, p. 14) et de M. Guest (*Delta*, p. 960-961). — Cf. encore ʿAlî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 7; Ahmed Bey Kamal, *Borollos, Annales du Service des Antiquités*, IX, p. 144 (مسطروة); *Atlas*, 2 : 8-4; Guest, *Delta*, carte.

النستراوية

Cette petite province (Evetts, *Churches*, p. 17), citée par Maqrîzî dans une ancienne division de l'Égypte en provinces (I, p. 306), n'est pas mentionnée dans la répartition du *Rauk el-Nâçirî* (p. 312); pourtant elle lui survécut (Ibn Duqmâq, V, p. 113; Ibn el-Jîʿân, p. 137; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 669). — Nous avons vu, dans l'article précédent, que le nom n'est resté que déformé : à l'heure actuelle, le territoire de l'ancienne province de Nastarâwah se trouve être le district de Borollos, dans la province de Gharbieh (Boinet, p. 588).

نقيزة — KOM NEQEIZA

Citée dans les listes de *kûrah*. Cette localité existe encore sous le nom de Kôm Neqeiza que lui donne la carte de la *Description de l'Égypte* (pl. 41; dans

le texte, t. XVIII, p. 214, appelée à tort كوم النقيرة) : cf. aussi la carte de l'*Atlas* (5 : 9-1) et Ahmed Bey Kamal, *Borollos, Annales du Service des Antiquités*, IX, p. 144. Elle est située dans la presqu'île de Borollos, qui sépare le lac de même nom et la Méditerranée. Ce nom est très probablement une transcription du copte ⲚⲒⲔⲈϪⲰⲞⲨ. M. Amélineau (préface, p. xx) déclare, à propos d'autres questions, que le ϫ copte ne s'est jamais prononcé *z*. Cependant le texte qu'il cite lui-même à ce sujet montre que les Grecs donnaient au ϫ le groupe τζ pour équivalent, ce qui indique au moins une certaine analogie de prononciation. Bien plus, M. Daressy (*R. A.*, 1894, II, p. 204) a fort justement observé que le ζενελοχου = ⲠⲒⲘⲀⲚϪⲰⲒⲖⲒ des listes d'évêchés était la ville actuelle de Menzaleh, qui correspond au copte à la fois comme sens et comme forme : le ϫ est donc bien devenu un *zâ*. Ainsi نقيزة est un décalque régulier de ⲚⲒⲔⲈϪⲰⲞⲨ. Il est vrai que les *scalæ* (Amélineau, p. 559, etc.) assimilent cette dernière localité à البرلس, et l'on a accepté jusqu'ici leur témoignage; mais nous avons vu, à propos de Borollos, qu'il existe déjà une forme coptisée ⲠⲀⲢⲀⲖⲖⲞⲤ. Les deux localités voisines se sont fondues en un seul district (ce qui explique pourquoi les listes de Maqrîzî ne contiennent pas le nom de البرلس). Neqeiza déclina la première, et son ancien nom passa à el-Borollos, qui précisément n'avait pas de nom copte à proprement parler.

De même que Nastarâwah, autrefois sur le bord de la mer, et se trouve maintenant ensablé, de même Neqeiza est citée par Yaʿqûbî (p. 338) comme une forteresse maritime. Cette ville est appelée بصرة (*Baçrah*) dans Dimašqî (p. 231; trad. Mehren, p. 323); بقيرة dans Ibn Duqmâq (V, p. 43); *Bakîra* dans Calcaschandi (p. 98).

نهيا — NAHIA

Cette ville, située dans les environs de Guizeh, apparaît dans l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 109 [363]), qui situe très exactement son monastère : فى بيعة السيّدة بجبل وسيم المقدّس فى دير نهيا الذى فى برّ الجيزة غربىّ مصر. C'est probablement نهيا qu'il faut lire, au lieu de نهينا dans Mallon, *Une école de savants égyptiens* (*M. F. O.*, I, p. 124). Elle fut connue d'Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 180; cf. Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 116 et seq.), de Yâqût (IV, p. 852), d'Ibn Duqmâq (IV, p. 133), d'Ibn el-Jîʿân (p. 147; ap. ʿAbd el-Laṭîf, p. 677).

Cf. *Livre des Perles enfouies* (nos 80, 154, 157, 198, 201, 205, 206 : ناهيا, ناهية et نهيا); *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 142; ʿAlî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 9 (نهية); *Recensement* (part. ar., p. 318 : ناهيه; franç., p. 258); Boinet, p. 436 (ناهيا).

Il importe de ne pas confondre Nahia et Saft (de) Nahia (cf. CASANOVA, *Description de l'Égypte*, p. 221, n. 7; voir plus haut, p. 105).

النوبة — LA NUBIE

Dans le premier climat (I, p. 42).

Le nom de *Nubie* vient, comme on sait, de celui des *Nobades*, peuplade barbare qui envahit la vallée du Nil, au-dessus du Philai, vers la fin du IIIe siècle de notre ère, et enleva le pays aux Blemmyes (PROCOPE, *Bell. Pers.*, I, 21; cf. Étienne de Byzance, Νοῦϐαι et Νουϐαῖοι).

Ce pays fut, depuis sa conquête par les Arabes, toujours soumis nominalement à l'Égypte et rentrait même dans ses divisions administratives (cf. notamment à l'époque du sultan Beïbars : QUATREMÈRE, *Mamlouks*, I, *b*, p. 151; HUART, *Hist. des Arabes*, II, p. 45).

Cf. *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 38; BAKOUI, *ibid.*, p. 396; QUATREMÈRE, *Mém. sur l'Égypte*, II, p. 1 et seq.; BLOCHET, *Hist. d'Égypte*, p. 110, n. 3.

نوسا — NAWASSA

Citée dans les listes de *kûrah*.

Ce nom fait songer à celui de دنوسا que l'on rencontre dans les listes coptes d'évêchés :

ΘЄΟΔΩϹΙΟΥ = ΝΙϨΙϹ = دنوسا
ΒЄϹΙΑ = دنوسة وبسية (lire peut-être ويسية).

Nous avons signalé à l'article الأويسية (p. 29) le curieux rapport qui existe entre ces deux villes et celles de الأويسية et نوسا, qui se suivent également dans les listes copiées par Maqrîzî. M. Amélineau avait déjà songé (p. 285) à rapprocher دنوسا du nom actuel de Nawassa : la première lettre peut en effet être l'article copte Ⲧ (cf. les doublets مليج et دماليج, article مصيل, p. 194). Le scrupule qui l'a arrêté est exagéré : car cette identification ne dérange pas notablement l'ordre suivi par les listes d'évêchés, qui citent en effet دنوسا après Samannoud (cf. une des listes de Maqrîzî, et YÂQÛT, IV, p. 823); au reste, cet ordre n'a rien de bien respectable. Quant à ce qu'il dit du nom de ΝΙϨΙϹ, qui aurait «une tournure grecque assez accentuée», il est difficile d'être de son avis. Non seulement ce vocable est malaisé à interpréter par le grec, mais encore la place qui lui est assignée prouve au contraire qu'il représente la forme copte, dont Θεοδοσίου est

la variante hellénique. Cette Théodosiopolis, qui serait la troisième d'Égypte[1], est d'ailleurs parfaitement inconnue, et pourrait bien devoir son existence à une erreur de copiste. M. Daressy (*Les grandes villes d'Égypte à l'époque copte*, *R. A.*, 1894, II, p. 203) en a fait la *Dîdoûseyâ* de Jean de Nikious (p. 436) et la Mehalla el Kobra actuelle (cf. l'article المحلة, p. 164). Nous préférons, pour notre part, le rapprochement du دنوسا des listes coptes avec le نوسا de Maqrîzî, d'autant plus qu'il se renforce de l'analogie entre les villes qui suivent, dans chacune de ces deux séries de documents. Mais il est manifeste que les listes d'évêchés présentent ici un texte corrompu, ce qui oblige à ne conclure qu'avec réserves.

Si nous adoptons la conjecture vraisemblable de J. de Goeje, il faut lire نوسا, à la place de لوبيا entre el-Afrâjûn et el-Awîsîyah, dans IBN KHURDÂDHBEH (p. 82) et IBN EL-FAQÎH (p. 74). Qudâmah (p. 247) la cite entre el-Faramâ et Damiette; dans DIMAŠQÎ (p. 231; trad. Mehren, p. 323) elle est entre le district de Dakahla et celui de Tinnîs et Damiette. Qalqašandî ajoute que cette localité appartenait, de son temps, à la province d'el-Murtâḥîyah (CALCASCHANDI, p. 97; cf. IBN DUQMÂQ, V, p. 78; IBN EL-JÎʿÂN, p. 62; ap. ʿABD EL-LAṬÎF, p. 630). Au moment du Voyage de Niebuhr (I, p. 63), il y avait deux localités du même nom, situées très près l'une de l'autre, et qui devaient à elles deux correspondre à l'ancienne agglomération : نواسى الغيض et نواسى البحر. Dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 181-182) : نوسا الغيط et ميت نوسا البحرى. — Ces deux villages s'appellent maintenant نوسا الغيط et نوسا البحر (ʿALÎ PÂŠÂ MUBÂRAK, XVII, p. 15; *Recensement*, part. ar., p. 324; franç., p. 264; BOINET, p. 439; *Géogr. économique*, I, p. 355 (carte), 373-374, pl. LXXXVIII-LXXXIX; *Atlas*, 54 : 6-(1-2).

النيل — LE NIL

Maqrîzî nous a décrit longuement les sources et le cours du Nil (I, p. 65, 219-236), résumant les idées qui avaient cours de son temps. On trouvera cités en note dans l'édition les passages les plus importants de ses devanciers (cf. encore ʿABD EL-LAṬÎF, p. 2; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 45, 56; CALCASCHANDI, p. 15-18; SAVARY, *Lettres*, II, p. 176-179). Les géographes arabes ne sont pas d'accord pour orthographier le nom de la montagne القمر, d'où sort le Nil (I, p. 219), et le même désaccord règne parmi les orientalistes : il faut se rallier à la lecture la plus communément adoptée par les Arabes, *el-Jabal el-Qumr*

[1] La première est l'actuelle *Taha* (voir l'article طحا); la seconde est située dans le Fayoum, tout près de l'ancienne Arsinoé (Hier., 729, 6; Georg. Cyp., 749).

(cf. Yâqût, I, p. 20; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 81-82; *Marâçid*, V, p. 28). — Maqrîzî nous expose ensuite les mérites du Nil, un des quatre fleuves du Paradis[1], et à cette occasion cite le nom du Nil dans la Genèse, جيحون (voir cet article) : ce chapitre est analogue à ceux de la littérature musulmane des *Faḍâil* (I, p. 215-218). Au Paradis, le Nil prend sa source au pied de la *Sidrat el-Muntahā* (*Création*, I, p. 171; Galtier, *Les mystères des lettres grecques*, *B. I. F.*, II, p. 153). — Le Nil coule du sud au nord (I, p. 273-274), et les auteurs se plaisent à nommer les fleuves qui sont dans ce cas, le fait contraire leur paraissant une règle : ce sont le Mihrân (l'Indus), l'Oronte (qui doit à cela son surnom de *rebelle*, el-ʿÂçî[2] = en réalité *Axios*), l'Âlis (le Halys), le Jourdain. — L'Indus ressemble encore au Nil par ses crues et ses abaissements, ses animaux et la quantité de canaux qui en dérivent (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 79) : c'est pourquoi de nombreux auteurs arabes, qualifiés d'*ignorants* par Dimašqî (p. 98 : من ليس عنده تحصيل; trad. Mehren, p. 120), affirment que leur source est commune; soit qu'ils la mettent en Nubie (cf. Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 273, n. 16), soit «qu'ils supposent, en mettant à profit une idée propre à l'antiquité classique sur le cours souterrain des fleuves, que le Nil coulait d'abord sous l'océan Indien avant d'arriver en Éthiopie» (Galtier, *loc. cit.*, p. 152-153). — Les crues du Nil ont été un objet d'admiration pour les Arabes, et ils se sont étendus sur ses causes et sur son époque (I, p. 236-246, 256). Après avoir énuméré diverses fables de ses prédécesseurs (cf. Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 111), Maqrîzî note pourtant (p. 241) que la croissance du fleuve était due aux pluies qui tombaient en Abyssinie (cf. ʿAbd el-Laṭîf, p. 2; *Tanbîh*, p. 223-224; *Avertissement*, p. 297; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 102; *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 65; Savary, *Lettres*, II, p. 61, 178). — Cette crue ne se produisait pas dans l'antiquité sans certaines cérémonies; une d'entre elles (?) nous a été transmise par les auteurs arabes : on jetait dans le Nil une jeune vierge soigneusement parée, qu'on appelait la *fiancée du Nil*

[1] On sait que cette légende des quatre fleuves du Paradis tire son origine d'un passage de la Genèse (II, 8), et que les Arabes n'ont eu qu'à l'emprunter, avec tous ses développements, aux écrivains chrétiens qui avaient déjà commenté le texte biblique. A ceux-ci remonte également l'identification du Géhon avec le Nil (cf. l'article *Paradis* de F. Vigouroux, dans le *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, p. 2120 et seq.).

[2] Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 61) explique ce surnom par ce fait que l'Oronte ne sert à l'irrigation des terres qu'il traverse qu'à l'aide de machines hydrauliques. Mais, pour le motif dont nous nous occupons, Abû'l-Fidâ surnomme ce fleuve *el-nahr el-maqlûb* (le fleuve renversé; cf. Michel le Syrien, III, *b*, p. 132) : c'est de la même expression que se sert el-Masʿûdî pour le Halys (*Tanbîh*, p. 178; *Avertissement*, p. 242).

(Amélineau, *Histoire*, p. 38; Amélineau, *Actes des Martyrs*, p. 80, n. 4). Les musulmans attribuent à ʿUmar l'abolition de cette coutume, qui pourtant, si jamais elle a existé, avait déjà disparu avant l'époque grecque.

ʿUmar écrivit donc au Nil lui-même une lettre, dont les termes nous ont été conservés par de nombreux auteurs (I, p. 250, et la note 8; cf. encore : Ibn ʿAbd el-Salâm [Marseille, 1639, f° 58 r°]; Savary, *Lettres*, I, p. 113; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 53). Pourtant la tradition s'en est conservée, mais la *fiancée* du Nil consista en une colonne de terre (*Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 58-59; III, p. 256 : on dresse un «autel qu'on apelle *la Rousse*» = العروس, *la fiancée;* Niebuhr, *Voyage*, I, p. 91, 104; Savary, *Lettres*, I, p. 114; II, p. 182; Langlès, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 345-346). — Au moyen âge, les chrétiens lavaient dans le Nil le doigt d'un martyr, dont les reliques se trouvaient à Choubra (voir l'article شبرا الخيام, p. 108) : ils croyaient que le Nil ne pouvait croître sans cela (I, p. 292-296). Ce doigt fut brûlé dans la seconde moitié du VIIIe siècle de l'hégire (voir, outre p. 292, n. 1, les sources citées dans Casanova, *Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 176). — La crue se produit au moment du solstice d'été, alors que les autres fleuves sont en décroissance (I, p. 237; cf. *Troisième voyage de Paul Lucas*, III, p. 247-248); Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 85) signale pourtant une exception, le Salîf, qui prend sa source au mont Wanšarîš. — Les habitants de l'Égypte prétendaient avoir de nombreux moyens pour prédire à l'avance le chiffre de coudées de la crue du fleuve : Maqrîzî lui-même affirme en avoir expérimenté un (I, p. 288-292; cf. *Synaxaire éthiopien*, *Patrol. or.*, I, p. 675-676 [157-158]; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 203; Niebuhr, *Voyage*, I, p. 104-106; *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 72 et seq.; Maillet, *Description de l'Égypte*, II, p. 140). — Pour mesurer les crues du Nil, les anciens avaient édifié des nilomètres en différents points de son parcours : les Arabes en conservèrent quelques-uns et en élevèrent d'autres; nous les signalons en étudiant les villes où ils se trouvaient (I, p. 247-264; cf. Calcaschandi, p. 20-22; Langlès, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 218-241; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 45-51). — La crue ne devait être ni au-dessus, ni au-dessous d'un chiffre de coudées, sans quoi le pays souffrait de disette. On trouvera une étude relative à ce nombre de coudées, tel qu'il est fixé par les auteurs anciens et les écrivains arabes, dans la *Description de l'Égypte* (II, p. 176-178; cf. *Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 193-194 [447-448]; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 58). — Maqrîzî étudie dans un chapitre spécial (I, p. 297-304) les canaux dérivés du Nil : nous renvoyons aux articles خليج (p. 79 et seq.). — Nous avons signalé également (p. 68, 71) le pont de bateaux

qui reliait Roda et Guizeh. — Le chapitre intitulé : *Merveilles du Nil*[1] contient la description des animaux du fleuve, notamment du *suqunqur*[2], de l'hippopotame, du crocodile, de la *ra''âdah* (I, p. 278-287; cf. Savary, *Lettres*, II, p. 147-148; Reitemeyer, *Beschreibung Ägyptens*, p. 74-79). Dans certains endroits du Nil, des talismans rendaient les crocodiles inoffensifs, voire même les forçaient à rebrousser chemin vers le sud (I, p. 287; cf. encore Ibn Ḥauqal, p. 106; Maqrîzî, éd. Bûlâq, I, p. 206; *Troisième voyage de Paul Lucas*, II, p. 55). — Les opinions sur la valeur de l'eau du Nil ont été également réunies par notre auteur (I, p. 265-278), et dans ce chapitre, il cite les louanges que lui ont prodiguées les poètes (p. 270-273).

On a beaucoup étudié les noms que portait le Nil dans l'antiquité (cf. Akerblad, p. 358-369; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 14 et seq.; Champollion, p. 80, 112-139; Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 10, 15, n. 1; Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, p. 93; Galtier, art. cité, *B. I. F.*, II, p. 151, n. 2. — Voir encore : Amélineau, p. 533-537; Maspero, *Histoire*, p. 6-15; Maspero, *Hymne au Nil*, *Bibl. d'étude*, t. V).

الهامة

Village cité dans la *kûrah* de Ṭarâbiyah (I, p. 308).

D'après un passage de Mas'ûdî (*Prairies*, IV, p. 97-98), traduit par Quatremère (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 175), el-Hâmah devait se trouver sur le parcours actuel du canal de Suez, un peu au nord du lac Timsah. Les autres auteurs qui en parlent (Kindî, éd. Guest, p. 99-100; Yâqût, I, p. 346; IV, p. 947; Zamakhšarî, p. 161; *Marâçid*, I, p. 87; III, p. 304; cf. Guest, *Delta*, p. 975), situent cette localité dans la région du Tîh, et y signalent un mont Ulâq (أُلاق), dont le nom ne semble pas avoir plus subsisté que celui d'el-Hâmah.

هو — HOÛ

Citée dans les listes de *kûrah*.

En copte ϩⲟⲩ (variante ϩⲱ), en grec Διόσπολις (Hier., 731, 9; Georg. Cyp., 774), surnommée parfois μικρά (*B. Z.*) ou ἄνω (listes coptes d'évêchés), pour la distinguer de son homonyme du Delta (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I,

[1] Une littérature de ce genre existait déjà avant les Arabes : cf. par exemple l'histoire des deux animaux merveilleux aperçus dans le Nil vers l'an 600 (Théophyl. Simocatta, VII, 16; Jean de Nikious, p. 533; Michel le Syrien, t. II, p. 375).

[2] Cf. Vollers, *Beiträge z. Kenntniss d. leb. arab. Sprache in Aegypten*, *Z. D. M. G.*, L, p. 655.

p. 502; Champollion, I, p. 30, 238; Amélineau, p. 198). — Citée encore comme pagarchie dans les papyrus d'époque arabe (Bell, *The Aphrodito Papyri*, n° 1460, l. 158).

Avant Ya'qûbî (p. 332-333), la ville de Hoû était le chef-lieu de quatre districts, ceux de Hoû, Dandara, Faw et Kena (dans la liste citée par Calcaschandi, [p. 95], Hû, Dandara et Kena forment un seul district), mais cet auteur nous signale leur décadence (cf. Yâqût, IV, p. 996 : بلدة أزلية; Dimašqî, p. 232; trad. Mehren, p. 325 : هور, *Hour*). Ibn Duqmâq (V, p. 33) et Ibn el-Ji'ân (p. 195; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 704) la citent avec el-Kôm el-Ahmar. Cette ville avait été bien éprouvée en 806 H : la peste y aurait fait mourir 15.000 personnes (Maqrîzî, I, p. 190). Elle fut un instant la capitale de la Haute-Égypte (Vansleb, *Relation*, p. 21-22; *Troisième voyage de Paul Lucas*, III, p. 150).

La partie ancienne de Hoû, dont Sonnini (III, p. 165; cf. *Voyage de Norden*, éd. Langlès, II, p. 83; III, p. 134 : *Hau*) trouvait le nom *barbare*, a beaucoup souffert des inondations du Nil (Massignon, *Études archéologiques*, *B. I. F.*, IX, p. 90; cf. 'Alî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 15 : هُوّ, prononciation d'Ibn Duqmâq [IV, p. 128], suivie par M. Massignon; Boinet, p. 257; *Atlas*, 144 : 10-1).

الواحات

Dans les divers textes que cite Maqrîzî, on trouve la mention de trois oasis (I, p. 57), qui sont : l'*intérieure* (الداخلة); — le groupe des *deux extérieures* (الخارجتين); — l'*oasis de Bahnasâ*; avec un revenu global de 25.000 dînârs, pour l'année 585 (II, p. 19). Signalées comme *ribâṭ* (I, p. 114), elles sont citées avec Abṣâyah dans une des listes de *kûrah* (p. 307). Au moment du *Rauk el-Nâçirî*, elles ne comptaient pas parmi les provinces de l'Égypte : le sultan n'y nommait pas de gouverneur, et elles étaient administrées par ceux qui les possédaient en fief (p. 313).

Le mot واح est une transcription du copte ⲟⲩⲁϩ (Quatremère, *Recherches sur l'Égypte*, p. 217-228, 301-303; Champollion, II, p. 282-295; Amélineau, p. 289-292), comme l'avait déjà cru Yâqût (IV, p. 873). M. Amélineau a éprouvé beaucoup de difficultés pour identifier les noms coptes des oasis avec les noms modernes : les textes arabes sont aussi ambigus.

1° الداخلة. — Sous cette dénomination, Maqrîzî, dans sa notice sur les oasis (I, p. 234-235), paraît comprendre l'oasis de Siwa, puisque avant de quitter les Wâhât el-Dâkhilah pour passer aux Wâhât el-Khârijah, il parle de la ville de Santarîyah. Toutefois, on peut se demander si cet auteur a compris le sens

des expressions dont il se servait : il répète à peu près, mais d'après des sources différentes, les mêmes généralités pour les *Oasis intérieures* et pour les *Oasis extérieures*. Il avait aussi entendu parler de l'oasis de Sîwah, dont il connaissait approximativement la situation par rapport à Alexandrie et au Vieux-Caire, mais non par rapport aux autres Oasis, et, de peur de se tromper, il a inséré sa notice sur Santarîyah entre les deux articles. D'ailleurs, de nombreux géographes arabes n'ont eu à ce sujet que des notions très vagues (Içtakhrî, p. 52; *Prairies*, III, p. 50-52; Ibn Ḥauqal, p. 102; Muqaddasî, p. 201; Żâhirî, p. 33, et ap. Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 4; *Perle des Merveilles*, *Not. Ext.*, II, p. 27), et, comme nous allons le voir, ceux qui ont voulu préciser ont été souvent malheureux. C'est le cas de Yâqût, qui appelle les Oasis : *première, seconde et troisième* (cf. Blochet, *Hist. d'Égypte*, p. 137, n. 1); plus tard Ibn Duqmâq (V, p. 11) expliquera la terminologie de Yâqût. Dimašqî (p. 232; trad. Mehren, p. 326) et Abû'l-Fidâ (*Géogr.*, II, *a*, p. 143) ne sont pas plus clairs quand ils nous parlent d'une *Oasis du milieu*.

Si le texte de Maqrîzî est douteux, par contre, celui d'Ibn Khaldûn est très net : «le territoire de Santarîyah, autrement nommé les *Oasis intérieures*» (*Prolégomènes*, I, p. 122). Dans une note, de Slane a relevé cette erreur, et il nous renvoie au texte d'el-Bakrî (= le géographe anonyme de Quatremère) : «Plusieurs routes conduisent de Santarîyah aux vallées des Oasis» (*J. A.*, 1858, II, p. 449). Il faut donc mettre hors de cause l'oasis de *Siwa*, l'ancienne oasis d'Ammon, qui n'a jamais dépendu, étant donné sa situation, de la province d'Assiout, comme le croit M. Amélineau, mais de celle de Béhéra (Boinet, p. 504).

Pour Ya'qûbî (p. 332), l'oasis intérieure contient la ville de الفرفرون; et il semble que ce géographe fasse ainsi allusion à l'oasis qui s'appelle maintenant *el-Farafra* (Boinet, p. 191); الفرافرة est en effet le pluriel de الفرفرون. El-Bakrî distingue d'ailleurs nettement el-Furfarûn des *Oasis intérieures*, qu'il place à quatre jours au sud (*loc. cit.*, p. 450).

Ce dernier auteur est donc notre meilleur guide, et Qalqašandî l'a suivi (Calcaschandi, p. 102), ce qui nous permet d'affirmer, malgré les erreurs d'autres géographes, que l'expression «*Oasis intérieures*» devait bien s'appliquer à l'*Oasis el-Dakhla* actuelle.

Les textes de Yâqût, Dimašqî, Abû'l-Fidâ et Ibn Duqmâq ne sont pas assez précis pour que l'on sache exactement quelles oasis ils ont connues. Si nous en croyons Reinaud (*Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 143, n. 2), leur deuxième oasis (ou bien oasis du milieu) serait l'*Oasis intérieure* : en effet, Dimašqî et Ibn

Duqmâq y mettent la ville d'el-Qaçr, qui est mentionnée par el-Bakrî (voir aussi Savary, *Lettres*, II, p. 164-173; 'Alî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 29-31; Boinet, p. 447).

2° الخارجتين. — Ce groupe de deux oasis s'appelle en copte ⲟⲩⲁϩⲯⲟⲓ. El-Bakrî est encore le seul géographe qui, avec Maqrîzî, nous donne le duel : الواحين الخارجين (*loc. cit.*, p. 451) : en effet, l'oasis de Kharga peut bien être décomposée en deux agglomérations distinctes. Abû'l-Fidâ (الواح القصوى : on voit que ce mot est des deux genres), Ibn Duqmâq et Qalqašandî l'ont bien située; elle est au sud de la précédente.

Mais Idrîsî a tort de l'identifier avec Santarîyah (p. 41). Yâqût fait aller sa première oasis du Fayoum à Assouan : il y comprend donc en réalité toutes les oasis, et peut-être ne commet-il pas la même confusion en identifiant sa troisième Oasis avec Santarîyah.

3° واح البهنسا. — Le nom de cette oasis se trouve dans la liste des évêchés sous la forme suivante : ⲱⲥⲁⲥⲱ ⲕⲁⲧⲱ = ⲃⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ = واح البهنسا.

Cette oasis n'est citée sous ce nom que dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 258-260) et dans el-Bakrî (*loc. cit.*, p. 449-450). C'est la *première oasis* d'Abû'l-Fidâ; l'*Oasis intérieure* de Dimašqî et d'Ibn Duqmâq : ces deux auteurs lui donnent comme ville principale أرس ou أريس, qui semble être la même que le أريش d'el-Bakrî. Elle s'appelle maintenant *Oasis el-Baharieh*.

Champollion a su que les auteurs arabes plaçaient dans cette oasis une ville de Bahnasâ, différente de son homonyme du Baḥr Yoûsouf (cf. *Muštarik*, p. 73; *Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 153). El-Bakrî nous la décrit ainsi : «La ville de Bahnasâ-de-l'oasis est entourée d'une muraille et renferme des bazars et des mosquées. . . , on y trouve une population composée d'Arabes musulmans et de Coptes chrétiens». Comme cette ville a disparu maintenant, il est difficile de contrôler ce renseignement donné par trois auteurs arabes, ce qui ne fait peut-être qu'une seule source : Quatremère avait cru à l'existence de *Bahnasâ des Oasis* (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 256).

Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre ici le classement de tous les témoignages grecs relatifs aux oasis. Ce travail a été fait, en partie, par Lepsius, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1874, p. 82. Dans les textes d'époque chrétienne, les mentions des Ὀάσεις sont fréquentes, mais généralement peu utiles à nos connaissances géographiques. Une grande quantité de ces renseignements sont trop vagues (ainsi ceux du *Pratum spirituale*, c. 112, dans *Patr. lat.*, t. 74, col. 176). Nous nous contenterons de rechercher s'il y

a eu une tradition *égyptienne* sur les oasis, que l'on puisse retrouver dans les documents locaux.

Le meilleur témoignage est sans contredit celui d'Olympiodore (*Patrol. grecque*, t. 103, col. 272), qui était né en Thébaïde, et qui avait traité en détail de cette question, dans son ouvrage malheureusement perdu. Le résumé que fait Photius (ms. 80) du passage relatif aux Oasis, mérite d'être traduit *in extenso* : «Lui aussi, il déclare qu'il existe trois oasis : deux grandes, *l'une à l'extérieur, l'autre à l'intérieur,* situées en face l'une de l'autre, à une distance d'environ cent milles (*σημεῖα*, bornes milliaires); — et une troisième, petite, séparée des deux autres par une distance considérable». Les mots «lui aussi», par où commence cet extrait, font allusion à Strabon, qui adopte lui aussi une division tripartite, différente d'ailleurs : la «première» oasis au sud (Kharga et Dakhla)[1], celle de Bahnasâ, et celle de Sîwah. La contradiction n'est qu'apparente : il est fort naturel qu'un indigène comme Olympiodore fasse abstraction de Sîwah, qu'on devait considérer, à cette époque, comme non-égyptienne.

Il reste certain qu'au ve siècle de notre ère, on reconnaissait, dans les ouvrages scientifiques, l'existence de trois oasis : une *μεγάλη ἡ ἐξωτέρω*, une *μεγάλη ἡ ἐσωτέρω*, et une *μικρά*.

Un second document égyptien existe dans les listes coptes d'évêchés. On y lit successivement (Amélineau, p. 573) :

ⲱⲥⲁⲥⲱ ⲕⲁⲧⲱ = ⲃⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ ⲝⲩⲣⲓⲅⲭⲟⲩ = واح البهنسا للخرجة
ⲁⲛⲱ ⲁⲥⲁⲛⲕⲁ = ⲃⲁϩ ⲯⲟⲓ = واح البهنسا الداخلة

Le passage est corrompu; il faut lire Ὄασις κάτω = ⲟⲩⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ ⲟⲝⲩⲣⲩⲅⲭⲟⲩ, et à la ligne suivante ⲁⲛⲱ ⲟⲁⲥⲓⲥ. Le texte arabe est plus étrange encore, et M. Amélineau a raison d'y voir une erreur du scribe (p. 291). Mais il est important de constater que là encore il y a trace d'une division tripartite : واح الداخلة — واح للخرجة — واح البهنسا; il est probable, on peut même dire certain, qu'un nom copte a sauté, et que les trois arabes ont été répartis tant bien que mal entre les deux coptes restants. Or ces listes d'évêchés représentent un état de choses très antérieur à celui de l'époque où elles furent écrites. Ce sont certainement des copies de listes plus anciennes, rédigées avant l'invasion arabe : car il est clair qu'au xiiie ou xive siècle, la majeure partie des sièges épiscopaux qui y sont catalogués n'existaient plus.

[1] Sur cette association, cf. U. Wilcken (*Archiv für Papyrusforschung*, IV, p. 479), qui montre, par une correction très vraisemblable apportée au texte de Georges de Chypre (782-786), que celui-ci comprend dans l'*Αὔασις μεγάλη* (cod. *Ἀνάσση*) des localités appartenant à Kharga et à Dakhla.

Il y a concordance parfaite entre les affirmations d'Olympiodore et ces catalogues ecclésiastiques. On y relève en effet :

1° Ὄασις ἡ ἐξωτέρω, appelée *μεγάλη* par l'écrivain du ve siècle. Le sens de ce mot, «celle qui est à l'extérieur», indique déjà que c'est la même que la Kharga actuelle. D'ailleurs on sait que la capitale de ce district était ϩⲓⲃ; de nombreux graffiti, dans la nécropole chrétienne d'el-Bagawât (près de la station moderne Nadûrah) contiennent le nom de cette ⲡⲟⲗⲓⲥ ϩⲓⲃ. C'est l'Ἵβις (ou mieux Ἶβις) grecque, où fut exilé Nestorius (Evagrius, *Hist. ecclés.*, I, 7). La *Notitia Dignitatum* place une garnison à *Hibeos — Oaseos majoris* (Or. XXXI, 41). Or, un nom arabe de *Hibeh* est mentionné près de l'emplacement d'el-Bagawât, un peu au nord de Kharga, sur la carte de la *Description de l'Égypte*. L'identification est donc absolument certaine. La Grande Oasis, ἡ ἐξωτέρω, l'«oasis de Ptolémaïs (Psoï)» des Coptes, c'est l'actuelle Kharga.

2° Ὄασις ἡ ἐσωτέρω, également qualifiée de *μεγάλη* par Olympiodore, mais connue comme *Oasis minor* de Thébaïde par la *Notitia Dignitatum* (Or. XXXI, 56). Le nom de ἡ [ἔσω] Ὄασις se trouve peut-être sur un papyrus de Leipzig inédit (cf. Wilcken, *loc. cit.*). Il n'y a pas de doute à concevoir sur l'identité de cette contrée «intérieure» : c'est Dakhla, comme son nom l'indique. L'un des villages au moins qu'elle contient a été identifié par Wilcken (*loc. cit.*) : le village actuel de Mut (Boinet, p. 636) est le Μῶθις des papyrus, Μαθῶν de Georges de Chypre. La ville de Τρίμιθις (Georg. Cyp. Τριμοῦνθις; *Not. Dign.* Trimthis; cf. Wilcken, *op. cit.*) s'y trouvait également; elle est citée comme évêché dans *B. Z.* (Θερενοῦντις) en opposition à Ὄασις μεγάλη qui est Kharga.

3° Ὄασις μικρά (appelée de même dans un papyrus du Fayoum : *Berliner Griech. Urkunden*, IV, n° 697, l. 10, et dans *Pap. Oxyrhynchus*, VIII, n° 1121, l. 3-5 : une femme ἀπὸ τῆς Μικρᾶς Ὀάσεως). Ce n'est ni Siwa qu'Olympiodore n'aurait pas rangée en Égypte, ni Farafra, dont aucun auteur antique ne paraît avoir parlé. Si nous admettons la parenté entre la tradition d'Olympiodore et celle de Strabon, cette petite oasis sera celle que le géographe grec nommait αὔασις ἡ κατὰ τὴν Μοίριδος λίμνην «l'oasis en regard du lac Mœris» (Strabon, XVII, 813). La *Notitia Dignitatum* l'écrit comme Olympiodore : Oasis minor (de l'Arcadie) simplement (Or. XXVIII, 22). C'est évidemment la ⲟⲩⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ, واح البهنسا «oasis de Bahnasâ» ou Oxyrhynchos, des listes d'évêchés, la Baharieh moderne. Ce dernier nom correspond au surnom de κάτω des catalogues coptes.

En résumé, une longue tradition égyptienne fixe à trois le nombre «officiel» des oasis rattachées à l'Égypte, et il est facile de les identifier sous leurs noms coptes, grecs et arabes. Il est intéressant de constater que Maqrîzî, indirectement sans doute, a recueilli cette classification venue de l'antiquité : car il ne nomme expressément que trois oasis, qui sont précisément Kharga (décomposée en deux groupes), Dakhla, et Wâḥ el-Bahnasâ. Quant aux autres, dont il a pris les noms à d'autres sources, il ne sait pas au juste si elles ont une existence distincte et il ne leur donne pas formellement le nom d'«oasis».

Cf. encore les descriptions modernes de ces régions, dans : Ball et Hugh, *Baharia Oasis;* Beadnell, *Dakhla Oasis;* Ball, *Kharga Oasis.*

VILLES DES OASIS.

BOINET (P. 629, 636).

I. واحات البحريه		II. واحات الداخله				III. واحات الخارجه	
1.	الباويطى	1.	بلاط	5.	الهنداو	9.	الموشيه	1.	باريس
2.	القصر	2.	بدخلو	6.	القلمون	10.	موط	2.	بولاق
3.	منديشه	3.	اسمنت	7.	القصر	11.	نزلة الراشده	3.	جناح
4.	الزبو	4.	الجديده	8.	المعصره	12.	نزلة تنيده	4.	الخارجه

ʿALÎ PÂŠÂ MUBÂRAK (XVII, P. 30-31).

I. واحات البحرية.		II. واحات الداخلة.				III. واحات الخارجة.	
1.	الباويط	1.	بلاط	6.	قلمون	1.	باريس
2.	القصر	2.	بدخلو	7.	القصر	2.	بولاق
3.	منديشة	3.	اسمنت	8.	المعصرة	3.	جناح
4.	الذبو	4.	الجديدة	10.	موط	4.	الخارجة
5.	منديشة العجوز	5.	الهنداوى	13.	المنديشه (= 9?)		

CALCASCHANDI (P. 102).

II. EL-WÂḤ EL-DÂCHILA.

5. El-Hindâ.
14. El-Kuçeïr (= 7?).
15. El-Malmûn (= 6?).
16. El-Akmûh.

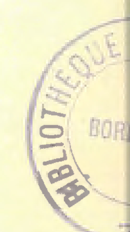
IBN DUQMÂQ (V, 11-12).

A. VILLES SITUÉES PAR L'AUTEUR.

I. واحات الداخلة.		II. واحات الوسطى.		III. واحات الخارجة.	
6.	اريس	5.	هندا	5.	المدينة (= 4?)
7.	ميمون	7.	القصر		

B. VILLES CITÉES SANS SITUATION PRÉCISE.

II. 1.	بلاط	10.	موط	عين جديد القبلية
2.	بيت خلو	12.	تنيده	برقس
3.	سمنت القديمة	17.	القصبة	القلول
	سمنت الخطا		افطيمه (citée 2 fois)	عنقيش
5.	الهندا		اتيان	بنسطر
6.	القلمون		شكول	بنى يزيد
7.	القصر (plutôt que I, 2)		جافاقه	بنى يزيد الشرقية
8.	المعيصرة الغربية		عين جديد البحرية	حاجر القصر



DIMAŠQÎ (P. 232; TRAD. MEHREN, P. 326).

I. واحات الداخلة.		II. واحات الوسطى.		III. واحات الخارجة.	
6.	ارس	5.	هنداده	5.	المدينة (= 4?)
7.	منون	7.	القصر		

EL-BAKRÎ (*J. A.*, 1858, II, P. 449-451).

I.	II. EL-OUAH ED-DAKHEL.	III. EL-OUAHAÏN.
6. Arich-des-Oasis.	6. Calamoun.	el-Kharedjaïn.
8. Behneça-des-Oasis.	7. El-Casr.	
	17. El-Casaba.	

وادى هبيب

Dans sa notice sur le *Wâdî Habîb*, Maqrîzî (I, p. 186; II, p. 508 = *Ges. d. Copten*, p. 45 = Evetts, *Churches*, p. 320; cf. *Marâçid*, III, p. 217, n. 3) nous indique tous les noms qu'il portait : يقال لهذا الوادي أيضا وادى الملوك ووادى النطرون وبرّيّة شيهات وبرّيّة الأسقيط وميزان القلوب «ce wâdi s'appelle encore *Wâdî'l-Mulûk*, *Wâdî'l-Natrûn*, désert de *Šîhât*, désert d'*el-Asqîṭ* et *Mîzân el-qulûb* (*balance des cœurs*)». — Les orientalistes ont lu habituellement *Wâdî Habîb*, mais Yâqût (IV, p. 880) nous donne la prononciation *Wâdî Hubeïb* (cf. Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 159, n. 8; Abû'l-Maḥâsin, I, p. 22).

Ce lieu, nommé par les anciens Égyptiens l'*Oasis du Sel* (Maspero, *Contes*, p. 47-48), est plus connu dans les textes grecs et coptes sous le nom de *Désert de Scété*, dont nous avons une transcription dans le texte cité plus haut (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 451-490; Champollion, II, p. 295-302; Akerblad, p. 421-433; Amélineau, p. 433-452). La forme régulière est Σκῆτις (Sozomène, I, 14) ou Σκήτη (dans la *Vie de l'abbé Daniel le Scétiote*, par L. Clugnet, F. Nau et I. Guidi), qui a fourni l'arabe الأسقيط (el-Asqîṭ). Au *Wâdî'l-Naṭrûn* correspond Νιτρίαι ou Νιτρίας ὄρος (Sozomène, *ibid.*; *Apophth. Patrum* = *Patr. gr.*, t. 65, col. 197, 260; *B. Z.*), dénomination qui se rencontre aussi fréquemment. La liste grecque des évêchés (*B. Z.*) fait de Νιτρίαι un siège spécial : le ⲉⲥⲕⲉⲧⲓⲁ des listes coptes (Amélineau, p. 572, 576) est donc une forme vicieuse pour Σκετία = Σκήτη, comme l'avait proposé M. Casanova (*Les noms coptes du Caire*, *B. I. F.*, I, p. 220). — Les auteurs arabes ont compris le sens du nom copte ϣⲓⲏⲧ ou ϣⲓϩⲏⲧ, la *balance des cœurs* (Amélineau, *Sur deux documents coptes*, *B. I. É.*, 1885, p. 336; Evetts, *Churches*, p. 77, n. 2; cf. *Vie de Schnoudi* = *M. M. F.*, IV, p. 372) : et en même temps qu'ils le transcrivaient (*Šîhât*), ils le traduisaient par *Mîzân el-qulûb*.

L'expression وادى هبيب est très fréquente dans la littérature arabe-chrétienne (*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, I, p. 449 [185], 490 [226], 504-505 [240-241], 516 [252]; V, p. 9 [263], 19 [273], 33 [287], 46 [300], 65 [319], 91 [345], 102 [356], 120 [374], 181-182 [435-436]; — برّيّة وادى هبيب : *ibid.*, p. 473 [209]; V, p. 81-82 [335-336]; — cf. Maqrîzî, II, p. 489-491 = *Ges. d. Copten*, p. 16-18, 20; *Marâçid*, III, p. 267). Il faut corriger le وادى هيت d'Ibn Duqmâq (V, p. 113), faute qui se trouve aussi dans l'*Abrégé des Merveilles* (p. 319); également fautif est le وادى هبيت d'Ibn el-Ji'ân (p. 136; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 668). — Cf. 'Alî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 48.

On trouve شيهات, précédé de برّيّة ou de جبل, dans la *Liste des églises et monastères* publiée par M. Amélineau (p. 578-580), dans le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 314 [100], 322 [108], 336 [122], 350 [136], 354 [140]; III, p. 273 [197], 321 [245], 361 [285], 423 [347], 486 [410]; éd. du Caire, I, p. 53, 72, 80; trad. Wüstenfeld, I, p. 55, 60, 68; II, p. 162-163, 171), dans Maqrîzî (II, p. 507 = Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 14 = *Ges. d. Copten*, p. 43 = Evetts, *Churches*, p. 318; dans le *Calendrier d'Abû'l-Barakât* (*Patrol. or.*, X, p. 262 [18]). — Un doublet شيهيت se rencontre également (*Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 94, 95, 100, 106, 217, 235, 276).

La transcription du nom grec الأسقيط ou أسقيط se lit dans le *Synaxaire* (*Patrol. or.*, I, p. 336-337 [122-123]; éd. du Caire, I, p. 94, 100, 107; trad. Wüstenfeld, I, p. 68-69), dans le *Synaxaire éthiopien* (*Patrol. or.*, I, p. 666 [148], 669 [151], 673 [155]) et dans Abû Çâliḥ (Evetts, *Churches*, p. 245, texte ar., p. 110 : اسقيت).

Le nom de *Wâdî'l-Naṭrûn*, وادى النطرون (*Synaxaire*, éd. du Caire, I, p. 55; جبل النطرون dans l'*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, I, p. 427 [163]; بحيرة النطرون dans le *Synaxaire*, *id.*, I, p. 336 [122] = éd. du Caire, I, p. 95 = trad. Wüstenfeld, I, p. 68) est seul employé maintenant (R. P. Jullien, *L'Égypte*, p. 29-58; Boinet, p. 526); on a écrit parfois وادى الأطرون (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., II, p. 94, n. 2); dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 238) : بركة نطرون.

الوجه البحرى — الوجه القبلى

HAUTE-ÉGYPTE — BASSE-ÉGYPTE.

Cette division naturelle du territoire égyptien existe depuis très longtemps; Memphis porte dans une inscription hiéroglyphique le surnom de *Makhatoui* «la balance des deux terres», ce qui signifie que cette ville tenait le milieu entre la «terre» du nord et la «terre» du midi (Sourdille, *Durée du voyage d'Hérodote*, p. 30). L'endroit où le Nil se séparait en plusieurs branches marquait le point de contact des deux provinces (Champollion, I, p. 63 et seq.): gardée d'abord par les Grecs, reprise par les Arabes (Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., I, p. 306; Sacy, *Chr. ar.*, II, p. 20; Wâqidî, notes, p. 18), elle a été conservée jusqu'à nos jours.

الوجه البحرى est l'équivalent du copte ⲧⲥⲁϩⲏⲧ ou ⲡⲥⲁⲛⲉⲙϩⲓⲧ (Champollion, II, p. 6-7; Akerblad, p. 370; Amélineau, p. 90); la Haute-Égypte, الصعيد, ou الوجه القبلى était appelée en copte ⲙⲁⲣⲏⲥ, dont nous avons d'ailleurs une

transcription arabe المريسي (Maqrîzî, I, p. 203; cf. le *vent du sud*, appelé *marîsî* : Maqrîzî, éd. de l'Inst. franç., II, p. 129). On sait que ⲣⲏⲥ signifie le *midi* (Champollion, I, p. 140-147; Akerblad, p. 371; Amélineau, p. 328).

Cette division en «deux Égyptes» n'avait jamais cessé d'être employée dans l'usage populaire des Coptes. Mais, administrativement, les Romains, et surtout les Byzantins, l'avaient effacée. Les premiers avaient déjà créé trois tronçons en intercalant l'*Heptanomide*. A la veille des invasions arabes, le territoire de l'Égypte comprend quatre «duchés» : deux dans le Delta, deux dans le «Ça'îd» : l'Arcadie (Moyenne-Égypte) et la Thébaïde[1]. Les Arabes conservèrent d'abord, semble-t-il, ces provinces : mais dès la fin du viie siècle de notre ère on voit paraître, dans les papyrus grecs d'époque musulmane, une division en *ἄνω χώρα* et *κάτω χώρα*[2], qui ne sont, au fond, que les «deux Égyptes» antiques, revenues au jour. Ces mêmes expressions ont été conservées également par une *scala* (Amélineau, p. 564) :

ϯⲁⲛⲁ ⲭⲱⲣⲁ (*sic*) = الناحية القبلية
ϯⲕⲁⲧⲁ ⲭⲱⲣⲁ = الناحية البحرية

Il semble que les Arabes, en gardant cette division[3], lui donnèrent dès le début une limite précise; nous lisons dans Kindî (éd. Kœnig, p. 4-5; éd. Guest, p. 10-11; cf. Abû'l-Maḥâsin, I, p. 75; *Encyclopédie*, I, p. 30; la division existe aussi nette dans la première moitié du iie siècle de l'hégire : Kindî, éd. Guest, p. 84) : ... عمرو بن العاص على مصر كلّها إلّا الصعيد فإنّ عمر بن الخطّاب ولّى الصعيد عبد الله بن سعد ... وعبد الله بن سعد مقيم بالفسطاط. — Fusṭâṭ appartint donc à la Haute-Égypte dans un instant où le gouverneur de la Basse-Égypte, 'Amr, résidait à Alexandrie; et ce fait se retrouvera plus tard, même aux époques de crise (révolte de 'Ubeïd ibn el-Sarrî et d'Aḥmad ibn el-Jarawî : Michel le Syrien, III, p. 59), et jusqu'à la domination des Mamlûks. Cette ville fut «le chef-lieu administratif de la Haute-Égypte, tandis que le Caire jouait le même rôle pour la Basse-Égypte. Les qâḍî et muḥtasib du Caire avaient aussi le Delta sous leur juridiction; les fonctionnaires correspondants de Fusṭâṭ avaient aussi la Haute-Égypte» (Ibn

[1] Cf., sur cette disposition, J. Maspero, *Organis. milit. de l'Ég. byzantine.*

[2] H. I. Bell, *The Aphrodito Papyri* (= P. Lond. IV), n° 1442, l. 69, et le compte rendu dans *Rev. des Ét. grecques*, 1912, p. 217-218. Noter que l'expression *anocura* (ἄνω χώρα) se trouve déjà dans l'*Anonyme de Ravenne* : mais là elle n'a aucune valeur officielle. Cf. plus haut, article الصعيد, p. 117.

[3] M. Casanova la fait remonter à Saladin (*Description de l'Égypte*, p. 58, n. 1).

Duqmâq, IV, p. 2; Quatremère, *Mamlouks*, I, *b*, p. 45; Becker, dans *Encyclopédie*, I, p. 839).

Nous venons de voir l'expression ولى الصعيد, il *nomma gouverneur du Ça'îd* : nous ne sommes pas en mesure de préciser combien de temps ce fonctionnaire fut appelé *Wâlî-'l-Ça'îd* (un chrétien, Pierre, au début du viiie siècle de notre ère : *Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 52 [306]), ni à quelle époque il porta le titre de والى الولاة. Ce *gouverneur des gouverneurs* (nous extrayons ces renseignements d'un texte du *Dîwân el-Inšâ*, trad. par Quatremère, *op. cit.*, I, *b*, p. 96-97, note), après avoir porté le titre de كاشف الوجه القبلىّ, reçut, sous le règne du sultan Barqûq, celui de نائب الوجه القبلىّ. Ce *nâib* se vit octroyer le droit de nomination et de destitution des gouverneurs de provinces, d'abord, sur ceux de Bahnassa et d'el-Achmouneïn, sous le sultan el-Muayyad, puis sur tous en général, à partir de Barsbây. Pourtant, ce préfet de Haute-Égypte ne dépendait pas directement du souverain, mais était soumis à l'autorité de l'*amîr-ustâdâr*. Au xve siècle, on retrouve la charge de *kâšif*, et l'administration de la Haute-Égypte est très variable. Żâhirî (p. 129-130) signale qu'il y avait un kâšif pour la province de Guizeh, et un autre pour le reste de la Haute-Égypte; mais il ajoute que par moments, il y avait trois kâšif : Fayoum, Moyenne-Égypte, Haute-Égypte. D'ailleurs, le seul fait qu'il insiste sur cette division peut prouver qu'elle était anormale. L'épigraphie nous donne le titre officiel du gouverneur de l'Égypte méridionale : صاحب إقطاع الكشف السعيد بالوجه القبلىّ (Van Berchem, *Corpus*, I, p. 720-722). — La résidence de ce fonctionnaire semble avoir beaucoup varié : Ibn Duqmâq signale, qu'après avoir résidé à Assiout, le *nâib el-wajh el-qiblî*, de son temps, était établi à Akhmim (cf. plus haut, p. 6 et 16). «Les Arabes, dit Vansleb (*Relation*, p. 20-21), nomment encore [le Ça'îd] *Vogh il ard* (وجه الأرض), ou la *face du Pays*, estant à l'égard du Caire située vers le Midy... Sa Capitale, estoit anciennement *Hû* (*Hoû*); mais aujourd'huy c'est Girgé (Guerga), où le Sangiac-Bey qui la gouverne fait sa résidence» (cf. *Troisième voyage de Paul Lucas*, III, p. 150). Nous avons là le nom du fonctionnaire à l'époque ottomane; nous avons vu (plus haut, p. 11) que le titre de kâšif était alors porté par les simples gouverneurs de provinces.

En ce qui concerne l'Égypte septentrionale, les changements de titulature sont les mêmes. Nous avons pourtant à signaler une différence importante : sous le règne de Faraj, la charge de *niyâbat el-wajh el-baḥrî* est réunie à celle de l'*amîr-ustâdâr* : de sorte que ce fonctionnaire a autorité sur son collègue de la Haute-Égypte (Quatremère, *Mamlouks*, *loc. cit.*, et I, *a*, p. 27, note). D'après un texte de Żâhirî (p. 130), il semblerait que la province de Béhéra ne rentrait pas

dans le *Wajh el-Baḥrî* proprement dit, car, en signalant une nouvelle anomalie, à savoir que parfois il y avait deux *kâšif* dans le Nord, l'un sur Charkieh, l'autre sur Gharbieh, cet auteur ajoute : كاشف البحيرة على عادته. — Ibn Baṭṭûṭah signale un والى الولاة à Achmoun el-Romman et à el-Mehalla el-Kobra (voir plus haut, p. 18 et 164) : cette expression n'a donc pas chez ce voyageur une valeur administrative. Nous ne serions pas éloignés de penser que le gouverneur de Mehalla avait une juridiction assez considérable; nous en verrions la preuve dans le texte suivant d'Ibn Duqmâq (V, p. 82) : قصبة إقليم الغربية من الديار المصرية وولايتها قديما تعرف بالوزارة الصغيرة.

الورادة

Signalée comme *ribâṭ* (I, p. 114).

Cette localité était à 18 milles d'el-Ariche sur la route de cette ville à Fusṭâṭ (Ibn Khurdâdhbeh, p. 80; Qudâmah, p. 220; Muqaddasî, p. 213-214 : 1 *marḥalah; Géogr. d'Aboulféda*, II, *a*, p. 149-150; Ibn Duqmâq, V, p. 57; Maqrîzî, I, p. 184, 189, 227; Wâqidî, notes, p. 46-47).

La première station antique après Rhinocolure (el-Ariche) était Ὀστρακίνη (Hier., 727, 1; Georg. Cyp., 692), après une route de 24 milles d'après l'*Itinéraire* d'Antonin (p. 69). Ce nom a survécu dans celui du cap *Straki* (Amélineau, p. 288; *Description de l'Égypte*, XVIII, p. 174), que signale d'Anville (p. 103). Or, un village, qu'il écrit *Varadeh*, est placé sur sa carte auprès du cap susdit. Le rapprochement tout indiqué entre ce الورّادة et Ὀστρακίνη avait donc été signalé dans les cartes de Lapie (*Recueil des itinéraires anciens*, publié par M. de Fortia d'Urban). Toutefois il ne faudrait pas aller jusqu'à l'identification. Non loin de là existe encore un hameau du nom de *Zaraniq*[1], qui représente évidemment l'ancienne Ὀστρακίνη, dont le nom est souvent déformé en Ὀστρακίνη (par exemple Hier., 727, 1). Une preuve indirecte de cette identité se trouve dans la notice d'Ibn el-Jî'ân, qui range dans la province de Kous un lieu dit زرنيخ وكوم الشقف, Zarnîkh et Kôm el-šaqf.

Le premier nom, on le voit, est du même type que notre *Zaraniq*. Le second, Kôm el-šaqf, signifie «la colline des tessons», et précisément Ὀστρακίνη veut dire quelque chose comme «l'endroit des tessons». Le *Zarnîkh* d'Ibn el-Jî'ân est donc très probablement un dérivé de ce mot grec. Cette coïncidence fortifie

(1) Noté déjà par Anderson dans le *Bull. de l'Institut égyptien*, 1887, p. 180. M. Clédat (*Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. X, p. 219, n. 3) commet évidemment une erreur en préférant *El-Fulûsiyah*.

encore notre hypothèse, que le hameau actuel de *Zaraniq*, sur les bords de la Méditerranée, est le représentant de l'ancienne Ostracine.

Certains manuscrits écrivent الواردة (Ibn Ḥauqal, p. 95, n. *e*). Quatremère a préféré cette leçon (*Mém. sur l'Égypte*, I, p. 53); mais par ailleurs il a eu tort de confondre cette ville avec une autre localité appelée البارِدة (ou أُمّ البارِدة ou encore أُمّ البارِد, avec un surnom السعيدية), et située près d'el-Abbassa, c'est-à-dire à l'entrée du Ouâdî Toumilât (*Mamlouks*, I, *a*, p. 55; *b*, p. 57; cf. 'Alî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 57, où la même erreur est adoptée d'après Quatremère; *Marâṣid*, IV, p. 164).

El-Warrâdah est placée à 10 lieues d'el-Ariche dans la *Devise des chemins de Babiloine* (p. 242 : la *Oarrade;* cf. Schefer, *Arch. de l'Or. lat.*, II, p. 94).

وسيم — AOUSSIM

Citée dans les listes de *kûrah*.

En copte ⲃⲟⲩϣⲏⲙ, et ⲟⲩϣⲏⲙ (Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, I, p. 114, et *Observations*, p. 54-58; Champollion, II, p. 52; Langlès, ap. *Voyage de Norden*, III, p. 263, note; J. de Rougé, *Géographie*, p. 7-8; Amélineau, p. 51; Evetts, *Churches*, p. 180, n. 2); c'est la *Létopolis* grecque (Hier., 730, 4; Georg. Cyp., 751 *a*), comme l'avait déjà supposé Quatremère, et comme le prouvent les listes coptes d'évêchés publiées par M. Amélineau (p. 572 et 575) : ⲗⲉⲧⲟⲥ ⲡⲟⲗⲗⲓⲧⲱⲛ = ⲃⲟⲩϣⲉⲙⲓ = اوسيم. C'était encore un évêché effectif au milieu du VIIIe siècle de notre ère (*Hist. des Patriarches*, *Patrol. or.*, V, p. 77 [331], 106 [360] à 215 [469], *passim*).

On trouve l'orthographe des *scalæ* (أوسيم), signalée seulement dans Calcaschandi (p. 93), dans Ibn Duqmâq (V, p. 128, 131); Ibn el-Jî'ân (p. 141; ap. 'Abd el-Laṭîf, p. 673); dans la *Description de l'Égypte* (XVIII, p. 243). — Cf. le جبل وسيم de l'*Histoire des Patriarches* (*Patrol. or.*, V, p. 183 [437]).

Sur la ville moderne, cf. 'Alî Pâšâ Mubârak, XVII, p. 59; *Recensement*, part. ar., p. 109 : أوسيم; franç., p. 49; Boinet, p. 84; Ahmed Bey Kamal, *Quelques fragments provenant d'Ouasim*, *Annales du Service des Antiquités*, IV, p. 90; *Atlas*, 91 : 7-3.

ياق

Ce lieu, à proximité de Umm Duneïn, aurait été la patrie d'Agar (I, p. 100; cf. Ibn 'Abd el-Ḥakam, éd. Massé, p. 4; Yâqût, I, p. 356; IV, p. 1004); nous avons vu (article أُمّ العرب) qu'il y a sur ce sujet une autre tradition.

Wüstenfeld (Yâqût, V, p. 41) proposait de lire باق et de voir dans ce mot la transcription du copte ⲃⲁⲕⲓ, *ville* : ce que le peu d'importance de la localité, comparé à ce nom prétentieux, rend inacceptable.

M. Casanova (*Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 188) y veut reconnaître le *Yaoukou* (lu *Yakou*, puis *Yâkou*) des *Mémoires de Sinouhit* (Maspero, *Mém. de Sinouhit, M. I. É.*, II, p. 21; *Contes*, p. 59; *Bibl. d'étude*, I, p. 64), «canton des tailleurs de pierre, la région des carrières qui s'étend de Tourah jusqu'au désert, le long du Gebel Ahmar, la *montagne Rouge*». D'ailleurs, plus récemment, G. Maspero a vu dans le mot égyptien le nom du Gébel el-Aḥmar lui-même; or les auteurs arabes placent Yâq près de Umm Duneïn, donc plus près du Nil que de la montagne. D'autre part, il serait contestable que nous ayons à cet endroit dans le texte hiéroglyphique un nom propre : [Yaoukou] «is not a proper name, as it has hitherto been taken to be, but a word for *stonequarry*» (Gardiner, *Notes on the story of Sinuhe, Recueil de travaux*, 1910, p. 17, n° 14). — M. Casanova suppose aussi que la légende d'Agar est venue d'un jeu de mots entre Hâjar (هاجر, nom de Agar) et Ḥajar (حجر, pierre). Sur sa carte, M. Casanova situe Yâq à l'est de la Birkat el-Fîl, au pied de la citadelle : nous manquons de documents pour avoir des précisions à ce sujet.

ياون

Ce mot pourrait être, à la rigueur, une transcription du mot *Géhon*, nom du Nil dans la Bible (*Genèse*, II, 13). Il faudrait supposer alors qu'il a été transcrit d'une langue où le mot s'écrit sans *h*, le grec par exemple : Γεῶν, en copte ⲅⲉⲱⲛ (voir جيحون; cf. Akerblad, p. 358-359).

Mais, en lisant يارو, on pourrait y voir la transcription du nom égyptien du Nil, ⲓⲁⲣⲟ (Champollion, I, p. 137-138; Akerblad, *loc. cit.*).

اليحموم

Nous avons déjà parlé de cette montagne en signalant son autre nom, الجبل الأحمر (p. 63; cf. *Muštarik*, p. 443; *Kawâkib*, p. 13; *Marâçid*, III, p. 336; Casanova, *Les noms coptes du Caire, B. I. F.*, I, p. 188). Cette dénomination provient selon toute vraisemblance de la couleur foncée du sol (cf. ce nom donné au cheval d'el-Nu'mân ibn el-Mondhir : *Ḥamâsa de Buḥturî, M. F. O.*, III, *b*, p. 644; IV, p. 172*).

Un canal était également désigné par le pluriel de la même racine : خليج اليحاميم (Maqrîzi, I, p. 359; Ravaisse, *Essai*, I, p. 415, pl. I).

INDICES.

I. — INDEX GÉOGRAPHIQUE.

A. — ARABE.



ب

غ

ف

ق

ك

ل

B. — FRANÇAIS, GREC, COPTE.

A

B

C

F

G

H

Θ

I

J

K

L

N

Ξ

O

R

S

T

U

V

II. — INDEX HISTORIQUE.

A. — ARABE.



B. — FRANÇAIS, GREC, COPTE.

A

B

C

Ⲅ

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

III. — INDEX DES NOMS COMMUNS.

A. — ARABE.

B. — FRANÇAIS, GREC, COPTE.

IV. — INDEX CHRONOLOGIQUE.

A. — ÈRE DE L'HÉGIRE.

B. — ÈRE CHRÉTIENNE.

TABLE DES MATIÈRES.

EN VENTE :

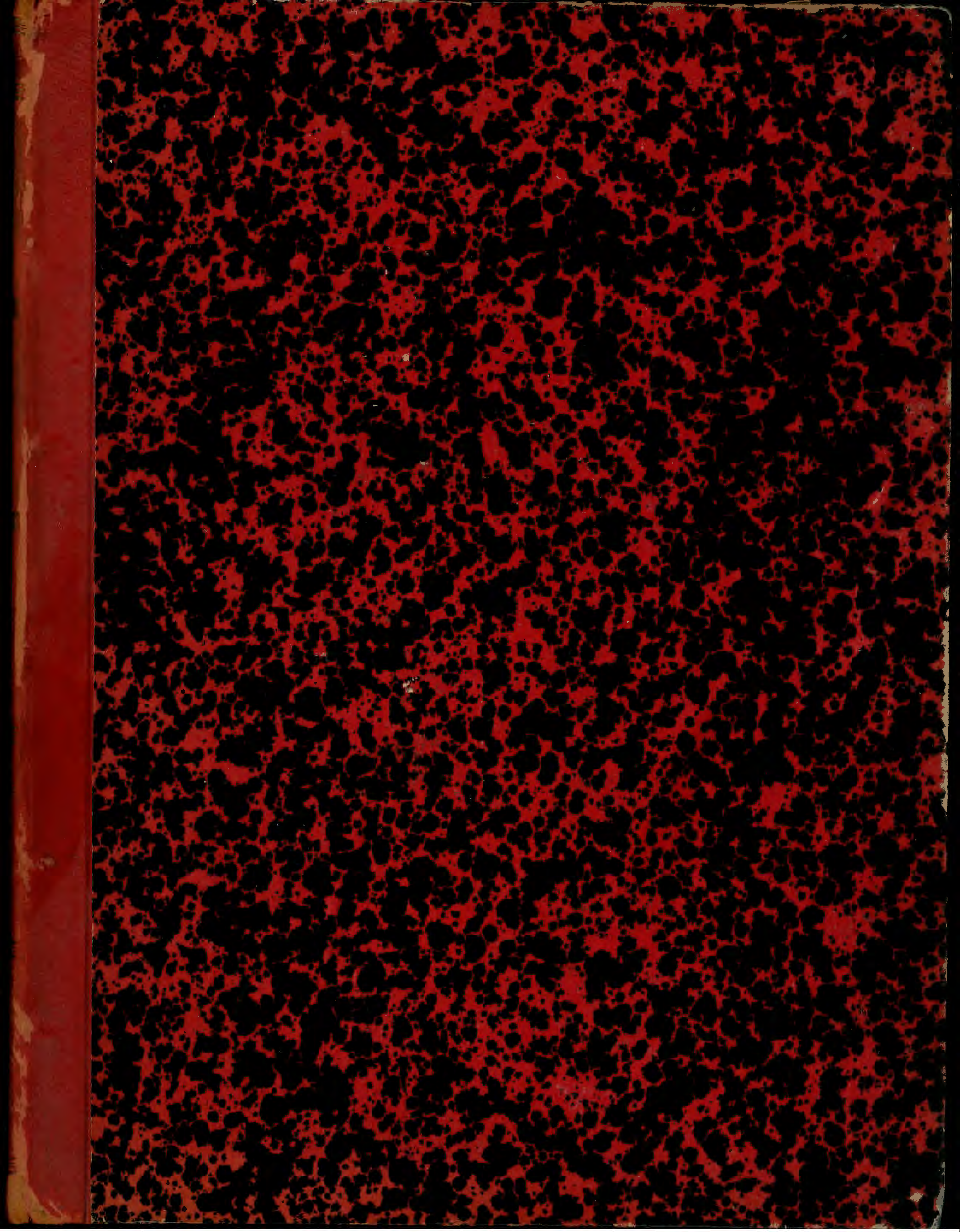
AU CAIRE : à la Librairie Paul Tribier, ancienne Librairie classique Gillet, rue Emad el-Dine, n° 5;

A ALEXANDRIE : à la Librairie L. Schuler, rue Chérif-Pacha, n° 6;

A PARIS : chez A. Fontemoing et Cie, E. de Boccard, successeur, 1, rue de Médicis;

A LONDRES : chez Bernard Quaritch, 11, Grafton Street, New Bond Street.






7283 B
MÉMOIRES
PUBLIÉS
PAR LES MEMBRES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE
36
C